
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS.

Les Normands en Angleterre [illegible] France [illegible] W. Scott

« Les gens de Normandie habitent encore parmi nous,
« et y demeureront à jamais. Des Normands descendent
« les hauts personnages de ce pays, et les hommes de basse
« condition sont fils des Saxons. »

Chronique de Robert de Glocester.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS,

DE SES CAUSES ET DE SES SUITES JUSQU'A NOS JOURS, EN ANGLETERRE, EN ÉCOSSE, EN IRLANDE ET SUR LE CONTINENT ;

PAR AUGUSTIN THIERRY,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

.... The folk of Normandie
Among us woneth yet, and shalleth evermore.
Of Normans beth these high men thath beth in this land
And the low men of Saxons...........

ROBERT OF GLOCESTER'S CHRONICLE.

TROISIÈME ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET AUGMENTÉE.

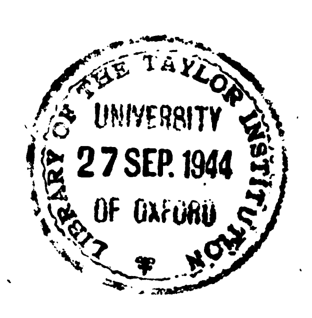
TOME PREMIER.

PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

1830.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 SEP. 1944
OF OXFORD

AVERTISSEMENT

POUR LA TROISIÈME ÉDITION.

Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1825, a paru de nouveau en 1826, augmenté de pièces justificatives, mais sans que le texte eût reçu aucune amélioration importante. A cette époque, trop voisine de l'instant où j'avais mis la dernière main à mon travail, il ne m'était pas encore possible de le considérer d'un regard impartial, de me détacher des impressions et des idées sous l'influence desquelles j'avais poursuivi et achevé une si longue tâche. Mais après un intervalle de quatre années, je me suis cru en état de juger avec liberté d'esprit ces pages écrites dans un temps déjà éloigné, et d'exercer envers moi-même toutes les sévérités de la critique. J'ai soumis à une révision lente et consciencieuse l'ensemble et les détails, la composition et le style. J'ai souvent ajouté, souvent retranché, et fait de nombreuses variantes, soit pour donner plus de relief aux circonstances du récit, soit pour rendre le langage plus net et plus coulant. Je me flatte d'avoir fait complètement disparaître ce qui tenait à des préoccupations de jeunesse, ce qu'il y avait, dans certains passages, d'un peu hasardé, quant aux vues, ou d'un peu acerbe, quant à l'expression.

Grâce à l'obligeance d'un Anglais, aussi distingué par ses lumières que zélé pour l'histoire de son pays, M. Wickham, membre du conseil privé de S. M. Britannique, j'ai pu consulter par moi-même le texte de différents manuscrits relatifs à la conquête normande, et donner ainsi plusieurs faits entièrement neufs. Tels sont les détails sur la mort du grand chef de partisans Hereward, extraits d'une histoire des Anglo-Saxons, en rimes françaises, du douzième siècle, et le récit de la capitulation de Londres, tiré d'un poëme latin récemment découvert dans la bibliothèque royale de Bruxelles. Ce curieux document se compose de 820 vers élégiaques, ouvrage d'un contemporain, qui décrit, d'une manière quelquefois simple et quelquefois emphatique, la descente des Normands en Angleterre, la bataille de Hastings, et le couronnement de Guillaume-le-Conquérant. Dans sa narration de la bataille, l'auteur, tout dévoué qu'il se montre à la cause du duc de Normandie, rend témoignage de l'indomptable fierté du roi Harold et de la bravoure des Saxons; mais, sauf quelques circonstances de peu d'intérêt, les choses qu'il raconte se trouvent ailleurs. Il n'en est pas de même de la partie du poëme consacrée aux événements postérieurs : là se rencontre, pour la première fois, une peinture détaillée de l'état de Londres durant le blocus d'un mois, que cette capitale eut à souffrir. Dans ce tableau, assez animé, figure un personnage inconnu jusqu'ici, le principal magistrat

de la bourgeoisie, dont j'ai cru découvrir l'ancien titre anglo-saxon, sous un nom altéré par l'orthographe étrangère. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, à laquelle je tiens peu, les faits subsistent, et comblent un vide laissé par tous les historiens (1).

Le point le plus faiblement traité dans les deux éditions précédentes, était la formation du comté ou duché de Normandie. J'ai retouché ce récit, en y ajoutant de nouveaux détails, empruntés, pour la plupart, à l'ouvrage de M. Depping, sur les expéditions maritimes des Normands. Cet excellent livre est l'un des trois que je recommande aux personnes studieuses, dont la curiosité voudrait épuiser les faits entre lesquels j'ai dû choisir : les autres sont l'Histoire des Anglo-Saxons, par le savant et respectable Turner, et l'Histoire d'Angleterre du docteur Lingard, qui se distingue de toutes les précédentes par des recherches approfondies et une rare intelligence du moyen âge. Mon but ne pouvait être de tout dire sur l'état politique, civil et intellectuel des Anglo-Saxons et des Gallo-Normands. Au contraire, il m'a fallu négliger beaucoup de questions intéressantes, afin de ne pas encombrer la scène où devaient agir ces deux peuples dans le grand drame de la conquête. C'est une règle dont je ne me suis point départi, en

(1) Une méprise, causée par l'absence de l'auteur, a fait transporter hors de sa vraie place, et insérer parmi les Pièces Justificatives du tome second, le morceau dont il est ici question. Voyez liv. IV, tom. II, pag. 9, et 407. (*Note de l'Éditeur.*)

revoyant mon ouvrage avec l'attention la plus scrupuleuse ; car, à mon avis, toute composition historique est un travail d'art autant que d'érudition : le soin de la forme et du style n'y est pas moins nécessaire que la recherche et la critique des faits.

Le long et laborieux examen auquel je viens de me livrer, était pour moi une dette de reconnaissance envers le public ; j'y ai consacré, pendant quinze mois, toutes les heures que je pouvais dérober aux tristes soins qu'exige l'état de souffrance et d'infirmité où je languis depuis bien long-temps. Ma tâche est terminée : me sera-t-il donné d'en accomplir une nouvelle, de faire un troisième pas dans cette série de travaux, que j'aimais à rêver si longue ? Je n'ose l'espérer ; mais tant qu'il me restera quelque souffle de vie, jamais je ne me séparerai de ces études : elles furent ma passion la plus vive, dans des années de force et de jeunesse ; elles me consolent maintenant, au milieu des ennuis d'une vieillesse anticipée.

Carqueiranne-près-Hyères, le 3 février 1830.

INTRODUCTION.

Les principaux États de l'Europe moderne sont parvenus aujourd'hui à un très haut degré d'unité territoriale; et l'habitude de vivre sous le même gouvernement et au sein de la même civilisation, semble avoir introduit parmi les habitants de chaque État une entière communauté de mœurs, de langage et de patriotisme. Cependant il n'en est presque pas un seul qui ne présente encore des traces vivantes de la diversité des races d'hommes qui, à la longue, se sont agrégées sur son territoire. Cette variété de races se montre sous différents aspects. Tantôt une complète séparation d'idiomes, de traditions locales, de sentiments politiques, et une sorte d'hostilité instinctive, distingue de la grande masse nationale la population de certains cantons peu étendus; tantôt une simple différence de dialecte, ou même d'accentuation, marque, quoique d'une manière plus faible, la limite des établissements fondés par des peu-

ples d'origine diverse, et long-temps séparés par de profondes inimitiés. Plus on se reporte en arrière du temps où nous vivons, plus on trouve que ces variétés se prononcent; on aperçoit clairement l'existence de plusieurs peuples dans l'enceinte géographique qui porte le nom d'un seul : à la place des patois provinciaux, on rencontre des langues complètes et régulières; et ce qui semblait uniquement défaut de civilisation et résistance au progrès des lumières, prend, dans le passé, l'aspect de mœurs originales et d'un attachement patriotique à d'anciennes institutions. Ainsi des faits qui ne sont plus d'aucune importance sociale conservent encore une grande importance historique. C'est fausser l'histoire que d'y introduire le mépris philosophique pour tout ce qui s'éloigne de l'uniformité de la civilisation actuelle, et de regarder comme seuls dignes d'une mention honorable les peuples au nom desquels le hasard des événements a attaché l'idée et le sort de cette civilisation.

Les populations du continent européen et des îles qui l'avoisinent, sont venues, en différents temps, se juxtaposer et envahir, les unes sur les autres, des territoires déjà occupés, ne s'arrêtant qu'au point où des obstacles natu-

rels ou bien une résistance plus forte, occasionée par une plus grande concentration de la population vaincue, les obligeaient de faire halte. Ainsi les vaincus de diverses époques se sont trouvés, pour ainsi dire, rangés par couches de populations dans les différents sens où s'étaient dirigés les grandes migrations des peuples. Dans ce mouvement d'invasions successives, les races les plus anciennes, réduites à un petit nombre de familles, ont déserté les plaines et fui vers les montagnes, où elles se sont maintenues pauvres, mais indépendantes; tandis que les envahisseurs, envahis à leur tour, devenaient serfs de la glèbe dans les campagnes qu'ils occupaient, faute de rencontrer un asile vacant dans des lieux inexpugnables (1).

La conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, en l'année 1066, est la dernière conquête territoriale qui se soit opérée dans la partie occidentale de l'Europe. Depuis lors, il n'y a plus eu que des conquêtes politiques, différentes de celles des barbares, qui se transportaient en familles sur le territoire

(1) Les principaux mouvemens de population, arrivés avant notre ère sur le continent occidental, sont exposés avec détail, et, à mon avis, avec une rare sagacité, dans l'*Histoire des Gaulois*, par mon frère Amédée Thierry.

envahi, se le partageaient par tête, et ne laissaient aux vaincus que la vie, sous la condition de travailler et de rester paisibles. Cette invasion ayant eu lieu dans un temps plus rapproché de nous que celles des populations qui, au cinquième siècle, démembrèrent l'empire romain, nous possédons, sur tous les faits qui s'y rapportent, des documents bien plus nombreux. Ils sont même assez complets pour donner une juste idée de ce qu'était la conquête au moyen âge, pour montrer comment elle s'exécutait et se maintenait, quel genre de spoliations et de souffrances elle faisait subir aux vaincus, et quels moyens employaient ceux-ci pour réagir contre leurs envahisseurs. Ce tableau, retracé dans tous ses détails et avec les couleurs qui lui sont propres, doit offrir un intérêt historique plus général que ne semblent le comporter les bornes de temps et de lieu où il est circonscrit; car presque tous les peuples de l'Europe ont, dans leur existence actuelle, quelque chose qui dérive des conquêtes du moyen âge. C'est à ces conquêtes que la plupart doivent leurs limites géographiques, le nom qu'ils portent, et, en grande partie, leur constitution intérieure, c'est-à-dire leur distribution en ordres et en classes.

Les classes supérieures et inférieures, qui aujourd'hui s'observent avec défiance ou luttent ensemble pour des systèmes d'idées et de gouvernement, ne sont autres, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une époque antérieure. Ainsi l'épée de la conquête, en renouvelant la face de l'Europe et la distribution de ses habitants, a laissé sa vieille empreinte sur chaque nation, créée par le mélange de plusieurs races. La race des envahisseurs est restée une classe privilégiée, dès qu'elle a cessé d'être une nation à part. Elle a formé une noblesse guerrière qui, se recrutant, pour ne pas s'éteindre, de tout ce qu'il y avait d'ambitieux, d'aventuriers, de turbulents dans les rangs inférieurs, a dominé sur la masse laborieuse et paisible, tant qu'a duré le gouvernement militaire dérivant de la conquête. La race envahie, dépouillée de la propriété du sol, du commandement et de la liberté, ne vivant pas des armes, mais du travail, n'habitant point des châteaux-forts, mais des villes, a formé comme une société séparée à côté de l'association militaire des conquérants. Soit qu'elle ait conservé, dans les murailles de ses villes, les restes de la civilisation romaine, soit qu'à l'aide de la faible part qu'elle en avait reçue,

elle ait recommencé une civilisation nouvelle, cette classe s'est relevée à mesure que s'est affaiblie l'organisation féodale de la noblesse issue des anciens conquérants ou par descendance naturelle ou par filiation politique.

Jusqu'ici les historiens des peuples modernes, en racontant ces grands événements, ont transporté les idées, les mœurs et l'état politique de leur temps dans les temps passés. Les chroniqueurs de l'époque féodale ont placé les barons et la pairie de Philippe-Auguste dans la cour de Charlemagne, et ils ont confondu le gouvernement brutal et l'état violent de la conquête avec le régime plus régulier et les usages plus fixes de l'établissement féodal. Les historiens de l'ère monarchique, qui se sont exclusivement rendus les historiens du prince, ont eu des idées plus singulières et plus étroites encore. Ils ont modelé la royauté germanique des premiers conquérants de l'empire romain et la royauté féodale du douzième siècle, sur les vastes et puissantes royautés du dix-septième. Vivant dans un temps où il n'y avait qu'un seul prince et qu'une seule cour, ils ont commodément attribué cet ordre de choses aux époques précédentes. Pour ce qui concerne l'histoire de France, les diverses invasions des Gaules, les

nombreuses populations, différentes d'origine et de mœurs, placées sur leur territoire, la division du sol en plusieurs pays, parce qu'il y a eu plusieurs peuples, enfin la réunion lente, opérée pendant six cents ans, de tous ces pays sous le même sceptre, sont des faits entièrement négligés par eux. Les historiens formés par le dix-huitième siècle ont été également trop préoccupés de la philosophie de leur temps. Témoins des progrès de la classe moyenne, et organes de ses besoins contre la législation et les croyances du moyen âge, ils n'ont point envisagé de sang-froid ni décrit avec exactitude les temps anciens où cette classe jouissait à peine de l'existence civile. Ils ont traité les faits avec le dédain du droit et de la raison; ce qui est très-bon pour opérer une révolution dans les esprits et dans l'État, mais l'est beaucoup moins pour écrire l'histoire. Du reste, il ne faut point que cela surprenne : on ne peut pas, quelque supériorité d'esprit que l'on ait, dépasser l'horizon de son siècle, et chaque nouvelle époque donne à l'histoire de nouveaux points de vue et une forme particulière.

Aujourd'hui il n'est plus permis de faire l'histoire au profit d'une seule idée. Notre siècle ne le veut point; il demande qu'on lui apprenne

tout, qu'on lui retrace et qu'on lui explique l'existence des nations aux diverses époques, et qu'on donne à chaque siècle passé sa véritable place, sa couleur et sa signification. C'est ce que j'ai tâché de faire pour le grand événement dont j'ai entrepris l'histoire. Je n'ai consulté que des documents et des textes originaux, soit pour détailler les diverses circonstances du récit, soit pour caractériser les personnages et les populations qui y figurent. J'ai puisé si largement dans ces textes, que je me flatte d'y avoir laissé peu de chose à prendre. Les traditions nationales des populations les moins connues, et les anciennes poésies populaires, m'ont fourni beaucoup d'indications sur le mode d'existence, les sentiments et les idées des hommes dans les temps et les lieux divers où je transporte le lecteur.

Quant au récit, je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible du langage des anciens historiens, soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. Lorsque j'ai été obligé de suppléer à leur insuffisance par des considérations générales, j'ai cherché à les autoriser en reproduisant les traits originaux qui m'y avaient conduit par induction. Enfin, j'ai toujours conservé la forme narrative,

pour que le lecteur ne passât pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne, et que l'ouvrage ne présentât point les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entremêlés de dissertations. J'ai cru d'ailleurs que, si je m'attachais plutôt à raconter qu'à disserter, même dans l'exposition des faits et des résultats généraux, je pourrais donner une sorte de vie historique aux masses d'hommes comme aux personnages individuels, et que, de cette manière, la destinée politique des nations offrirait quelque chose de cet intérêt humain qu'inspire involontairement le détail naïf des changements de fortune et des aventures d'un seul homme.

Je me propose donc de présenter dans le plus grand détail la lutte nationale qui suivit la conquête de l'Angleterre par les Normands établis en Gaule; de montrer, dans tout ce qu'en retrace l'histoire, les relations hostiles de deux peuples violemment réunis sur le même sol; de les suivre dans leurs longues guerres et leur séparation obstinée, jusqu'à ce que du mélange et des rapports de leurs races, de leurs mœurs, de leurs besoins, de leurs langues, il se soit formé une seule nation, une langue commune, une législation uniforme.

Le théâtre de ce grand drame est l'île de Bretagne, l'Irlande, et aussi la France, à cause des relations nombreuses que les rois issus du conquérant de l'Angleterre ont eues, depuis l'invasion, avec cette partie du continent. En-deçà comme au-delà du détroit, leurs entreprises ont modifié l'existence politique et sociale d'un grand nombre de populations dont l'histoire est presque complètement ignorée. L'obscurité dans laquelle sont tombées ces populations ne vient point de ce qu'elles ne méritaient pas de trouver, comme les autres, des historiens; la plupart même sont remarquables par une originalité de caractère qui les distingue profondément des grandes nations où elles se sont fondues. Pour résister à cette fusion opérée malgré elles, elles ont déployé une activité politique à laquelle se rattachent de grands événements, faussement attribués jusqu'ici, soit à l'ambition de certains hommes, soit à d'autres causes accidentelles. Ces nouvelles recherches peuvent contribuer à éclaircir le problème, encore indécis, des diverses variétés de l'espèce humaine en Europe, et des grandes races primitives auxquelles ces variétés se rattachent.

Sous ce point de vue philosophique, et à part l'intérêt pittoresque que je me suis efforcé d'ob-

tenir, j'ai cru faire une chose véritablement utile au progrès de la science, en construisant, s'il m'est permis de parler ainsi, l'histoire des Gallois, des Irlandais de race pure, des Écossais, soit d'ancienne race, soit de race mélangée, des Bretons et des Normands du continent, et surtout de la nombreuse population qui habitait et habite encore la Gaule méridionale entre la Loire, le Rhône et les deux mers. Sans donner aux grands faits de l'histoire moins d'importance qu'ils n'en méritent, je me suis intéressé, je l'avoue, d'une affection toute particulière aux événements locaux relatifs à ces populations négligées. Quoique forcé de raconter sommairement les révolutions qui leur sont propres, je l'ai fait, avec une sorte de sympathie, avec ce sentiment de plaisir qu'on éprouve en réparant une injustice. En effet, l'établissement des grands États modernes a été surtout l'œuvre de la force; les sociétés nouvelles se sont formées des débris des anciennes sociétés violemment détruites; et dans ce travail de recomposition, de grandes masses d'hommes ont perdu, non sans souffrances, leur liberté et jusqu'à leur nom de peuple, remplacé par un nom étranger. Un pareil mouvement de destruction était inévitable, je le sais. Quelque violent et illégitime

qu'il ait été dans son principe, il a pour résultat présent la civilisation européenne. Mais, en rendant à cette civilisation les hommages qui lui sont dus, en admirant les nobles destinées qu'elle prépare au genre humain, il est permis de ne pas voir sans quelques regrets la ruine d'autres civilisations qui auraient pu grandir aussi et fructifier un jour pour le monde, si la fortune avait été pour elles.

J'avais besoin de donner ces courtes explications pour qu'on ne fût pas surpris, en lisant ce livre, d'y trouver l'histoire d'une conquête, et même de plusieurs conquêtes, faite au rebours de la méthode employée jusqu'ici par les historiens modernes. Tous, suivant une route qui leur a semblé naturelle, vont des vainqueurs aux vaincus; ils se transportent plus volontiers dans le camp où l'on triomphe que dans celui où l'on succombe, et présentent la conquête comme achevée aussitôt que le conquérant s'est proclamé maître, faisant abstraction, comme lui, de toutes les résistances ultérieures dont s'est jouée sa politique. Voilà comment, pour tous ceux qui, avant ces derniers temps, ont traité l'histoire d'Angleterre, il n'y a plus de Saxons après la bataille de Hastings et le couronnement de Guillaume-le-Bâtard; il a fallu

qu'un romancier, homme de génie, vînt révéler au peuple anglais que ses aïeux du onzième siècle n'avaient pas tous été vaincus dans un seul jour.

Un grand peuple ne se subjugue pas aussi promptement que sembleraient le faire croire les actes officiels de ceux qui le gouvernent par le droit de la force. La résurrection de la nation grecque prouve que l'on s'abuse étrangement en prenant l'histoire des rois ou même des peuples conquérants pour celle de tout le pays sur lequel ils dominent. Le regret patriotique vit encore au fond des cœurs long-temps après qu'il n'y a plus d'espérance de relever l'ancienne patrie. Ce sentiment, quand il a perdu la puissance de créer des armées, crée encore des bandes de partisans, des brigands politiques dans les forêts ou sur les montagnes, et fait vénérer comme des martyrs ceux qui meurent sur le gibet. Voilà ce que des travaux récents nous ont appris pour la nation grecque[1], et ce que j'ai trouvé pour la race anglo-saxonne, en recueillant son histoire où personne ne l'avait cherchée, dans les légendes, les traditions et les poésies populaires. La ressemblance entre

(1) Voyez les excellentes Dissertations historiques, insérées par M. Fauriel dans son recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne*.



l'état des Grecs sous les Turks et celui des Anglais de race sous les Normands, non-seulement pour ce qu'il y a de matériel dans l'asservissement, mais pour la forme particulière que revêt l'esprit national au milieu des souffrances de l'oppression, pour les instincts moraux et les croyances superstitieuses qui en naissent, pour la manière de haïr ceux qu'on voudrait et qu'on ne peut vaincre, et d'aimer ceux qui luttent encore lorsque la masse courbe la tête, est un fait bien digne de remarque. De ce rapprochement peut sortir quelque lumière pour l'étude morale de l'homme.

Le point de vue de la distinction des races en Angleterre, après la conquête, ne donne pas seulement de l'importance à des faits inaperçus ou négligés; il donne une physionomie et une signification toute nouvelle à des événements célèbres mais inexactement expliqués. La longue querelle du roi Henri II et de l'archevêque Thomas Becket est un de ces événements; l'on en trouvera dans cet ouvrage une version entièrement différente de celle qui est le plus en crédit. Si, dans le récit de la lutte de ces deux personnages célèbres, les historiens philosophes ont pris parti contre le plus faible et le plus malheureux, c'est faute d'avoir en-

visagé cette lutte sous son véritable aspect, faute d'avoir connu tous les éléments dont se composait la haine mutuelle des deux adversaires. Ils ont complètement oublié, envers un homme assassiné avec des circonstances odieuses, les principes de justice et de philanthropie dont ils faisaient profession. Après six siècles, ils ont poursuivi sa mémoire avec acharnement; et pourtant il n'y a rien de commun entre la cause des ennemis de Thomas Becket, au douzième siècle, et celle de la philosophie, au dix-huitième. Henri II n'était point un roi citoyen, un partisan de l'indépendance religieuse, un antagoniste systématique de la domination papale; et, comme on le verra, il s'agissait de tout autre chose dans son aversion obstinée pour un homme contre lequel il fut le premier à solliciter l'appui du pape.

Si les graves circonstances qui signalèrent la dispute du cinquième roi de race normande avec le premier archevêque de race anglaise depuis la conquête, doivent être attribuées, plus qu'à toute autre cause, à l'hostilité encore vivante des conquérants et des vaincus; un autre fait non moins important, la grande guerre civile qui s'éleva sous les règnes de Jean et de Henri III, fut aussi une querelle de races plutôt

que de gouvernement. Elle eut pour motif réel la crainte, bien ou mal fondée, qu'éprouvèrent les barons d'origine normande de subir une conquête de la part d'étrangers appelés en Angleterre par les rois, et d'être dépouillés de la grande propriété territoriale et du gouvernement par des Poitevins, des Aquitains et des Provençaux, comme, un siècle et demi auparavant, eux-mêmes en avaient dépossédé les Saxons. C'est cet intérêt matériel, et non le pur désir de fonder des institutions politiques, qui mit en insurrection contre les rois le *baronage* et la *chevalerie* d'Angleterre. Si ce grand mouvement aristocratique fut soutenu par la faveur populaire, c'est que l'alarme d'une seconde conquête et l'indignation contre ce qui semblait devoir l'amener fut commune au pauvre et au riche, au Saxon et au Normand.

L'examen approfondi de tous les phénomènes politiques qui accompagnèrent les conquêtes au moyen âge, et l'observation du rôle qu'y joua la religion, m'ont conduit à une nouvelle manière de considérer les progrès du pouvoir papal et de l'unité catholique. Jusqu'ici les historiens ont présenté ce pouvoir comme s'étendant uniquement par une influence métaphysique, comme conquérant par la persua-

sion; mais il est certain que ses conquêtes, ainsi que toutes les autres, se sont effectuées par les moyens ordinaires, par des moyens matériels. Si les papes n'ont pas fait, en personne, d'expéditions militaires, ils se sont associés à presque toutes les grandes invasions et à la fortune des conquérants, même de conquérants encore païens. C'est la destruction des églises indépendantes, opérée, dans l'Europe chrétienne, concurremment avec celle des nations libres, qui a donné de la réalité au titre d'universelle, pris par l'église romaine longtemps avant que ce titre lui convînt. Depuis le cinquième siècle jusqu'au treizième, il n'y a pas eu une seule conquête qui n'ait profité à la cour de Rome autant qu'à ceux qui l'avaient opérée par la lance et par l'épée. Ce point de vue encore inaperçu de l'histoire du moyen âge m'a conduit, à l'égard des différentes églises nationales que l'église romaine appelait hérétiques ou schismatiques, au même genre d'intérêt et de sympathie dont j'ai parlé plus haut relativement aux nations elles-mêmes. Comme celles-ci, elles ont succombé, sans qu'il existât aucun droit contre elles; et l'indépendance qu'elles revendiquaient pour leurs doctrines

et leur gouvernement était une partie de cette liberté morale consacrée par le christianisme.

Je dois dire, en finissant, quelques mots sur le plan et la composition de cet ouvrage. On y trouvera, ainsi que l'annonce le titre, un récit complet de tous les détails relatifs à la conquête normande, placé entre deux narrations plus sommaires, l'une des faits qui ont précédé et préparé cette conquête, l'autre de ceux qui en ont découlé comme conséquence. Avant de présenter et de mettre en action les personnages qui figurent dans le grand drame de la conquête, j'ai cherché à faire connaître le terrain sur lequel devaient avoir lieu ces différentes scènes. Pour cela, j'ai transporté le lecteur tantôt dans la Grande-Bretagne, tantôt sur le continent. J'ai exposé l'origine, la situation intérieure et extérieure, les premières relations mutuelles de la population de l'Angleterre et de celle du duché de Normandie, et par quelle sorte de hasards ces rapports se sont compliqués au point de devenir nécessairement hostiles, et d'amener un projet d'invasion de la part de la seconde de ces puissances. Le succès de l'invasion normande, couronnée par le gain de la bataille de Hastings, donne lieu à une conquête dont les progrès,

l'établissement et les suites immédiates forment plusieurs époques bien marquées.

La première époque est celle de l'envahissement territorial : elle commence à la victoire de Hastings, le 14 octobre de l'année 1066, et embrasse les progrès successifs des conquérants, de l'est à l'ouest et du sud au nord; elle se termine en 1070, lorsque tous les centres de résistance ont été détruits, lorsque tous les hommes puissants se sont soumis, ou ont abandonné le pays. La seconde époque, celle de l'envahissement politique, commence où finit la première; elle comprend la série d'efforts tentés par le conquérant pour désorganiser et dénationaliser, si l'on peut s'exprimer ainsi, la population vaincue. Elle se termine en 1076, par l'exécution à mort du dernier chef de race saxonne, et l'arrêt de dégradation du dernier évêque de cette même race. Dans la troisième époque, le conquérant soumet à un ordre régulier les résultats violents de la conquête, et transforme en propriété légale, sinon légitime, les prises de possession de ses soldats : cette époque se termine en 1086, par une grande revue de tous les conquérants possesseurs de terres, qui, renouvelant ensemble au roi le serment d'hommage-lige, figurent

pour la première fois comme nation établie, et non plus comme armée en campagne. La quatrième est remplie des querelles intestines de la nation conquérante et de ses guerres civiles, soit pour la possession du territoire conquis, soit pour le droit d'y commander. Cette période, plus longue que toutes les précédentes, ne se termine qu'en 1152, par l'extinction de tous les prétendants au trône d'Angleterre, à l'exception d'un seul, Henri, fils de Geoffroi comte d'Anjou et de l'impératrice Mathilde, nièce de Guillaume-le-Conquérant. Enfin, dans la cinquième époque, les Normands d'Angleterre et du continent, n'ayant plus à consumer en dissensions intestines leur activité et leurs forces, partent de leurs deux centres d'action pour conquérir et coloniser au dehors, ou étendre leur suprématie sans se déplacer. Henri II et son successeur Richard Ier sont les représentants de cette époque, remplie par des guerres sur le continent et par de nouvelles conquêtes territoriales ou politiques. Elle se termine, dans les premières années du treizième siècle, par une réaction contre la puissance anglo-normande, réaction tellement violente, que la Normandie elle-même, patrie des rois, des

seigneurs et de la chevalerie d'Angleterre, est séparée pour jamais de ce pays auquel elle avait donné des conquérants.

A ces différentes époques correspondent des changements successifs dans la destinée de la nation anglo-saxonne; elle perd d'abord la propriété du sol, ensuite son ancienne organisation politique et religieuse; puis, à la faveur des divisions de ses maîtres, et en s'attachant au parti des rois contre les vassaux en révolte, elle obtient des concessions qui lui donnent, pour quelques moments, l'espérance de redevenir un peuple; ou bien elle essaie encore, quoique inutilement, de s'affranchir par la force. Enfin, accablée par l'extinction des partis dans la population normande, elle cesse de jouer un rôle politique, perd son caractère national dans les actes publics et dans l'histoire, et descend à l'état de classe inférieure. Ses révoltes, devenues extrêmement rares, sont qualifiées simplement par les écrivains contemporains de querelles entre les pauvres et les riches; et c'est l'histoire d'une émeute de ce genre, arrivée à Londres en 1196 et conduite par un personnage évidemment Saxon de naissance, qui termine le récit détaillé des faits relatifs à la conquête.

Après avoir conduit jusqu'à ce point l'histoire

de la conquête normande, j'ai continué, sous une forme plus sommaire, celle des populations de races diverses qui figurent dans le cours de l'ouvrage. La résistance qu'elles opposèrent aux nations plus puissantes, leur défaite, les établissements des vainqueurs au milieu d'elles, les révolutions qu'elles ont tentées ou accomplies; les événements, soit politiques, soit militaires, sur lesquels leur influence s'est exercée; la fusion des peuples, des langues, des mœurs, et son moment précis : voilà ce que j'ai essayé d'éclaircir et de montrer. Cette dernière partie de l'ouvrage, consacrant à chaque race d'hommes un article spécial, commence par les populations continentales, qui, depuis, sont devenues françaises. Celles qu'on appelle aujourd'hui anglaises viennent ensuite, chacune à son rang : les Gallois, dont l'esprit de nationalité est si vivace qu'il a survécu à une conquête territoriale; les Écossais, qui n'ont jamais subi de conquêtes de ce genre, et qui ont lutté avec une si grande énergie contre la conquête politique; les Irlandais, auxquels il aurait mieux valu devenir serfs comme les Anglo-Saxons, que de conserver une liberté précaire, au prix de la paix de tous les jours, du bien-être de chaque famille et de la civilisation du pays; enfin

la population de l'Angleterre, d'origine normande ou saxonne, chez laquelle ces différences nationales sont devenues une distinction de classe, affaiblie de plus en plus par le temps.

Je n'ai plus qu'à rendre compte d'une innovation historique, purement matérielle en quelque sorte, mais qui m'a paru aussi importante que toutes les autres. L'emploi de l'orthographe anglaise, pour les noms des familles conquérantes et de leur postérité, a contribué à rendre moins sensible, dans le récit des historiens, la distinction des races. J'ai restitué soigneusement à tous ces noms leur physionomie normande, afin d'obtenir par là un plus haut degré de cette couleur locale qui me semble une des conditions non-seulement de l'intérêt, mais encore de la vérité historique. J'ai également reproduit, avec leur véritable caractère, les noms qui appartiennent à la période saxonne de l'histoire d'Angleterre et à l'époque germanique de l'histoire de France. J'ai évité, par le même motif, d'appliquer à aucun temps le langage d'un autre, d'employer pour les faits et les distinctions politiques du moyen âge les formules du style moderne et des titres d'une date récente. Ainsi, faits politiques, détails de mœurs, forme, langage, noms propres, je me

suis proposé de tout rétablir; et, en restituant à chacune des périodes de temps embrassées par mon récit ses dehors particuliers, ses traits originaux, et, si je puis le dire, son entière réalité, j'ai essayé de porter dans cette partie de l'histoire la certitude et la fixité qui sont le caractère des sciences positives.

FIN DE L'INTRODUCTION.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES BRETONS JUSQU'AU IXe SIÈCLE.

Si l'on en croit d'anciennes traditions, la grande île qui porte aujourd'hui le nom de pays-uni d'Angleterre et d'Écosse, fut nommée primitivement la contrée *aux vertes collines;* ensuite l'île du *miel,* et, en troisième lieu, l'île de *Bryt* ou de *Prydain*[1]*;* de ce dernier mot latinisé paraît s'être formé le nom de Bretagne. Dès la plus haute antiquité, l'île de Prydain, ou la Bretagne, a paru, à ceux qui la visitaient, divisée de l'est à l'ouest en deux grandes portions inégales dont les fleuves

1. Trioedd ynys Prydain, n. 1. Archæology of Wales, p. 57.

de Forth et de Clyde formaient la limite commune. La partie du nord se nommait Al-ben[1], c'est-à-dire région des montagnes; l'autre, à l'occident, portait le nom de Kymru, et celui de Lloëgr à l'orient et au sud. Ces deux dénominations ne dérivaient point, comme la première, de la nature du sol, mais du nom de deux peuples distincts l'un de l'autre, qui habitaient conjointement presque toute l'étendue de la Bretagne méridionale. C'étaient le peuple des Kymrys et celui des Lloëgrys[2], ou, pour suivre l'orthographe latine, des Cambriens et des Logriens.

La nation des Cambriens se vantait d'être la plus ancienne; elle était venue en masse des extrémités orientales de l'Europe, à travers l'Océan germanique. Une partie des émigrants avait abordé sur la côte des Gaules; l'autre était descendue sur la rive opposée du détroit[3], et avait ainsi colonisé la Bretagne, encore sans habitants humains, peuplée seulement d'ours et de bœufs sauvages, disent les traditions cambriennes[4], et où, par conséquent, les nouveaux colons s'établirent comme premiers

1. Aliàs Alban, Albyn; en latin *Albania*, Albanie.

2. Plus correctement, Lloegrwys.

3. Fretum gallicum, fretum Morinorum.

4. Trioedd ynys Prydain. Archæology of Wales, p. 57.

occupants du sol, sans opposition, sans guerre, et sans violence [1]. Cette honorable prétention ne peut guère se soutenir historiquement; selon toute probabilité, les émigrés cambriens trouvèrent, dans l'île de Bretagne, des hommes d'une autre origine qu'eux, et d'un langage différent, sur lesquels ils envahirent le pays. Beaucoup de noms de lieux étrangers à la langue cambrienne l'attestent, ainsi que des ruines d'une époque inconnue, attribuées par la tradition vulgaire à une race éteinte de chasseurs qui dressaient, au lieu de chiens, les renards et les chats sauvages [2]. Cette population primitive de la Bretagne fut repoussée vers l'ouest et vers le nord par l'invasion graduelle des étrangers qui avaient abordé à l'orient.

Une partie des fugitifs passa la mer, et gagna la grande île que ses habitants appelaient Érin [3], et les autres îles de l'ouest, peuplées, selon toute apparence, d'hommes de même race et de même langage que les aborigènes bretons. Ceux qui firent

1. Trioedd ynys Prydain, n. 5. Archæology of Wales, p 58.

2. Horæ Britannicæ, t. II, p. 31. *Ibid.* p. 327. Ces ruines sont appelées ordinairement *Cyttiau y Gwyddelad,* maisons des Gaëls. Voyez Lhwyd, Archæologia britannica.

3. En latin *Ierne, Iuverna, Iernia, Hibernia.*

retraite au nord de la Bretagne trouvèrent un asile inexpugnable dans les hautes montagnes qui se prolongent depuis les bords de la Clyde jusqu'aux extrémités de l'île, et s'y maintinrent sous le nom de Gaëls ou Galls[1], qu'ils portent encore. Les débris de cette race dépossédée, auxquels vinrent se joindre, dans différens temps, plusieurs bandes d'émigrés de l'île d'Érin, formèrent la population de l'Albanie ou du haut pays de l'île de Bretagne, population étrangère à celle des plaines du sud, et son ennemie naturelle, à cause des ressentiments héréditaires nés du souvenir de la conquête. L'époque où s'opérèrent ces mouvements de population est incertaine; et ce fut dans un temps postérieur, mais aussi difficile à fixer, que les hommes appelés Logriens vinrent, selon les annales bretonnes, débarquer au sud de l'île[2].

Ils émigrèrent, selon les mêmes annales, de la côte sud-ouest des Gaules, et tiraient leur origine de la race primitive des Cambriens, avec lesquels il leur était facile de communiquer par le langage[3]. Pour faire place à ces nouveaux venus, les

1. Plus correctement, Gadhels, Gwyddils.

2. Horæ Britannicæ, t. II, p. 292-300.—Trioedd, etc. Archæology of Wales, t. II, p. 58.

3. Trioedd ynys Prydain, n. 5, p. 58.

premiers colons, soit volontairement, comme porte la vieille tradition, soit par force (ce qui semblerait plus croyable), se rangèrent le long des bords de la mer occidentale, qui prirent dès lors exclusivement le nom de Cambrie, pendant que les Logriens donnaient leur propre nom aux rivages du sud et de l'est, sur lesquels ils se répandirent. Après la fondation de cette seconde colonie, vint encore un troisième ban d'émigrés, issus de la même race primitive, et parlant aussi le même langage, ou un dialecte peu différent. Le lieu qu'ils habitaient antérieurement était la portion de la Gaule occidentale comprise entre la Seine et la Loire; et, de même que les Logriens, ils obtinrent des terres en Bretagne, sans beaucoup de contestations. C'est à eux que les anciennes annales et les poëmes nationaux attribuent spécialement le nom de Brython ou Bretons, qui, dans les langues étrangères, servait à désigner d'une manière générale tous les habitans de l'île. On ignore le lieu précis de leur établissement; l'opinion la plus probable est qu'ils se fixèrent au nord des Cambriens et des Logriens, sur la frontière de la population gallique, entre le golfe du Forth et celui de Solway [1].

1. Trioedd, n. 5, p. 58.

Ces nations de commune origine furent visitées en divers temps, soit pacifiquement, soit d'une manière hostile, par diverses peuplades étrangères. Des hommes partis du territoire gaulois, qu'on nomme aujourd'hui la Flandre, obligés d'abandonner sans retour leur pays natal, à cause d'une grande inondation, vinrent, sur des vaisseaux sans voiles, aborder dans la petite île de Wight et sur la côte voisine, premièrement comme hôtes de bonne grace, et ensuite comme envahisseurs [1]. Les Coraniens [2], hommes de race teutonique, venus d'un pays que les annales bretonnes désignent par le nom de terre des marais [3], entrèrent dans le golfe formé par l'embouchure de l'Humber, et s'établirent le long des rives de ce fleuve et sur la côte orientale, séparant ainsi en deux portions le territoire des Logriens. Enfin
55 av. l'ère vulg. des légions romaines, conduites par Jules César, descendirent à la pointe orientale du territoire qui aujourd'hui porte le nom de Kent. Elles furent accueillies, au débarquement, avec une résistance opiniâtre, par les Bretons-Logriens,

1. Trioedd, n. 6. *Belgæ*. Jul. Cæsar. de rebus gallicis.

2. Coriniaidd. En latin, *Coritani*.

3. Trioedd, Archæol. of Wales, p. 58.

retranchés derrière leurs chariots de guerre;
mais bientôt, grace à la trahison des peuplades
de race étrangère, et surtout des Coraniens [1], les 1 à
Romains, pénétrant dans l'intérieur de l'île, 400.
achevèrent peu à peu la conquête des deux pays
de Logrie et de Cambrie. Les annales bretonnes
les appellent Césariens [2], et les comptent parmi
les peuples envahisseurs qui ne firent en Bre-
tagne qu'un séjour temporaire. « Après avoir
« opprimé l'île pendant quatre cents ans, disent
« ces annales, et en avoir exigé par année le
« tribut de trois mille livres d'argent, ils reparti- 400
« rent pour la terre de Rome, afin de repousser à 410.
« l'invasion de la horde noire. Ils ne laissèrent à
« leur départ que des femmes et des enfans en bas
« âge, qui tous devinrent Cambriens [3]. »

Durant ce séjour de quatre siècles, les Romains étendirent leur conquête et leur domination sur tout le sud de l'île, jusqu'au pied des montagnes septentrionales qui avaient servi de rempart à la population aborigène contre l'invasion des Cambriens. L'invasion romaine s'arrêta aux mêmes limites que l'invasion bretonne;

1. Trioedd, n. 8, p. 58.

2. *Cesariaidd*, ibid.

3. Trioedd ynys Prydain, n. 8.

1 à 410. et le peuple des Galls resta libre, pendant que la domination étrangère pesait sur ses anciens conquérants. Il fit reculer plus d'une fois les aigles impériales, et son antique aversion pour les habitants du sud de la Bretagne s'accrut au milieu des guerres qu'il eut à soutenir contre les gouverneurs romains. Le pillage des colonies et des villes municipales ornées de palais et de temples somptueux, redoubla, par un attrait nouveau, cette hostilité nationale. Chaque printemps, les hommes d'Alben ou de la Calédonie[1], passaient la Clyde dans des bateaux d'osier recouverts de cuir : devenus redoutables aux Romains, ils les forcèrent de bâtir, aux extrémités de leur conquête, deux immenses murailles garnies de tours et prolongées d'une mer à l'autre[2]. Ces irruptions, de plus en plus fréquentes, acquirent aux habitants de l'Albanie une célébrité terrible sous les noms de *Scots* et de *Pictes*, seuls employés par les écrivains latins, qui paraissent ignorer le nom de Galls[3].

Le premier de ces deux noms appartenait encore aux habitants de l'île d'Érin, qu'en langue

1 Caledonia; en breton, *Calyddon*, le pays des forêts.

2. Vallum Antonini, vallum Hadriani, posteà Severi.

3. Claudiani Laudes Stilichonis, passim.

romaine on appelait également *Hibernie* ou *Scotie*. La fraternité des montagnards bretons avec les hommes de l'Hibernie, et les fréquentes émigrations d'un peuple vers l'autre, amenèrent cette communauté de nom. On appelait Scots, en Bretagne, les habitants des côtes et du grand archipel du nord-ouest, et Pictes ceux qui habitaient à l'orient, sur les bords de la mer germanique. Les territoires respectifs de ces deux peuples, ou de ces deux branches distinctes d'une même population, étaient séparés par la chaîne des monts Grampiens, au pied desquels Gallawg [1], le grand chef des forêts du nord [2], avait vaillamment combattu contre les légions de l'empire. Les Scots et les Pictes différaient par leur manière de vivre : les premiers, habitants des montagnes, étaient chasseurs, ou bergers nomades; les autres, sur un sol plus uni, avaient un établissement plus fixe, cultivaient la terre et bâtissaient des demeures solides, dont les ruines portent encore leur nom. Lorsqu'ils ne s'étaient point ligués pour une irruption vers le sud, la bonne intelligence cessait quelquefois de régner entre eux; mais, à chaque occasion

1 à 410.

1. En latin *Galgacus*.

2. Calyddon.

1 à 410. qui se présentait d'assaillir l'ennemi commun, leurs deux chefs, dont l'un résidait à l'embouchure du fleuve de Tay, et l'autre entre les lacs d'Argyle, devenaient frères et joignaient leurs drapeaux. Les Bretons du midi et les colons romains, dans leurs terreurs ou dans leur haine, ne séparèrent jamais les Scots des Pictes [1].

410 à 443. Après la retraite des légions rappelées pour défendre Rome contre l'invasion des Goths, les Bretons cessèrent de reconnaître le pouvoir des gouverneurs étrangers qui régissaient leurs provinces et leurs villes. La forme et le nom même de ces administrations périrent; à leur place se releva l'autorité des anciens chefs de tribus, abolie autrefois par les Romains. D'antiques généalogies, conservées soigneusement par les poètes [2], servirent à désigner ceux qui pouvaient prétendre à la dignité de chefs de canton ou de famille, car ces mots étaient synonymes dans la langue des anciens Bretons [3], et les liens de parenté formaient la base de leur état social. Les gens du plus bas étage, parmi ce peuple, notaient et retenaient de

1. Gildas, de Excidio Britanniæ, passìm.

2. En langue bretonne, *Beirdd,* Bardes.

3. *Penteulo,* caput familiæ (Lois d'Howell Dda. Cambrobriton, t. II, p. 298.)

mémoire toute la ligne de leur descendance, avec un soin qui, chez les autres nations, fut le propre des riches et des grands[1]. Tout Breton, pauvre comme riche, avait besoin d'établir sa généalogie, pour jouir pleinement de ses droits civils et faire valoir ses titres de propriété dans le canton où il avait pris naissance. Car chaque canton appartenait à une seule famille primitive; et nul ne possédait légitimement aucun eportion du sol, s'il n'était membre de cette famille qui en s'agrandissant avait formé une tribu[2]. 410 à 443.

Au-dessus de cet ordre social bizarre, d'où résultait une fédération de petites souverainetés, tantôt électives, tantôt héréditaires, les Bretons, affranchis de l'autorité romaine, élevèrent, pour la première fois, une haute souveraineté nationale. Ils créèrent un chef des chefs[3], un roi du pays,

1. Genealogiam quoque generis sui etiam de populo quilibet observat, et non solùm avos, atavos, sed usque ad sextam vel septimam, et ultrà procul, generationem, memoriter et promptè, genus enarrat. (Giraldi Cambrensis Itinerar. Walliæ.)

2. Zosimus inter scriptores rerum gallicarum et francic., t. I, p. 586.

3. Penteyrn.

410 à 443. comme s'énoncent leurs annales[1], et ils le firent électif. Cette institution nouvelle, destinée en apparence à donner au peuple plus d'union et plus de force contre les agressions du dehors, devint pour lui, au contraire, une cause de division, de faiblesse et bientôt d'asservissement. Les deux grandes populations qui se partageaient le sud de l'île prétendirent chacune au droit exclusif de fournir des candidats pour la royauté du pays. Le siège de cette royauté centrale était sur le territoire logrien, dans l'ancienne ville municipale que les Bretons nommaient Lon-din[2], ou la ville des vaisseaux; il en résultait que les hommes de race logrienne parvenaient plus facilement que les autres à la dignité de chef des chefs. Les Cambriens, jaloux de cet avantage, soutenaient que l'autorité royale appartenait légitimement à leur race, comme la plus antique ,comme celle qui avait accueilli les autres sur le sol de la Bretagne. Pour justifier cette prétention, ils faisaient remonter l'établissement du pouvoir qu'ils ambitionnaient bien au-delà des conquêtes romaines, et ils en attribuaient l'institution à un certain Prydain fils d'Aodd, Cambrien, qui autrefois, disaient-ils,

1. Trioedd, n. 2. p. 57.

2. Al. Llundain; en latin *Londinium*

avait réuni l'île entière sous un même gouvernement monarchique, et décrété que ce gouvernement serait à jamais possédé par sa nation[1]. On ne sait par quelles fables les gens du sud et de l'est répliquèrent à ces fables : mais la dispute s'envenima; toute la Bretagne fut en guerre civile pour des rivalités d'amour-propre. L'intervention des peuplades d'origine étrangère, toujours hostile contre les deux grandes branches de la population bretonne, alimenta les discordes de celles-ci et entretint la guerre intestine. Sous une succession de chefs intitulés nationaux, et toujours désavoués par une partie de la nation, nulle armée ne se leva, en remplacement des légions romaines, pour garder la frontière du pays contre les incursions des tribus galliques.

410 à 443.

Au milieu de ce désordre, les Pictes et les Scots forcèrent le passage des deux grands murs que les Romains avaient bâtis, et d'autres ennemis non moins redoutables fondirent sur les côtes maritimes. C'étaient des pirates venus des rivages et des îles de l'Océan germanique, pour piller et retourner chez eux chargés de butin. Lorsque la tempête forçait à rentrer dans les ports les grands vaisseaux de construction ro-

1. Trioedd ynys Prydain, p. 57.

410 à 443. maine, on les voyait naviguer à pleines voiles, sur des barques fragiles[1], aborder et attaquer à l'improviste. Plusieurs tribus bretonnes firent séparément de grands efforts, et livrèrent quelques combats heureux contre leurs agresseurs soit germains, soit de race gallique. Les habitants des côtes du sud, qui communiquaient fréquemment avec le continent, sollicitèrent des secours étrangers; une ou deux fois, des troupes romaines, ve-
443 à 449. nues de la Gaule, combattirent pour les Bretons, et les aidèrent à relever les grandes murailles construites autrefois par les empereurs Adrien et Sévère[2]. Mais le temps arriva bientôt où les Romains furent eux-mêmes chassés de la Gaule par trois invasions de barbares, au midi, à l'est et au nord, et par l'insurrection nationale des contrées maritimes de l'ouest[3]. Les légions se replièrent sur l'Italie; et dès lors il n'y eut plus pour les Bretons aucun secours à espérer de l'empire.

1. ... Cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.

(Sidonii Apollinar. carmina, apud script. rer gal. et francic., t. I.)

2. Gildæ epist. de excidio Britanniæ.

3. Totus ille tractus armoricus, ejectis magistratibus romanis... (Zosimi Hist. inter script. rer. gallic. et franc., t. I, p. 586.)

4. Gildæ epist. de Excidio Britanniæ.

Dans ce temps, la dignité de chef suprême de toute la Bretagne se trouvait aux mains d'un homme appelé Guorteyrn[1], de race logrienne. Plusieurs fois il assembla autour de lui tous les chefs des tribus bretonnes, afin de prendre, de concert avec eux, des mesures pour la défense du pays contre les invasions septentrionales. Il régnait peu d'union dans ces conseils, et, soit à raison, soit à tort, Guorteyrn avait beaucoup d'ennemis, surtout parmi les habitants de l'ouest, qui rarement consentaient à approuver ce que proposait le Logrien. Celui-ci, en vertu de sa prééminence royale, d'après l'avis de plusieurs tribus, mais sans l'aveu des Cambriens[2], prit tout à coup la résolution d'introduire en Bretagne une population de soldats étrangers qui, moyennant des subsides d'argent et des concessions de terre, feraient, au service des Bretons, la guerre contre les Pictes et les Scots. Vers l'époque où fut prise cette décision, que les opposants traitaient de lâche, le hasard amena

443 à 449.

1. *Gwrteyrn*, selon l'orthographe cambrienne. Les historiens anglo-saxons écrivent *Wyrtgern* ou *Wortigern;* ce qui devait produire le même son, d'après leur manière de prononcer.

2. Trioedd, etc. Cambro-briton., t. II, p. 49, 51, 435.

449. sur la côte de Bretagne trois vaisseaux de corsaires germains commandés par deux frères appelés Henghist et Horsa[1]; ils abordèrent à l'orient du pays de Kent, sur la même pointe de terre où jadis avaient débarqué les légions romaines.

Il paraît que les hommes des trois navires venaient cette fois en Bretagne comme marchands, et non comme pirates. Leur nom était Ghetes ou Iutes; et leur nation se trouvait liée à une grande ligue de peuples répandue sur la côte marécageuse de l'Océan, au nord de l'Elbe, et s'intitulant du nom de *Saxons*, ou d'hommes aux longs couteaux[2]. D'autres confédérations du même genre s'étaient déjà formées parmi les peuplades teutoniques, soit pour mieux résister aux Romains, soit pour prendre contre eux l'offensive avec plus d'avantage. L'on avait vu ainsi paraître successivement la ligue des Alamans ou *hommes par excellence*, et celle des Franks ou *rudes aux combats*[3]. A leur arrivée sur la côte

1. Chronicon saxonicum, ed. Gibson, p. 12. La chronique orthographie *Hengist*. Le *g* saxon est toujours dur; et l'*a* final saxon est une espèce d'*e* muet. *Hengist* signifie un étalon, et *horse* al. *hros* un cheval en général.

2. Sax, seax, sachs, une épée courte; hand-sax, un poignard; ram-sax, une épée. (Gloss. Wachter.)

3. All, eall, tout, entièrement; man, mann, mand,

de Bretagne, les chefs saxons Henghist et Horsa 449
reçurent du roi breton Guorteyrn un message et la proposition d'un enrôlement militaire pour eux et pour une armée de leur pays. Cette proposition n'avait rien d'étrange à leurs yeux; car la guerre était leur industrie. Ils promirent un corps de troupes considérable en échange de la petite île de Tanet[1], formée sur le rivage de Kent, d'un côté par la mer et de l'autre par une rivière qui se sépare en deux bras. Dix-sept navires amenèrent du nord la nouvelle colonie militaire; elle fit le partage de son île, et s'y organisa selon ses usages, sous le commandement des deux frères auteurs de l'entreprise. Elle recevait des Bretons, ses hôtes, toutes les choses nécessaires à la vie; plusieurs fois elle combattit vaillamment et fidèlement pour eux, et leva contre les Pictes et les Scots son étendard où était peint un cheval blanc, espèce d'emblème conforme au nom de ses deux chefs; plusieurs fois elle brisa les frêles javelots des montagnards, avec les grandes haches dont s'armaient les tribus germaniques affiliées à

homme. — Frak, frek, frech, vrek, vrang; rude, âpre, féroce. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, seconde édition, Lettre VI.

1. En breton, *Danet*, aujourd'hui *Thanet*.

449. la confédération saxonne[1]. Ces exploits excitèrent en Bretagne beaucoup de joie et d'amitié pour les Saxons. « Après avoir terrassé nos ennemis, « dit un ancien poète, ils célébraient avec nous « les réjouissances de la victoire; nous fêtions « tous à l'envi leur bienvenue; mais malheur au « jour où nous les avons aimés, malheur à Guor- « teyrn et à ses lâches conseillers[2]! »

449 à 455. En effet, la bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre ceux qui faisaient la guerre et ceux pour qui la guerre se faisait; les premiers demandèrent bientôt plus de terres, de vivres et d'argent qu'il n'en avait été stipulé, et menacèrent de se payer eux-mêmes par le pillage et l'usurpation, si l'on refusait de les satisfaire. A l'appui de ces menaces, ils invitèrent quelques nouvelles bandes de leur nation à venir les rejoindre en Bretagne. Ils débordèrent ainsi au-delà des limites convenues; et, par degrés, s'aggloméra sur la côte de Kent une nombreuse population germanique. Les Bretons, qui avaient

1. Cùm illi pilis et lanceis pugnarent, isti verò securibus gladiisque largis... (Henrici Huntingdoniensis Historiar. p. 307.)

2. Arymes Prydain, Chant national des Bretons. (Archæology of Wales, et Cambrian register, for. 1796, p. 554.)

besoin de son secours et qui la craignaient, trai- 449
taient avec elle de nation à nation. Il y eut, de à 455.
part et d'autre, de fréquents messages, et de
nouvelles conventions conclues et aussitôt vio-
lées [1]. Enfin les derniers liens se rompirent : les
Saxons appelèrent les Pictes, et, à la faveur de
cette diversion, s'avancèrent dans l'intérieur de
la Bretagne, chassant devant eux la population
bretonne, ou l'obligeant à se soumettre. Celle-ci
ne leur ouvrit point facilement passage ; une fois
elle les repoussa jusqu'à la mer et les contrai-
gnit de se rembarquer ; mais ils revinrent plus
acharnés et plus nombreux, conquirent l'éten-
due de plusieurs milles de pays sur la rive droite
de la Tamise, et ne quittèrent plus leur con-
quête. L'un des deux frères qui les comman-
daient fut tué en combattant [2]; l'autre, de simple 455.
chef de guerre, devint chef de province [3]; et sa
province, ou son royaume, pour parler le lan- 455
gage usuel, fut appelé royaume des hommes de à 477.
Kent, en langue saxonne, Kent-wara-rike [4].

1. Arymes Prydain.

2. Horsa.

3. Guth-kineg, wig-kineg, folkes-kineg, theod-kineg, land-kineg. (Voyez les Glossaires teutoniques, gothiques et saxons de Wachter, d'Ihre et d'Edward Lye.)

4. La Chronique saxonne ortographie Cant-wara-rice ;

477 à 495. Vingt-deux ans après le premier débarquement des Germains, un autre chef saxon nommé Ælla amena trois vaisseaux au midi du territoire de Kent, et, refoulant les Bretons vers le nord et vers l'ouest, établit une seconde colonie qui reçut le nom de royaume des Saxons du sud[1]. Dix-huit années après, un certain Kerdic, suivi de la plus puissante armée qui eût encore passé l'Océan pour chercher des terres en Bretagne, 495 à 530. débarqua sur la côte méridionale, à l'ouest des Saxons du sud, et fonda un troisième royaume, sous le nom de Saxe occidentale[2]. Les chefs qui succédèrent à Kerdic étendirent par degrés leur conquête jusqu'au voisinage de la Saverne : c'est là qu'était l'ancienne frontière de la population cambrienne; les envahisseurs ne trouvèrent pas cette population disposée à leur céder la place; elle soutint contre eux une lutte opiniâtre, pendant laquelle d'autres émigrés, débarquant sur la côte de l'est, s'emparèrent de la rive gauche de la Tamise et de la grande cité de Londin ou de

le *c* saxon est un *k*. — Henrici Huntingdoniensis Hist., pag. 307 à 311. — Bedæ presbyteri Hist. lib. II, cap. 15. — Archæolog. of Wales, pag. 156.

1. Suth-seaxna-rice.

2. West-seaxna-rice; plus brièvement, West-seax.

Londres. Ils intituièrent Saxe orientale[1] le territoire où ils s'établirent. Toutes ces conquêtes se firent aux dépens du seul pays de Logrie et de la race des Bretons logriens, qui avait invité les Saxons à venir habiter auprès d'elle. 530 à 542.

Du moment que la ville de Londres fut prise, et que les côtes de la Logrie devinrent saxonnes, les rois et les chefs choisis pour tenir tête aux conquérants furent tous de race cambrienne. Tel était le fameux Arthur. Il vainquit les Saxons dans plusieurs batailles; mais, malgré les services qu'il rendait aux siens, il eut des ennemis parmi eux, comme en avait eu Guorteyrn. Le titre de roi lui fit tirer l'épée contre les Bretons presque aussi souvent que contre l'étranger, et il fut blessé à mort dans un combat livré à son propre neveu. On le transporta dans une île formée par des rivières près d'Afallach[2], aujourd'hui Glastonbury, au sud du golfe où se jette la Saverne. Il y mourut 542 à 547.
de ses blessures; mais, comme c'était le temps où les Saxons occidentaux envahirent ce territoire, dans le tumulte de l'invasion, personne ne sut exactement les circonstances de la mort d'Arthur,

1. East-seaxna-rice, East-seax. Chron. sax., p. 12 à 30.

2. Insula avallonia.

547. ni le lieu où il fut enseveli. Cette ignorance attira sur son nom une célébrité mystérieuse : il y avait déjà long-temps qu'il n'était plus, et on l'attendait encore; le besoin qu'on avait du grand chef de guerre qui savait vaincre les Germains nourrissait la vaine espérance de le voir reparaître un jour. Cette espérance n'eut pas de fin; et, durant plusieurs siècles, la nation qui avait aimé Arthur ne se découragea point d'attendre sa guérison et son retour[1].

L'émigration des habitants des marais de l'Elbe et des îles qui les avoisinent, inspira le désir d'émigrer de même et apprit le chemin de la Bretagne à des peuples situés plus loin vers l'est, près des bords de la mer Baltique, et qu'on nommait alors
547. Anghels ou Angles[2]. Après avoir essayé de petites invasions partielles sur la côte nord-est de la Bretagne, la population des Angles se mit tout entière en marche, sous la conduite d'un chef de guerre, nommé Ida, et de ses douze fils. Leurs nombreux

1. Quem adhuc verè bruti Britones expectant venturum. (Guillelmus Neubrigensis, Hist. du douzième siècle, l. V.) — Venturum expectant, expectabuntque perenne. (Wilhelmi Britonis Philippeis, inter scriptores rerum gallic. et francic., tom. XV.) — Nennius, cap. 62. — Bedæ presbyt. Hist.

2. Englà, Anglen.

vaisseaux abordèrent entre les embouchures du Forth et de la Tweed. Pour mieux réussir contre les Bretons de ces contrées, ils firent alliance avec les Pictes; et ces deux ennemis confédérés s'avancèrent de l'est à l'ouest, frappant les indigènes d'un tel effroi, que le roi des Angles reçut d'eux le surnom d'*homme de feu*[1]. Malgré sa férocité et sa bravoure, Ida rencontra, au pied des montagnes d'où descend la Clyde, une population qui lui résista. « L'homme de feu est venu contre nous, dit un « poète breton contemporain; il nous a demandé « d'une voix forte : Voulez-vous me livrer des « otages, êtes-vous prêts? Owen lui a répondu, en « agitant sa lance : Non, nous ne te livrerons « point d'otages; non, nous ne sommes pas prêts. « Urien, le chef du pays, s'est alors écrié : Enfants « d'une même race, unis pour la même cause, le- « vons notre étendard sur les montagnes, et préci- « pitons-nous dans la plaine; précipitons-nous sur « l'homme de feu, et unissons dans le même car- « nage lui, son armée et ses auxiliaires[2]. » 547.

Ce même Urien, à la tête des Bretons du nord, fils des anciens émigrés de la Gaule armoricaine, remporta plusieurs victoires sur les envahisseurs 547 à 559.

1. Flamddwyn. (Archæology of Wales.)

2. Taliesin, ibid., pag. 58.

547 à 559. confédérés. Le chef des Germains périt sur les bords de la Clyde; mais dans une bataille décisive, où figurèrent d'un côté les Pictes et les Angles, de l'autre les hommes du val de la Clyde, les hommes des bords du Forth et ceux de Deïfr et de Brynich[1], c'est-à-dire du pays montueux situé au nord de l'Humber, la cause bretonne fut vaincue.
559 à 560. Il y périt un grand nombre de chefs portant le collier d'or, marque du haut commandement chez les Bretons[2]. Peu d'entre les hommes qui avaient assisté à ce combat revinrent dans leurs foyers: « A « leur retour, dit un vieux poète, ils contèrent à « leurs femmes un récit de paix; mais les femmes « sentirent sur leurs habits l'odeur du sang[3]. »

Le peuple victorieux se répandit sur toute la contrée orientale, entre le Forth et l'Humber. Ceux d'entre les vaincus à qui la domination étrangère semblait insupportable se réfugiaient vers le sud dans le pays des Cambriens, qui portait déjà et qui porte aujourd'hui le nom de Galles. Les conquérants germains n'imposèrent point de nouveaux noms à la contrée du nord; ils gardèrent les anciennes dénominations géographiques, et même s'en servirent pour distinguer leurs diffé-

1. Al. Bryneich et Deywr, ou Dewyr.
2. Aneurin, Archæology of Wales, pag. 4.
3. Ibid., pag. 4 à 13.

rentes colonies, suivant le lieu de leur habitation. 559
Ils s'intitulèrent, par exemple, hommes du nord de à 560.
l'Humber [1], hommes de Deïfr, hommes de Brynich, ou, suivant l'orthographe latine, Northumbriens, Deïriens, Berniciens. Le nom de territoire des Angles [2] ne fut donné qu'à une petite partie de la côte de l'est, où des hommes de cette nation, avant l'émigration générale, avaient fondé une colonie peu nombreuse, mais capable de se maintenir contre l'hostilité des indigènes, grace à la protection des Saxons orientaux, au nord desquels elle habitait [3].

L'ancienne population des Coraniens, établie depuis des siècles au sud de l'Humber, et qu'un si long séjour parmi les Bretons n'avait pu réconcilier avec eux, se joignit volontairement aux en- 560.
vahisseurs anglo-saxons, comme elle s'était jointe autrefois aux Romains [4]. Dans son alliance avec les conquérants, son nom de peuple disparut de la contrée qu'elle habitait, mais le nom de ses alliés ne l'y remplaça point; tous les deux se perdirent,

1. Northan-hymbra-menn; en latin, *Nordanhymbri, Northumbri*.

2. East-engla-land, East-englas; en latin, *Orientales Angli, Estanglia*.

3. Chronicon saxonicum Ed. Gibson.

4. Voyez plus haut, page 7.

560. et le pays situé entre l'Humber et la Tamise fut dès lors appelé pays de Merk[1], ou Mercie, peut-être à cause de la nature du sol, en grande partie marécageux, peut-être à cause du voisinage des Bretons libres, dont ce royaume formait la frontière ou la *marche*, comme disaient les Germains[2]. Ce furent des Angles descendus des territoires de Deïre et de Bernicie, ou venus de la côte orientale, qui fondèrent, sous ce nom, la huitième et dernière colonie germanique en Bretagne[3]. Les limites du peuple de Mercie[4], mélangé de Coraniens et d'Angles, ne furent point fixées dès le premier jour; ce peuple s'agrandit progressivement vers l'ouest aux dépens des Cambriens, et vers le sud aux dépens des Saxons eux-mêmes, auxquels il ne se sentait point lié par la communauté d'origine, d'une manière aussi étroite que les Saxons l'étaient entre eux[5].

De ces huit colonies, principautés, États ou

1. Myrcan, Myrcna-rice. Chron. saxon.

2. Mærc, merc, mark, *frontière,* ou, d'après une autre étymologie, *pays marécageux*. (Gloss. Wachteri.)

3. On n'en compte ordinairement que sept, mais il y en eut d'abord huit, puis sept, puis six, puis encore une fois huit, par l'effet de différentes révolutions.

4. Myrcna-menn. Mercii.

5. Horæ Britannicæ, t. II, p. 222. — Trioedd etc Archæol. of Wales.

royaumes, comme on voudra les appeler, fondés en Bretagne, dans l'espace d'un siècle, par la conquête des Saxons et des Angles, aucun n'avait de territoire sur les bords de la mer de l'ouest, excepté celui des Saxons occidentaux, qui pourtant ne s'étendait point au nord du golfe où se jette la Saverne. Les côtes de l'occident, presque dans toute leur longueur, depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles, demeuraient au pouvoir de la race indigène et surtout des Bretons cambriens. La forme irrégulière de ces côtes isolait de la grande masse de cette population encore libre les tribus qui habitaient vers le midi au-delà du golfe de la Saverne, et vers le nord au-delà du golfe de Solway. Mais entre ces deux points opposés se trouvait un long espace de terre compacte, quoique plus ou moins resserré, selon le degré de projection des côtes dans l'Océan. Ce territoire montagneux et peu fertile était l'habitation des Cambriens[1]; ils y offraient un asile sûr, mais pauvre, aux émigrés de tous les coins de la Bretagne, aux hommes qui aimaient mieux, disent d'anciens historiens, souffrir et vivre indépendants, qu'habiter une belle contrée sous la servitude étrangère[2]. D'autres tra-

560.

1. Gwylt Wallia. (Taliesin, Archæology of Wales, 95.)

2 Miseram cum libertate vitam potiùs transigere,

560. versèrent l'Océan, pour aller retrouver en Gaule un pays que leurs aïeux avaient peuplé en même temps que la Bretagne, et où vivaient encore des hommes issus de leur race et parlant leur langage.

450 à 500. De nombreux vaisseaux de fugitifs Bretons abordèrent successivement à la pointe la plus occidentale de l'Armorique, dans les cantons qui, sous les Romains et même avant eux, avaient été appelés territoires des Osismiens et des Vénètes. D'accord avec les anciens habitants, qui reconnaissaient en eux des frères d'origine, les nouveaux venus se répandirent sur toute la côte septentrionale, jusqu'à la petite rivière de Coësnon, et vers le sud, jusqu'au territoire de la cité des Vénètes, aujourd'hui Vannes. Ils fondèrent sur cette étendue de pays une sorte d'État séparé, qui embrassa tous les petits lieux voisins des côtes, mais hors duquel restèrent les grandes villes de Vannes, de Nantes et de Rennes. L'accroissement de population de ce coin de terre occidental, le grand nombre d'hommes de race et de langue celtique[1] qui s'y trouvèrent ainsi ras-

quàm hostium subjici dominio. (Joannis Fordun Scotorum historia, pag. 648.)

1. Celtæ, Keltoi, Galatæ, noms que les Romains et les Grecs donnaient aux populations gauloises. On est sou-

semblés sur peu d'espace, le préservèrent de l'irruption du langage romain, qui, sous des formes plus ou moins corrompues, gagnait peu à peu toute la Gaule. Le nom de Bretagne fut attaché à ces côtes, et en fit disparaître les noms divers des populations indigènes, pendant que l'île qui, depuis tant de siècles, avait porté ce nom, le perdait elle-même, et, prenant le nom de ses conquérants, commençait à être appelée terre des Saxons et des Angles, ou, en un seul mot, Angleterre[1]. 450 à 500.

Dans le temps où les hommes de Bretagne, fuyant devant les Anglo-Saxons, s'établissaient sur la pointe de terre qu'on appellait la corne de Gaule[2], des Saxons expatriés de la Germanie venaient fixer leur demeure sur une autre pointe plus septentrionale de la côte des Gaules, aux environs de la ville dont l'ancien nom s'est changé en celui de Bayeux[3]. Dans le même temps aussi,

vent obligé, faute de termes, d'appliquer ce nom indifféremment aux populations d'origine cambrienne et gallique. Voyez l'*Histoire des Gaulois*, par Amédée Thierry.

1. Engel-seaxna-land, Engla-land; prononcez Engle-land; par corruption, England.

2. *Cornu Galliæ :* c'est le même nom que celui de la pointe méridionale de l'île de Bretagne.

3. Saxones Bajocassini, Otlinga saxonica. (Rerum gallicar. et francicar. scriptores, passìm.)

450 à 500. la ligue germanique, dont les membres prenaient, depuis deux siècles, le nom de Franks, c'est-à-dire intrépides, descendait en plusieurs bans, des bouches du Rhin et de la Meuse, sur les terres centrales de la Gaule. Deux autres nations, de race teutonique, avaient déjà envahi complètement et habitaient à demeure fixe toutes les provinces du sud, entre la Loire et les deux mers. Les Goths occidentaux ou Wisigoths[1] occupaient le pays situé à l'ouest du Rhône; les Burgondes[2] tenaient la contrée de l'est. L'établissement de ces deux peuples barbares n'avait pas eu lieu sans violences et sans ravages; ils avaient usurpé une portion des biens de chaque famille indigène : mais l'amour du repos et un certain esprit de justice, qui les distinguaient entre tous les Germains, avaient promptement adouci leurs mœurs; ils se rapprochaient des vaincus que leurs lois traitaient avec impartialité, et devenaient par degrés pour eux de simples voisins et des amis. Les Goths principalement se laissaient gagner aux mœurs romaines, qui alors étaient celles des habitants civilisés de la Gaule; leurs lois étaient, en grande partie, de purs extraits du code impérial; ils se fai-

1. West-gothen; en latin, *Wisigothi*.

2. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édit. Lettre VI.

saient gloire des arts, et affectaient la politesse de Rome[1]. 450 à 500.

Les Franks, au contraire, remplissaient le nord des Gaules de terreur et de ravages; étrangers aux mœurs et aux arts des cités et des colonies romaines; ils les dévastaient avec indifférence et même avec une sorte de plaisir[2]. Comme ils étaient encore payens, aucune sympathie religieuse ne tempérait leur humeur sauvage. N'épargnant ni le sexe ni l'âge, disent les anciens historiens, détruisant les églises et les maisons des villes et des campagnes, ils s'avançaient graduellement vers le midi pour envahir toute l'étendue de la Gaule ; tandis que les Goths et les Burgondes, poussés par une ambition pareille, mais avec des formes moins barbares, quelquefois d'accord, souvent en guerre, cherchaient à faire des progrès dans la direction opposée. Dans l'état de faiblesse où se trouvaient les provinces centrales, encore unies, mais seulement de nom, à l'empire romain, et profondément dégoûtées de cet empire, qui, selon les paroles d'un ancien

1. Blandè, mansuetè, innocenterque vivunt, non quasi cum subjectis, sed cum fratribus. (Paulus Orosius, inter scriptor. rer. francic., tom. I.)

2. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édit. Lettre VI.

450 à 500. poète gaulois, leur faisait sentir le poids de son ombre[1], il y avait lieu de croire que les habitants de ces provinces, incapables de résister aux peuples conquérants qui les pressaient de trois côtés, capituleraient avec le moins féroce; qu'en un mot, la Gaule entière se soumettrait soit aux Goths, soit aux Burgondes, chrétiens comme elle, pour échapper aux mains des Franks. Telle était sa vraie politique; mais ceux qui disposaient de son sort en décidèrent autrement.

Ces hommes étaient les évêques des villes gauloises, auxquels les décrets des empereurs romains attribuaient une grande autorité administrative[2], et qui, à la faveur des désordres causés par l'invasion des barbares, avaient trouvé moyen d'accroître illégalement cette autorité déjà exorbitante. Les évêques, qui prenaient tous alors le titre de *papes* ou *pères*, étaient les plénipotentiaires des cités gauloises, soit avec l'empire qui s'éloignait d'elles, soit avec les Germains qui approchaient. Ils conduisaient à leur gré les négociations diplomatiques[3]; et, soit habi-

1 . . . . Portavimus umbram
Imperii.
(Sidonii Apollinaris Carmina, apud rer. gallic. script. tom. I.)

2. Leges Arcadii et Theodosii junioris.

3. Per vos (episcopos) mala fœderum currunt, per vos

tude, soit crainte, nul ne s'avisait de les contredire; car leur pouvoir avait pour sanction pénale les sanglantes lois de police de l'empire à son déclin. 450 à 500.

Enfants de Rome, et strictement tenus, en vertu des ordonnances impériales, de reconnaître comme leur patron et leur chef commun l'évêque de la *ville éternelle*[1], de ne rien faire sans son aveu, de prendre ses décrets pour lois et sa politique pour règle, de modeler leur propre foi sur la sienne, et de contribuer ainsi par l'unité de religion à l'unité d'empire, les évêques des provinces gauloises, au moment où la puissance impériale cessa d'agir sur eux, tout libres qu'ils devinrent alors, ne se firent point de nouveaux errements. Par instinct ou par calcul, ils travaillèrent encore, selon les paroles même de l'un d'entre eux, à retenir sous l'autorité de Rome, par le lien de la foi religieuse, les pays où s'était brisé le lien

regni utriusque pacta conditionesque portantur. (Sidonii Apollinaris epistola, apud scriptores rerum gallic. et franc. tom. I.)

1. Decernimus ne quid tàm episcopis gallicanis, quàm aliarum provinciarum, liceat sine viri venerabilis papæ *urbis æternæ* auctoritate tentare, sed illis pro lege sit quidquid sanxit et sanxerit. (Lex Theodosii et Valentiniani, apud scriptores rerum gallic. t. I, sub anno 445.)

450 à 500. de la sujétion politique[1]. Leur aversion ou leur bienveillance pour les peuples émigrés de la Germanie n'avait point pour mesure le degré de barbarie et de férocité de ces peuples, mais s'exerçait en raison de leur aptitude présumée à recevoir la foi catholique, la seule que Rome eût jamais professée. Or cette aptitude était jugée bien plus grande dans un peuple encore païen, que dans des chrétiens schismatiques, sciemment et volontairement séparés de la communion romaine, tels que les Goths et les Burgondes, qui professaient la foi du Christ selon la doctrine d'Arius[2]. Mais les Franks étaient étrangers à toute croyance chrétienne; et cette considération suffit pour que le cœur des évêques gaulois se tournât vers eux, et que tous, suivant l'expression d'un auteur presque contemporain, souhaitassent la domination des Franks avec un désir d'amour[3].

La portion du territoire des Gaules occupée par les tribus frankes s'étendait alors du Rhin à la Somme; et la tribu la plus avancée vers l'ouest

1. Populos Galliarum, quos limes gothicæ sortis incluserit, teneamus ex fide, etsi non tenemus ex fœdere. (Sidonii Apollinaris epistola, sub anno 474, apud rerum gallicar. et francic. scriptores, tom. I.)

2. Chronic. Prosperi Tyronis, sub anno 404. Ibid.

3. Cùm omnes eos amore desiderabili cuperent regnare. (Gregor. Turonensis, cap. 23.)

et vers le sud était celle des Mérowinges ou enfans de Mérowig [1], ainsi appelés du nom d'un de leurs anciens chefs, renommé par sa bravoure et respecté de toute la peuplade comme un aïeul commun [2]. A la tête des enfans de Mérowig se trouvait un jeune homme appelé Chlodowig [3], qui joignait à l'ardeur belliqueuse de ses devanciers plus de réflexion et d'habileté. Les évêques de la partie des Gaules, encore soumise à l'empire, par précaution pour l'avenir, et par suite de leur haine contre les puissances ariennes, entrèrent de leur propre chef en relation avec ce voisin redoutable; ils lui adressèrent de fréquents messages remplis d'expressions flatteuses. Plusieurs d'entre eux le visitèrent à son bivouac que, selon la politesse romaine, ils qualifiaient du nom de *royale cour* [4]. Le roi des Franks se montra d'abord peu

450 à 500.

481.

481 à 493.

1. Voyez, pour la signification de ce nom, les *Lettres sur l'Histoire de France,* deuxième édit. p. 536.

2. Merovicus à quo Franci, intermisso Sicambrorum vocabulo, *Merovingi* dicti sunt, quasi communis pater ab omnibus coleretur. (Roriconis Historia, et Chronic. Centulacense, apud rer. gall. et franc. script. tom. III.) En frank, *Merewings;* la terminaison *ing* indique filiation ou descendance.

3. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, p. 536.

4. Aula regia. (Vita S. Vedasti, apud script. rer. francic. tom. II, pag. 372.)

481 à 493. sensible à leurs adulations; il n'en pilla pas moins les églises et les trésors du clergé : mais un vase précieux, enlevé par les Franks dans la basilique de Reims, mit ce chef barbare en relations d'intérêts, et bientôt d'amitié, avec un prélat plus habile ou plus heureux que les autres. Sous les auspices de Remigius ou Remi, évêque de Reims, les événemens parurent concourir d'eux-mêmes au grand plan du haut clergé gaulois. D'abord,
493. par un hasard trop heureux pour qu'il n'ait pas été préparé, le roi, qu'on désirait convertir à la foi romaine, épousa la seule femme orthodoxe qu'il y eût alors parmi les princes teutoniques; et l'amour de cette femme fidèle, comme s'expriment les histoires du temps, adoucit par degrés le cœur du mari infidèle [1]. Dans une bataille livrée à des
496. peuples germains qui voulaient suivre les Franks sur la terre des Gaules et en conquérir aussi leur part, Chlodowig, dont les soldats pliaient, invoqua le dieu de Chlothilde (c'était le nom de son épouse), et promit de croire en lui, s'il était vainqueur : il le fut, et tint sa parole [2].

L'exemple du chef, les présents de Chlothilde

1. Fidelis infideli conjuncta viro. (Chronicon Aimoini, lib. XIV. Apud script. rer. francic. tom. III.)

2. Epistola Remigii episcopi ad Chlodovœum regem. — Dubos, Hist. de l'établissement de la monarchie fran-

et des évêques, peut-être l'attrait de la nouveauté, 490.
amenèrent la conversion d'un nombre de soldats franks, que les historiens portent à trois mille, en avouant que ces soldats voulurent tous être baptisés pour complaire à leur roi, avant même de savoir ce que c'était que le baptême[1]. La cérémonie eut lieu à Reims; et tout ce que les arts des Romains, qui bientôt devaient périr en Gaule, après avoir été usés par les barbares, fournissaient encore de brillant, fut déployé avec profusion pour orner le triomphe des évêques. Les rues étaient décorées de tapisseries; des voiles de diverses couleurs, tendus d'un toit à l'autre, interceptaient, comme aux jeux du cirque, l'éclat et la chaleur du jour; le pavé était jonché de fleurs, et des parfums brûlaient en abondance. L'évêque de Reims marchait, en habits dorés, à côté du roi frank, qu'il appelait son fils spirituel : «Patron,» lui disait celui-ci, émerveillé de tant de pompe, « n'est-ce pas là ce royaume du ciel où tu as promis de me conduire[2]? »

çaise, tom. I, pag. 621. — Gregorius Turonensis, inter scriptores rerum francicarum, tom. II, pag. 398. — Roriconis lib. II. — Vita Remigii episcopi, ibid. tom. III, pag. 375.

1. Roriconis lib. II, ibid. tom. III.

2. Patrone, est hoc regnum Dei?... (Vita Remigii,

496. Des courriers portèrent rapidement au pape de Rome la nouvelle du baptême du roi des Franks; des lettres de félicitation et d'amitié furent adressées de la ville éternelle à ce roi qui courbait la tête sous son joug, et lui-même envoya de riches présents, comme tributs de soumission filiale, au bienheureux apôtre Pierre, protecteur de la nouvelle Rome. Du moment que le roi Chlodowig se fut déclaré fils de l'église romaine, sa conquête s'agrandit en Gaule sans aucune effusion de sang. Toutes les villes du nord-ouest, jusqu'à la Loire et jusqu'au territoire des émigrés bretons, ouvrirent leurs portes à ses soldats. Les corps de troupes
497. stationnés dans ces villes passèrent au service du roi germain, et gardèrent, au milieu de ses guerriers vêtus de peaux[1], les armes et les enseignes
497 romaines. Bientôt les limites du territoire ou du
à 500. royaume des Franks furent reculées vers le sud-est; et, à l'instigation de ceux qui l'avaient converti, le néophyte entra à main armée sur les terres conquises par les Burgondes[2].

apud script. rerum francic. tom. III, pag. 377.) — Gesta regum franc. ibid.

1. Pellitæ turmæ. (Sidonius Apollinaris.) — Procopius, de Francis, apud scriptores rerum francicarum, tom. II.

2. Sigeberti chronicon, ibid. tom. III, pag. 336. — Vita S. Remigii. Ibid., pag. 379.

Les Burgondes étaient ariens, c'est-à-dire qu'ils 500.
ne croyaient pas que la seconde personne de la Trinité fût un Dieu comme la première; mais, malgré cette différence de doctrine, ils ne persécutaient nullement les prêtres et les évêques qui, dans leurs villes, professaient le symbole adopté par l'église romaine. Les évêques, peu reconnaissants de cette tolérance, correspondaient avec les Franks pour les exciter à l'invasion, ou bien se prévalaient de la terreur de cette invasion pour persuader au roi des Burgondes d'embrasser la foi romaine, qu'ils qualifiaient de seule véritable, évangélique et orthodoxe. Ce roi, nommé Gondebald[1], quoique barbare et maître, leur résistait avec une grande douceur; tandis qu'eux lui parlaient avec un ton de menace et d'arrogance, l'appelant insensé, apostat, et rebelle à la loi de Dieu[2]. « Cela n'est pas, répondait-il patiemment; j'obéis « à la loi de Dieu, mais je ne veux pas, comme « vous, croire à trois dieux. D'ailleurs, si votre « foi est la meilleure, pourquoi vos frères de religion ne le prouvent-ils pas en empêchant le roi

1. En latin, *Gundobaldus*. Gond, gund, guth, guerre, guerrier; bald, bold, hardi.

2. Ex collatione episcoporum coràm Gundebaldo rege; in append. ad Gregor. Turonens. edit dom. Ruinart, pag. 1323.

500. « des Franks de marcher contre nous pour nous « détruire?....[1] »

501. L'entrée des Franks fut la seule réponse à cette question embarrassante : ils signalèrent leur passage par le meurtre et l'incendie; ils arrachèrent les vignes et les arbres à fruits, pillèrent les couvents, enlevèrent les vases sacrés et les brisèrent
501 à 507. sans aucun scrupule. Le roi des Burgondes, réduit à l'extrémité, se soumit aux vainqueurs, qui lui imposèrent le tribut, à lui et à toutes ses villes, lui firent jurer d'être à l'avenir leur allié et leur soldat, et retournèrent au nord de la Loire avec un immense butin. Le clergé orthodoxe qualifiait cette expédition sanglante du nom de pieuse, d'illustre, de sainte entreprise pour la vraie foi[2]. — « Mais, « disait le vieux roi vaincu, la foi peut-elle résider « où se trouvent la convoitise du bien d'autrui et « la soif du sang des hommes?[3] »

La victoire des Franks sur les Burgondes remit

1. Si vestra fides est vera, quarè episcopi vestri non impediunt regem Francorum, etc... (Gregor. Turon. edit. dom. Ruinart, pag. 1323.)

2. Pia et veræ religionis cultrix Francorum dominatio. (Vita S. Dalmatii.)

3. Non est fides ubì est appetentia alieni et sitis sanguinis populorum. (Gregor. Turon. edit. dom. Ruinart, pag. 1323.) — Roriconis lib. IV, apud script. rer. franc. tom. III.

toutes les cités des bords du Rhône et de la Saône sous le pouvoir de l'église romaine et du palais de Saint-Jean-de-Latran, où se recueillait ainsi pièce à pièce l'héritage du vieux Capitole. Six ans après, sous les mêmes auspices, commença la guerre contre les Wisigoths. Chlodowig assembla ses guerriers en cercle dans un vaste champ, et leur dit : « Il me déplaît que ces Goths, qui sont ariens, « occupent la meilleure partie des Gaules; allons « sur eux avec l'aide de Dieu, et chassons-les; « soumettons leur terre à notre pouvoir : nous fe- « rons bien, car elle est très-bonne[1]. » La proposition plut aux Franks, qui l'approuvèrent par de grands cris, et se mirent joyeusement en marche vers la bonne terre du midi. La terreur de leur approche, disent les vieux historiens, retentissait au loin devant eux[2]; l'esprit des habitants de la Gaule méridionale fut tellement troublé, qu'en plusieurs lieux l'on crut voir des présages et des signes effrayans, annonçant les maux de l'invasion. A Toulouse, disait-on, une fontaine de sang avait jailli du milieu de la ville, et coulé durant un jour en- 507.

1. Eam nostris ditionibus subjiciamus, quia valdè bona est. (Gesta regum francorum. Ibid. tom. II, p. 553.)

2. Terror Francorum resonabat. (Greg. Turonensis, cap. 23.)

507. tier[1]. Mais, au milieu de la consternation publique, une classe d'hommes calculait impatiemment les journées de marche de la troupe des barbares; Quintianus, évêque orthodoxe de Rhodez, fut surpris intrigant pour l'ennemi; et il n'était pas le seul membre du haut clergé qui se livrât à de pareilles manœuvres[2].

Les Franks passèrent la Loire; et, à la distance de dix milles de la cité de Poitiers, se livra une bataille sanglante où les anciens habitants de la Gaule méridionale, la population gallo-romaine de l'Aquitaine et de l'Arvernie[3], combattirent avec les Goths pour la défense du pays. Mais leur cause ne prévalut point contre l'ardeur conquérante des Franks, que servait si puissamment le fanatisme des Gaulois orthodoxes : Alarik[4], roi des Goths, fut tué en combattant; et les Arverniens perdirent dans cette défaite les principaux personnages de leur nation, qu'ils appelaient sénateurs, à la manière romaine. Peu de villes furent prises d'assaut;

1. Sanguis erupit in medio Tholosæ civitatis, Francorum adveniente regno. (Idatii Chronic. sub anno III Anthemii.)

2. Vita S. Quintiani, apud script. rer. francic. t. III, pag. 408. — Gregor. Turon. de Aprunculo, Theodoro, Proculo, Dyonisio Volusiano et Vero, episcopis.

3. Arvernia, Alvernia, Alvernh, Auvergne.

4. All, eall, tout, entièrement; rik, ric, rich, reich, mâle, fort, brave; et par extension, puissant, riche.

la plupart étaient livrées par trahison : tous ceux 507.
dont la domination arienne avait alarmé la conscience, se vengeaient en faisant tout le mal possible à leurs anciens dominateurs. Les Goths, ne pouvant tenir la campagne, abandonnèrent toute l'Aquitaine, et passèrent en Espagne, ou se réfugièrent dans les places fortes voisines de la Méditerranée; les bandes victorieuses, où se trouvaient réunis, sous les ordres du roi converti, des païens obstinés et des fanatiques d'orthodoxie, marchèrent jusqu'au pied des Pyrénées, pillant les villes, dévastant les campagnes, et emmenant les habitants en esclavage à la suite de leurs chariots [1]. Partout où campait le chef victorieux, les orthodoxes assiégeaient sa tente. Germerius, évêque de Toulouse, qui resta vingt jours auprès de lui, mangeant à sa table, reçut en présent des croix d'or, des calices et des patènes d'argent, des couronnes dorées et des voiles de pourpre, enlevés dans les églises ariennes [2]. Un autre évêque, qui ne put ve-

1. Captivorum innumerabilis multitudo.... (Vita S. Eptadii, apud script. rer. franc. tom. III.) — More canum binos et binos insimul copulatos. (Vita S. Eusicii. Ibid. tom. III, pag. 428.)

2. Quingenta siclos, et cruces aureas, et calices argenteos cum patenis, et tres coronas inauratas, et totidem pallia per aras ex bysso. (Vita S. Germerii episcopi tolosani. Ibid. pag. 381.)

507. nir lui-même, écrivit ces mots au roi des Franks : « Tu brilles par la puissance et par la sainteté; et « quand tu combats, c'est à nous qu'est la vic- « toire[1]. »

508 à 511. Telle était la domination qui, s'étendant du Rhin aux Pyrénées, parvint à cerner de toutes parts le coin de terre occidental où s'étaient réfugiés les Bretons. Des gouverneurs franks s'établirent dans les villes de Nantes, de Vannes et de Rennes. Ces villes payèrent le tribut aux rois des Franks; mais les Bretons refusèrent de le payer, et seuls ils osèrent tenter de soustraire leur petite contrée au destin de la Gaule entière. Dans cette entreprise hardie il y avait pour eux d'autant plus de danger, que leur christianisme, comme celui des Goths et des Burgondes, différait en quelques points des doctrines de l'église romaine. Chrétiens depuis plusieurs siècles, et peut-être les plus fervents chrétiens du monde, ils étaient descendus en Gaule, accompagnés de prêtres et de moines plus instruits que ceux du

1. Cùmque pugnatis, vincimus. (Epistola Aviti viennensis episcopi, in appendice ad Greg. Turon. p. 1322.) — Vita Eptadii episc. apud script. rer. franc. tom. III. — Roriconis Historia, ibid. — Vita S. Cæsarii arelatensis episcopi.

canton isolé où ils fixèrent leur demeure [1]. Ils épurèrent la foi, encore fort imparfaite, des anciens habitants de ce pays ; ils portèrent même leurs prédications gratuites sur les territoires environnants : et, comme leurs missionnaires se présentaient sans intérêt, n'acceptant rien de personne, pas même le boire et le manger [2], ils furent partout bien accueillis. Les citoyens de Rennes choisirent pour évêque un émigré breton, et les Bretons instituèrent des évêques dans plusieurs villes de leur nouvelle patrie où il n'y en avait jamais eu. Ils firent cet établissement religieux, comme ils avaient fait leur établissement civil, sans demander permission ni conseil à aucun pouvoir étranger [3].

508 à 511.

Les chefs de l'église bretonne ne lièrent point société avec les prélats de la Gaule franke, et ne se rendirent point aux conciles des Gaules convoqués par les rescrits des rois franks. Cette conduite attira bientôt sur eux des regards de haine. Le métropolitain de Tours, qui se prétendait chef spirituel de toute l'étendue de pays que les empereurs romains avaient appelée troisième province

1. Histoire de Bretagne, par dom Lobineau bénédictin, tom. I, pag. 7 à 13.

2. Trioedd ynys Prydain. Cambrian biography, p. 85.

3. Histoire de Bretagne, tom. I, pag. 7 et 8.

511 à 566. lyonnaise [1], fit sommer le clergé de la Petite-Bretagne, comme habitant son ancien diocèse, de le reconnaître pour archevêque et de recevoir ses commandements. Les Bretons ne crurent point que la circonscription impériale des territoires gaulois créât pour eux la moindre obligation de soumettre à l'autorité d'un étranger leur église nationale, par eux transplantée d'outre-mer; d'ailleurs ils n'avaient point pour habitude d'attacher la suprématie archiépiscopale à la possession d'un siége déterminé, mais de la décerner au plus digne entre tous leurs évêques. Leur hiérarchie religieuse, vague et mobile au gré de la volonté populaire, n'était point enracinée au sol, ni échelonnée par divisions territoriales, comme celle qu'instituèrent les empereurs, quand ils firent du christianisme un moyen de gouvernement. Ainsi la prétention ambitieuse du prélat de Tours étant sans nulle valeur pour les Bretons, ils n'en tinrent pas le moindre compte; le Gaulois les excommunia, et ils ne s'émurent point davantage, n'ayant aucun regret d'être privés de la communion des étrangers dont eux-mêmes se séparaient [2].

Mais l'église orthodoxe, irritée de cette résis-

1. Lugdunensis tertia.

2. Histoire de Bretagne, par dom Lobineau, pag. 8 à 13.

tance, leur fit bientôt une guerre plus dangereuse. 566
La peuplade de Saxons encore païens qui habi- à 578.
tait près de leur territoire [1], devint l'objet d'une pieuse sollicitude pour les évêques des provinces voisines; mais malheureusement ils travaillaient moins à convertir ces barbares qu'à les empêcher d'être convertis par les Bretons, et de faire amitié avec des schismatiques. « Tu veilles soigneuse- « ment sur tes Saxons [2], » écrivait un poète du temps à Félix, évêque de Nantes; « et ton adresse « éloigne d'eux le Breton qui leur tend ces pièges. » Grace à la vigilance de Félix et de ses collègues, les Saxons de Bayeux restèrent purs de toute alliance avec leurs voisins rebelles au pouvoir sacerdotal; ils furent même enrôlés contre eux dans
une expédition commandée par le roi frank Hil- 578.
perik [3], soutien peu éclairé de l'orthodoxie, et ami dévoué des prélats orthodoxes; mais leur armée fut taillée en pièces par les Bretons sur les bords de la Vilaine.

Plus d'une fois ce petit peuple, en punition de 578
son indépendance religieuse, essuya de semblables à 824.

1. Voyez plus haut, pag. 29.

2. Insidiatores removes, vigil arte, Britannos. (Fortunati carmina, ap. rerum gallicar. script. tom. II.)

3. En latin, *Chilpericus;* le *ch* indique l'aspiration. Hilp, help, hulf, secours, secourable; rik, fort, puissant.

578 attaques de la part des puissants chefs des conqué-
à
824. rants de la Gaule. Chaque année, quand les rois franks assemblaient autour d'eux, en grand conseil, les gouverneurs de leurs provinces, ceux que dans leur langage ils appelaient *grafs*[1], et que les Gaulois nommaient comtes[2], le comte des frontières bretonnes[3] était souvent interrogé sur la foi religieuse des Bretons : « Ils ne croient point
824. « aux vrais dogmes, répondait le capitaine frank; « ils ne suivent point la ligne droite[4]. » Alors la guerre était votée contre eux par acclamation unanime; une armée rassemblée dans la Germanie et dans le nord de la Gaule descendait vers l'embouchure de la Loire; des prêtres et des moines quittaient leurs livres et dépouillaient la longue robe, pour suivre, l'épée au poing et le baudrier sur l'épaule, les soldats dont ils excitaient le rire[5]. Après la première bataille gagnée, le vainqueur publiait de son camp, sur les rivières d'Ellé ou de Blavet,

1. Graf, grav, græf, geref, gerefa, préposé, préfet.
2. Comites.
3. Comes marchiæ britannicæ; en langue franke, *Brittene-marke-graf.*
4. Avia curva petunt.... (Ermoldi Nigelli carmen de Hludovico imperatore, lib. III, apud scriptor. rerum francic. tom. VI, pag. 50 et seq.)
5. Cede armis, frater.... (Ermoldi Nigelli, etc., *suprà,* p. 53.)

des manifestes sur la tonsure des clercs et la vie 824.
des moines de la Bretagne[1], leur enjoignant, sous des peines corporelles, de suivre à l'avenir les règles décrétées par l'église romaine[2].

Toutes les dissidences d'opinion et de pratiques 300 à
entre l'église orthodoxe et les Bretons de la Gaule 500.
leur étaient communes avec les hommes de même race qui continuaient d'habiter l'île de Bretagne. Le point le plus important de ce schisme était le refus de croire à la dégradation originelle de notre nature et à la damnation irrémissible des enfants morts sans baptême. Les Bretons pensaient que, pour devenir meilleur, l'homme n'a pas besoin qu'une grace surnaturelle vienne l'illuminer gratuitement, mais que, de lui-même, par sa volonté et sa raison, il peut s'élever au bien moral. Cette doctrine avait été professée, de temps immémorial, dans les poëmes des bardes celtiques; un prêtre chrétien, né en Bretagne, et connu sous le nom de Pélage, la porta dans les églises d'Orient,

1. Cùm de conversatione monachorum illarum partium, sive de tonsione interrogassemus... (Diploma Hludovici pii imperatoris.)

2. Diploma Hludovici imperatoris. Histoire de Bretagne de dom Lobineau, pièces justificatives, t. II, p. 26. — Gregorii Turonensis lib. V, inter script. franc. t. II, p. 250. — Ibid. in notâ ad calcem paginæ.

394 à 416. et fit grand bruit par son opposition au dogme romain de la culpabilité de tous les hommes depuis la faute d'un premier père. Dénoncé à l'autorité comme ennemi des croyances impériales, il fut banni du monde romain [1] par un décret d'Honorius et de Théodose, et des sentences de proscription furent lancées contre ses disciples. Les habitants de l'île de Bretagne, déjà séparés de l'empire, échappèrent à ces persécutions, et purent croire en paix qu'aucun homme ne naît coupable; seulement ils furent quelquefois visités par des missionnaires orthodoxes qui essayèrent de les amener, par la simple persuasion, aux croyances de l'église romaine.

416 à 500. Dans les premiers temps de l'invasion saxonne, vinrent en Bretagne deux prédicateurs gaulois, Lupus, évêque de Troyes, et Germain, évêque d'Auxerre; ces hommes combattaient les pélagiens, non par des arguments logiques, mais par des citations et des textes. « Comment prétendre, di« saient-ils, que l'homme naît sans tache originelle, « quand il est écrit : J'ai été conçu dans les iniqui« tés, et ma mère m'a enfanté dans le péché? » Cette espèce de preuve ne fut pas sans pouvoir sur

1. Romano procul orbe fugati, et ab aspectu urbium diversarum. (Chron. Prosperi Tyronis, inter script. rer. gallic. t. I.)

quelques esprits simples[1]; et Germain d'Auxerre parvint à relever un peu en Bretagne ce que les orthodoxes nommaient l'honneur de la grace divine[2]. Il faut dire, à la louange de cet homme, que sa propre conviction et son zèle personnel, plutôt qu'un ordre de l'autorité pontificale, l'avaient engagé à prêcher les Bretons, et qu'il portait un amour de frère à ceux qu'il essayait de convertir. Il en donna la preuve en marchant lui-même à la tête de ses prosélytes contre les conquérants saxons, qu'il fit reculer au cri d'*alleluia*, répété trois fois par toute sa troupe[3] : malheureusement ce ne fut pas ainsi que les agents accrédités de l'Église romaine en usèrent avec la population bretonne établie dans le pays de Galles. 416 à 500.

Au temps où les Anglo-Saxons venaient d'achever la conquête de la plus belle partie de l'île de Bretagne, la dignité d'évêque ou de pape de Rome était possédée par un personnage habilement zélé pour la propagation de la foi catholique et l'agrandissement du nouvel empire romain, qui commençait à se fonder sur la primauté du 560 à 595.

1. Bedæ presbyteri Historia. — Henrici Hunting. Hist. pag. 329.

2. Bedæ presb. Hist. t. III, p. 10.

3. Victoria alleluiatica. (Horæ britannicæ, tom. II, p. 126-154.)

560 siège de saint Pierre. Cet homme, appelé Gré-
à
595. goire, travaillait avec succès à resserrer de plus en plus autour de la métropole de l'occident les liens de la hiérarchie épiscopale créée par la politique des empereurs. Les rois franks, chefs orthodoxes d'armées encore païennes[1], étaient les fidèles alliés du pape Grégoire, et leur puissance redoutée au loin servait d'appui et de sanction à ses décrets pontificaux. Quand il jugeait à propos d'imposer aux évêques de la Gaule quelque nouvelle loi de subordination envers lui-même ou les vicaires de son choix, il adressait son ordonnance aux *glorieux personnages* Hildebert et Théodebert[2], les chargeant de la faire exécuter par leur *force royale*
595. et de punir les récalcitrants[3]. Des flatteries outrées, les épithètes de très-illustre, très-pieux, très-chrétien, et l'envoi de certaines reliques à porter au cou dans les batailles, étaient, de la part du pon-

1. Ita christiani sunt isti barbari, ut multos priscæ superstitionis ritus observent, humanas hostias atque impia sacrificia adhibentes. (Procopius, sub anno 540, inter script. rer. franc. tom. II, p. 38.) — Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édit. Lettre VI.

2. Voyez, pour la signification de ces noms, la seconde édition des *Lettres sur l'Histoire de France*.

3. Epistola Gregorii ad Childebertum regem, apud script. rer. franc. t. IV. p. 16.

tife romain, la solde peu coûteuse des bons offices 595.
du roi barbare[1].

Une pareille alliance avec les conquérants de la Grande-Bretagne, pour le bien de la foi orthodoxe et au profit de la suprématie pontificale, fut de bonne heure l'objet du zèle et de l'ambition du pape Grégoire; de bonne heure il forma le dessein de convertir les Anglo-Saxons aux doctrines du catholicisme et de faire servir leur domination, comme celle des Franks, à l'accroissement de son pouvoir spirituel, méconnu des chrétiens bretons. Les pauvres chrétiens bretons, vaincus et dépossédés, ne troublèrent point le Romain dans ses plans; ils n'essayèrent sur leurs ennemis païens aucune de ces prédications que l'Église catholique appelait insidieuses quand elles ne venaient point de sa part. Le ressentiment de l'usurpation étrangère, le soin de la défense nationale occupaient trop leurs pensées, pour qu'ils trouvassent la volonté ou le loisir de former avec leurs vainqueurs aucune liaison d'amitié[2].

Le pape Grégoire trouva donc le champ libre; et, pour préparer son entreprise, il fit chercher

1. Quæ collo suspensæ à malis omnibus vos tueantur. (Epistola Gregor. papæ ad Childebert. apud script. franc. t. IV, p. 17.)

2. Epistolæ Gregorii papæ, passim.

595. en plusieurs lieux, dans les marchés d'esclaves, des jeunes gens de race anglo-saxonne, de dix-sept ou dix-huit ans[1]. Ses agents les achetaient et en faisaient des moines, leur imposant, comme travail forcé, la tâche de s'instruire dans les doctrines de la foi catholique, assez à fond pour être capables de les enseigner dans la langue de leur pays natal. Il paraît que ces missionnaires par force répondirent mal aux soins et aux vues de leurs instituteurs; car le pape Grégoire, renonçant bientôt à son bizarre expédient, résolut d'envoyer à la conversion des Anglo-Saxons des Romains d'une foi éprouvée et d'une instruction solide.
596. Le chef de cette mission s'appelait Augustin; il fut consacré et intitulé d'avance évêque de l'Angleterre; ses compagnons le suivirent, pleins de zèle, jusqu'à la ville d'Aix[2] en Provence; mais, arrivés à ce point, ils s'effrayèrent de l'entreprise et voulurent retourner sur leurs pas. Augustin repartit seul, pour aller demander, au nom de tous, à Grégoire la grace d'être exemptés de ce voyage périlleux, dont l'issue, disait-il, n'était rien moins que certaine, chez un peuple d'une langue incon-

1. Gregorii papæ epistolæ ad Candidum presbyterum, apud script. rer. franc. t. IV.

2. Voyez la seconde édition des *Lettres sur l'Histoire de France*.

nue[1]. Mais le pape n'y consentit pas : « Il est trop tard pour reculer, répondit-il; vous devez accomplir votre entreprise, sans écouter les propos des malveillants : moi-même je voudrais de tout mon cœur travailler avec vous à cette bonne œuvre[2]. » Les missionnaires appartenaient à un couvent fondé par le pape sur son propre domaine, et dans la maison même où il était né ; tous lui avaient juré obéissance comme à leur père spirituel ; ils obéirent donc, et allèrent d'abord à Châlons, où habitait Théoderik, fils de Hildebert, roi d'une moitié de la portion orientale du pays conquis par les Franks[3]. Ensuite ils se rendirent à Metz, où régnait, sur l'autre moitié, Théodebert, aussi fils de Hildebert[4]. 596.

Les Romains présentèrent à ces deux rois des lettres remplies d'expressions louangeuses, et capables d'exciter leur bienveillance en flattant au plus haut degré leur vanité. Le pape Grégoire sa-

1. Opera Gregorii papæ, t. IV, p. 55.

2. Opera Greg. papæ.

3. Oster-Frankono-Rike, Oster-Rike, Oster-Leudi, Osterland. En latin, *Austrifrancia*, *Austria, Austrasia*, *Regnum orientale*. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France,* deuxième édit. Lettre X.

4. Epistola Gregorii papæ, ap. rerum franc. scriptores, tom. IV.

596. vait que les Franks étaient en guerre avec les Saxons de la Germanie, leurs voisins du côté du nord; et, partant de ce fait, il n'hésitait pas à qualifier du nom de sujets des Franks les Anglo-Saxons d'outre-mer que ses moines allaient convertir. « J'ai pensé, écrivait-il aux deux fils de Hil-« debert, j'ai pensé que vous deviez souhaiter avec « ardeur l'heureuse conversion de vos sujets à la « foi que vous-mêmes professez, vous, leurs sei-« gneurs et leurs rois; c'est ce qui m'a déterminé « à faire partir Augustin, le porteur des présentes, « avec d'autres serviteurs de Dieu, pour y travail-« ler sous vos auspices[1]. »

La mission remit aussi des lettres à l'aïeule des deux jeunes rois, veuve de Sighebert[2] père de Hildebert, femme d'une grande ambition et d'une rare habileté en intrigues, qui, sous le nom de ses deux petits-fils, gouvernait la moitié de la Gaule. Elle était de la nation des Goths, alors refoulée par l'invasion franke au-delà des Pyrénées. Avant son mariage elle avait porté le nom de *Brune*, qui dans la langue germanique signifiait Brillante; mais le

1. Subjectos vestros... reges et domini. (Opera Gregorii papæ, t. IV, p. 834.)

2. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édit. p. 536.

roi frank qui la prit pour épouse voulut orner et augmenter son nom, disent les historiens du temps, et il l'appela *Brune-hilde*, c'est-à-dire fille brillante[1]. D'arienne qu'elle était, elle devint catholique, reçut l'onction du saint-chrême, et témoigna dès-lors un grand zèle pour sa nouvelle croyance; les évêques louaient à l'envi la pureté de sa foi, et, en faveur de ses œuvres pieuses, négligeaient de jeter un regard sur ses mœurs déréglées, ses fourberies et ses crimes politiques. « Vous dont le zèle est « ardent, les œuvres précieuses, et l'ame affermie « dans la crainte du Dieu tout-puissant, écrivait le « pape Grégoire à cette femme, nous vous prions « de nous aider dans un grand ouvrage. La nation « des Anglais nous a manifesté l'envie de recevoir « la foi du Christ, et nous voudrions contenter « son désir[2]. » Les rois franks et leur aïeule s'inquiétèrent peu de vérifier cet ardent désir du peuple anglo-saxon, ou de le concilier avec la répu- 596.

1. Par corruption *Brunehaut;* en latin, *Brunichildis.* Ad nomen ejus ornandum et augendum. (Greg. Turon. inter script. rer. francic. t. II, p. 405.)

2. Anglorum gentem velle fieri christianam. (Gregorii papæ operum t. II, p. 835.) — Prona in bonis operibus... in omnipotentis Dei timore, excellentiæ vestræ mens firmata est. (Ibid. et scriptor. rerum francicarum, t. IV, p. 18-22.)

596. gnance et les terreurs des missionnaires ; ils accueillirent la mission, et la défrayèrent dans sa route vers la mer. Le chef des Franks occidentaux[1], quoiqu'en guerre avec ses parents de l'est, reçut les Romains non moins gracieusement qu'eux ; on leur permit d'emmener des hommes de nation franke comme interprètes auprès des Saxons, qui parlaient presque la même langue[2].

Par un hasard favorable, il se trouva que le plus puissant des chefs anglo-saxons, Ethelbert[3], roi du pays de Kent, venait d'épouser une femme d'origine franke et professant la religion catholique. Cette nouvelle releva le courage des compagnons d'Augustin, et ils abordèrent avec confiance à cette même pointe de Thanet déjà fameuse par le débarquement des anciens Romains, et des deux frères qui avaient ouvert aux Saxons le chemin de la Bretagne. Les interprètes franks se rendirent auprès d'Ethelbert ; ils lui annoncèrent des hommes qui venaient de bien loin lui apporter une joyeuse

1. Voyez les *Lettres sur l'Hist. de France*, deuxième édit. Lettre X.

2. Naturalis ergò lingua Francorum communicat cum Anglis. (Willelmi Malmesb. Hist. p. 25.) — Bedæ presbyt. Hist. t. III, p. 23.

3. Al. Æthel-byrht, Æthel-briht. Æthel, ethel, edel, noble, d'ancienne race ; berht, byrht, bright, brillant.

nouvelle et l'offre d'un règne sans fin, s'il voulait croire à leurs paroles[1]. Le roi saxon ne fit d'abord aucune réponse positive, et ordonna que les étrangers s'arrêtassent dans l'île de Thanet, jusqu'au moment où il aurait délibéré sur le parti à prendre à leur égard. Il est permis de croire que l'épouse chrétienne du roi païen[2] ne resta pas inactive dans cette grande circonstance, et que toutes les effusions de la tendresse domestique furent employées à rendre Ethelbert favorable aux missionnaires. Il consentit à entrer en conférence avec eux; mais, par un reste de défiance, il ne put se résoudre à les recevoir dans sa maison ni dans sa cité royale, et vint les trouver dans leur île, où il voulut encore que l'entrevue eût lieu en plein air, pour prévenir l'effet de tout maléfice, dans le cas où ces étrangers en useraient contre lui[3]. Les Romains marchèrent au rendez-vous avec un appareil étudié, rangés en file, précédés d'une grande croix d'argent et d'un 596.

1. Nuncium ferre optimum, æterna in cœlis gaudia, et regnum sine fine. (Henrici Huntingdoniensis Historia, pag. 321.)

2. Voyez plus haut, p. 36.

3. Ne, si quid maleficæ artis habuissent, eum superando deciperent. (Henrici Huntingdon. Hist. p. 321.)

596. tableau du Christ; ils exposèrent l'objet de leur voyage et firent leurs propositions[1].

« Voilà de belles paroles et de belles promes-
« ses, leur répondit le roi païen; mais comme
« cela est pour moi tout nouveau, je ne puis sur-
« le-champ y ajouter foi, et abandonner la
« croyance que je professe avec toute ma nation.
« Cependant, puisque vous êtes venus de loin
« pour nous communiquer ce que vous-mêmes,
« à ce qu'il me semble, jugez utile et vrai, je
« ne vous maltraiterai point; je vous fournirai des
« provisions et des logements, et vous laisserai
« libres de publier votre doctrine et de persuader
« qui vous pourrez[2]. »

Les moines se rendirent à la ville capitale, qu'on appelait la cité des hommes de Kent, en saxon Kentwara-Byrig[3]; ils y entrèrent en procession, portant leur croix et leur tableau, et chantant des litanies. Ils eurent bientôt quelques prosélytes; une église bâtie autrefois par les Bretons, et abandonnée depuis la conquête saxonne, leur servit pour célébrer la messe; ils

1. Henrici Huntingdoniensis Historia, p. 321.

2. Bedæ presbyt. lib. I, cap. 25. — Henrici Hunting. p. 321 et seq.

3. Al. Cant-ware-byrig; par corruption *Canterbury*.

frappèrent les imaginations par de grandes austérités, ils firent même des miracles, et la vue de leurs prodiges gagna le cœur du roi Ethelbert, qui d'abord avait paru craindre de leur part quelque sortilège. Quand le chef du pays de Kent eut reçu le baptême, la nouvelle religion y devint la route de la faveur, et beaucoup d'hommes se précipitèrent dans cette route, quoique le roi Ethelbert, à ce que disent les historiens[1], ne voulût contraindre personne. Il donna, pour gage de sa foi, à ses pères spirituels, des maisons et des fonds de terre; c'était dans tout pays le premier salaire que réclamaient les convertisseurs des barbares. « Je supplie ta « grandeur et ta munificence, disait le prêtre au « roi néophyte, de me donner une terre avec « tous ses revenus, non pas pour moi, mais pour « le Christ, et de m'en faire acte de cession so- « lennelle, afin qu'en retour il t'advienne un « grand nombre de possessions dans ce monde « et encore un plus grand dans l'autre. » Le roi répondait : « Je te confirme la propriété, sans « réserve, de tout ce domaine qui dépend de mon « fisc, afin que cette terre te soit une patrie, et

596.

596 à 601.

1. Bedæ presbyt. Hist. — Henrici Huntingdon. p. 321 et seq.

596 à 601. « qu'à l'avenir tu cesses d'être étranger parmi « nous [1]. »

Augustin prit le titre d'évêque du pays de Kent. La mission étendit ses travaux hors de ce territoire [2], et par l'influence de l'exemple elle obtint quelques succès chez les Saxons orientaux, dont le chef, appelé Sighebert [3], était parent d'Ethelbert. Le pape Grégoire apprit avec une joie extrême l'issue de la prédication, qui venait de rendre chrétiens et catholiques une partie des conquérants de la Grande-Bretagne : à vrai dire, le dernier point était tout pour lui ; car son attachement au symbole de Nicée et aux doctrines de saint Augustin le rendait ennemi mortel de tout ce qui sentait le schisme ou l'hérésie ; dans son purisme d'orthodoxie, il allait jusqu'à refuser la grace du salut aux hérétiques morts pour la foi de Jésus-Christ. « La moisson est grande, lui man- « dait Augustin, et les travailleurs n'y suffisent
601. « plus [4]. » A cette nouvelle, une seconde députation de missionnaires partit de Rome avec des lettres adressées aux évêques de la Gaule, et une

1. Vita S. Marculfi abbatis, apud script. rer. francic. t. III, p. 425. — Diploma in append. ad Gregor. Turon.

2. Kent-ware, al. Cant-wara ; en latin *Cantuarii*.

3. Voyez plus haut, pag. 56, le nom d'un roi frank.

4. Bedæ presbyt. Hist. lib. I, cap. 26.

espèce de note diplomatique pour Augustin, le grand plénipotentiaire de l'Église romaine en Bretagne. La note adressée à Mellitus et à Laurent, chefs de la nouvelle mission, était conçue en ces termes : 601.

« Vous lui direz (à Augustin) qu'après de « mûres et graves réflexions sur l'affaire du peuple « anglais, j'ai arrêté dans mon esprit plusieurs « points importants : en premier lieu, il faut se « garder de détruire les temples des idoles, il ne « faut détruire que les idoles, puis faire de l'eau « bénite, en arroser les temples, y construire des « autels et y placer des reliques. Si ces temples « sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile « qu'ils passent du culte des démons au service du « vrai Dieu; car tant que la nation verra subsister « ses anciens lieux de dévotion, elle sera plus dis« posée à s'y rendre, par un penchant d'habitude, « pour adorer le vrai Dieu [1].

« Secondement, on dit que les hommes de cette « nation ont coutume d'immoler des bœufs en sa« crifice; il faut que cet usage soit tourné pour « eux en solennité chrétienne, et que, le jour de « la dédicace des temples changés en églises, ainsi « qu'aux fêtes des saints dont les reliques y seront

1. Henrici Huntingdon. Hist. p. 323.

601. « placées, on leur laisse construire, comme par « le passé, des cabanes de feuillage autour de ces « mêmes églises; qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y « amènent leurs animaux, qui alors seront tués « par eux, non plus comme offrandes au diable, « mais pour des banquets chrétiens, au nom et « en l'honneur de Dieu, à qui ils rendront grace « après s'être rassasiés. C'est en réservant aux « hommes quelque chose pour la joie extérieure, « que vous les conduirez plus aisément à goûter « les joies intérieures[1]. »

Mellitus et Laurent remirent à Augustin, avec ces instructions, l'ornement du *pallium* qui, selon le cérémonial que l'église romaine avait emprunté de l'empire romain, était le signe visible et officiel du droit de commander à des évêques. Ils apportaient en même temps un plan de constitution ecclésiastique dressé d'avance à Rome, pour être appliqué au pays des Anglais, à mesure que s'y agrandirait le domaine de la conquête spirituelle. Selon ce projet, Augustin devait ordonner douze évêques, et fixer dans la ville de Londres, quand cette ville deviendrait chrétienne, le siège métropolitain duquel relèveraient les douze autres sièges. Pareillement, dès que la grande cité septentrio-

1. Henrici Huntingdon. Hist. p. 323. — Script. rer. francic. t. IV, p. 30.

nale appelée en latin Eboracum et en saxon Ever-wic[1], aurait reçu le christianisme, Augustin devait y instituer un évêque qui, recevant à son tour le pallium, deviendrait le métropolitain de douze autres. Le métropolitain futur, quoique dépendant d'Augustin durant la vie de ce dernier, sous les successeurs d'Augustin ne devait relever que de Rome seule[2]. 601.

A ne considérer ces arrangemens que sous leur aspect matériel, on croit voir se renouveler, avec d'autres formes, les partages de provinces conquises ou à conquérir qui, dans les siècles antérieurs, avaient si souvent occupé le sénat romain. Le siège du premier archevêque des Saxons ne fut point établi à Londres, comme l'ordonnaient les instructions papales; et, soit pour plaire davantage au roi nouveau-chrétien du pays de Kent, soit pour l'observer de plus près et se trouver mieux à portée de combattre en lui les retours de l'habitude, Augustin fixa sa demeure dans la cité de Canterbury et dans le palais même d'Ethelbert. Un autre missionnaire romain s'établit comme simple évêque à Londres, capitale des Saxons orientaux; et Rofes-kester, aujourd'hui Rochester, 601 à 604. 604.

1. Al. Eofor-wic; par contraction *York*.

2. Bedæ presbyt. Hist. t. II, p. 34. — Gregorii papæ epistolæ, p. 1163. — Horæ britannicæ, t. II, p. 259.

604. entre Londres et Canterbury, fut le siège d'un second évêché. Le métropolitain et ses deux suffragants avaient la réputation de faire des miracles, et bientôt le bruit de leurs œuvres merveilleuses se répandit jusque dans la Gaule. Le pape Grégoire se servait habilement de ces nouvelles pour ranimer dans le cœur des rois franks l'amour et la crainte de Rome[1]; mais, tout en se prévalant lui-même de la renommée d'Augustin, il ne voyait pas sans ombrage cette renommée s'agrandir, et son agent subalterne érigé en émule des apôtres[2]. Il existe une lettre ambiguë où le pape, n'osant exprimer toute sa pensée à cet égard, semble avertir l'apôtre des Saxons de ne point oublier son rang et son devoir, et de ralentir modestement l'exercice de ses pouvoirs surnaturels[3].

604 à 605. « En apprenant, dit Grégoire, les grandes mer« veilles que notre Dieu a voulu opérer par vos « mains, aux yeux de la nation qu'il a élue, je

1. Epistolæ Gregorii papæ ad Brunichildem, ad Theudericum, ad Chlotarium, ap. script. rer. francic. t. IV, pag. 30-33.

2. Ut apostolorum virtutes, in signis quæ exhibet, imitari videatur. (Epist. Greg. pap. inter ejus opera, p. 928.)

3. Greg. papæ epistolæ, p. 920.

« m'en suis réjoui, parce que les prodiges exté- 604
« rieurs servent efficacement à donner aux ames à
« du penchant vers la grace intérieure : mais vous- 605.
« même prenez bien garde qu'au milieu de ces « prodiges, votre esprit ne s'enfle et ne devienne « présomptueux; prenez garde que ce qui vous « élève au dehors en considération et en honneur, « ne vous soit au dedans une cause de chute par « l'amorce de la vaine gloire [1]. » Ces conseils n'étaient pas sans motif, et le caractère ambitieux d'Augustin s'était déjà révélé d'une manière assez évidente : peu satisfait de sa dignité de métropolitain chez les Anglais, il avait convoité une suprématie plus flatteuse et mieux assurée sur des peuples anciennement chrétiens. Dans l'une de ses dépêches à Rome, se trouvait entre autres choses cette question brève et péremptoire : « Comment « dois-je traiter les évêques de la Gaule et les « évêques des Bretons [2] ? — Pour les évêques de la « Gaule, répondit Grégoire un peu alarmé de la « demande, je ne t'ai donné et ne te donne au- « cune autorité sur eux : le prélat d'Arles a reçu

1. Ne animus in suâ præsumptione se elevet, et unde foris per honorem tollitur, inde per inanem gloriam intùs cadat. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, p. 38.)

2. Qualiter debemus cum Galliarum atque Britannorum episcopis agere? (Gregor. papæ opera, p. 1158.)

604 à 605. « de moi le pallium, je ne puis lui ôter son pouvoir; c'est lui qui est le chef et le juge des Gaulois, et il t'est interdit, à toi, de mettre la faux du jugement dans le champ d'autrui [1]. Quant aux évêques de race bretonne, je te les confie tous; enseigne les ignorans, raffermis les faibles, et châtie à ton gré les mauvais [2]. »

L'énorme différence que le pontife romain jugeait à propos d'établir entre les Gaulois qu'il défendait contre les prétentions d'Augustin, et les Cambriens qu'il lui abandonnait, sera comprise, si l'on se rappelle que les Cambriens étaient schismatiques. Ces malheureux restes d'une grande nation, resserrés dans un coin de leur ancienne patrie, avaient tout perdu, dit un de leurs vieux poètes, hormis leur nom, leur langage et leur Dieu [3]. Ils avaient sur la nature divine la même opinion que les Romains; ils croyaient en un seul Dieu en trois personnes, rémunérateur et vengeur, mais ne punissant point, comme le soutenait l'é-

1. Falcem judicii mittere non potes in alienam segetem. (Ibid.)

2. Britanniarum autem omnes episcopos tuæ fraternitati committimus, ut indocti doceantur, infirmi persuasione roborentur, perversi auctoritate corrigantur. (Bedæ Hist. t. II, p. 27.)

3. Taliesin, Archæology of Wales, vol. I, p. 95.

glise catholique, les fautes du père sur sa posté- 604
rité, accordant le don de la grace à quiconque pra- à
tiquait la justice, et ne damnant point les enfants 605.
morts avant d'avoir pu commettre un seul péché. Le dissentiment occasioné par cette différence de dogme entre l'église romaine et l'église bretonne était encore accru par l'observance de certaines formalités religieuses particulières aux Bretons. Ils ne plaçaient point la fête de Pâques précisément à l'époque fixée par les décrets des papes. Leurs moines n'étaient point vêtus, ni leurs prêtres tonsurés comme ceux du rit romain; en outre leurs moines étaient plus laborieux que ne l'ordonnaient les règles catholiques, car nul n'était reçu dans les couvens bretons s'il ne savait un art ou un métier [1], et les religieux de chaque couvent étaient partagés en deux bandes qui, alternativement, priaient à la maison et sortaient pour aller au travail [2]. Les Cambriens avaient des évêques; mais ces évêques étaient, la plupart du temps, sans siège fixe : ils habitaient tantôt une ville, tantôt l'autre, comme de véritables surveillants; et leur arche-

1. Ars unicuique dabatur, ut, ex opere manuum quotidiano, se posset in victu necessario continere. (Vita S. Winwaloei. Preuves de l'histoire de Bretagne, t. II, pag. 25.)

2. Horæ britannicæ, tom. II, pag. 232.

604 à 605. vêque siégeait de même indifféremment soit à Kerléon [1] sur l'Use, soit à Menew [2], aujourd'hui Saint-David. Cet archevêque, indépendant de toute autorité étrangère, ne recevait point le pallium et ne le sollicitait point; mais c'étaient là des crimes irrémissibles aux yeux du clergé romain, si intolérant pour tout ce qui intéressait la suprématie de son Église [3]. C'en était assez pour que le pape Grégoire ne reconnût comme autorité religieuse aucun des évêques de la Cambrie, et se crût en droit de les livrer tous en tutelle et en correction à l'un de ses missionnaires.

Augustin, par un message exprès, signifia au clergé des vaincus de la Grande-Bretagne l'ordre de le reconnaître comme archevêque de l'île entière, sous peine d'encourir la colère de l'église romaine et celle des rois anglo-saxons. Pour démontrer aux prêtres et aux religieux cambriens la légitimité de ses prétentions, il leur assigna une conférence sur les bords de la Saverne, limite de leur territoire et de celui des conquérants. L'as-

1. Al. Caër-Lleon.

2. Al. Mynyw. En latin *Menevia*.

3. Inter alia innumerabilium scelerum facta... (Bedæ, presbyt. Hist. pag. 21. — Trioedd ynys Prydain, Cambro-Briton. t. II, pag. 170. — Horæ britannicæ, t. II, pag. 223 à 232. — Ibid. 78 à 86.)

semblée se tint en plein air sous un grand chêne [1]. 604 à 605.
Augustin y somma les Bretons de réformer leurs pratiques religieuses selon les usages de Rome, de se rallier à l'unité catholique, de lui prêter à lui-même obéissance, et de s'employer sous sa conduite à la conversion des Anglo-saxons. A l'appui de sa harangue, il fit paraître un prétendu aveugle, Saxon de naissance, et lui rendit la vue [2]; mais ni l'éloquence du Romain ni son miracle n'eurent le pouvoir d'effrayer les Cambriens, et de leur faire
abjurer leur vieil esprit d'indépendance. Augustin 605 à 607.
ne se rebuta point; il indiqua une seconde entrevue où se rendirent, avec une complaisance qui prouvait leur bonne foi, sept évêques de race bretonne et beaucoup de religieux, la plupart sortis d'un grand monastère appelé Bangor [3], et situé au nord du pays de Galles, sur les bords de la rivière de Dée.

A leur approche, le Romain négligea de se lever de son siége, et cette marque d'orgueil les blessa d'abord : « Nous n'avouerons jamais, dit

1. Cet arbre fut long-temps appelé le chêne d'Augustin; en saxon, Augustines-ac. V. Bedæ Hist. tom. II, pag. 45.

2. Oblatus est quidam de genere Anglorum luce privatus. (Ibid. pag. 45-46.)

3. Al. ban-chor; le grand chœur, la grande église.

605 à 607. « celui d'entre eux qui portait la parole, nous n'a« vouerons jamais les prétendus droits de l'am« bition romaine, non plus que ceux de la tyran« nie saxonne. Nous devons, il est vrai, au pape « de Rome la soumission de charité fraternelle, « de même qu'à tous les chrétiens; mais, pour la « soumission d'obéissance, nous ne la devons qu'à « Dieu, et, après Dieu, à notre vénérable surveil« lant, l'évêque de Kerléon sur l'Usc. D'ailleurs « nous demandons pourquoi ceux qui se glorifient « d'avoir converti les Saxons ne les ont jamais ré« primandés de leurs violences contre nous et de « leurs usurpations sur nous [1]? »

Pour toute réponse, Augustin fit aux prêtres gallois la sommation définitive de le reconnaître comme archevêque, et de l'aider à convertir les Germains de l'île de Bretagne. Les Gallois répliquèrent unanimement qu'ils ne lieraient point amitié avec les envahisseurs de leur pays, tant que ceux-ci ne restitueraient pas ce qu'ils avaient injustement ravi : « et quant à l'homme, ajoutèrent« ils, qui ne se lève pas devant nous, quand il « n'est que notre égal, jamais nous ne le pren« drons pour supérieur [2], — Eh bien! donc, s'écria

1. Manuscrits bretons, cités dans le tome II des Horæ britannicæ, pag. 267, 268.

2. Si modò nobis assurgere noluit, quantò magis, si ei

« le missionnaire avec un ton de menace, puisque 605
« vous ne voulez point la paix avec des frères, à
« vous aurez la guerre avec des ennemis; puisque 607.
« vous refusez d'enseigner avec moi le chemin « de la vie aux Saxons, avant peu de temps, « par un juste jugement de Dieu, ils seront pour « vous des ministres de mort[1]. »

En effet, peu de temps s'écoula, et le roi d'une 607.
peuplade anglo-saxonne, encore païenne, descendit de la contrée du nord vers le lieu même où s'était tenue la conférence. Les religieux de Bangor sur la Dée, se souvenant de la menace d'Augustin, quittèrent leur couvent en grande terreur, et s'enfuirent vers l'armée que rassemblait le chef de la province galloise de Powis. Cette armée fut vaincue, et, dans la déroute, le roi vainqueur aperçut une troupe d'hommes singulièrement vêtus, sans armes, et tous agenouillés. On lui dit que c'étaient les gens du grand monastère, et qu'ils priaient pour le salut des leurs. « S'ils crient à leur « dieu pour mes ennemis, répliqua le Saxon, ils « combattent contre moi quoique sans armes[2]; »

subdi cœperimus, nos pro nihilo contemnet. (Bedæ presbyt. Hist. tom. II, pag. 47.)

1. Si nationi Anglorum noluissent viam vitæ prædicare... (Ibid.)

2. Si adversùm nos ad deum suum clamant, profectò

607. et il les fit tous massacrer, au nombre de deux cents. Le monastère de Bangor, dont le chef avait porté la parole dans la fatale entrevue avec Augustin, fut détruit de fond en comble : « et c'est « ainsi, disent les auteurs ecclésiastiques, que s'ac« complit la prédiction du saint pontife, et que « furent punis par la mort dans ce monde les per« fides qui avaient méprisé ses avis pour leur salut « éternel [1]. » Ce fut chez les Gallois une tradition nationale que le chef de la nouvelle église anglo-saxonne avait provoqué cette invasion, et désigné le monastère de Bangor aux païens du Northumberland. Il est impossible de rien affirmer de positif à cet égard ; toutefois, la concordance des temps rendait l'imputation assez grave pour donner aux amis de l'église romaine l'envie d'en détruire la trace : dans presque tous les manuscrits du seul historien de ces événemens, ils ajoutèrent par interpolation qu'Augustin était mort quand eut lieu le combat contre les Bretons et le massacre des moines de Bangor [2]. Augustin était vieux à cette

et ipsi, quamvis arma non ferant, contra nos pugnant. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, p. 47.)

1. Ut temporalis interitûs ultionem sentirent perfidi, quòd oblata sibi perpetuæ salutis consilia spreverant. (Ibid.)

2. Quamvis ipso, jam multo antè tempore, ad cœ—

époque, mais il vécut encore au moins un an après l'exécution militaire qu'il avait prédite [1]. 608 à 616.

A sa mort, Laurent, comme lui Romain de nation, prit le titre d'archevêque; Mellitus et Justus étaient encore évêques, l'un à Londres et l'autre à Rochester. Le premier avait su gagner au christianisme Sighebert, parent d'Ethelbert, qui, malgré la nouveauté de sa conversion, montrait un grand zèle et entourait son clergé naissant d'honneurs et d'autorité. Mais cela ne fut pas de longue durée : à ce roi fervent succédèrent des hommes tièdes ou malveillants pour le nouveau culte; et quand les deux fils de Sighebert, qu'on nommait familièrement Sibert ou Sib [2], eurent mis leur père dans la tombe, ils retournèrent au paganisme, et abolirent toutes les lois dirigées contre la vieille religion nationale. Mais, comme ils étaient d'un caractère doux, ils ne persécutèrent d'abord ni l'évêque Mellitus, ni le petit nombre

lestia regna translato. (Bedæ Hist. pag. 47.) Ces mots sont interpolés, selon l'opinion des célèbres théologiens Goodwin et Hammond. Voyez Horæ britannicæ, t. II, pag. 371.

1. Completum Augustini presagium. (Bedæ Hist. t. II, pag. 47.)

2. L'usage de ces sortes de diminutifs pour les noms propres subsiste encore en Angleterre.

608 à 616. de vrais croyants qui persistaient à l'écouter; ils se rendirent même à l'église chrétienne par passe-temps, et peut-être par une sorte d'incertitude secrète.

Un jour que le Romain donnait à ses fidèles la communion de l'eucharistie : « Pourquoi, lui dirent « les deux jeunes chefs, ne nous offres-tu pas, « comme aux autres, de ce pain si blanc que tu « donnais à notre père Sib[1]? — Si vous vouliez, « répondit l'évêque, vous laver dans la fontaine « de salut où votre père a été lavé, vous auriez « comme lui votre part de ce pain salutaire. — « Nous ne voulons pas entrer dans la fontaine, « nous n'en avons nul besoin; et cependant nous « avons envie de nous restaurer avec ce pain[2]. » Ils renouvelèrent plusieurs fois cette bizarre demande : toujours le Romain leur répéta qu'il ne pouvait y accéder; et eux, imputant ses refus à une obstination de mauvaise grace, s'en irritèrent. « Puisque tu ne veux pas, dirent-ils, nous com- « plaire dans une chose si aisée, tu sortiras de « notre pays.[3] »

1. Quare non et nobis panem nitidum porrigis?.. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 51.)

2. Nolumus fontem illum intrare, quia nec illo opus nos habere novimus; sed tamen pane illo refici volumus. (Ibid.)

3. Si non vis assentire nobis in tam facili causâ quam

Ils le chassèrent en effet de Londres, lui et tous ses compagnons. Les bannis vinrent dans le pays de Kent, auprès de Laurent et de Justus, qu'ils trouvèrent aussi découragés par la tiédeur et le peu d'amour pour eux du successeur d'Ethelbert. Tous prirent la résolution de passer en Gaule : Mellitus et Justus partirent ensemble; mais Laurent, sur le point de les suivre, voulut tenter un dernier effort pour changer l'esprit du roi de Kent, encore flottant, à ce qu'il croyait, et mal assuré dans son retour à la religion de ses ancêtres. La dernière nuit qu'il devait passer chez les Saxons, il fit dresser son lit dans l'église de Saint-Pierre, bâtie à Canterbury par l'ancien roi[1]; et au matin il en sortit, meurtri de coups, blessé, et tout couvert de sang. Dans cet état, il se rendit auprès d'Edbald[2], fils d'Ethelbert : « Vois, lui dit-il, ce « que m'a fait l'apôtre Pierre, pour me punir d'avoir « songé à quitter son troupeau[3]. » Le Saxon fut frappé de ce spectacle, et trembla d'encourir lui- 616.

petimus, non poteris jam in nostra provincia demorari. (Bedæ presb. Hist. t. II, p. 51.)

1. Jussit in ecclesia stratum sibi parari. (Ibid.)

2. Al. Æd-bald. Ead-bald. Ed, ead, heureux; bald, bold, hardi.

3. Propterea quòd Dei gregem esset relicturus. (Chron. saxon. ed. Gibson.)

616. même la vengeance du saint apôtre qui châtiait si durement ses amis. Il invita Laurent à demeurer, rappela Justus, et promit d'employer sa puissance à convertir de nouveau ceux qui, suivant son exemple, étaient tombés dans l'apostasie. Grace aux secours du bras temporel, la foi se ranima, pour ne plus s'éteindre, sur les deux rives de la Tamise. Mellitus fut le successeur de Laurent dans le siége archiépiscopal, Justus succéda à Mellitus;
616 à 620. et le roi de Kent, Edbald, qui avait voulu les chasser tous, fut complimenté par le souverain pontife sur la pureté de sa croyance et la perfection de ses œuvres chrétiennes[1].

Peu d'années après ces événements, une sœur d'Edbald, nommée Ethelberghe[2], fut mariée au chef païen de la contrée au nord de l'Humber. La nouvelle épouse partit du pays de Kent, accompagnée d'un prêtre, Romain de naissance, appelé Paulin, qui fut d'avance consacré archevêque d'York, selon le plan du pape Grégoire, et dans l'espérance que la femme fidèle convertirait le mari infidèle. Le roi du Northumberland[3], appelé

1. Bedæ t. II, p. 51. — Henrici Huntingdon. p. 326.

2. Al. Æthel-byrg. Ethel, noble; burg, burgh, burh, byrh, berg, sécurité, protecteur, protectrice.

3. *Northumbria;* en saxon, Northan-hymbra-land, al. North-humber-land, le pays au nord de l'Humber.

Edwin[1], laissa son épouse Ethelberghe professer 616
la religion chrétienne, sous les auspices de l'homme à
qu'elle avait amené, et dont les cheveux noirs et 620.
le visage brun et maigre, étaient un objet de surprise pour la race à chevelure blonde des habitants
du pays[2]. Quand la femme d'Edwin devint mère, 620.
Paulin annonça gravement au roi anglo-saxon qu'il avait obtenu pour elle la grace d'enfanter sans douleur, à condition que l'enfant serait baptisé au nom du Christ[3]. Dans l'effusion de sa joie paternelle, le païen permit tout ce que souhaitait sa femme; mais, pour sa part, il ne voulut écouter aucune proposition de baptême : seulement il laissait parler librement ceux qui désiraient le convertir, raisonnait avec eux, et quelquefois les embarrassait[4].

Afin de l'attirer, s'il était possible, vers les choses célestes par l'appât des biens de la terre, il vint de Rome une lettre du pape Boniface, adressée au

1. Al. Ead-win. Ed, heureux; win, chéri, et aussi vainqueur.

2. Vir longæ staturæ, paululùm incurvus, nigro capillo, facie macilentâ, naso adunco pertenui, venerabilis simùl et terribilis aspectu. (Bedæ Hist. pag. 66.)

3. Quod precibus suis obtinuerit, ut regina pareret absque dolore. (Henrici Huntingd. Hist. pag. 327.)

4. Quid ageret discutiebat, vir naturâ sagacissimus. (Ibid.)

625 à 628. *glorieux* Edwin. « Je vous transmets, écrivait le « pontife, la bénédiction de votre protecteur, le « bienheureux Pierre, prince des apôtres, c'est-à-« dire une chemise de lin, ornée de broderies « d'or, et un manteau de laine fine d'Ancône[1]. » Ethelberghe reçut de même, pour gage de la bénédiction de l'apôtre Pierre, un peigne d'ivoire doré[2] et un miroir d'argent. Ces dons furent agréés, mais ils ne décidèrent point le roi Edwin, dont l'esprit réfléchi ne pouvait être vaincu que par une forte impression morale[3].

Il y avait dans la vie du Saxon une aventure extraordinaire dont il croyait avoir gardé le secret à tous les hommes; mais ce secret lui avait probablement échappé parmi les confidences du lit nuptial. Dans sa jeunesse, et avant qu'il fût roi, il avait couru un grand péril : surpris par des ennemis qui voulaient sa mort, il était tombé entre leurs mains. Dans la prison où il languissait, sans espoir de salut, son imagination échauffée lui fit voir en songe un personnage inconnu, qui, s'approchant d'un air grave, lui dit : « Que promet-« trais-tu à qui voudrait et pourrait te sauver? —

1. Id est, camisiam unam.... Henrici Huntingdon. Hist. pag. 327.

2. Id est, pectinem eburneum auratum. (Ibid.)

3. Bedæ Hist. tom. II, pag. 58.

« Tout ce qui sera jamais en mon pouvoir, répon- 625 à 628.
« dit le Saxon. — Eh bien, reprit l'inconnu, si celui « qui peut te sauver n'exigeait de toi que de vivre « selon ses conseils, les suivrais-tu? » Edwin le jura, et l'apparition étendant une main et la lui posant sur la tête, dit : « Quand un pareil signe « se représentera à toi, rappelle-toi ce moment et « ce discours [1]. » Edwin se tira de danger par des hasards heureux, mais le souvenir de son rêve lui resta gravé dans la pensée.

Un jour qu'il était seul dans son appartement, la porte s'ouvrit tout à coup, et il vit venir à lui un personnage marchant gravement comme celui du songe, qui s'approcha, et, sans prononcer un seul mot, lui posa la main sur la tête. C'était Paulin, à qui le Saint-Esprit, selon les historiens ecclésiastiques [2], avait révélé le moyen infaillible de vaincre son obstination. La victoire fut complète; le Saxon, frappé de stupeur, tomba la face contre terre, et le Romain, devenu son maître, le releva avec bonté. Edwin promit d'être chrétien; mais, imperturbable dans son bon sens, il promit pour lui seul, disant que les hommes du pays ver-

1. Cùm ergo hoc tibi signum advenerit, memento hujus temporis et sermonis. (Bedæ Historia, pag. 63. — Henrici Huntingd. pag. 327.)

2. Bedæ Hist. t. II, pag. 62.

625 à 628. raient eux-mêmes ce qu'ils devaient faire[1]. Paulin lui demanda de convoquer le grand conseil national qu'on appelait en langue saxonne Wittena-Ghemote, l'*assemblée des sages*[2], qui se réunissait autour des rois germains, dans toutes les occasions importantes, et auquel assistaient les magistrats, les riches possesseurs de terres, les guerriers de haut grade et les prêtres des dieux.

628. Le roi Edwin exposa devant cette assemblée les motifs de son changement de croyance, et s'adressant à chacun des assistants, l'un après l'autre, il demanda ce qu'il leur semblait à tous de cette doctrine nouvelle pour eux.

Le chef des prêtres parla le premier: « Mon « avis, dit-il, est que nos dieux sont sans pouvoir; « et voici sur quoi je me fonde. Pas un homme, « dans tout le peuple, ne les a servis avec plus de « zèle que moi, et pourtant je suis loin d'être le « plus riche et le plus honoré parmi le peuple; mon « avis est donc que nos dieux sont sans pouvoir[3]. »

Un chef des guerriers se leva ensuite et parla en ces termes:

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose

1. Quid eis videretur. (Bedæ Hist. t. II, pag. 62.)

2. Elder-menn, al. Ealdor-menn, *seniores*.

3. Unde nil valere deos probavi. (Bedæ Hist. tom. II, pag. 62.)

« qui arrive parfois dans les jours d'hiver, lorsque 628.
« tu es assis à table avec tes capitaines et tes « hommes d'armes [1], qu'un bon feu est allumé, que « ta salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige « et vente au dehors. Vient un petit oiseau qui « traverse la salle à tire d'aile, entrant par une « porte, sortant par l'autre; l'instant de ce trajet « est pour lui plein de douceur, il ne sent plus ni « la pluie ni l'orage; mais cet instant est rapide, « l'oiséau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il re- « passe dans l'hiver [2]. Telle me semble la vie des « hommes sur cette terre, et son cours d'un mo- « ment comparé à la longueur du temps qui la pré- « cède et qui la suit. Ce temps est ténébreux et « incommode pour nous; il nous tourmente par « l'impossibilité de le connaître; si donc la nou- « velle doctrine peut nous en apprendre quelque « chose d'un peu certain, elle mérite que nous la « suivions [3]. »

Après que les autres chefs eurent parlé et que le Romain eut exposé ses dogmes, l'assemblée, votant comme pour la sanction des lois nationales,

1. Mid thinum Ealdormannum and Thegnum. (Traduction saxonne de l'Histoire de Bède.)

2. Of wintra in winter cometh. (Ibid.)

3. Henrici Huntingdon. Hist. pag. 328.

628. renonça solennellement au culte des anciens dieux; mais quand le missionnaire proposa de détruire les images de ces dieux, nul, parmi les nouveaux chrétiens, ne se sentit assez fermement convaincu pour braver les dangers de cette profanation; nul, excepté le grand-prêtre. Il demanda au roi des armes et un cheval étalon pour violer la loi de son ordre, qui interdisait aux prêtres l'habit de guerre et toute autre monture qu'une jument[1]. Ceint d'une épée et brandissant une pique, il galopa vers le temple, et à la vue de tout le peuple, qui le croyait hors de sens, il frappa de sa lance les murs et les images. On éleva une maison de bois où le roi Edwin et un grand nombre d'hommes se firent baptiser[2]. Paulin ayant ainsi conquis en réalité l'épiscopat dont il portait le titre, parcourut les contrées de Deïre[3] et de Bernicie, et baptisa dans les eaux de la Swale et de la Glen ceux qui s'empressaient d'obéir au décret de l'assemblée des sages[4].

1. Accepto equo admissario, cùm pontifici idolorum non liceret nisi super equam equitare. (Beda, ibid.)

2. Baptisatus in domo ligneâ. (Scriptores collecti à Selden, t. II, pag. 1634.)

3. Par corruption au lieu du cambrien Deywr ou Deïfr. Voyez plus haut, pag. 24.

4. Wittena-gemote. Henrici Huntingd. pag. 328.

L'influence politique du grand royaume de Northumberland entraîna vers le christianisme la population des Anglais orientaux habitant au midi de l'Humber et au nord des Saxons de l'est. Ce peuple avait déjà reçu quelques prédications des évêques romains du sud; mais les deux religions y balançaient encore avec une telle égalité, que le chef du pays, nommé Redwald[1], avait dressé deux autels dans le même temple, l'un pour le Christ et l'autre pour les dieux des Teutons, qu'il priait alternativement[2]. Trente ans après la conversion des habitants des rives de l'Humber, une femme de ce pays convertit le chef du royaume de Mercie, qui s'étendait alors de l'Humber à la Tamise. Les derniers Anglo-Saxons qui gardèrent leur ancien culte furent ceux des côtes du sud; ils n'y renoncèrent qu'à la fin du septième siècle[3].

628 à 655.

655.

688.

Huit moines romains furent successivement archevêques de Canterbury, avant que cette dignité, instituée pour les Saxons, parvînt à un homme de race saxonne[4]. Les successeurs d'Augustin ne

1. Al. Ræd-wald. Ræd, red, parole, conseil, conseiller; wald, weald, walt, puissant, gouvernant.

2. Horæ britannicæ, t. II, pag. 287.

3. Scriptores editi à Selden, t. II, pag. 1634. — Henrici Huntingdon. Hist. pag. 328 et seq.

4. Berht-wald ou Briht-weald.

608 à 610. renoncèrent point à l'espoir de contraindre le clergé de la Cambrie à plier sous leur autorité. Ils accablèrent les prêtres gallois de sommations et de messages; ils étendirent même leurs prétentions ambitieuses sur les prêtres de l'île d'Erin, aussi indépendants que les Bretons de toute suprématie étrangère, et tellement zélés pour la foi chrétienne, que leur patrie était surnommée l'Ile des Saints. Mais ce mérite de sainteté, sans une complète soumission au pouvoir de l'Eglise romaine, était nul pour les membres de cette Eglise qui venaient d'établir leur domination spirituelle sur la partie de la Grande-Bretagne conquise par les Anglo-Saxons. Elle envoya aux habitants de l'île d'Erin des messages pleins d'orgueil et d'aigreur : « Nous, députés du « siège apostolique dans les régions occidentales, « nous avons naguère follement cru à la réputation « de sainteté de votre île; mais nous le savons au-« jourd'hui à n'en plus douter, vous ne valez pas mieux « que les Bretons[1]. Le voyage de Columban dans la « Gaule et celui d'un certain Dagamman en Bretagne « nous en ont pleinement convaincus; car, entre au-« tres choses, ce Dagamman a passé par les lieux « où nous habitons, et non-seulement il a refusé de « venir manger à notre table, mais encore de pren-

1. Nihil discrepare à Britonibus. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 47.)

« dre son repas dans la même maison que nous[1]. » 563 à 610.

Ce voyage en Gaule, allégué en preuve des mauvaises doctrines et de la perversion des chrétiens de l'Hibernie, offrait des circonstances qui méritent d'être rapportées en détail : Columban, ou plus exactement Colum, avait commencé sa carrière de prédicateur chrétien en traversant les détroits et les lacs de la Bretagne septentrionale dans un bateau d'osier recouvert de peaux, afin de visiter, au nom du Christ, la race sauvage des montagnards du nord-ouest. Il n'y avait point là de femmes chrétiennes pour séduire un mari païen, et Colum n'avait ni tuniques bordées de pourpre, ni manteaux de laine fine à offrir sous le nom de saint Pierre ; il était pauvre, il fut souvent rebuté, et souvent courut le danger de la vie[2]. Il ne fonda point d'évêchés, et ne s'intitula jamais évêque ; seulement il établit, sur un rocher des Hébrides[3], une école et un couvent d'hommes pauvres et laborieux comme lui. Après avoir converti seul beaucoup de gens chez les Scots et chez les Pictes, il se rendit en Gaule avec dix compagnons, afin d'aller

1. Non solùm cibum nobiscum, sed in eodem hospitio quo vescebamur, sumere noluit. (Bedæ præsbyt. Hist. t. II, pag. 47.)

2. Horæ britannicæ, t. II, pag. 302.

3. L'île d'Hy ou d'Iona.

563 prêcher dans les Vosges, pour les bûcherons et les
610. chevriers. Les hommes d'Erin s'arrêtèrent au pied des montagnes[1], près d'une source d'eau chaude, dans un ancien village en ruines qui se nommait Luxovium en latin, et Luxeu dans la langue romane[1].

609 à 610. Ce lieu faisait partie du territoire de Théoderik, roi des Franks orientaux, qui, attiré par le bruit public, vint visiter les étrangers et leur demander des prières. Colum, peu habitué à ménager les puissants du siècle, fit au visiteur des remontrances sévères sur ses mœurs et sur la mauvaise vie qu'il menait avec des femmes débauchées[2]. Ces reproches déplurent moins au roi qu'à l'aïeule du roi, à cette même Brunehilde dont le pape Grégoire avait loué si complaisamment la piété[3], et qui, pour gouverner plus sûrement son petit-fils, l'éloignait et le dégoûtait du mariage, lui procurant elle-même des maîtresses et de belles esclaves.

1. Henrici Hunting. Hist. pag. 380. — Muller, Histoire de la confédération suisse, t. I, pag. 159. — Horæ britannicæ, pag. 302–308.

2. Ut regia proles ex lupanaribus videretur emergere. (Fredegarii scholastici Chron. inter script. rer. franc. t. III, pag. 424.)

3. Epistola Gregorii papæ ad Brunichildem ; ap. script. rer. franc. t. IV, pag. 20-34.

A l'instigation de cette reine, une accusation 610.
d'hérésie fut portée devant un concile d'évêques contre l'homme qui avait osé se montrer plus sévère que l'Eglise romaine sur la moralité des princes. Il fut condamné par sentence unanime, et banni de la Gaule avec ses compagnons. C'est probablement sur cet arrêt que les évêques de la Bretagne saxonne jugèrent que le christianisme des habitants de l'Hibernie était d'une nature suspecte, et qu'il avait besoin d'être épuré et réformé par eux [1].

La même Eglise, qui expulsait de la Gaule les 610 à
censeurs des rois franks, donnait aux rois anglo- 755.
saxons des croix bénites pour étendards, quand ils allaient exterminer les vieux chrétiens de la Bretagne [2]. Ceux-ci, dans leurs poésies nationales, accusent en partie de leurs désastres une conspiration étrangère, et des moines qu'ils nomment injustes [3]. Dans la conviction où ils étaient de cette malveillance de l'Eglise romaine envers eux, ils s'affermissaient de plus en plus dans la volonté de repousser ses dogmes et son empire; ils aimaient

1. Fredegarii scholast. Chron. int. script. rer. franc. t. III, pag. 427. — Hist. de Bretagne par dom Lobineau, t. I, pag. 32.

2. Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 73.

3. Horæ britann. t. II, pag. 290.

610 à 755. mieux s'adresser, et s'adressèrent en effet plusieurs fois à l'Eglise de Constantinople, pour prendre conseil sur les difficultés théologiques. Le plus renommé de leurs anciens sages, à la fois barde et prêtre chrétien, maudit dans ses sentences poétiques le pasteur négligent qui ne garde pas le troupeau de Dieu contre les loups de Rome [1].

Mais les ministres et les envoyés de la cour pontificale, grace à la dépendance religieuse sous laquelle ils tenaient les puissans rois anglo-saxons, firent peu à peu fléchir par la terreur l'esprit de
755. liberté des églises bretonnes. Au huitième siècle, un évêque de la Cambrie septentrionale se mit à célébrer la fête de pâques au jour prescrit par les conciles catholiques; les autres évêques s'élevèrent contre ce changement; et, au bruit de cette dispute, les Anglo-Saxons firent une irruption dans les cantons du sud où l'opposition se manifestait [2]. Pour conjurer la guerre étrangère et le ravage de son pays, un chef gallois essaya de sanctionner par son autorité civile l'altération des anciennes coutumes religieuses, et l'esprit public s'en irrita

1. Cattawg, Horæ britannicæ, t. II, p. 277.

2. Extraits de Caradoc de Llancarvan, historien gallois. Horæ britannicæ, t. II, pag. 367.

au point que le chef fut tué dans une révolte. Cependant cette fierté nationale déclina bientôt, et la fatigue d'une lutte toujours renaissante rallia au centre du catholicisme une grande partie du clergé gallois. La soumission religieuse du pays s'acheva ainsi par degrés, et pourtant elle ne fut jamais aussi complète que celle de l'Angleterre[1]. 777.

Les rois des Saxons et des Angles avaient pour la ville de Rome et pour le siège de Saint-Pierre une vénération qu'ils témoignèrent souvent par de riches offrandes, et même par des tributs annuels sous les noms de *cens de Rome*, ou *cens de l'Église*. Les successeurs des anciens chefs d'aventuriers Henghist, Horsa, Kerdik, Ælla et Ida, instruits par le clergé romain à revêtir les enseignes pacifiques de la dignité royale et à porter, au lieu de la hache de leurs ancêtres, des bâtons à fleurons dorés, cessèrent de mettre au premier rang les exercices de la guerre[2]. Leur ambition fut de voir autour d'eux, non de grandes troupes de braves, comme leurs pères, mais de nombreux couvents selon la règle de saint Benoît, la plus en faveur auprès des papes. Souvent eux-mêmes cou- 600 à 656.

1. Horæ britannicæ, t. II, pag. 317–320.

2. Exercitium armorum in secundis ponentes... (Willelmi Malmesburiensis, pag. 101.)

600 à 656. paient leur longue chevelure pour se vouer à la réclusion, et, si le besoin d'une vie active les retenait au milieu des affaires, ils comptaient comme un des grands jours de leur règne la consécration d'un monastère. Cet événement était célébré avec tout l'appareil des solennités nationales [1]; les chefs, les évêques, les guerriers, les sages du peuple se rassemblaient, et le roi s'asseyait au milieu d'eux, entouré de sa famille. Quand les murs nouvellement bâtis avaient été arrosés d'eau bénite et consacrés sous les noms des bienheureux apôtres Pierre ou Paul, le roi saxon se levait et disait à haute voix [2] :

656. « Graces soient rendues au Dieu très-haut, de « ce que j'ai pu faire quelque chose en l'honneur « du Christ et des saints apôtres. Tous tant que « vous êtes ici, soyez témoins et garants de la do- « nation faite par moi aux moines de ce lieu, des « terres, marais, étangs, cours d'eau ci-après dé- «signés... Je veux qu'ils les tiennent et possèdent « entièrement et d'une manière royale [3], de sorte

1. Jussit indici per totam nationem omnibus thanis, episcopis, comitibus, omnibusque qui Deum diligerent, et constituit diem quo monasterium consecraretur. (Chron. saxon. ed. Gibson, pag. 55.)

2. Ibid.

3. Adeo regaliter, adeoque liberè... (Ibid.)

« qu'aucun impôt n'y soit levé, et que le monas- 656.
« tère ne soit sujet d'aucune puissance sur terre, « excepté le saint-siège de Rome; car c'est là qu'i« ront chercher et visiter saint Pierre ceux d'entre « nous qui ne peuvent aller à Rome. Que ceux « qui me succéderont, soit mon fils, soit mes « frères, soit tout autre, maintiennent cette dona« tion inviolablement, en tant qu'ils veulent parti« ciper à la vie éternelle, en tant qu'ils veulent être « sauvés du feu éternel; quiconque en retran« chera quelque chose, que le portier du ciel re« tranche de sa part dans le ciel; quiconque y « ajoutera quelque chose, que le portier du ciel « ajoute à sa part dans le ciel [1]. » Le roi prenait ensuite la feuille de parchemin qui contenait l'acte de donation, et il y traçait une croix; après lui sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs, les évêques, les officiers publics, et tous les personnages de haut rang, inscrivaient successivement le même signe, en répétant cette formule : « Je confirme « par ma bouche et par la croix du Christ [2]. »

Cette bonne intelligence des Anglo-Saxons avec la cour de Rome, ou plutôt leur soumission abso-

1. Quicumque nostrum munus diminuerit, diminuat ejus partem cœlestis janitor in regno cœlorum. (Chron. saxon. Gibson, pag. 35-38.)

2. Ibid.

656 lue aux volontés de cette cour, qui transformait
à 684. par degrés sa primauté religieuse en suzeraineté
politique, ne fut pas de très-longue durée. Le
prestige d'imagination s'affaiblit, et la dépendance
se fit sentir. Pendant que certains rois courbaient le
front devant le représentant de l'apôtre qui ouvrait
et fermait le ciel [1], il y en eut qui répudièrent ou-
vertement la loi de l'étranger déguisée sous le nom
684 de foi chrétienne [2]. Dans cette lutte, les membres
à 950. du clergé saxon, fils spirituels de l'Eglise romaine,
se rangèrent d'abord de son côté, et défendirent
sa puissance [3]; mais ensuite, entraînés eux-mêmes
dans le torrent de l'opinion nationale, ils tendi-
rent à n'être plus soumis envers la papauté qu'à
ces devoirs de respect que les chrétiens bretons
avaient offert de lui rendre, et qu'elle avait
950 si durement dédaignés [4]. Alors le peuple anglais
à 1066. devint, pour la cour de Rome, ce qu'avaient été
les Cambriens, au temps de leur schisme; par une
conduite moins religieuse que politique, elle s'unit
à leurs ennemis nationaux; elle encouragea contre
eux l'ambition étrangère, comme elle avait en-

1. Sanctus Petrus cum clave aperiat ei regnum cœlorum. (Ibid. pag. 38.)

2. Eddii vita Wilfridi episcopi, l. 61.

3. Horæ britannicæ, t. II, pag. 329-347.

4. Voyez plus haut, pag. 72.

couragé leur propre ambition contre les indigènes 950
de la Bretagne. Elle promit, au nom de saint Pierre, à
leur pays, leurs biens, et l'absolution de tout pé- 1066.
ché, à qui marcherait contre eux; et pour reconquérir quelques tributs, d'abord payés volontairement, ensuite refusés par tiédeur de zèle, ou par économie patriotique, elle s'engagea dans une entreprise dont le but était l'asservissement de la nation.

Le détail de ces événements postérieurs et de 600
leurs conséquences occupera la plus grande partie à
de cette Histoire, consacrée, comme l'indique son 800.
titre, au récit de la ruine du peuple anglo-saxon. Mais il n'est pas temps d'y arriver; il faut que le regard du lecteur s'arrête encore sur la race germanique victorieuse et sur la race celtique vaincue; qu'il voie l'étendard blanc des Saxons et des Angles repoussant de plus en plus vers l'ouest l'étendard rouge des Kymrys[1]. Les frontières anglo-saxonnes continuellement agrandies à l'occident, après s'être étendues au nord jusqu'au Forth et à la Clyde, furent pourtant resserrées de ce côté, à la fin du septième siècle. Les Pictes et les Scots,

1. Les poésies nationales des Cambriens désignent fantastiquement ces deux drapeaux ennemis par les noms de *Dragon rouge* et de *Dragon blanc*.

600 attaqués par Egfrith [1], roi du Northumberland,
à
800. l'attirèrent habilement dans les gorges de leurs montagnes, le défirent, et après leur victoire s'avancèrent au sud du Forth jusqu'à la rivière de Tweed, aux bords de laquelle ils fixèrent alors la
684 limite de leur territoire. Cette limite, que les habi-
à
750. tants du sud ne déplacèrent plus dans la suite, marqua depuis ce jour le nouveau point de séparation des deux parties de la Grande-Bretagne [2]. Les peuplades de la race des Angles qui habitaient la plaine entre le Forth et la Tweed furent agrégées, par ce changement, à la population des Pictes et des Scots ou des *Écossais*, nom que cette population mêlée prit bientôt seul, et dont s'est formé le nom moderne du pays.

A l'autre extrémité de l'île, les hommes de la pointe de Cornouailles, tout isolés qu'ils étaient, luttèrent long-temps pour leur indépendance, grace aux secours qu'ils reçurent quelquefois des Bretons de l'Armorique [3]. A la fin, ils devinrent

1. Eg, ecg, aigu, aiguisé, et, par extension, subtil; frith, frid, fred, fried, paix, pacifique.

2. Voyez à la page 1. Picti terram suam, cujus partem tenebant Angli, recuperaverunt. (Bedæ Hist. lib. IV, cap. 26. — Henrici Hunting. Hist. p. 336.)

3. Caradoc de Llancarvan, ap. Horas britan. tom. II, p. 336.

tributaires des Saxons occidentaux; mais les habitants du pays de Galles ne le devinrent pas : « Jamais, disent leurs vieux poètes, non, jamais les « Kymrys ne paieront le tribut; ils soutiendront le « combat jusqu'à la mort pour la possession des « terres que baigne la Wye [1]. » C'est en effet aux rives de ce fleuve que s'arrêta la domination saxonne; le dernier chef qui l'agrandit fut un roi de Mercie appelé Offa [2]. Il franchit la Saverne et la chaîne de montagnes qui, formant comme les Apennins de la Bretagne méridionale, avaient jusque-là protégé le dernier asile des vaincus. A près de cinquante milles de distance au-delà des monts vers l'ouest, Offa construisit, pour remplacer ces limites naturelles, un long rempart et une tranchée qui s'étendit, du sud au nord, depuis le cours de la Wye jusqu'aux vallons où coule la Dée [3]. Là fut établie pour toujours la frontière des deux races d'hommes qui, avec des partages inégaux, habitaient conjointement tout le sud de la vieille île de Prydain, depuis la Tweed jusqu'au cap de Cornouailles [4].

750.

750 à 800.

1. Arymes Prydain, Cambrian register for 1776, p. 554.

2. Offa, offo, obbo, doux, clément. (Gloss. Wachteri.)

3. En langue cambrienne, Claudh Offa; en anglais, *Offa's dyke*.

4. Henrici Huntingdon. Hist. p. 407.

800 à 900. Au nord du golfe où se jette la Dée, le pays renfermé entre les montagnes et la mer était déjà, depuis un demi-siècle, subjugué par les Anglais et dépeuplé d'anciens Bretons. Les fugitifs de ces contrées avaient gagné le grand asile du pays de Galles, ou bien l'angle de terre hérissé de montagnes que baigne la mer au golfe de Solway. Dans cette dernière contrée, ils conservèrent encore long-temps une sorte de liberté sauvage, distingués de la race anglaise, dans la langue même de cette race, par le nom de Cambriens; et ce nom est resté attaché au pays qui fut leur asile [1]. Au-delà des plaines du Galloway, dans les vallées profondes où roule la Clyde [2], de petites peuplades bretonnes qui, à la faveur des lieux, s'étaient conservées libres au milieu du peuple des Angles, se maintinrent de même parmi les Scots et les Pictes, quand ces derniers eurent conquis toutes les basses terres d'Écosse jusqu'au Val d'Annan et à la Tweed. Ce dernier reste de Bretons de race pure avait pour capitale et pour forteresse la ville, bâtie sur un rocher, qu'on appelle aujourd'hui Dumbarton [3]. On trouve jusque

1. On l'appelle aujourd'hui Cumberland; en vieux saxon, *Cumbraland*.

2. Ystrad-Clwyd.

3. Al. Dun-briton, *la ville des Bretons*.

dans le dixième siècle des traces de leur existence 800
indépendante; mais, depuis ce temps, ils cessent à
d'être désignés par leur ancien nom national, soit 900.
qu'ils aient été anéantis tout d'un coup par la guerre, soit qu'ils se soient fondus insensiblement dans la masse de population qui les environnait de toutes parts.

Ainsi disparut de l'île de Bretagne, à l'exception de la petite et stérile contrée de Galles, la race celtique des Cambriens, Logriens et Bretons proprement dits, en partie émigrés directement de l'extrémité orientale de l'Europe, et en partie venus en Bretagne après un séjour plus ou moins long sur la côte occidentale des Gaules[1]. Ces faibles débris d'un grand peuple eurent la gloire de conserver la possession de leur dernier coin de terre contre les efforts d'un ennemi immensément supérieur en nombre et en richesses, souvent vaincus, jamais subjugués, et portant en eux-mêmes, à travers les siècles, la conviction imperturbable d'une éternité mystérieuse réservée à leur nom et à leur langue. Cette éternité fut prédite par les bardes gallois, dès le premier jour des défaites[2]; et toutes les fois que, dans la suite des temps,

1. Voyez plus haut, p. 1–5.

2. Taliesin, Archæology of Wales, t. I.

800 à 900. un nouvel envahisseur étranger traversa les montagnes de la Cambrie, après les victoires les plus complètes, il entendait les vaincus lui dire : « Tu « as beau faire, tu ne détruiras pas notre nom ni « notre langue[1]. » Le hasard, la bravoure, et surtout la nature du pays, formé de rochers, de lacs et de sables, ont justifié ces prédictions téméraires; mais toujours sont-elles un signe remarquable d'énergie et d'imagination dans le petit peuple qui osa en faire son acte de foi nationale.

Les anciens Bretons vivaient de poésie : l'expression n'est pas trop forte; car, dans leurs axiomes politiques, conservés jusqu'à nos jours, ils placent le poète-musicien à côté de l'agriculteur et de l'artisan, comme l'un des trois *piliers* de l'existence sociale[2]. Leurs poètes n'avaient guère qu'un thème; c'était la destinée du pays, ses malheurs et ses espérances. La nation, poète à son tour, enchérissait sur leurs fictions, en prêtant des sens fantastiques à leurs paroles les plus simples : les souhaits des bardes passaient pour des promesses; leur attente était prophétie; leur silence même affirmait. S'ils ne chantaient pas la mort d'Arthur, c'était preuve qu'Arthur vivait encore; et quand le joueur de harpe, sans inten-

1. Voyez la suite de cette histoire, livre XI.
2. Trioedd beirdd ynys Prydain. sec. XXI, n. 1.

tion précise, faisait entendre un air mélancolique, l'auditoire attachait spontanément à cette mélodie vague le nom d'un des lieux devenus funestes par quelque bataille perdue contre les conquérants étrangers [1]. Cette vie de souvenirs et d'espérances embellit, pour les derniers Cambriens, leur pays de rocs et de marécages. Ils étaient gais et sociables, quoique pauvres [2]; ils supportaient légèrement la détresse comme une souffrance passagère, attendant, sans se lasser jamais, une grande révolution politique, qui devait leur faire recouvrer la possession de tout ce qu'ils avaient perdu, et leur rendre, selon l'expression d'un barde, la couronne de la Bretagne [3]. 800 à 900.

Bien des siècles s'écoulèrent; et, malgré les prédictions des bardes, l'ancienne patrie des Bretons ne retourna point aux mains de leurs descendants. Si l'oppresseur étranger fut vaincu, ce ne fut pas par la nation qui avait droit à cette victoire; ni ses défaites ni son asservissement ne profitèrent aux réfugiés du pays de Galles. Le récit des infortunes des Anglo-Saxons, envahis et sub-

1. Voyez la suite de cette histoire, livre IV, an. 1070.

2. Giraldi cambrensis Itinerarium Walliæ, passim.

3. Taliesin, Archæology of Wales, vol. I, pag. 95. — Arymes Prydain, ibid. pag. 156 à 159. — Myrddhin's Afallenau. Ibid.

jugués à leur tour par des peuples venus d'outre-mer, va commencer dans les pages qui suivent. Alors cette race d'hommes jusqu'ici victorieuse de toutes celles qui l'avaient précédée sur le sol de la Bretagne, appellera sur elle un genre d'intérêt qu'elle n'a pu encore exciter; car sa cause deviendra la bonne cause; elle sera la race souffrante et opprimée. Si l'éloignement des temps affaiblit la vive impression que produisent les misères contemporaines, c'est quand l'oubli cache en partie et décolore, pour ainsi dire, les souffrances de ceux qui ne sont plus. En présence des vieux documens où elles sont retracées avec détail, avec cet accent de naïveté qui fait revivre les hommes d'autrefois, un sentiment de pitié s'éveille et se mêle à l'impartialité de l'historien, pour la rendre plus humaine, sans altérer son caractère de justice et de bonne foi.

LIVRE II.

DEPUIS LE PREMIER DÉBARQUEMENT DES DANOIS EN ANGLETERRE, JUSQU'A LA FIN DE LEUR DOMINATION.

787 — 1048.

Il y avait plus d'un siècle et demi que la Bretagne méridionale presque entière portait le nom de terre des Anglais, et que, dans le langage de ses possesseurs de race germanique, le nom de Breton ou celui de Gallois signifiait serviteur et tributaire [1], lorsque des hommes inconnus vinrent, avec trois vaisseaux, aborder à l'un des ports de la côte orientale. Afin d'apprendre d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, le magistrat saxon du lieu [2] se rendit au rivage; les inconnus le laissèrent approcher et l'entourèrent, puis fondant 787.

1. Wealh, un esclave, un domestique; horse-wealh, un palefrenier. (Gloss. apud scriptores ed. àGale.) Si servus waliscus anglicum hominem occidat... (Leges Inæ, Chron. Johan. Brompton. p. 767.)

2. Gravo, dans le dialecte des Franks. Voyez l. I, p. 48.

787. tout à coup sur lui et sur son escorte, ils le tuèrent, pillèrent les habitations voisines, et remirent promptement à la voile[1].

Telle fut la première apparition, en Angleterre, des pirates du nord appelés Danois[2] ou Normands[3], selon qu'ils venaient des îles de la mer Baltique ou de la côte de Norwège. Ils descendaient de la même race primitive que les Anglo-Saxons et les Franks; ils parlaient même un langage intelligible pour ces deux peuples : mais ce signe d'une antique fraternité ne préservait de leurs incursions hostiles ni la Bretagne saxonne, ni la Gaule franke, ni même le territoire d'outre-Rhin, exclusivement habité par des nations germaniques. La conversion des Teutons méridionaux à la foi chrétienne avait rompu tout lien de fraternité entre eux et les Teutons du nord. Au neuvième siècle, l'homme du nord se glorifiait encore du titre de fils d'Oden, et traitait de bâtards et d'apostats les Germains enfants de l'Église; il ne les distinguait point des populations vaincues dont ils avaient adopté le culte. Franks ou Gau-

1. Henrici Hunting. Hist. p. 343.

2. En latin *Dani*. Dænen, Dæna, Dæniske.

3. En latin *Normanni*. North-menn, north-mathre, hommes du nord. C'est l'ancien nom national des Norwégiens.

lois, Longobards ou Latins, tous étaient également odieux pour l'homme demeuré fidèle aux anciennes divinités de la Germanie. Une sorte de fanatisme religieux et patriotique s'alliait ainsi dans l'ame des Scandinaves à la fougue déréglée de leur caractère et à une soif de gain insatiable. Ils versaient avec plaisir le sang des prêtres, aimaient surtout à piller les églises, et faisaient coucher leurs chevaux dans les chapelles des palais[1]. Quand ils venaient de dévaster et d'incendier quelque canton du territoire chrétien, « nous « leur avons chanté la messe des lances, disaient-« ils par dérision; elle a commencé de grand ma-« tin, et elle a duré jusqu'à la nuit[2]. »

787 à 835.

En trois jours de traversée par le vent d'est, les flottes de barques à deux voiles des Danois et des Norvégiens arrivaient au sud de la Bretagne[3].

1. Clerici et monachi crudeliùs damnabantur. (Script. rer. norman. 10.) — Aquisgrani in capella regis equos suos stabulant. (Chronicon Hermanni contracti, inter scriptores rer. franc. tom. IV, pag. 246.)

2. Attom odda messo... (Lodbrog's quida.) Verelii, p. 456. — Scriptores rerum danicarum, tom. I, p. 374. — Ibid. tom. IV, pag. 26. — Annal. Bertiniani, apud. script. rerum francic.

3. Triduo flantibus Euris, vela panduntur. (Script. rer. dan. tom. I, pag. 236.

787 à 835. Les soldats de chaque flotte obéissaient en général à un chef unique, dont le vaisseau se distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'était le même chef qui commandait encore lorsque les pirates débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à cheval. On le saluait du titre germanique que les langues du midi rendent par le mot *roi*[1]: mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car, à l'heure du festin, toute la troupe s'asseyait en cercle, et les cornes remplies de bière passaient de main en main sans qu'il y eût ni premier ni dernier. *Le roi de mer*[2] était partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était renommé comme le plus brave d'entre les braves, comme celui qui n'avait jamais dormi sous un toit de planches, qui jamais n'avait vidé la coupe auprès d'un foyer abrité [3].

Il savait gouverner le vaisseau, comme un bon

1. Kong, konung, kineg, konig, king; en latin, *rex*, *rector*, *dux*, *ductor*, *præfectus*, *consul*, *centurio*, chef en général: le premier d'entre les capitaines portait quelquefois le titre de konga-kong, chef des chefs, roi des rois. (Ihre, Gloss. sueio-gothic.)

2. Sæ-kong, her-kong. Siæ-konung, her-konung. See-king, here-king.

3. Qui sub tigno fuliginoso nunquam dormiebat, is regis maritimi titulo meritò dignus videbatur. (Inglinga saga.)

cavalier manie son cheval; il courait, pendant la manœuvre, sur les rames en mouvement, lançait en jouant trois piques au sommet du grand mât, et alternativement les recevait dans sa main, les lançait de nouveau et les recevait encore, sans les manquer une seule fois [1]. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de mailles, qu'ils se promettaient d'échanger bientôt contre un égal poids d'or, les pirates danois cheminaient gaiement, comme disent leurs vieilles chansons, sur *la route où marchent les cygnes* [2]. Tantôt ils cotoyaient la terre, et guettaient leur ennemi dans les détroits, les baies et les petits mouillages : ce qui leur fit donner le nom de *Vikings* ou *Enfants des anses*. Tantôt ils se lançaient à sa poursuite, à travers l'océan. Les violens orages des mers du nord dispersaient et brisaient leurs frêles navires; tous ne rejoignaient point le vaisseau du chef, au signal du ralliement; mais ceux qui survivaient au naufrage n'en avaient ni moins de confiance ni plus de souci; ils se riaient des vents et des flots qui n'avaient pu leur nuire : « la force de la tempête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs;

787 à 835.

1. Lodbrog's quida. — Kong Olaf's saga. — Snorro Sturleson's heimskringla.

2. Ofer swan rade.

835. « l'ouragan est à notre service, il nous jette où « nous voulions aller [1]. »

La première grande armée de corsaires danois et normands qui se dirigea vers l'Angleterre aborda sur la côte de Cornouailles; et les indigènes de ce pays, réduits par les Anglais à la condition de tributaires, se joignirent aux ennemis de leurs conquérants, soit dans l'espoir de regagner quelque peu de liberté, soit pour satisfaire simplement leur passion de vengeance nationale. Les hommes du nord furent repoussés, et les Bretons
838. de Cornouailles restèrent sous le joug des Saxons; mais, peu de temps après, d'autres flottes, abordant du côté de l'est, amenèrent les Danois en si grand nombre, que nulle force ne put les empêcher de pénétrer au cœur de l'Angleterre. Ils remontaient le cours des grands fleuves, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un lieu de station commode; là ils descendaient de leurs barques, les amarraient ou les tiraient à sec, se répandaient sur le pays, enlevaient de toutes parts les bêtes de somme, et de marins se faisaient cavaliers, comme s'expriment les chroniques du temps [2]. D'abord, ils se bornèrent à piller et à se

1. Marinæ tempestis procella nostris servit remigiis. (Abbo Floriacensis.)

2 Wurdon gehorsode. (Chron, saxon. ed. Gibson, pag. 145 et passim.)

retirer ensuite, laissant derrière eux, sur les côtes, 838 à 865.
quelques postes militaires et de petits camps retranchés, pour protéger leur prochain retour; mais bientôt, changeant de tactique, ils s'établirent à demeure fixe, comme maîtres du sol et des habitants, et refoulèrent la race anglaise du nord-est vers le sud-ouest, comme celle-ci avait refoulé l'ancienne population bretonne de la mer de Gaule vers l'autre mer [1].

Les rois de mer qui attachèrent leur nom aux événements de cette grande invasion, sont : Raghenar, Lodbrog et ses trois fils Hubbo-Ingvar et Alfden. Le surnom du père, qui signifie *pantalon de cuir*, lui vint de ce qu'il portait, comme les simples matelots scandinaves, de larges hauts-de-chausses de peau de chèvre ayant le poil en dehors. Fils d'un Norvégien et de la fille du roi de l'une des îles danoises, il avait obtenu, soit de gré, soit de force, la royauté de toutes ces îles; mais la fortune lui devint contraire; il perdit ses possessions territoriales; et alors, armant des vaisseaux et rassemblant une troupe de pirates, il se fit *roi de mer*. Ses premières courses eurent lieu dans la Baltique et sur les côtes de la Frise et de la Saxe; puis il fit de nombreuses descentes en Bre-

1. Chron. sax. ed. Gibson, pag. 72. — Chron. Wallingford, apud script. rer. anglic. ed. Gale.

838 à 865. tagne et en Gaule; toujours heureux dans ses entreprises, qui lui valurent de grandes richesses et un grand renom. Après trente ans de succès obtenus avec une simple flotte de barques, Raghenar, dont les vues s'étaient agrandies, voulut essayer son habileté dans une navigation plus savante, et fit construire deux vaisseaux qui surpassaient en dimension tout ce qu'on avait jamais vu dans le nord. Vainement sa femme Asslanga, avec ce bon sens précautionneux qui, chez les femmes scandinaves, passait pour le don de prophétie, lui remontra les périls où cette innovation l'exposait; il
865. ne l'écouta point, et s'embarqua suivi de plusieurs centaines d'hommes. L'Angleterre était le but de cette expédition d'un nouveau genre; les pirates coupèrent gaiement les câbles qui retenaient les deux navires, et, comme ils disaient eux-mêmes dans leur langage poétique, lâchèrent la bride à leurs grands chevaux marins [1].

Tout alla bien pour le roi de mer et ses compagnons, tant qu'ils voguèrent au large; mais ce fut aux approches des côtes que les difficultés commencèrent. Leurs gros vaisseaux mal dirigés échouèrent et se brisèrent sur les bas-fonds, d'où les

1. Turner's History of the Anglo-Saxons, vol. I, p. 481. — Mallet, Hist. du Danemark, tom. II, pag. 293.

bateaux de construction danoise auraient pu sortir 865.
aisément; les équipages furent contraints de se jeter à terre, privés de tout moyen de retraite. Le rivage où ils débarquèrent ainsi malgré eux était celui du Northumberland; ils s'y avancèrent en bon ordre, ravageant et pillant, selon leur usage, comme s'ils ne se fussent pas trouvés dans une position désespérée. A la nouvelle de leurs dévastations, Ællа, roi du pays, se mit en marche et les attaqua avec des forces supérieures; le combat fut acharné, quoique très-inégal; et Raghenar, enveloppé dans un manteau que sa femme lui avait donné en partant, pénétra quatre fois dans les rangs ennemis. Mais, presque tous ses compagnons ayant succombé, lui-même fut pris vivant par les Saxons. Le roi Ælla se montra cruel envers son prisonnier; non content de le faire mourir, il voulut lui infliger des tortures inusitées. Lodbrog fut enfermé dans un cachot rempli, disent les chroniques, de vipères et de serpents venimeux. Le *chant de mort* de ce fameux roi de mer devint célèbre, comme l'un des chefs-d'œuvre de la poésie scandinave. On l'attribuait, avec peu de fondement, au héros lui-même; mais quel qu'en soit l'auteur, ce morceau porte la vive empreinte du fanatisme de guerre et de religion qui rendait

865. si terribles, au neuvième siècle, les Vikings danois et normands [1].

« Nous avons frappé de nos épées, dans le temps « où, jeune encore, j'allais vers l'Orient apprêter « aux loups un repas sanglant, et dans ce grand « combat où j'envoyai au palais d'Oden tout le « peuple de Heltinghie. De là nos vaisseaux nous « portèrent à Yfa, où nos lances entamèrent les « cuirasses, où nos épées rompirent les boucliers.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai « vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, « près d'un promontoire anglais; une rosée de sang « dégouttait des épées; les flèches sifflaient en « allant chercher les casques : c'était pour moi « un plaisir égal à celui de tenir une belle fille à « mes côtés sur le même siège.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où « j'abattis ce jeune homme, si fier de sa chevelure, « qui dès le matin poursuivait les jeunes filles et « recherchait l'entretien des veuves. Quel est le sort « d'un homme brave, si ce n'est de tomber des « premiers? Celui qui n'est jamais blessé mène une « vie ennuyeuse, et il faut que l'homme attaque « l'homme, ou lui résiste au jeu des combats.

1. Lodbrog's quida. — Mallet, Hist. du Danemark, t. II, pag. 293.

« Nous avons frappé de nos épées; maintenant « j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin « et obéissent aux décrets des fées qui président à « leur naissance. Jamais je n'aurais cru que la « mort dût me venir de cet Ælla, quand je pous- « sais mes planches si loin à travers les flots, « et donnais de tels festins aux bêtes carnassières. « Mais je suis plein de joie en songeant qu'une « place m'est réservée dans les salles d'Oden, et « que là bientôt, assis au grand banquet, nous boi- « rons la bière dans de larges crânes. 865.

« Nous avons frappé de nos épées. Si les fils « d'Asslanga savaient les angoisses que j'éprouve, « s'ils savaient que des serpents venimeux m'en- « lacent et me couvrent de morsures, ils tressail- « leraient tous, et voudraient courir au combat; car « la mère que je leur laisse leur a donné des cœurs « vaillants. Une vipère m'ouvre la poitrine et pé- « nètre jusqu'à mon cœur; je suis vaincu : mais « bientôt, j'espère, la lance d'un de mes fils tra- « versera les flancs d'Ælla.

« Nous avons frappé de nos épées dans cin- « quante et un combats; je doute qu'il y ait parmi « les hommes un roi plus fameux que moi. Dès « ma jeunesse, j'ai versé le sang et désiré une pa- « reille fin. Envoyées vers moi par Oden, les déesses « m'appellent et m'invitent; je vais, assis aux pre-

865. « mières places, boire la bière avec les dieux. Les « heures de ma vie s'écoulent, mais c'est en riant « que je mourrai [1]. »

Ce fier appel à la vengeance et aux passions guerrières, chanté premièrement dans une cérémonie funèbre, courut ensuite de bouche en bouche, partout où Raghenar-Lodbrog avait eu des admirateurs. Non-seulement ses fils, ses parents, ses amis, mais une foule d'aventuriers et de jeunes gens de tous les royaumes du nord y répondirent. En moins
866. d'un an, et sans qu'aucune nouvelle hostile parvînt en Angleterre, huit rois de mer et vingt chefs de second ordre, se confédérant ensemble, joignirent leurs vaisseaux et leurs soldats. C'était la plus grande flotte qui fût jamais partie de Danemark pour une expédition lointaine. Elle devait aborder au Northumberland; mais une méprise des pilotes la porta plus au sud, vers la côte d'Est-anglie [2].

Incapables de repousser un si grand armement, les gens du pays firent aux Danois un accueil pa-

1. Turner's History of the Anglo-Saxons, vol. I, pag. 491. — Mallet, Hist. du Danemark, tome II, pag. 293. — Olai Wormii Litteratura runica.

2. *Est-anglia* : traduction latine du mot saxon *East-engla-land*. — Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol. II, pag. 15.

cifique; et ceux-ci en profitèrent pour amasser des vivres, réunir des chevaux et attendre des renforts d'outre-mer : puis, quand ils se crurent assurés du succès, ils marchèrent sur York, capitale de la Northumbrie, dévastant et brûlant tout sur leur passage. Les deux chefs de ce royaume, Osbert et Ælla, concentrèrent leurs forces sous les murs de la ville, pour livrer une bataille décisive. D'abord les Saxons eurent l'avantage; mais ils se lancèrent avec trop d'imprudence à la poursuite de l'ennemi, qui, s'apercevant de leur désordre, revint sur eux et les défit complètement. Osbert fut tué en combattant, et, par une singulière destinée, Ælla, tombé vivant entre les mains des fils de Lodbrog, expia dans des tortures inouïes le supplice de leur père[1]. 869. 867.

La vengeance était consommée, mais alors une autre passion, celle du pouvoir, se fit sentir aux chefs confédérés. Maîtres d'une partie du pays au nord de l'Humber, et assurés par des messages de la soumission du reste, les fils de Raghenar-Lodbrog résolurent de garder cette conquête. Ils mirent garnison à York et dans les principales villes, distribuèrent des terres à leurs compagnons, et ouvrirent un asile aux gens de tout état qui vien- 867 à 870.

1. Turner's Hist. vol. II, pag. 19.

867 draient des contrées scandinaves pour accroître la
à nouvelle colonie. Ainsi le Northumberland cessa
870. d'être un royaume saxon; il devint le point de ralliement des Danois, pour la conquête du sud de l'Angleterre. Après trois ans de préparatifs, la
870. grande invasion commença. L'armée, conduite par ses huit rois, descendit l'Humber jusqu'à la hauteur de Lindesey, et ayant pris terre, marcha directement du nord au sud, pillant les villes, massacrant les habitants, et brûlant surtout, avec une rage fanatique, les églises et les monastères[1].

L'avant-garde danoise approchait de Croyland (abbaye célèbre, dont le nom figurera plus d'une fois dans cette histoire), lorsqu'elle rencontra une petite armée saxonne qui, à force de courage et de bon ordre, l'arrêta durant un jour entier. C'était une levée en masse de tous les gens du voisinage, commandés par leurs seigneurs et par un moine appelé le frère Toli, qui, avant de se vouer à la retraite, avait porté les armes[2]. Trois rois danois furent tués dans ce combat; mais à

1. Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol. II, p. 24.

2. Summo diliculo, auditis divinis officiis, et sumpto sacro viatico, omnes ad moriendum pro Christi fide patriæque defensione contra barbaros processerunt. Quibus præfuit frater Tolius monachus conversus... (Ingulfi Croyland. Hist. pag. 865-867.)

l'arrivée des autres, les Saxons, écrasés par le nombre, moururent presque tous en défendant leur poste. Quelques-uns des fuyards coururent au monastère annoncer que tout était perdu, et que les païens approchaient. C'était l'heure de matines, tous les moines se trouvaient réunis dans le chœur. L'abbé, homme d'un grand âge, leur parla ainsi : « Que tous ceux d'entre vous qui sont jeunes et « robustes se retirent en lieu de sûreté, emportant « avec eux les reliques des saints, nos livres, nos « chartes et ce que nous avons de précieux. Moi « je resterai ici avec les vieillards et les enfants, « et peut-être qu'avec l'aide de Dieu l'ennemi aura « pitié de notre faiblesse[1]. » 870.

Tous les hommes valides de la communauté partirent au nombre de trente, et, ayant chargé sur un bateau les reliques et les vases sacrés, se réfugièrent dans les marais voisins. Il ne resta au chœur que l'abbé, des vieillards infirmes, dont deux étaient centenaires, et quelques enfants que leurs familles, suivant la dévotion du siècle, faisaient élever sous l'habit monastique. Ils continuèrent le chant des psaumes à toutes les heures prescrites; puis, quand vint celle de la messe, l'abbé se mit à l'autel en habits sacerdotaux. Tous

1. Fleury, Hist. ecclésiastique, tom. XI, p. 283.

870. les assistants reçurent la communion, et presqu'au moment même, les Danois entrèrent dans l'église. Le chef, qui marchait en tête, tua de sa main l'abbé au pied de l'autel, et les soldats saisirent les moines, vieux et jeunes, que la frayeur avait dispersés. Ils les torturaient un à un pour leur faire dire où était caché le trésor, et, sur leur refus de répondre, ils leur coupaient la tête. Au moment où le prieur tomba mort, l'un des enfants, âgé de dix ans, qui l'aimait beaucoup, se mit à l'embrasser, pleurant, et demandant à mourir avec lui. Sa voix et sa figure frappèrent un des chefs danois; ému de pitié, il tira l'enfant hors de la foule; puis lui ôtant son froc et le couvrant d'une casaque danoise : «Suis-moi, dit-il, et ne me quitte plus.» Il le sauva ainsi du massacre; mais aucun autre ne fut épargné. Après avoir inutilement cherché le trésor de l'abbaye, les Danois brisèrent les tombeaux de marbre qui étaient dans l'église, et, furieux de n'y point trouver de richesses, ils dispersèrent les ossements, et mirent le feu à l'église. Ensuite ils se dirigèrent vers l'est sur le monastère de Peterborough[1].

Ce monastère, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture du temps, avait, suivant le style saxon,

1. Ingulfi Croyland. Hist. pag. 867. — Fleury, Hist. ecclésiastique, tom. XI, pag. 284.

des murailles massives, percées de petites fenêtres 870.
à pleins cintres, ce qui le rendait facile à défendre. Les Danois trouvèrent les portes fermées, et furent reçus à coups de flèches et de pierres par les moines et les gens du pays, qui s'étaient renfermés avec eux : au premier assaut, l'un des fils de Lodbrog, dont les chroniques ne disent pas le nom, fut blessé mortellement; mais après deux attaques, les Danois entrèrent de force, et Hubbo, pour venger son frère, tua de sa propre main tous les religieux, au nombre de quatre-vingt-quatre. Les meubles furent pillés, les sépulcres ouverts, et la bibliothèque employée à attiser le feu qui fut mis aux bâtimens : l'incendie dura quinze jours entiers[1].

Pendant une marche de nuit que l'armée fit du côté de Huntingdon, l'enfant qu'un chef danois avait sauvé à Croyland s'échappa, et regagna seul les ruines de son ancienne demeure. Il trouva les trente moines de retour, et occupés à éteindre le feu qui brûlait encore au milieu des décombres. Il leur raconta le massacre avec toutes ses circonstances; et tous, pleins de tristesse, se mirent à la recherche des cadavres de leurs frères. Après plusieurs jours de travail, ils trouvèrent celui de

1. Fleury, Hist. ecclésiastique, tom. XI, pag. 284.

870. l'abbé, sans tête et écrasé par une poutre; tous les autres furent déterrés ensuite, et placés près de l'église dans une même fosse[1].

Ces désastres eurent lieu en partie sur le territoire de Mercie, en partie sur celui d'Estanglie ou des Anglais orientaux. Le roi de ce dernier pays, nommé Edmund, ne tarda pas à porter la peine de l'indifférence avec laquelle, trois ans auparavant, il avait vu l'invasion de la Northumbrie; surpris par les Danois dans sa résidence royale, il fut conduit prisonnier devant les fils de Lodbrog, qui le sommèrent avec hauteur de s'avouer leur vassal. Edmund refusa obstinément; et alors les Danois l'ayant lié à un arbre, se mirent à exercer sur lui leur adresse à tirer de l'arc. Ils visaient aux bras et aux jambes sans toucher le corps, et terminèrent ce jeu barbare en abattant d'un coup de hache la tête du roi saxon. C'était un homme de peu de mérite et de peu de réputation; mais sa mort lui fit obtenir la plus grande renommée qu'il y eût alors, celle de la sainteté et du martyre. Elle fit éclater, pour la première fois, un des traits les plus singuliers du caractère anglo-saxon, le penchant à colorer d'une teinte religieuse l'enthousiasme patriotique, à regarder comme des

1. Fleury, Hist. ecclésiastique, tom. XI, pag. 285.

martyrs ceux qui, dans les malheurs publics, avaient excité la sympathie nationale par de grandes souffrances ou de nobles dévouements[1]. 870.

L'Estanglie, entièrement soumise, devint, comme le Northumberland, un royaume danois, et un but d'émigration pour les aventuriers du nord. Le roi saxon fut remplacé par un roi de mer appelé Godrun, et la population indigène, réduite à une demi-servitude, perdit la propriété de son territoire, et travailla dès-lors pour les étrangers. Cette seconde conquête mit dans un grand péril le royaume de Mercie, qui, entamé dans sa partie orientale, avait les Danois sur deux de ses frontières. Les anciens royaumes d'Est-Sex, Kent et Suth-Sex, n'avaient plus d'existence indépendante; depuis près d'un siècle, ils étaient réunis tous les trois à celui de West-Sex ou des Saxons occidentaux[2]. Ainsi la lutte se trouvait engagée entre deux royaumes danois et deux royaumes saxons. Les rois de Mercie et de West-Sex, long-temps rivaux et ennemis, se liguèrent ensemble pour défendre ce qui restait de pays libre; mais, malgré leurs efforts, tout ce qui était au

1. Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol. II, pag. 33-38.

2. West-seaxna-land. West-seaxna-rice. — Ingulfi Croyland. Hist. pag. 167 à 169.

870. nord de la Tamise fut envahi; la Mercie devint danoise; et des huit royaumes fondés primitivement par les Saxons et par les Angles, il n'en resta plus qu'un seul, celui de West-Sex, qui s'étendait de l'embouchure de la Tamise au golfe où se jette la Saverne.

871. En l'année 871, Ethelred, fils d'Ethelwulf, roi de West-Sex, mourut à la suite d'un combat livré aux Danois, qui venaient de passer la Tamise. Il laissait plusieurs enfants; mais le choix du pays se porta sur son frère Alfred, jeune homme de vingt-deux ans, dont le courage et l'habileté militaire donnaient de grandes espérances [1].

871 à 878. Alfred réussit deux fois, soit en combattant, soit en négociant, à faire sortir les Danois de son royaume; il repoussa les invasions par mer tentées contre ses provinces du sud, et défendit pendant sept ans la ligne de la Tamise. Peut-être qu'aucune armée danoise n'eût jamais franchi de nouveau cette frontière, si le roi et le peuple de West-Sex eussent été bien unis; mais il existait entre eux des germes de discorde d'une nature assez bizarre. Le roi Alfred avait plus étudié qu'aucun de ses compatriotes; il avait parcouru, jeune, les contrées méridionales de l'Europe, et en avait

1. Turner's History of the Anglo-Saxons, vol. II, pag. 40-44.

observé les mœurs; il connaissait les langues savantes et la plupart des livres de l'antiquité. La supériorité de connaissances que ce roi saxon avait acquise lui inspirait une sorte de dédain pour la nation qu'il gouvernait. Il faisait peu de cas des lumières et de la prudence du grand conseil national, qu'on appelait l'assemblée des sages. Rempli des idées de pouvoir absolu qui se présentent si souvent chez les écrivains romains, il avait un désir violent de réformes politiques, et concevait des plans, meilleurs peut-être que les anciennes coutumes anglo-saxonnes, mais manquant de sanction aux yeux d'un peuple qui ne les avait pas souhaités, et ne les comprenait pas. La tradition a vaguement conservé quelques traits sévères du gouvernement d'Alfred[1], et long-temps après sa mort on parlait de la rigueur excessive qu'il avait mise à punir les prévaricateurs et les mauvais juges : quoique cette rigueur eût pour objet l'intérêt de la nation anglo-saxonne, elle ne pouvait être agréable à cette nation, qui alors faisait plus de cas de la vie d'un homme libre que de la régularité dans les affaires publiques.

871 à 878.

D'ailleurs, cette sévérité du roi Alfred envers les grands n'était point accompagnée d'affabilité envers les petits; il les défendait sans paraître

1. Horne, Miroir des justices.

871 à 878. les aimer : leurs suppliques l'importunaient, et sa maison leur était fermée. « Si l'on avait besoin « de son aide, dit un contemporain, soit pour des « nécessités personnelles, soit contre l'oppression « des puissants, il dédaignait d'accueillir et d'é- « couter la plainte; il ne prêtait aucun appui aux « faibles, et les estimait comme néant[1]. »

878. Aussi quand, sept années après son élection, ce roi lettré, devenu odieux sans le savoir et sans le vouloir, eut à repousser une invasion formidable des Danois, et qu'il appela son peuple à la défense du pays, il fut effrayé de trouver des hommes mal disposés à lui obéir, et même peu soucieux du péril commun. Ce fut en vain qu'il envoya par les villes et les hameaux son messager de guerre, portant une flèche et une épée nue, et qu'il publia cette vieille proclamation nationale, à laquelle nul Saxon en état de porter les armes n'avait jamais résisté : « Que quiconque n'est pas « un homme de rien, soit dans les bourgs, soit « hors des bourgs, sorte de sa maison et vienne[2]. »

1. Ille verò noluit eos audire, nec aliquod auxilium impendebat, sed omninò eos nihili pendebat. (Asserius Menevensis, pag. 31, 32.) — Ethelwerdi Historia, p. 847.

2. The wære un-nithing of porte and of uppe-land (Chron. saxon. ed Gibson, pag. 195.) Nithing, nidingr, nichtig, nietig, en anglais moderne, *naughty;* nequam,

Peu d'hommes vinrent; et Alfred se trouva presque seul, entouré du petit nombre d'amis qui admiraient son savoir, et qu'il touchait quelquefois jusqu'aux larmes par la lecture de ses écrits [1]. 878.

A la faveur de cette indifférence de la nation pour le chef qu'elle-même avait choisi, l'ennemi s'avançait rapidement. Alfred, délaissé par les siens [2], à son tour les délaissa, et prit la fuite, dit un vieil historien, abandonnant ses guerriers, ses capitaines, ses vaisseaux, ses trésors, tout son peuple pour sauver sa vie [3]. Il alla, se cachant par les bois et les déserts, jusqu'aux limites du territoire anglais et de la terre des Bretons de Cornouailles, au confluent des deux rivières de Tone et de Parret. Là se trouvait une presqu'île entourée de marais : le roi saxon s'y réfugia, et habita, sous un faux nom, la cabane d'un pêcheur,

nihilum. — Angli nihil miserius æstimant quàm hujusmodi dedecore vocabuli notari. (Mathæus Parisiensis, Variantes, suppl. pag. 10.)

1. Ut audientibus lacrymosus quodammodò suscitaretur motus. (Ethelwerdi Historia, pag. 847.)

2. Despectu suorum. (Asser, Menevensis, pag. 31.) — Certo suorum dissidio. (Wallingford.)

3. His kempen ealle forlet, and his heretogen, and eall his theode. (Mss. in the British museum. Vesp., D. 14.)

878. obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Peu de gens, dans son royaume, savaient ce qui était arrivé de lui [1]; et l'armée danoise y entra sans résistance. Beaucoup d'habitants s'embarquèrent sur les côtes de l'ouest pour chercher un refuge, soit en Gaule, soit dans l'île d'Érin, que les Saxons nommaient l'Irlande [2]; le reste se soumit à payer le tribut et à labourer pour les Danois. Ils ne tardèrent pas à trouver les maux de la conquête mille fois pires que ceux du règne d'Alfred, qui, dans le moment de la souffrance, leur avaient paru insupportables; ils regrettèrent leur premier état et le despotisme d'un roi né parmi eux [3].

De son côté, le roi Alfred réfléchissait dans le malheur, et méditait sur les moyens de sauver le peuple, s'il était possible, et de rentrer en grace avec lui. Fortifié dans son île contre une surprise de l'ennemi par des retranchements de terre et de bois, il y menait la vie dure et sauvage, réservée, dans tout pays conquis, au vaincu trop fier pour être esclave, la vie de brigand dans les bois, les marais et les gorges de montagnes. A la tête de

1. Ubì esset, vel quò devenisset. (Asser. Menev.)
2. Ira-land, Ir-land, *Irorum terra.*
3. Chron. saxon. mss. — Asser. Menevensis, p. 30 à 32.

ses amis formés en bandes, il pillait le Danois 878.
enrichi de dépouilles, et à défaut de Danois, le Saxon qui obéissait aux étrangers et les reconnaissait pour maîtres[1]. Ceux que le joug étranger fatiguait, ceux qui s'étaient rendus coupables de lèse-majesté envers le plus fort, en défendant contre lui leurs biens, leurs femmes ou leurs filles, vinrent se ranger sous les ordres du chef inconnu qui refusait de partager la servitude générale. Après six mois d'une guerre de stratagèmes, de surprises et de combats nocturnes, le chef de partisans résolut de se nommer, de faire un appel à tout le pays de l'ouest, et d'attaquer ouvertement, sous l'étendard anglo-saxon, le principal camp des Danois. Ce camp était situé à Éthandun, sur la frontière des provinces de Wilts et de Sommerset, près d'une forêt appelée Sel-wood ou le Grand-bois[2]. Avant de donner le signal décisif, Alfred voulut observer lui-même la position des étrangers; il entra dans leur camp sous l'habit d'un joueur de harpe, et divertit par des chan-

1. Nihil enim habebat quo uteretur, nisi quod à paganis aut etiam à christianis, qui se paganorum subdiderant dominio, clàm aut palàm subtraheret. (Asser. pag. 30.)

2. Près de la ville de Frome; les environs s'appellent encore Woodland.

878. sons saxonnes l'armée danoise, dont le langage différait peu du sien[1]; il se promena au milieu des tentes, et à son retour, changeant d'emploi et de caractère, il envoya des messagers dans toute la contrée d'alentour, assignant pour rendez-vous aux Saxons qui voudraient s'armer et combattre, un lieu nommé la Pierre d'Egbert[2], sur la lisière orientale du Grand-bois, et à quelques milles de distance du camp ennemi[3].

Durant trois jours consécutifs, des hommes armés, partis de toutes les directions, arrivèrent au lieu assigné, un à un, ou par petites bandes. Chaque nouveau venu était salué du nom de frère, et accueilli avec une joie vive et tumultueuse. Quelques bruits de cette agitation parvinrent au camp des Danois; ils démêlèrent autour d'eux l'apparence d'un grand mouvement; mais, comme il n'y avait point de traître, leurs informations furent incertaines, et, ne sachant précisément où l'insurrection devait commencer, ils ne firent aucune manœuvre, et doublèrent seulement leurs postes extérieurs. Ils ne tardèrent pas à voir flotter la bannière de West-Sex, qui portait la figure d'un

1. Lingua Danorum anglicanæ loquelæ vicina est. (Script. rerum danicar. tom. IV, pag. 26.)

2. Egberhtes-stane.

3. Ingulfus Croyland. — Willelmus Malmesb. p. 43.

cheval blanc. Alfred attaqua leurs redoutes d'Éthandun, par le côté le plus faible, les en chassa, et, comme s'exprime une chronique saxonne, resta maître du champ du carnage [1]. 878.

Une fois dispersés, les Danois ne se rallièrent plus, et Godrun, leur roi, fit ce que faisaient souvent dans le péril les gens de sa nation, il promit, si les vainqueurs voulaient renoncer à le poursuivre, de se faire baptiser, lui et les siens, et de se retirer sur ses terres d'Estanglie, pour y habiter paisiblement. Le roi saxon, qui n'était point assez fort pour faire la guerre à outrance, accepta ces offres de paix. Godrun et les autres capitaines 879.
païens jurèrent, sur un bracelet consacré à leurs dieux [2], de recevoir fidèlement le baptême. Le roi Alfred servit de père spirituel au chef danois, qui endossa, sur sa cotte de mailles, la robe blanche des néophytes, et repartit, avec les débris de ses troupes, pour le pays d'où il était venu, et d'où il s'engageait à ne plus sortir. Les limites des deux populations furent fixées par un traité définitif, juré, comme porte son préambule, par Alfred roi, Godrun roi, tous les sages anglo-saxons et

1. Loco funeris dominatus est. — *Wæl-stead.* (Chronic. saxon. Gibson.)

2. On tham halgan beage. (Chronic. saxon. Gibson, pag. 83.)

879 à 883. tout le peuple danois[1]. Ces limites étaient, au sud, le cours de la Tamise jusqu'à la petite rivière de l'Éa, qui s'y jette en avant de Londres; au nord et à l'est, la rivière d'Ouse et la grande voie construite par les Bretons, et reconstruite de nouveau par les Romains, que les Saxons nommaient Wetlinga-street, le chemin des fils de Wetla[2].

Les Danois cantonnés dans les villes de la Mercie et sur le pays au nord de l'Humber, ne se crurent point liés par le pacte d'Alfred et de Godrun. Ainsi la guerre ne cessa point sur la frontière septentrionale du territoire de West-sex. Les anciens royaumes de Suth-sex[3] et de Kent, délivrés de la servitude

1. Ælfred kyning and Guth-run kyning and ealles Angel-kynnes witan, and eal seo theod the on east-englum beoth. (Wilkins, Leges anglo-saxon. p. 47.) Dans quelques actes latins, Alfred traduit son titre de kyning par le mot de *dux* : Ego Elf-red dux. (Charta sub anno 888. Gloss. saxonic. ed. Lyc.)

2. Strata quam filii regis Wethle straverunt. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 432.) Le mot avait en apparence cette signification; mais il est plus probable que wetlinge-street n'était que la corruption saxonne du breton *Gwyddelinsarn*, qui signifie le chemin des Gaëls (des Irlandais); nom fort convenable à une route qui conduisait de Douvres à la côte de Chester.

3. Al. Suth-seaxna-land, Suth-seax; par corruption Sussex.

étrangère, proclamèrent également Alfred comme 883.
libérateur et comme roi. Nulle voix ne s'éleva contre lui, ni dans son propre pays, où son ancienne impopularité était effacée par ses nouveaux services, ni dans ceux que ses prédécesseurs avaient soumis par conquête à leur domination[1]. La partie de l'Angleterre que les Danois n'occupaient point forma dès-lors un seul Etat; et ainsi disparut pour jamais l'ancienne division du peuple anglais en plusieurs peuples, en autant de peuples qu'il y avait eu de bans d'émigrés partis des îles et des rivages de la Germanie[2]. Le flot des invasions danoises avait renversé pour jamais les lignes de forteresses qui s'élevaient auparavant entre chaque royaume et les royaumes voisins; à un isolement quelquefois hostile succéda l'union que produisent des malheurs communs et des espérances communes.

Du moment que fut abolie la grande séparation 883 à
du pays anglo-saxon en royaumes, les autres di- 885.
visions territoriales prirent une importance qu'elles n'avaient point eue jusque-là, et c'est en effet depuis ce temps que les historiens commencent à

1. Hunc ut redemptorem suscepêre multi. (Ethelwerdi Historia, pag. 846.)

2. Eald-seax; vetus Saxonia, Anglorum antiqua patria. (Chron. saxon. et latin. passim.)

883 à 885. faire mention des *skires*, *scires*, *shires*, ou fractions de royaumes[1], des *centaines*, et des *dizaines* de familles[2], circonscriptions locales aussi vieilles en Angleterre que l'établissement des Angles, mais qui devaient être peu remarquées, tant qu'il se trouva au-dessus d'elles une plus large circonscription politique. L'usage de compter les familles comme de simples unités, et de les agréger ensemble par collection de dix ou de cent, pour former des districts et des cantons, se retrouve chez tous les peuples d'origine teutonique. Si cette institution joue un grand rôle dans les lois qui portent le nom d'Alfred, ce n'est point qu'il l'ait inventée, c'est, au contraire, que la trouvant enracinée au sol de l'Angleterre, et presque uniformément répandue sur tous les pays qu'il réunit sans violence au royaume de West-sex, il y eut pour lui nécessité d'en faire la principale base de ses dispositions d'ordre public. Il n'établit, à proprement parler, ni les dizaines et les centaines de familles, ni les chefs municipaux, appelés dizainiers et centeniers[3], ni même cette forme de procédure qui, modifiée par l'action du temps, a donné naissance

1. *Skeren, schæren, scheren*; en anglais moderne, *to share*, couper, diviser.

2. Hundred, tything.

3. Tything-menn, hundredarii.

au jury. Tout cela existait chez les Saxons et les Angles antérieurement à leur émigration. 883 à 885.

Le roi de West-sex acquit, depuis son second avénement, tant de célébrité comme brave, et surtout comme sage, qu'il est difficile de retrouver dans l'histoire les traces de la défaveur nationale dont il avait d'abord été frappé. Sans cesser de veiller au maintien de l'indépendance reconquise, Alfred trouva des heures pour ces études qu'il aimait toujours, mais sans les préférer aux hommes à qui il en destinait le fruit. Il nous reste de lui plusieurs morceaux de vers et de prose, remarquables par une certaine richesse d'imagination et ce luxe de figures qui est le caractère distinctif de l'ancienne littérature germanique[1]. Alfred passa le reste de sa vie entre ces travaux et la guerre. Le serment que lui avaient prêté les Danois de l'Estanglie, d'abord sur le bracelet d'Oden, et ensuite sur la croix du Christ, fut violé par eux, à la première apparition d'une flotte de pirates sur leur 885.
côte. Ils saluèrent les nouveaux venus comme des frères : l'entraînement des souvenirs et de la sympathie nationale leur fit quitter les champs qu'ils labouraient, et détacher du poteau enfumé leur grande hache de bataille, ou la massue hérissée de

1. Voyez l'Histoire des Anglo-Saxons de Sharon Turner, vol. II.

885 à 893 pointes de fer, qu'ils nommaient l'*étoile du matin*[1]. Peu de temps après, sans violer aucun traité, les Danois des rives de l'Humber descendirent vers le sud pour se joindre, avec les hommes de l'Est-anglie, à l'armée du fameux roi de mer Hasting, qui prenant, comme disaient les poètes du nord, l'Océan pour demeure[2], passait sa vie à naviguer du Danemark aux îles Orcades, des Orcades en Gaule, de Gaule en Irlande, et d'Irlande en Angleterre.

Hasting trouva les Anglais sous la conduite du roi Alfred, bien préparés à le recevoir en ennemi et non en maître. Il fut défait dans plusieurs batailles; une partie de son armée en déroute se retira chez les Danois du Northumberland, une autre partie s'incorpora aux Danois de l'est. Ceux qui avaient fait quelque gain dans leurs courses de terre et de mer devinrent bourgeois dans les villes, et colons dans les campagnes; les plus pauvres radoubèrent leurs navires, et suivirent le chef infatigable à de nouvelles expéditions. Ils passèrent le détroit de la Gaule, et remontèrent le cours de la Seine[3]. Hasting, du haut de son vaisseau, ral-

1. Morgen-stern.

2. Incolitatque mare. (Ermoldi Nigelli carmen. Script. rerum danicar. tom. I, pag. 400.)

3. Mare transivit, et applicuit in ostium Sequanæ fluminis. (Asser. Menevensis, pag. 72.)

liait sa troupe au son d'un cor d'ivoire qu'il portait 893
au cou, et que les habitants de la Gaule surnom- à
maient le tonnerre[1]. Du moment que ces sons ré- 901.
doutés se faisaient entendre au loin, le serf gaulois quittait la glèbe du champ où il était attaché, pour s'enfuir avec son mince bagage au fond de la forêt voisine, et le noble frank, saisi de la même terreur, levait les ponts de son château fort, courait au donjon faire la revue des armes, et ordonnait d'enfouir le tribut en argent qu'il avait levé sur la banlieue[2].

A la mort du bon roi Alfred, son fils Edward[3], 901.
qui s'était distingué dans la guerre contre Hasting, fut élu par les chefs et les sages anglo-saxons[4]. Un
des fils du frère aîné prédécesseur d'Alfred eut la 901
hardiesse de protester contre le choix national, au à
nom de ses droits héréditaires. Cette prétention 905.
fut non-seulement repoussée, mais de plus regardée comme un outrage à la loi du pays, et le grand

1. Tuba illi erat eburnea, tonitruum nuncupata. (Dudo, de Sancto-Quintino.)

2. Willelmus Malmesb. pag. 44. — Ethelwerdi Historia, pag. 846. — Ingulfus Croyland. p. 871.

3. Al. Ead-weard. Ed, heureux; ward, gardien.

4. To kynge gecuron. (Chron. saxon.) — Asser. pag. 72.

901 à 905. conseil prononça le bannissement d'Ethelwald[1], fils
d'Ethelred. Celui-ci, au lieu d'obéir à la sentence
légalement portée contre lui, se jeta, avec quelques-
uns de ses partisans, dans la ville de Vimborn, sur
la côte du sud-ouest, jurant de la garder ou de
périr[2]. Mais il ne tint pas son serment; à l'ap-
proche de l'armée anglaise, il s'enfuit sans combat,
et courut chez les Danois du Northumberland se
faire païen et pirate avec eux. Ils le prirent pour
chef contre ses compatriotes. Ethelwald envahit le
territoire anglo-saxon; mais il fut vaincu et tué
905 à 924. dans les rangs des étrangers. Alors le roi Edward
prit l'offensive contre les Danois; il reconquit sur
eux les côtes de l'est, depuis l'embouchure de la
Tamise jusqu'au golfe de Boston, et les enferma
dans leurs provinces du nord, par une ligne de
924 à 927. forteresses bâties en avant du cours de l'Humber[3].
Son successeur Éthelstan[4] passa l'Humber, prit la
ville d'York, et força les colons de race scandi-
nave à jurer, selon la formule, de vouloir tout ce

1. Al. Æthel-weald. Ethel, noble; weald, wald, walt, puissant, gouvernant.

2. Chron. saxon. Gibson, p. 100. — Henrici Hunting. pag. 352.

3. Chron. saxon. Gibson, p. 100-109.

4. Æl. Athelstan. Superlatif saxon de Ethel, noble.

qu'il voudrait[1]. L'un des chefs des Danois vaincus 924
fut conduit avec honneur dans le palais du roi à 927.
saxon et admis à sa table; mais quatre jours de vie paisible suffirent pour le dégoûter; il s'enfuit, gagna la mer, et remonta sur un vaisseau de pirate, aussi incapable, dit l'ancien historien, de vivre hors de l'eau qu'un poisson[2].

L'armée anglaise s'avança jusqu'aux bords de 927
la Tweed, et le Northumberland fut ajouté aux à 934.
terres de la domination d'Ethelstan, qui, le premier, régna sur toute l'Angleterre. Dans l'ardeur de cette conquête, les Anglo-Saxons franchirent leur ancienne limite du nord[3], et troublèrent par une invasion les enfants des Pictes et des Scots, et la peuplade de vieux Bretons qui habitait le val de la Clyde[4]. Il se forma une ligue offensive entre
ces diverses nations et les Danois, qui vinrent 934.
d'outre-mer pour délivrer leurs compatriotes de la domination des hommes du sud. Olaf, fils de Sithrik, dernier roi danois de la Northumbrie,

1. Chron. saxon. Gibson, pag. 109.

2. In aquâ sicut piscis vivere assuetus. (Willelm. Malmesb. pag. 50.) — Chron. saxon. Gibson. — Ethelwerdi Hist. p. 847. — Scriptores rerum danicarum. — Ingulf. Croyl. pag. 871.

3. Voyez liv. I, pag. 97.

4. Ibid. pag. 95.

934. devint le généralissime de cette confédération, où l'on voyait réunis aux hommes venus de la Baltique les Danois des Orcades, les Galls des Hébrides armés du long sabre à deux mains qu'ils appelaient *glay-more* ou le grand glaive, les Galls du pied des monts Grampiens, et les Cambriens de Dumbarton et du Galloway[1] portant des piques longues et minces. La rencontre des deux armées se fit au nord de l'Humber, dans un lieu nommé en saxon Brunan-burgh ou le Bourg des Fontaines. La victoire se décida pour les Anglais, qui forcèrent les confédérés à regagner péniblement leurs vaisseaux, leurs îles et leurs montagnes. Ils nommèrent cette journée, le jour du grand combat[2], et la chantèrent dans des poëmes nationaux, dont quelques fragments subsistent encore.

« Le roi Éthelstan, le chef des chefs, celui qui « donne des colliers aux braves, et son frère, le « noble Edmund, ont combattu à Brunan-burgh « avec le tranchant de l'épée. Ils ont fendu le « mur des boucliers; ils ont abattu les guerriers « de renom, la race des Scots et les hommes des « navires.

1. En latin *Galwidia*.

2. Undè, usquè ad præsens, bellum prænominatur magnum. (Ethelwerdi Historia, p. 848.) — Willelm. Malmesb. p. 48-50. — Ingulf. Croyland. p. 37.

« Olaf s'est enfui avec peu de gens, et il a « pleuré sur les flots. L'étranger ne racontera « point cette bataille, assis à son foyer, entouré « de sa famille; car ses parens y succombèrent, et « ses amis n'en revinrent pas. Les rois du nord, « dans leurs conseils, se lamenteront de ce que « leurs guerriers ont voulu jouer au jeu du car- « nage avec les enfants d'Edward. 934.

« Le roi Ethelstan et son frère Edmund retour- « nent sur les terres de Ouest-sex. Ils laissent « derrière eux le corbeau se repaissant de cadavres, « le corbeau noir au bec pointu, et le crapeau à « la voix rauque, et l'aigle affamé de chair, et le « milan vorace, et le loup fauve des bois.

« Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans « cette île, jamais plus d'hommes n'y périrent par « le tranchant de l'épée, depuis le jour où les « Saxons et les Angles vinrent de l'est à travers « l'Océan, où ils entrèrent en Bretagne, ces nobles « artisans de guerre, qui vainquirent les Welsches [1] « et prirent le pays [2]. »

Éthelstan fit payer cher aux Cambriens du sud le secours que leurs frères du nord avaient donné 934 à 937.

1. Wealh, weallise, welsch, est le nom générique donné par les Teutons aux hommes de race celtique ou romaine.

2. Chron. saxon. ed. Gibson, p. 112-114.

934 à 937. à ses ennemis; il ravagea le territoire des Gallois, leur imposa des redevances, et le roi d'Aberfraw, comme s'expriment de vieux actes, paya au roi de Londres le tribut en argent, en bœufs, en faucons et en chiens de chasse[1]. Les Bretons de la Cornouaille furent chassés de la ville d'Exeter qu'ils habitaient alors en commun avec les Anglais[2]. Cette population fut refoulée vers le midi jusqu'au-delà du cours de la rivière de Tamer, qui devint alors, et qui est encore aujourd'hui la limite du pays de Cornouaille. Ethelstan se vantait, dans ses chartes, d'avoir subjugué tous les peuples étrangers à la race saxonne qui habitaient l'île de Bretagne[3]. Il donna un Norwégien pour gouverneur aux Anglo-Danois de la Northumbrie; c'était Erik, fils de Harald, vieux pirate qui se fit chrétien pour obtenir un commandement. Le jour de son baptême, il jura de garder et de défendre le North-
937. umberland contre les païens et les pirates[4]; de roi de mer qu'il était, il devint roi de province,

1. Lois d'Howell Dda. liv. III, chap. 2, p. 199.

2. Quam id temporis æquo cum Anglis jure habitabant. (Willelmus Malmesburiensis, p. 50.)

3. Dugdale Monasticon anglic. tom. I, p. 140.

4. Contra Danos aliosque piratas tuiturus. (Snorre Heimskringla, tom. I, pag. 127.)

comme s'exprimaient les Scandinaves[1]. Mais cette 937.
dignité trop pacifique cessa promptement de lui plaire, et il remonta sur ses vaisseaux. Après quelques années d'absence, il revint visiter les Northumbriens, qui le reçurent avec joie, et le prirent de nouveau pour chef, sans l'aveu du roi
Edred[2], successeur du fils d'Ethelstan. Ce roi mar- 946.
cha contre eux, et les força d'abandonner Erik, qui, à son tour, pour se venger de leur désertion, vint les attaquer avec cinq chefs de corsaires du Danemark, des Orcades et des Hébrides. Il périt dans le premier combat avec les cinq rois de mer ses alliés. Cette fin glorieuse pour un Scandinave fut célébrée par les Skaldes ou poètes du nord, qui, sans tenir compte du baptême qu'Erik avait reçu chez les Anglais, le placèrent, en idée, dans un tout autre paradis que celui des chrétiens.

« Il m'est venu un songe, dit le panégyriste du « pirate, je me suis vu, au point du jour, dans la « salle du Valhalla[3], préparant tout pour la récep- « tion des hommes tués dans les batailles.

« J'ai réveillé les héros de leur sommeil; je les « ai engagés à se lever, à ranger les bancs, à dis-

1. Theod-kynning, fylkes-kyning, folkes-king.

2. Heureux conseiller.

3. *Valhalla* signifie palais des morts.

946. « poser les coupes à boire, comme pour l'arrivée
« d'un roi.

« D'où vient tout ce bruit? s'écrie Bragg; d'où « vient que tant d'hommes s'agitent et que l'on « remue tous les bancs? C'est qu'Erik doit venir, « répond Oden; je l'attends. Qu'on se lève, qu'on « aille à sa rencontre.

« Pourquoi donc sa venue te plaît-elle davantage « que celle d'un autre roi? C'est qu'en beaucoup de « lieux il a rougi son épée de sang; c'est que son « épée sanglante a traversé beaucoup de lieux.

« Je te salue, Erik, brave guerrier; entre : sois « le bien-venu dans cette demeure. Dis-nous quels « rois t'accompagnent; combien viennent avec toi « du combat?

« Cinq rois viennent, répond Erik, et moi je « suis le sixième[1]. »

946 à 955. Le territoire des Northumbriens, qui avait jusque-là conservé son ancien titre de royaume, le perdit alors, et fut divisé en plusieurs provinces. Le pays situé entre l'Humber et la Tees fut nommé province d'York; en saxon, Everwik-shire. Le reste du pays, jusqu'à la Tweed, garda le nom général de Northumbrie, *Northan-humbra-land*, quoiqu'on y distinguât plusieurs circonscriptions diverses, telles que la terre des Cambriens, *Cum-*

1. Torfæi, Hist. Norweg. lib. IV, cap. 10.

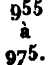
bra-land, près du golfe de Solway; la terre des montagnes de l'ouest, *West-moringa-land;* enfin, la Northumbrie proprement dite, sur les bords de la mer orientale, entre les fleuves de Tyne et de Tweed. Les chefs northumbriens, sous l'autorité supérieure des rois anglo-saxons, conservèrent le titre danois qu'ils avaient porté depuis l'invasion : on continua de les appeler Iarls, ou Eorls selon l'orthographe saxonne. C'est un mot dont on ignore la primitive signification, et que les Scandinaves appliquaient à toute espèce de commandant, soit militaire, soit civil, qui agissait comme lieutenant du chef suprême, appelé Kyng ou Kyning. Par degrés, les Anglo-Saxons introduisirent ce titre nouveau dans leurs territoires du sud et de l'ouest, et en firent la qualification du magistrat à qui fut délégué le gouvernement des grandes provinces, appelées autrefois royaumes, avec la suprématie sur tous les magistrats locaux, sur les préfets des shires, *shire-gerefas* ou *shire-reves;* sur les préfets des villes, *port-reves;* sur les anciens du peuple, *eldermenn.* Ce dernier titre avait été, avant celui d'*eorl*, le nom générique des grandes magistratures anglo-saxonnes; il fut dès-lors abaissé d'un degré, et ne s'étendit plus qu'aux juridictions inférieures et aux dignités municipales.

946 à 955.

946 à 955. La plupart des Danois, nouveaux citoyens de l'Angleterre, se firent chrétiens pour cesser de paraître étrangers. Plusieurs prirent, moyennant quelques concessions de terre, le titre et l'emploi de défenseurs perpétuels des églises, qu'ils avaient autrefois brûlées. Il y en eut même qui entrèrent dans les ordres ecclésiastiques, et firent profession d'un rigorisme dur et sombre, qui rappelait, sous d'autres formes, la rudesse de leur premier état[1].

955 à 975. Dans la révolution qui réunit l'Angleterre tout entière, de la Tweed au cap de Cornouailles, en un seul et même corps politique, le pouvoir des rois, devenus monarques, s'accrut en force à mesure qu'il s'étendit, et devint, pour chacune des populations nouvellement réunies, plus pesant que n'avait été jadis l'ancien pouvoir de ses rois particuliers. L'association des provinces anglo-danoises aux provinces anglo-saxonnes attira nécessairement sur ces dernières quelque chose du régime sévère et ombrageux qui devait peser sur les autres, parce qu'elles étaient peuplées d'étrangers soumis malgré eux. Les mêmes rois, exerçant à la

1. Summus pontifex Odo, vir grandævitatis maturitate fultus et omnium iniquitatum inflexibilis adversarius. (Vita Dunstani, in collect. Baronii.) — Chron. saxon. Gibson, pag. 114, 115 et seq.



fois au nord le droit de conquête, et au midi celui 955 à 975. de souveraineté légale, se laissèrent bientôt entraîner à confondre ces deux caractères de leur puissance, et à distinguer faiblement l'Anglo-Danois de l'Anglo-Saxon, l'étranger de l'indigène, le sujet de l'homme pleinement libre. Ces rois conçurent d'eux-mêmes et de leur puissance une opinion exagérée; ils s'entourèrent d'une pompe jusqu'alors inconnue : ils cessèrent d'être populaires, comme l'étaient leurs prédécesseurs, qui, prenant le peuple pour conseiller en toutes choses[1], le trouvaient toujours prêt à faire ce que lui-même avait délibéré. De là naquirent pour l'Angleterre de nou- 975 à 980. velles causes de faiblesse. Toute grande qu'elle parût désormais, sous des chefs dont les titres d'honneur remplissaient plusieurs lignes[2], elle était réellement moins capable de résister à un ennemi extérieur, qu'au temps où, réduite à peu de provinces, mais gouvernée sans faste et sans despotisme, elle voyait en tête de ses lois nationales ces simples mots : Moi, Alfred, roi des Saxons de l'ouest[3]....

1. Ræde, rædegifan gerædnesse. Voyez les préambules des lois anglo-saxonnes, in Hickesii Thesauro linguarum septentrionalium.

2. Dugdale, Monasticon anglican. tom. I, pag. 140.

3. Ego Alfredus, occidentalium Saxonum rex.

975 Les habitants danois de l'Angleterre, soumis,
à
980. non sans regret, à des rois étrangers pour eux, tournaient constamment leurs regards vers la mer, espérant que chaque brise leur amènerait des libé-
980. rateurs et des chefs de leur ancienne patrie. Cette attente ne fut pas longue, et, sous le règne d'Ethelred, fils d'Edgar, les descentes des hommes du nord en Bretagne, qui n'avaient jamais complètement cessé, reprirent tout à coup un caractère
988. menaçant. Sept vaisseaux de guerre abordèrent sur le rivage de Kent, et pillèrent l'île de Thanet; trois autres vaisseaux, se dirigeant vers le sud, ravagèrent les lieux voisins de Southampton, et des troupes de débarquement parcoururent et occupèrent sur plusieurs points la côte orientale.
991 L'alarme se répandit jusqu'à Londres : Ethelred
à
993. convoqua aussitôt le grand conseil national; mais, sous ce roi nonchalant et fastueux, l'assemblée ne se composait guère que d'évêques et de courtisans, plus disposés à flatter leur prince qu'à lui donner de sages avis [1]. Se conformant à l'aversion du roi pour toute mesure prompte et énergique, ils crurent éloigner les Danois en leur offrant une somme,

1. Rex pulchrè ad dormiendum factus. (Willem. Malmesb. p. 68.) Rex imbellis, imbecillis, monachum potiùs quàm militem actione prætendens. (Vita Elfegi, Anglia sacra, tom. II, pag. 131.)

équivalente au profit que ces pirates s'étaient promis de leur invasion en Angleterre. Il existait, sous le nom d'argent danois, *dane gheld*, un impôt levé de temps en temps pour l'entretien des troupes qui gardaient les côtes contre les corsaires scandinaves [1]. Ce fut cet argent même qu'on proposa, sous forme de tribut, aux nouveaux envahisseurs : ceux-ci n'eurent garde de refuser, et le premier paiement fut de dix milles livres, qu'ils reçurent sous la condition de quitter l'Angleterre. Ils partirent en effet, mais revinrent bientôt plus nombreux, afin d'obtenir une plus forte somme. Leur flotte remonta le fleuve de l'Humber, et en dévasta les deux rives. Les habitants saxons des provinces voisines accoururent en armes à leur rencontre ; mais, sur le point d'en venir aux mains, trois de leurs chefs, Danois d'origine, les trahirent et passèrent à l'ennemi. Tout ce qu'il y avait en Northumberland de Danois nouvellement convertis fit amitié et alliance avec les païens venus des bords de la Baltique [2].

991 à 993.

1. Dæne-geld, dæne-geold, en latin *Danegeldum*. Ex unaquaque hyda 12 denarios ad conducendos eos qui piratarum irruptioni obviarent. (Leges anglo saxon. Wilkins.)

2. Chron. saxon. Gibson, pag. 126. — Ingulf. Croyl. p. 890. — Johannis Brompton, p. 877 à 889. — Eadmeri Novorum historia, p. 4. — Willelmus Malmesb. pag. 68 à 69.

994 à 1002. Bientôt les vents du printemps amenèrent dans la Tamise une flotte de quatre-vingts vaisseaux conduits par deux rois, Olaf de Norwège et Sven[1] de Danemark, dont le second, après avoir reçu le baptême, était retourné au culte d'Oden. Ces deux rois, en signe de prise de possession, firent planter une lance en terre, et en jetèrent une autre dans le courant du premier fleuve qu'ils traversèrent[2]. Ils marchaient, dit un vieil historien, escortés par le fer et le feu, leurs compagnons ordinaires[3]. Ethelred, à qui la conscience de son impopularité faisait craindre de rassembler une armée[4], proposa encore une fois de l'argent aux ennemis, s'ils voulaient se retirer en paix; ils de-
1002. mandèrent vingt-quatre mille livres, que le roi leur paya sur-le-champ, satisfait de leurs promesses et de la conversion d'un chef danois, qui reçut en grande cérémonie, dans l'église de Winchester, le baptême, auquel un de ses pareils pré-

1. Sven, sweinn, sweyn, swayn, un jeune homme.

2. Conjecta in undas lancea, monimenti gratiâ. (Script. rer. danic.)

3. Cum ducibus solitis marte et vulcano. (Jo. Brompton, pag. 883.)

4. Formidine meritorum nullum sibi fidelem metuens. (Willelmus Malmesburiensis, p. 69.)

tendait avec dérision s'être présenté au moins vingt fois[1]. 1002.

La trêve des envahisseurs fut loin d'être paisible; dans les lieux de leurs cantonnements, ils outragèrent les femmes et tuèrent les hommes[2]. Leur insolence et leurs excès, irritant au dernier 1003. point le ressentiment des indigènes, amenèrent bientôt un de ces actes de vengeance nationale, qu'il est également difficile de condamner et de justifier, parce qu'un instinct noble, la haine de l'oppression, s'y mêle à des passions atroces. Par suite d'une grande conspiration, formée sous les yeux et avec la connivence des magistrats et des officiers royaux, les Danois de la dernière invasion, hommes, femmes et enfants, furent tous, le même jour et à la même heure, assaillis et tués dans leurs logements, par leurs hôtes et leurs voisins[3]. Ce massacre, qui fit grand bruit, et dont les circonstances odieuses servirent dans la suite de prétexte aux ennemis de la nation anglaise,

1. Monachus Sancti Galli, inter scriptores rerum franc. pag. 134. — Johan. Brompton, p. 879. — Chron. saxon. Gibson, pag. 126 et suiv.

2. Jam post pacem factam uxores et filias vi opprimere præsumpserunt. (Mathæi Westmonast. Flores histor. pag. 201.)

3. Mulieres cum liberis. (Ibid.)

1003. eut lieu en l'année 1003, le jour de Saint-Brice. Il ne s'étendit point sur les provinces du nord et de l'est, où les Danois, anciennement établis, et devenus cultivateurs ou bourgeois, formaient la majorité de la population; mais tous les nouveaux conquérants, à l'exception d'un très-petit nombre, périrent, et avec eux une des sœurs du roi de Danemark. Afin de tirer vengeance de ce meurtre, et de punir ce qu'il nommait la trahison du peuple anglais, le roi Sven assembla une armée beaucoup plus nombreuse que la première, et dans laquelle, si l'on en croit un ancien auteur, il ne se trouvait pas un seul esclave, pas un affranchi, pas un vieillard, mais dont chaque combattant était libre, fils d'homme libre et dans la vigueur de l'âge[1].

1004. Cette armée s'embarqua sur des vaisseaux de haut bord, dont chacun portait une marque distinctive qui en désignait le commandant. Les uns avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, d'hommes, en cuivre doré; les autres portaient au haut des mâts des oiseaux déployant leurs ailes et tournant avec le vent; les flancs des navires étaient peints de diverses couleurs, et des

1. Nullus servus, nullus ex servâ libertus. (Emmæ reginæ Anglorum Encomium, p. 166.) — Chron. saxon. Gibson, p. 127 et suiv.

boucliers de fer poli y étaient suspendus en file[1]. 1004.
Le vaisseau du roi avait la forme allongée d'un serpent, dont la tête avançait à la proue, et dont la queue se recourbait à la poupe; on l'appelait, à cause de cela, le Grand-Dragon[2]. A leur débar- 1004 à
quement sur la côte d'Angleterre, les Danois, 1006.
formés en bataillons, déployèrent un drapeau de soie blanche, au milieu duquel était brodé un corbeau ouvrant le bec et battant des ailes[3]. Dans tous les lieux où ils passaient, ils mangeaient gaiement le repas préparé à regret pour eux; et, à leur départ, ils tuaient l'hôte et brûlaient le logis[4].

Ils enlevaient partout les chevaux, et se faisant cavaliers, suivant la tactique de leurs prédécesseurs, ils marchaient rapidement à travers le pays, se présentaient tout à coup, lorsqu'on les croyait loin, surprenaient les châteaux et les villes. En peu de temps ils eurent conquis toutes les provinces du sud-est, depuis l'embouchure de l'Ouse jusqu'à la baie de Southampton. Le roi Ethelred,

1. Reginæ Emmæ Encomium, pag. 166.

2. Snorre's Heimskringla, tom. II, pag. 294.

3. Corvus hians ore excutiensque alas. (Reg. Emmæ Encomium, p. 170.)

4. Reddebant hospiti cædem, hospitio flammam. (Henrici Hunting. Hist. pag. 260.)

1004 à 1006. qui n'était jamais prêt à combattre, n'imaginait d'autre ressource que celle d'acheter à prix d'argent des trêves de quelques jours, et cette politique l'obligeait à charger le peuple d'impôts toujours croissants [1]. Ceux des Anglais qui avaient le bonheur d'être préservés du pillage des Danois n'échappaient point aux exactions royales, et sous cette forme, ou sous l'autre, ils étaient certains de se voir tout enlever.

1006 à 1012. Pendant que ceux qui gouvernaient l'Angleterre faisaient ainsi leur pacte avec l'étranger aux dépens du peuple, il y eut un homme qui, bien que puissant dans le pays, aima mieux mourir que d'autoriser cette conduite par son exemple. C'était l'archevêque de Canterbury, nommé Elfeg. Prisonnier des Danois, après le siège de sa ville métropolitaine, et traîné de campements en campements à la suite de leurs bagages, il resta long-temps dans les chaînes sans prononcer le mot de rançon. Les Danois se lassèrent les premiers, et proposèrent à leur captif de lui rendre la liberté au prix de trois mille pièces d'or, s'il voulait prendre l'engagement de conseiller au roi Ethelred de leur donner une somme quadruple. « Je ne possède point « tant d'argent, répondit l'archevêque, et je ne

1. Ingulfus Croyland. p. 890-891. — Willelmus Malmesburiensis, p. 68.

« veux rien coûter à qui que ce soit, ni rien con- 1006 à
« seiller à mon roi contre l'honneur du pays[1]. » Il 1012.
déclara hautement qu'il n'accepterait de personne aucun présent pour sa rançon, et défendit à ses amis de rien solliciter, disant que ce serait trahison de sa part que de payer les ennemis de l'Angleterre. Les Danois, plus avides d'argent que du sang de l'archevêque, renouvelaient souvent leurs demandes. « Vous me pressez en vain, leur répétait Elfeg, « je ne suis pas homme à fournir aux dents des « païens de la chair de chrétien, et ce serait le faire « que de vous livrer ce que les pauvres ont amassé « pour vivre[2]. »

1012. Les Danois perdirent enfin patience, et un jour qu'il leur était venu du midi des tonneaux de vin dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser après le repas, ils voulurent se donner le plaisir de mettre en jugement l'archevêque. On le leur amena garotté sur un mauvais cheval, au lieu où se tenait ordinairement le conseil de

1. Me nil contra patriæ decus regi suasurum. (Vita Elfegi, in Angliâ sacrâ, tom. II, pag. 132.)

2. Christianorum carnes paganis dentibus conterendas... quod paupertas ad vitam paraverat. (Vita Elfegi, etc. p. 238. — Eadmeri nov. Historia, p. 4. — Ingulfus Croylandensis, p. 891. — Johannis Brompton, pag. 890.

1012. guerre et le tribunal de l'armée; les chefs et les guerriers de distinction étaient assis sur de grosses pierres qui formaient un large cercle, et non loin de là se trouvait un tas énorme d'ossements, de mâchoires et de cornes de bœufs, débris de la cuisine du camp[1]. Aussitôt que le prélat saxon eut été introduit au milieu du cercle, un grand cri s'éleva de toutes parts : « De l'or, évêque, de l'or, ou « nous allons te faire jouer un rôle qui te rendra « fameux dans le monde[2]. » Elfeg répondit avec calme : « Je vous offre l'or de la sagesse, qui est de « renoncer à vos superstitions, et de vous convertir « au vrai Dieu; que si vous méprisez mon conseil, « sachez que vous périrez comme Sodome, et ne « prendrez point racine en ce pays. » A ces mots, qui leur parurent une menace et une insulte pour leur religion, les prétendus juges quittèrent leurs sièges, et se jetant sur l'archevêque, le renversèrent par terre en le frappant du dos de leurs haches; plusieurs coururent vers l'amas d'os et de cornes, dont ils s'armèrent; puis, écartant la foule qui entourait le Saxon, ils les firent pleuvoir sur lui. L'archevêque essaya en vain de se mettre à genoux pour prier, et tomba bientôt à demi mort;

1. Ossibus et boum cornibus. (Chron. saxon. Gibson, pag. 142.)

2. Aurum, episcope, aurum. (Vita Elfegi, p. 140.)

il fut achevé par un soldat qu'il avait converti et baptisé la veille, et qui, par une compassion barbare, lui fendit la tête d'un coup de hache, afin de terminer ses souffrances. Les meurtriers voulurent d'abord jeter le cadavre dans un bourbier voisin; mais les Anglo-Saxons, qui honoraient Elfeg comme un martyr du Christ et de la patrie, achetèrent son corps au prix d'une grosse somme d'argent, et l'ensevelirent à Londres[1]. 1012.

Cependant le roi Ethelred pratiquait sans scrupule ce que l'archevêque de Canterbury, au péril de sa propre vie, avait refusé de lui conseiller. Un jour ses collecteurs de taxes[2] levaient des tributs pour les Danois, le lendemain les Danois se présentaient eux-mêmes et taxaient pour leur propre compte[3]. A leur départ, les agents royaux revenaient encore, et traitaient les malheureux habitants plus durement que la première fois, les appelant traîtres et pourvoyeurs de l'ennemi[4]. Le vrai pourvoyeur des Danois, Ethelred, lassa enfin

1. Chron. saxon. Gibson, p. 142. — Johan. Brompton, p. 890, 891.

2. Exactores regii. (Ingulf. Croyl. p. 890.)

3. Misit Turkillus danicus comes exactores suos. (Ingulf. Croyl. p. 891.)

4. Tanquam patriæ proditorem et Danorum provisorem. (Ibid.)

1012. la patience du peuple qui l'avait fait roi pour la défense commune. Quelque dure que fût la domination étrangère, on trouva plus facile de s'y résigner tout d'un coup, que d'attendre, au milieu des souffrances, sous un roi sans courage et sans
1013. vertu, le moment d'un esclavage inévitable. Plusieurs des provinces du centre se soumirent volontairement aux Danois; Oxford et Winchester ouvrirent bientôt leurs portes; et Sven, s'avançant dans le pays de l'ouest jusqu'au golfe de la Saverne, prit le titre de roi de toute l'Angleterre, sans aucune opposition[1]. Effrayé de l'abandon général, Ethelred s'enfuit dans la petite île de Wight, et de là passa le détroit pour aller en Gaule demander asile au frère de sa femme, chef d'une des provinces occidentales voisines de l'embouchure de la Seine[2].

En se mariant à une femme étrangère, Ethelred avait conçu l'espoir d'obtenir des parents puissants de son épouse quelque secours contre les Danois; mais il fut trompé dans son attente. Ce mariage, qui devait procurer des défenseurs à l'Angleterre[3],

1. Rex plenarius; fullne kyning. (Chron. saxon. Gibson.)

2. Ibid, pag. 144. — Willelm. Malmesb. p. 169. — Henrici Hunting. pag. 362.

3. Ad majorem securitatem regni sui. (Jo. Brompton, pag. 883.)

n'amena d'outre-mer que des solliciteurs d'emplois 1013.
et des ambitieux avides d'argent et de dignités. Toutes les villes dont la garde avait été remise à ces étrangers, furent les premières rendues aux Danois[1]. Par un hasard assez singulier, le prince résidant en Gaule, dont le roi d'Angleterre avait recherché l'alliance comme un appui dans sa lutte contre les forces de la Scandinavie, était lui-même d'origine scandinave, et fils d'un ancien chef de pirates, conquérant de la province gauloise que sa postérité gouvernait; le chef de cette nouvelle dynastie, après avoir long-temps ravagé ce pays, y avait fixé ses compagnons de piraterie, et fondé avec eux un Etat, qui de leur nom s'appelait *Normandie*, ou terre des Normands[2].

La Normandie était contiguë, du côté du sud, au territoire des réfugiés Bretons, et du côté de l'est elle touchait au vaste pays dont elle avait été démembrée, à la Gaule septentrionale, qui avait pris un nouveau nom, celui de France, depuis l'établissement des Franks. Les descendants de ces émigrés de la Germanie y habitaient encore, après

1. Henrici Hunting. pag. 360. — Rogerii de Hoved Annales, pag. 429.

2. Quam Northmanniam Northmanni vocaverunt, eo quod de Norwegiâ egressi essent. (Script. rer. northmannicar. p. 7.)

1002 à 1013. cinq siècles, séparés des indigènes gaulois, moins par les mœurs et l'idiome que par la condition sociale. L'empreinte de la distinction des races se retrouvait dans celle des états, et dans les qualifications qui servaient à la marquer. Pour désigner la liberté civile, au dixième siècle, il n'y avait, dans la langue parlée en France, d'autre mot que celui de *Frankise* ou *Franchise*[1], selon les dialectes, et *Franc* signifiait à la fois libre, puissant et riche.

496 à 801. Pour fonder à ce point la prédominance de la population conquérante, il n'eût peut-être pas suffi de la seule invasion des enfants de Mérowig et de la conversion de leurs rois au catholicisme. Moins de trois siècles après leur établissement en Gaule, ces terribles envahisseurs étaient presque devenus Gaulois; les rois issus de Chlodowig, aussi peu offensifs que leurs aïeux s'étaient montrés farouches, bornaient leur ambition à faire bonne chère, et à se promener doucement en char[2]. Mais alors il existait entre le Rhin et la forêt des Ardennes, sur le territoire que les Franks nommaient *Oster-rike*, ou royaume d'Orient, une population chez qui le caractère teutonique avait mieux résisté à

1. En latin, *frankisia, franchisia*; en langue moderne, *franchise*.

2. Plaustro bobus trahentibus vectus. (Annales Fuldenses. Script. fr. tom. II, p. 676.)

l'influence des mœurs méridionales. Venue la dernière à la conquête de la Gaule, exclue de la possession des riches provinces et des grandes cités du midi, elle aspirait à en usurper sa part, et même à supplanter dans leur domination les Franks du *Neoster-rike* ou du royaume occidental [1]. Ce hardi projet, long-temps poursuivi avec des chances diverses, s'accomplit enfin au huitième siècle; et, sous la forme extérieure d'une révolution de palais, il y eut une véritable invasion des Franks austrasiens contre les Franks neustriens. Un second partage de terres eut lieu dans presque toute la Gaule; il s'éleva une seconde race de rois, étrangers à la première, et la conquête, en se renouvelant, prit un caractère plus durable.

496 à 801.

Ce ne fut pas tout; l'activité guerrière des Franks, éveillée par cette grande impulsion, les poussa dans tous les sens hors de leurs anciennes limites; ils firent des conquêtes vers le Danube et l'Elbe, au-delà des Pyrénées et des Alpes. Maître de la Gaule et des deux rives du Rhin, de l'ancien territoire de la confédération saxonne, et d'une partie des pays slaves, de l'Italie presque entière et du nord de l'Espagne, le second prince de la nouvelle dynastie, Karle, surnommé le Grand, échangea son titre

1. Voyez les *Lettres sur l'Hist. de France*, deuxième édition, Lettre X.

801. de roi contre celui d'empereur ou de César, aboli en Occident depuis plus de trois siècles. C'était un homme d'une activité infatigable, et doué de ce génie administratif qui va de l'ensemble aux plus petits détails, et que, par une singularité remarquable, on voit reparaître presque identiquement le même aux époques les plus différentes. Mais ce génie, malgré toutes ses ressources, ne pouvait, sans l'action des siècles, fondre en un seul corps tant de nations, diverses d'origine, de mœurs et de langage, sous une apparence d'union;
801 à 814. l'isolement naturel subsista, et pour empêcher l'empire de se dissoudre dès sa création, il fallut que le grand empereur y portât sans cesse la main. Tant qu'il vécut, les peuples du continent occidental restèrent agrégés sous sa vaste domination, étrangère pour tous, hors un seul; mais ils commencèrent à rompre cette union factice, aussitôt que Charlemagne fut descendu, en habits impériaux, dans le caveau sépulcral d'Aix-la-Chapelle.

Un mouvement spontané de révolte agita presqu'à la fois les nations associées malgré elles. La Gaule tendit à se séparer de la Germanie, et l'Italie à s'isoler de toutes les deux. Chacune de ces grandes masses d'hommes, en s'ébranlant, entraîna dans sa cause la portion du peuple conquérant qui habitait au milieu d'elle, comme domi-

natrice du sol, et avec des titres de puissance 814
et d'honneur, soit latins, soit germaniques [1]. à
Les Franks tirèrent l'épée contre les Franks, les 841.
frères contre les frères, les pères contre les fils.
Trois des petits-fils de Karle, surnommé le Grand, 841.
se livrèrent bataille entre eux, au centre de la Gaule, l'un à la tête d'une armée de Gaulois et de Gallo-Franks, l'autre suivi des Italiens, le troisième des Teutons et des Slaves [2]. La querelle domestique des rois issus du César frank n'était qu'un reflet de la querelle des peuples, et c'est pour cette raison même qu'elle fut si longue et si opiniâtre. Les rois firent et défirent vingt partages de cet empire, que les peuples voulaient dissoudre; ils se prêtèrent l'un à l'autre des serments en langue tudesque et en langue romane vulgaire [3]; puis ils les rompirent aussitôt, ramenés, presque malgré eux, à la discorde, par la turbulence des masses que ne pouvait satisfaire aucun traité.

C'est au milieu de ce désordre, lorsque la guerre 841
civile régnait d'un bout à l'autre de l'immense à
empire de Karle-le-Grand, que les Vikings da- 870.

1. Duces, comites, judices, missi, præfecti, præpositi; grafen, mark-grafen, land-grafen, tun-grafen, herizogen, skepen, sens-skalken, maen-skalken, etc.

2. A Fontenai, *Fontanetum*, près d'Auxerre.

3. Nithardi Historia; inter script. rer. francic. t. VI.

841 à 870. nois ou Normands (car ce dernier nom prévalut en Gaule) vinrent affliger ce pays d'invasions réitérées. Ils faisaient un genre de guerre tout nouveau, et qui aurait déconcerté les mesures les mieux prises contre une agression ordinaire. Leurs flottes de bateaux à voiles et à rames entraient par l'embouchure des fleuves, et les remontaient souvent jusqu'à leur source, jetant alternativement sur les deux rives des bandes de pillards intrépides et disciplinés. Lorsqu'un pont ou quelque autre obstacle arrêtait cette navigation, les équipages tiraient leurs navires à sec, les démontaient, et les charriaient jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé l'obstacle. Des fleuves ils passaient dans les rivières, et puis d'une rivière dans l'autre, s'emparant de toutes les grandes îles, qu'ils fortifiaient pour en faire leurs quartiers d'hiver et y déposer, sous des cabanes rangées en files, leur butin et leurs captifs.

Attaquant ainsi à l'improviste, et, lorsqu'ils étaient prévenus, faisant retraite avec une extrême facilité, ils parvinrent à dévaster des contrées entières, au point que, selon l'expression des contemporains, on n'y entendait plus un chien aboyer. Les châteaux et les lieux forts étaient le seul refuge contre eux; mais à cette première époque de leurs irruptions, il y en avait peu, et les murs

mêmes des anciennes villes romaines tombaient en ruines. Pendant que les riches seigneurs de terres flanquaient leur manoir de tours crénelées, et l'entouraient de fossés profonds, les habitants du plat pays émigraient en masses de leurs villages, et allaient à la forêt voisine camper sous des huttes défendues par des abatis et des palissades. Mal protégés par les rois, les ducs et les comtes du pays, qui souvent traitaient avec l'ennemi pour eux seuls et aux dépens des pauvres, les paysans s'animaient quelquefois d'une bravoure désespérée, et, avec de simples bâtons, ils affrontaient les haches des Normands[1]. D'autres fois, voyant toute résistance inutile, abattus et démoralisés, ils renonçaient à leur baptême pour détourner la fureur des païens, et, en signe de leur initiation au culte des dieux du nord, ils mangeaient de la chair d'un cheval immolé en sacrifice. Cette apostasie ne fut point rare dans les lieux les plus exposés au débarquement des pirates; leurs bandes mêmes se recrutèrent de gens qui avaient tout perdu par leurs ravages; et d'anciens historiens assurent que le fameux roi de mer Has-

841 à 870.

1. Adversùs quos nullus rex, nullus dux, nullus defensor surrexit qui eos expugnaret. (Histoire de Bretagne de dom Lobineau, pièces justificatives, tom. II, pag. 45.)

841 à 870. ting était fils d'un laboureur des environs de Troyes.

Près d'un siècle s'écoula entre la première et la dernière descente des Normands en Gaule, et dans cet intervalle s'accomplit, au milieu de malheurs de tout genre, le démembrement de l'empire des Franks. Non-seulement on vit se détacher du territoire gaulois les pays que des limites naturelles en séparaient anciennement; mais, au sein même de ce territoire, il se fit une division partielle, d'après les convenances géographiques, les traditions locales, les différences de langage ou de dialecte. La Bretagne, restée indépendante sous la première dynastie franke, et assujettie sous la seconde, commença ce mouvement, et redevint un État séparé dès la première moitié du neuvième siècle. Elle eut des princes nationaux, affranchis de toute suzeraineté étrangère, et même des princes conquérants, qui enlevèrent au petit-fils de Charlemagne les villes de Rennes, de Vannes et de Nantes. Cinquante ans plus tard, l'ancien royaume des Visigoths, le pays compris entre la Loire, le Rhône et les Pyrénées, après s'être long-temps, et avec des chances diverses, débattu contre la domination franke, devint, sous le nom d'Aquitaine ou de Guienne, une souveraineté distincte; tandis que, de l'autre côté du Rhône, une nouvelle souverai-

neté se formait de la Provence unie à la partie méridionale de l'ancien royaume des Burgondes. En même temps les provinces voisines du Rhin, où le flot des invasions germaniques avait apporté l'idiome tùdesque, élevaient une barrière politique entre elles et le pays de langue romane. Dans l'espace intermédiaire laissé par ces nouveaux Etats, c'est-à-dire entre la Loire, la Meuse, l'Escaut et la frontière bretonne, se trouvait resserré le royaume des Gallo-Franks, ou la France. Son étendue était exactement la même que celle du Neoster-rike, ou de la Neustrie des anciens Franks; mais le nom de Neustrie ne se donnait plus alors qu'à la côte maritime la plus occidentale, de même que son corrélatif Oster-rike, ou Austrasie, qui autrefois s'appliquait à la Germanie entière, fut insensiblement relégué sur les rives du Danube.

841 à 870.

Ce nouveau royaume de France, véritable berceau de la France moderne, contenait une population mélangée, germaine sous un aspect, et sous l'autre gauloise ou romane : aussi les peuples étrangers lui donnaient-ils des noms différents, selon le point de vue d'où ils la considéraient. Les Italiens, les Espagnols, les Anglais et les nations scandinaves ne voyaient que des Franks dans la Gaule; mais les Allemands, revendiquant pour eux-mêmes ce noble nom, le refusaient à leurs

841 à 870. voisins occidentaux, qu'ils appelaient *Wallons* ou *Welsches*[1]. Dans l'intérieur du pays, on faisait à cet égard une autre distinction : le possesseur de terres qui habitait au milieu de ses vassaux et de ses colons, uniquement occupé d'armes ou de chasse, et qui menait ainsi un genre de vie conforme aux habitudes des anciens Franks, prenait le titre de *franc-homme*, ou celui de *baron*, empruntés tous deux à la langue de la conquête[2]. Quant à ceux qui, n'ayant pas de manoir seigneurial, habitaient en masse, à la manière romaine, les villes, les bourgs ou les hameaux, ils tiraient de cette circonstance une qualification particulière; on les appelait *villains*, ou *manans*[3]. Il y avait des villains réputés libres, et des villains serfs de

1. Alamani et cæteri transrhenani populi magìs propriè se Francos appellari jubent, et eos quos nos putamus Francos, Galwalas, antiquo vocabulo, quasi Gallos romanos, appellant. (Willelm. Malmesb. Hist. p. 25.)

2. Vivere, habitare, succedere more Francorum... Francus homo. (Glossaire de Ducange.)— Bar, Bearn, Beairn, beorn, un homme, un enfant mâle. (Gloss. de Wachter.) De là viennent les mots romans, bers, bernez, bernage.

3. *Villani, manentes, coloni*. Le mot *villa*, que les Romains n'employaient que pour désigner une maison de campagne, signifia de bonne heure, dans les langues néo-latines, toute espèce de lieux habités.

la glèbe ; mais la liberté des premiers, toujours menacée ou envahie par les seigneurs, était faible et précaire. Tel était le royaume de France, relativement à son étendue et aux deux grandes classes d'hommes qui l'habitaient, lorsqu'il subit une grande invasion de pirates septentrionaux, qui devait être la dernière de toutes, et en clore la longue série par un démembrement territorial. Pour remonter jusqu'à la cause de cet événement célèbre, il faut entrer dans l'histoire du Nord. 841 à 870.

Vers la fin du neuvième siècle, Harald Harfager, c'est-à-dire aux beaux cheveux, roi d'une partie de la Norwège, étendit par la force des armes son pouvoir sur tout le pays, dont il fit un seul royaume. Cette destruction de plusieurs petits Etats anciennement libres n'eut point lieu sans résistance; non-seulement le terrain fut vivement disputé, mais, après la conquête, beaucoup d'hommes préférèrent s'expatrier, et mener sur mer une vie errante, plutôt que d'obéir à un roi étranger. La plupart de ces déshérités infestaient les mers du nord, ravageaient les côtes et les îles, et travaillaient à exciter des soulèvements parmi leurs compatriotes. Ainsi l'intérêt politique fit bientôt du conquérant de la Norwège l'ennemi le plus acharné des pirates. Avec une flotte nombreuse, il les poursuivit le long de toutes les côtes de son royaume, 870 à 895.

870 à 895. et jusque dans les parages des Orcades et des Hébrides, coulant bas leurs vaisseaux, et ruinant les postes qu'ils avaient établis dans plusieurs îles de l'Océan. En outre, il interdit par des lois sévères dans ses Etats la piraterie, et toute espèce d'exactions à main armée[1].

C'était un usage immémorial parmi les Vikings d'exercer sur toutes les côtes, sans distinction de pays, un droit qu'ils nommaient *strandhug*, ou presse des vivres. Lorsqu'un équipage, dont les provisions de bouche tiraient à leur fin, apercevait sur le rivage quelques troupeaux gardés par peu de monde, les pirates débarquaient en force, s'emparaient des animaux, les tuaient, les dépeçaient, et se ravitaillaient ainsi sans payer, ou en donnant le moins possible. Le *strandhug* était le fléau des campagnes, et la terreur des paysans; souvent on l'avait vu exercer par des gens qui ne faisaient point métier de la piraterie, mais auxquels leur puissance et leur richesse assuraient l'impunité[2].

Il y avait à la cour du roi Harald, parmi les *Jarles*, ou chefs du premier rang, un certain Bog-

1. Histoire du Danemark, par Mallet, t. I, p. 222.

2. Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France, par M. Depping, tom. II, chap. 8.

hen-vald, que le roi aimait beaucoup, et qui 870
l'avait servi avec zèle dans toutes ses expéditions. à 895.
Boghen-vald avait plusieurs fils, tous connus pour leur bravoure, et dont le plus renommé s'appelait Rolf ou Roll, par une sorte d'euphonie commune à beaucoup de noms teutoniques. Il était d'une taille si haute, que, ne trouvant dans la petite race du pays aucun cheval à son usage, il cheminait toujours à pied, ce qui le faisait surnommer *Gangue-Roll*, c'est-à-dire Roll-le-marcheur. Un jour que le fils de Roghen-vald, avec de nombreux compagnons, revenait d'une croisière dans la Baltique, avant d'aborder en Norwège, il relâcha dans la province de Vighen; et là, soit par besoin de vivres, soit pour profiter de l'occasion, il
exerça le droit de *strandhug*. Le hasard voulut 895.
que le roi Harald se trouvât dans les environs, et reçût les plaintes des paysans; sans considérer quel était l'auteur du délit, il fit assembler aussitôt un *thing*, ou grand conseil de justice, pour juger Roll d'après la loi. Avant que l'accusé parût devant l'assemblée, qui devait lui appliquer la peine du bannissement, sa mère courut auprès du roi et lui demanda grace; mais Harald fut inexorable. Alors cette femme, inspirée par la colère et par le sentiment maternel, se mit à improviser, comme il arrivait souvent aux Scandinaves quand ils étaient

895. vivement émus. S'adressant au roi, elle lui dit en vers : « Tu chasses du pays, et tu traites en en- « nemi un homme de noble race; écoute donc ce « que je t'annonce : il est dangereux d'attaquer le « loup, et quand on l'a une fois mis en colère, « gare aux troupeaux qui vont dans la forêt[1]. »

Malgré ces menaces un peu énigmatiques, la sentence fut prononcée, et Roll, se voyant banni à perpétuité, assembla quelques vaisseaux, et cingla vers les Hébrides. Ces îles avaient servi de refuge à une partie des Norwégiens, émigrés par suite des conquêtes du roi Harald. Presque tous étaient des gens de haute naissance, et d'une grande réputation militaire. Le nouvel exilé s'associa avec eux pour des entreprises de piraterie; ils réunirent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux, et en formèrent une flotte assez nombreuse, qui n'obéissait point à un seul chef, mais à tous les confédérés, et où Roll n'avait d'autre prééminence que celle de son mérite et de son nom[2].

Partie des Hébrides, la flotte doubla la pointe de l'Ecosse, et, se dirigeant vers le sud-est, entra en Gaule par l'embouchure de l'Escaut; mais

1. Histoire des expéditions des Normands, pièces justificatives, tom. II, pag, 318. — Mallet, Histoire du Danemark, tom. I, pag. 222.

2. Histoire des expéditions des Normands, t. II, p. 68.

comme la contrée, naturellement pauvre, et déjà 895.
dévastée à différentes reprises, offrait peu de choses à prendre, les pirates se remirent bientôt en mer. Ayant marché au sud, ils entrèrent dans la Seine, et la remontèrent jusqu'à Jumiéges, à 896. à
cinq lieues de Rouen : c'était le temps où les limites 898.
du royaume de France venaient d'être définitivement fixées, et resserrées entre la Loire et la Meuse. Aux longues révolutions territoriales qui avaient déchiré ce royaume succédait une révolution politique dont le but, réalisé un siècle plus tard, était l'expulsion de la seconde dynastie des rois franks [1]. Le roi des Français, descendant de Karle-le-Grand, et nommé Karle comme son aïeul, seule ressemblance qu'il eût avec lui, disputait alors la couronne à un compétiteur dont les ancêtres ne l'avaient jamais portée. Tour à tour vainqueurs ou vaincus, le roi d'ancienne race et le roi par élection étaient maîtres alternativement; mais ni l'un ni l'autre n'avaient assez de pouvoir pour protéger le pays contre une invasion étrangère : toutes les forces du royaume étaient employées, de part et d'autre, à soutenir la guerre civile; aussi, aucune armée ne se présenta pour arrêter les nou-

1. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre XII, seconde édition.

896 à 898. veaux pirates, et les empêcher de piller et d'incendier les deux rives de la Seine.

Le bruit de leurs dévastations parvint bientôt à Rouen, et y jeta la terreur. Les habitants n'attendaient aucun secours, et désespéraient de pouvoir défendre seuls leurs murailles, ruinées dans les invasions précédentes. Au milieu de ce découragement général, l'archevêque de Rouen, nommé Franke ou Francon, homme prudent et ferme, prit sur lui de sauver la ville, en capitulant avec l'ennemi avant la première attaque [1].

Sans s'inquiéter de la haine souvent cruelle que les païens du nord témoignaient pour le clergé chrétien, l'archevêque se rendit au camp près de Jumiéges, et parla au chef normand avec le secours d'un interprète. Il dit et fit si bien (tant promit, tant donna), dit un vieux chroniqueur, qu'il conclut une trève avec Roll et ses compagnons, leur garantissant l'entrée dans la ville, et recevant d'eux, en retour, l'assurance de n'y faire aucun mal. Ce fut près de l'église Saint-Morin, à l'un des ports de la Seine, que les Norwégiens abordèrent d'une façon toute pacifique. Après qu'ils eurent amarré leurs vaisseaux, tous les chefs parcoururent

1. Frankes un archevesque, ki à Roem esteit, etc. (Fragments du roman de Rou par Robert Wace, publiés par M. Pluquet, pag. 24.)

la ville en différents sens; ils en examinèrent avec 896
attention les remparts, les quais, les fontaines, et, à
la trouvant à leur gré, ils résolurent d'en faire leur 898.
place d'armes, et le chef-lieu de leur nouvel établissement[1].

Après cette prise de possession, les chefs normands, avec leur principal corps de troupes, continuèrent de remonter la Seine. A l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière d'Eure, ils établirent un camp fortifié, pour attendre l'arrivée d'une armée française qui se dirigeait alors contre eux. Le roi Karle, ou Charles, comme on disait en langue romane, se voyant un moment seul maître du royaume, voulait tenter un grand effort, et repousser la nouvelle invasion : les troupes conduites par un certain Ragnenold, ou Reghauld, qui avait le titre de duc de France, prirent position sur la rive droite de l'Eure, à quelque distance du camp des Normands. Parmi les comtes qui avaient levé bannière pour obéir aux ordres du roi et combattre les païens, se trouvait un païen converti, le fameux roi de mer Hasting. Vingt ans auparavant, las de courir les aventures, il avait fait sa paix avec le royaume de France, en acceptant le comté de Chartres. Dans le conseil que tinrent les Français 898.

1. Fragments du roman de Rou, pag. 25.

898 à 900. pour savoir ce que l'on devait faire, Hasting, consulté à son tour, fut d'avis de parlementer avec l'ennemi, avant de risquer une bataille; quoique cet avis fût suspect à plusieurs seigneurs de l'armée, il prévalut, et Hasting partit avec deux personnes qui savaient la langue danoise, pour aller parler aux Normands.

Les trois envoyés suivirent le cours de l'Eure, jusqu'en face de l'endroit où les confédérés avaient élevé leurs retranchements; là, s'arrêtant et élevant la voix de manière à être entendu sur l'autre bord : « Holà, cria le comte de Chartres, braves « guerriers, quel est le nom de votre seigneur?— « Nous n'avons point de seigneur, répondirent les « Normands; nous sommes tous égaux[1]. — Mais « pourquoi êtes-vous venus dans ce pays, et qu'y « voulez-vous faire?—En chasser les habitants ou « les soumettre à notre puissance, et nous faire « une patrie. Mais qui es-tu, toi qui parles si bien « notre langue?—Le comte reprit : N'avez-vous pas « entendu parler de Hasting, le fameux pirate, « qui courut les mers avec tant de vaisseaux, et fit « tant de mal à ce royaume ?—Sans doute, répliquèrent les Normands. Hasting a bien commencé, « mais il a fait une mauvaise fin. — N'avez-vous

1. Quo nomine vester senior fungitur? Responderunt: nullo. (Dudo de Sancto-Quintino, pag. 76.)

« donc pas envie de vous soumettre au roi Charles, 898
« qui vous offre des fiefs et des honneurs, sous à
« condition de foi et de service?—Nullement, nul- 900.
« lement; nous ne nous soumettrons à personne, et « tout ce que nous pourrons conquérir nous appar- « tiendra sans réserve: vas le dire au roi, si tu veux[1].»

De retour au camp, Hasting apporta cette réponse, et dans la délibération qui suivit, il conseilla de ne point s'aventurer à forcer les retranchements des païens : « Voilà un conseil de traître, » s'écria un seigneur nommé Rolland; et plusieurs autres répétèrent le même cri. Le vieux roi de mer, soit par indignation, soit qu'il ne fût pas tout-à-fait sans reproches, quitta aussitôt l'armée, et abandonna même son comté de Chartres, sans qu'on sût où il était allé. Mais ses prédictions se vérifièrent : à l'attaque du camp retranché, les troupes furent entièrement défaites, et le duc de France périt de la main d'un pêcheur de Rouen, qui servait dans l'armée norwégienne.

Libres de naviguer sur la Seine, Roll et ses compagnons la remontèrent jusqu'à Paris, et firent le siége de cette ville, sans pouvoir s'en emparer. Un des principaux chefs ayant été pris par les assiégés, pour le racheter ils conclurent avec le roi Charles une trève d'un an, durant laquelle ils allèrent ra-

1. Willelmi Gemetisensis, lib. II, cap. 10.

898 à 900. vager les provinces du nord, qui avaient cessé d'être françaises. A l'expiration de la trêve, ils retournèrent en hâte vers Rouen, et, partant de cette ville, allèrent surprendre Bayeux qu'ils enle-
900. vèrent d'assaut, et dont ils tuèrent le comte, avec une partie des habitants. Ce comte, nommé Bérenger, avait une fille d'une grande beauté, qui, dans le partage du butin, échut à Roll, et que le Scandinave prit pour femme, sans mariage, à la manière de son pays[1].

Evreux et plusieurs autres villes voisines tom-
900 à 911. bèrent ensuite au pouvoir des Normands, qui étendirent ainsi leur domination sur la plus grande partie du territoire auquel on donnait le vieux nom de Neustrie. Guidés par un certain bon sens politique, ils cessaient de se montrer cruels lorsqu'ils ne trouvaient plus de résistance, et se contentaient d'un tribut, levé régulièrement sur les villes et sur les campagnes. Le même bon sens les détermina à créer un chef suprême, investi d'une autorité permanente; le choix des confédérés tomba sur Roll, « dont ils firent leur roi, » dit un ancien chroniqueur; mais ce titre qu'on lui donnait peut-être dans la langue du nord, ne tarda pas à être remplacé par les titres français de

1. Histoire des expéditions des Normands, tom. II, pag. 84.

duc ou de comte. Tout païen qu'il était, le nouveau duc se rendit populaire auprès des habitants indigènes. Après l'avoir maudit comme un pirate, ils l'aimèrent comme un protecteur, dont le pouvoir les garantissait à la fois de nouvelles attaques par mer, et des maux que la guerre civile causait dans le reste de la France[1]. 900 à 911.

Devenus puissance territoriale, les Normands firent aux Français une guerre mieux soutenue, et, pour ainsi dire, plus méthodique. Ils se liguèrent avec d'autres Scandinaves, probablement Danois d'origine, qui occupaient l'embouchure de la Loire, et convinrent de piller simultanément tout le territoire compris entre ce dernier fleuve et la Seine. La dévastation s'étendit jusqu'en Bourgogne et en Auvergne. Paris, attaqué pour la seconde fois, résista ainsi que Chartres, Dijon et d'autres lieux forts; mais une foule de villes ouvertes furent détruites ou saccagées. Enfin, en l'année 912, seize ans après l'occupation de Rouen, les Français de tout état, harassés de ces continuelles hostilités, commencèrent à se plaindre, et à demander que la guerre finît à quelque prix que ce fût; les évêques, les comtes et les barons faisaient au roi des remontrances; les bourgeois et les paysans criaient 911. 912.

1. Histoire des expéditions maritimes des Normands, tom. II, pag. 91.

912. merci sur son passage. Un vieil auteur nous a conservé l'expression des murmures populaires : « Que « voit-on en tout lieu? Des églises brûlées, des « gens tués; par la faute du roi et de sa faiblesse, « les Normands font ce qu'ils veulent dans le « royaume; de Blois à Senlis, pas un arpent de « blé, et nul n'ose labourer ni en prés ni en vignes. « A moins que cette guerre ne finisse, nous aurons « disette et cherté[1]. » Le roi Charles, qu'on surnommait le Simple ou le Sot[2], et à qui l'histoire a conservé le premier de ces noms, eut assez de bon sens dans cette occasion pour écouter la voix du peuple; peut-être aussi, en y cédant, crut-il faire un coup de politique, et s'assurer, par l'alliance des Normands, un appui contre les intrigues puissantes qui tendaient à le détrôner[3]. Il convoqua en grande assemblée ses barons et ses évêques, et leur demanda *aide* et *conseil*, suivant la formule du temps. Tous furent d'avis de conclure une trêve, et de négocier pour la paix.

L'homme le plus capable de mener à bien cette

1. Roman de Rou, par Robert Wace. — Histoire des expéditions des Normands, tom. II, pag. 103.

2. Carolus *simplex*, al. *stultus*, al. *sottus*. (Script. rerum francic.)

3. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre XII.

négociation était l'archevêque de Rouen, qui, malgré la différence de religion, exerçait sur Roll le même genre d'influence que les évêques du cinquième siècle avaient obtenu sur les conquérants de l'empire romain. Ses relations avec les autres évêques et avec les seigneurs de France n'avaient point été interrompues; peut-être même assista-t-il à leurs délibérations; mais, présent ou absent, il se chargea volontiers de porter et de faire valoir leurs offres de paix. L'archevêque alla donc trouver le fils de Roghenvald, et lui dit: « Le roi Charles « vous offre sa fille en mariage, avec la seigneurie « héréditaire de tout le pays situé entre la ri- « vière d'Epte et la Bretagne, si vous consentez à « devenir chrétien, et à vivre en paix avec le « royaume[1]. » 912.

Le Normand ne répondit point cette fois: « Nous « ne voulons obéir à personne; » d'autres idées, une autre ambition que celle d'un coureur d'aventures, lui étaient venues, depuis qu'il gouvernait, non plus une bande de pirates, mais un vaste territoire. Le christianisme, sans lequel il ne pouvait marcher l'égal des grands seigneurs de France, avait cessé de lui répugner, et l'habitude de vivre au

1. Histoire des expéditions des Normands, tom. II, chap. 9.

912. milieu des chrétiens avait éteint le fanatisme du plus grand nombre de ses compagnons : « Les pa-« roles du roi sont bonnes, dit-il à l'archevêque, « mais la terre qu'il m'offre ne me suffit pas ; elle « est inculte et appauvrie; mes gens n'y auraient « pas de quoi vivre en paix. » L'archevêque retourna vers le roi, qui le chargea d'offrir en son nom la Flandre, quoiqu'il n'eût réellement sur ce pays d'autres droits qu'une prétention contestée; mais Roll n'accepta point cette nouvelle proposition, disant que la Flandre était un mauvais pays, boueux et plein de marécages. Alors, ne sachant plus que donner, Charles-le-Simple fit dire au chef normand que, s'il voulait, il aurait en fief la Bretagne, conjointement avec la Neustrie : c'était une offre du même genre que la précédente; car la Bretagne était un Etat libre; la suzeraineté des rois de France ne s'y étendait guère que sur le comté de Rennes, enlevé aux Français par les princes bretons un demi-siècle auparavant. Mais Roll y fit peu d'attention; il ne s'aperçut pas qu'on ne lui donnait encore autre chose qu'une vieille querelle à débattre, et l'arrangement fut accepté [1].

Afin de ratifier le traité de la manière la plus

1. D'Argentré, Histoire de Bretagne. — Histoire des expéditions des Normands, tom. II, pag. 120.

solennelle, le roi de France et le chef des Normands se rendirent, chacun de leur côté, au village de Saint-Clair sur l'Epte. Tous les deux étaient accompagnés d'une suite nombreuse : les Français plantèrent leurs tentes sur l'un des bords de la rivière, et les Normands sur l'autre. A l'heure fixée pour l'entrevue, Roll s'approcha du roi, et demeurant debout, mit ses deux mains entre les siennes, en prononçant la formule : « Dorénavant je suis « votre fidèle et votre homme, et jure de conserver « fidèlement votre vie, vos membres et votre hon- « neur royal. » Ensuite le roi et les barons, donnant au chef normand le titre de comte, jurèrent de lui conserver sa vie, ses membres, son honneur, et tout le territoire désigné dans le traité de paix [1]. 912.

La cérémonie semblait terminée, et le nouveau comte allait se retirer, lorsque les Français lui dirent : « Il est convenable que celui qui reçoit un « pareil don s'agenouille devant le roi, et lui baise « le pied. » Mais le Normand répondit : « Jamais « je ne plierai le genou devant aucun homme, ni « ne baiserai le pied d'aucun homme. » Les seigneurs insistèrent sur cette formalité, qui était un dernier reste de l'étiquette observée jadis à la cour des

1. Willelmi Gemeticensis Hist. lib. II, cap. 17.

912. empereurs franks, et Roll, avec une simplicité malicieuse, fit signe à l'un de ses gens de venir et de baiser pour lui le pied du roi. Le soldat norwégien, se courbant sans plier le genou, prit le pied du roi, et le leva si haut pour le porter à sa bouche, que le roi tomba à la renverse. Peu habitués aux convenances du cérémonial, les pirates firent de grands éclats de rire, et il y eut un moment de tumulte; mais ce bizarre incident ne produisit rien de fâcheux[1].

Deux clauses du traité restaient à remplir, la conversion du nouveau comte ou duc de Normandie, et son mariage avec la fille du roi; il fut convenu que cette double cérémonie aurait lieu à Rouen, et plusieurs des hauts barons de France s'y rendirent pour accompagner la fiancée. Après une courte instruction, le fils de Roghenvald reçut le baptême des mains de l'archevêque, dont il écouta les conseils avec une extrême docilité. Au sortir des fonts baptismaux, le néophyte s'enquit du nom des églises les plus célèbres, et des saints les plus révérés dans son nouveau pays. L'archevêque lui nomma six églises et trois saints : la Vierge, saint Michel et saint Pierre. — « Et dans le voisinage, « reprit le duc, quel est le plus puissant protecteur?

1. Willelmi Gemeticensis Hist. lib. II, cap. 17.

« — C'est saint Denis, répondit l'archevêque. — Eh 912.
« bien! avant de partager ma terre entre mes com-
« pagnons, j'en veux donner une part à Dieu, à
« sainte Marie et aux autres saints que vous venez
« de nommer[1]. » En effet, durant sept jours qu'il porta l'habit blanc des nouveaux baptisés, chaque jour il fit présent d'une terre à l'une des sept églises qu'on lui avait désignées. Ayant repris ses vêtements ordinaires, il s'occupa d'affaires politiques, et du grand partage de la Normandie entre les émigrés norwégiens[2].

Le pays fut divisé au cordeau, disent les anciens chroniqueurs; c'était la manière d'arpenter usitée en Scandinavie. Toutes les terres désertes ou cultivées, à l'exception de celles des églises, furent partagées de nouveau, sans égard aux droits des indigènes. Les compagnons de Roll, chefs ou soldats, devinrent, selon leur grade, seigneurs des villes et des campagnes, propriétaires souverains de domaines grands ou petits. Les anciens propriétaires étaient contraints de s'accommoder à la volonté des nouveaux venus, de leur céder la place s'ils l'exigeaient, ou de tenir d'eux leur propre

1. Fleury, Histoire ecclésiastique, tom. XI, p. 593.

2. Willelmi Gemeticensis Hist. lib. II, cap. 18. — Histoire des expéditions des Normands, tom. II, p. 108.

912. domaine à ferme, ou en vasselage. Ainsi les serfs du pays changèrent de maîtres, et beaucoup d'hommes libres tombèrent dans la servitude de la glèbe. De nouvelles dénominations géographiques résultèrent même de cette répartition de la propriété territoriale, et l'usage attacha dès lors à un grand nombre de domaines les noms propres des guerriers scandinaves qui les avaient reçus en lot[1]. Quoique l'état des gens de métiers et des paysans différât peu en Normandie de ce qu'il était en France, l'espoir d'une plus complète sécurité, et le mouvement de vie sociale qui accompagne d'ordinaire une domination naissante, engagèrent beaucoup d'artisans et de laboureurs à émigrer pour aller s'établir sous le gouvernement du duc Roll. Son nom, que les Français prononçaient Rou, devint populaire au loin; il passait pour le plus grand ennemi des voleurs, et le plus grand justicier de son temps.

Bien que la plupart des Norwégiens, à l'exemple de leur chef, eussent accepté le baptême avec em-

1. Ainsi Angoville, Borneville, Grimonville, Hérouville, etc. étaient les possessions territoriales d'Ansgod, Biorne, Grim, Harald, etc. Les anciennes Chartes présentent ces noms sous une forme plus ou moins correcte. (Histoire des expéditions des Normands, t. II, chap. 9, et pièces justificatives.)

pressement, il paraît qu'un certain nombre d'entre eux s'y refusèrent, et résolurent de conserver les usages de leurs ancêtres. Les dissidents se réunirent pour former une sorte de colonie à part, et se fixèrent aux environs de Bayeux. Peut-être furent-ils attirés de ce côté par les mœurs et le langage des habitants de Bayeux, qui, Saxons d'origine, parlaient encore, au dixième siècle, un dialecte germanique [1]. Dans ce canton de la Normandie, l'idiome norwégien, différant peu du langage populaire, se confondit avec lui, et l'épura en quelque sorte, de manière à le rendre intelligible pour les Danois et les autres Scandinaves [2]. Lorsque après quelques générations, la répugnance des barons normands du Bessin et du Cotentin pour le christianisme eut cédé à l'entraînement de l'exemple, l'empreinte du caractère scandinave se retrouvait encore chez eux d'une manière prononcée. Ils se faisaient remarquer entre les autres seigneurs et chevaliers de la Normandie, par leur extrême turbulence, et par une hostilité presque

912. à 997.

1. Lingua saxonica. (Capitularia Caroli calvi.)

2. Rotomagensis civitas romanâ potiùs quàm daniscâ utitur eloquentiâ, et Baiocensis fruitur frequentiùs daniscâ linguâ quàm romanâ. (Willelmi Gemeticensis Hist. Normann.)

912 à 997. permanente contre le gouvernement des ducs; quelques-uns même affectèrent long-temps de porter sur leurs armes des devises païennes, et d'opposer le vieux cri de guerre des Scandinaves: *Thor aide!* à celui de *Dieu aide!* qui était le cri de Normandie[1].

La paix ne fut pas de longue durée entre les Français et les Normands, et ces derniers profitèrent avec habileté des circonstances pour s'agrandir vers l'est, presque jusqu'au lieu où la rivière d'Oise se réunit à la Seine[2]; au nord, leur territoire avait pour limite la petite rivière de Bresle, et celle de Coësnon au sud-ouest. Les habitants de ce pays étaient tous appelés Normands par les Français et par les étrangers, à l'exception des Danois et des Norwégiens, qui ne donnaient ce nom, honorable pour eux, qu'à la partie de la population qui était véritablement de race et de langue nor-

1. Raol Tesson....
Point li cheval, criant: tor-ie
Willame crie: dex-ie
C'est l'enseigne de Normendie.

(Fragments du roman de Rou, par Robert Wace, publiés par M. Pluquet, pag. 47. — Hist. des expéditions des Normands, tom. II, chap. 11 et 12.)

2. Guillelm. Gemeticensis Hist. Normann. p. 316.

mande [1]. Cette portion, la moins nombreuse, jouait 923
à l'égard de la masse, soit indigène, soit émigrée à
des autres parties de la Gaule, le même rôle que 997.
les fils des Franks à l'égard des fils des Gaulois. En Normandie, la simple qualification de Normand fut d'abord un titre de noblesse; c'était le signe de la liberté et de la puissance, du droit de lever des impôts sur les bourgeois et les serfs du pays. Tous les Normands de nom et de race étaient égaux en droits civils, bien qu'inégaux en grades militaires et en dignités politiques. Nul d'entre eux n'était taxé que de son propre consentement; nul n'était assujetti au péage pour le charroi de ses denrées, ou pour la navigation sur les fleuves; tous enfin jouissaient du privilège de chasse et de pêche, à l'exclusion des villains et des paysans, termes qui désignaient en fait la masse de la population indigène. Quoique la cour des ducs de Normandie fût organisée à peu près sur le modèle de celle des rois de France, le haut clergé n'en fit point partie dans les premiers temps, à cause de son origine française; plus tard, quand un grand nombre d'hommes de race norwégienne ou danoise, eurent pris l'habit ecclésiastique, une certaine distinction

1. Normanni dacigenæ, de patre matreque dacigenâ. (Dudo de Sancto-Quintino, p. 152.)

997. de rang et de privilège continua d'exister, même dans les monastères, entre eux et le reste des clercs [1].

Cette distinction, beaucoup plus accablante dans l'ordre politique et civil, ne tarda guère à soulever contre elle l'ancienne population du pays. Moins d'un siècle après l'établissement du nouvel Etat, dont elle était la partie opprimée, cette population eut la pensée de détruire l'inégalité de races, de manière que le pays de Normandie ne renfermât qu'un seul peuple, comme il ne portait qu'un seul nom : ce fut sous le règne de Rikhard ou Richard II, troisième successeur de Roll, que ce grand projet se manifesta. Dans la plupart des cantons de la Normandie, les habitants des villes et des bourgs, et ceux des hameaux et des bocages, le soir, après l'heure du travail, commencèrent à se réunir, et à parler ensemble des misères de leur condition [2]. Ces groupes de causeurs politiques

1. Histoire des expéditions maritimes des Normands, tom. II, chap. 12.

2. Li païsan et li vilain
Cil del boscage et cil del plain,
Par vinz, par trentaines, par cenz,
Unt tenus plusurs parlemens.

(Fragments du roman de Rou, par Robert Vace, pag. 34.)

étaient de vingt, de trente, de cent personnes, et souvent l'assemblée se rangeait en cercle, pour écouter quelque orateur qui l'animait par des discours violents contre la tyrannie des comtes, des barons et des chevaliers. Une ancienne chronique en vers présente, d'une manière vive, originale et probablement authentique, la substance de ces harangues[1]. 997.

« Les seigneurs ne nous font que du mal, avec « eux nous n'avons ni gain ni profit de nos la- « beurs, chaque jour est pour nous jour de souf- « france, de peine et de fatigue; chaque jour on « nous prend nos bêtes pour les corvées et les ser- « vices. Puis ce sont les justices vieilles et nou- « velles, des plaids et des procès sans fin, plaids « de monnaies, plaids de marchés, plaids de routes, « plaids de forêts, plaids de moutures, plaids « d'hommages. Il y a tant de prévôts et de baillis, « que nous n'avons pas une heure de paix; tous « les jours ils nous courent sus, prennent nos « meubles et nous chassent de nos terres. Il n'y a « nulle garantie pour nous contre les seigneurs et « leurs sergents, et nul pacte ne tient avec eux[2].

1. Fragments du Roman de Rou, par Robert Wace, pag. 34.

2. Ibid pag. 35.

997. « Pourquoi nous laisser faire tout ce mal, et ne « pas sortir de peine? Ne sommes-nous pas des « hommes comme eux? n'avons-nous pas la même « taille, les mêmes membres, la même force pour « souffrir? il nous faut seulement du cœur. Lions-« nous donc ensemble par un serment, jurons de « nous soutenir l'un l'autre; et s'ils veulent nous « faire la guerre, n'avons-nous pas, pour un chevalier, « trente ou quarante paysans, jeunes, dispos et « prêts à combattre à coups de massues, à coups « d'épieux, à coups de flèches, à coups de haches, « ou à coups de pierres, s'ils n'ont pas d'armes? « Sachons résister aux chevaliers, et nous serons « libres de couper des arbres, de courir le gibier « et de pêcher à notre guise, et nous ferons notre « volonté sur l'eau, dans les champs et aux bois [1]. »

Ces appels au droit naturel et à la force du plus grand nombre ne manquèrent point leur effet, et beaucoup de gens de métiers, surtout laboureurs et paysans, se promirent, par serment, de tenir ensemble, et de s'aider contre qui que ce fût. On désignait alors ce genre d'association par le mot de *commune*, qui devint si célèbre dans les villes de France, environ un siècle après. Mais ce qu'il y eut de très-remarquable, ce qui ne se reprodui-

1. Fragments du roman de Rou, pag. 36.

sit nulle part, c'est que la *commune* de Normandie, en 997, ne se borna point à une seule, ni même à plusieurs villes, qu'elle s'étendit sur les campagnes, et embrassa toutes les classes du peuple indigène dans une grande affiliation. Les affiliés étaient partagés en différents cercles, que les historiens originaux désignent par le nom de *conventicules*[1]; il y en avait au moins un par comté, et chacune de ces assemblées choisissait plusieurs de ses membres, pour composer le cercle supérieur ou l'assemblée centrale[2]. Cette assemblée devait préparer et organiser dans tout le pays les moyens de résistance ou de soulèvement; elle envoyait de cantons en cantons, et de villages en villages, des gens éloquents et persuasifs, pour gagner de nouveaux associés, enregistrer leurs noms, et recevoir leurs serments[3]. 997.

Les choses en étaient à ce point, et aucun signe de rébellion ouverte n'avait encore éclaté, lorsqu'à la cour de Normandie vint la nouvelle, dit un ancien auteur, que les villains tenaient des *par-*

1. Per diversos totius Normanniæ comitatus plurima agentes conventicula. (Willelm. Gemetic. Inst. lib. V, pag. 249.)

2. Ab unoquoque cætu duo legati ad mediterraneum conventum. (Ibid.)

3. Fragments du roman de Rou, pag. 37.

997. *lements*, et se formaient en communes[1]. L'alarme fut grande parmi les seigneurs, qui se voyaient menacés de perdre d'un seul coup leurs droits et leurs justices. Le duc Richard, qui était encore trop jeune pour prendre conseil de lui-même, fit venir son oncle le comte d'Evreux, dans lequel il avait toute confiance : « Sire, dit celui-ci, demeu« rez en paix, et laissez-moi ces paysans, ne bou« gez pas d'un pied; mais envoyez-moi tout ce que « vous avez de chevaliers et de gens d'armes[2]. »

Afin de surprendre en flagrant délit les membres de l'association, le comte d'Evreux envoya de plusieurs côtés des espions habiles, qu'il chargea spécialement de découvrir le lieu et l'heure où se tenait l'assemblée centrale; sur leurs rapports, il fit marcher ses troupes, et arrêta en un seul jour tous les chefs de l'affiliation; les uns pendant qu'ils tenaient séance, les autres pendant qu'ils recevaient dans les villages les serments des paysans[3].

1. Assez tost oi Richart dire
Ke vilains commune faseient.

(Fragments du roman de Rou, pag. 37.)

2. *Ibid.* pag. 38.

3. Atem è prist li vilainz,
Ki justænt li parlemenz
E perneint li seremenz.

(*Ibid.*)

Soit par passion, soit par calcul, le comte d'Evreux 997
traita ses prisonniers avec une extrême cruauté, sans à 1013.
se donner la peine de les mettre en jugement, ni de faire à leur égard aucune espèce d'enquête; il les condamna tous à des tortures atroces, que ses agens s'étudièrent à varier; les uns eurent les yeux crevés, les poings coupés et les jarrets brûlés; d'autres furent empalés, d'autres cuits à petit feu, ou arrosés de plomb fondu[1]. Le peu d'hommes qui survécurent à ces tourments furent renvoyés à leurs familles, et promenés tout mutilés dans les villages, pour y répandre la terreur. En effet, la crainte l'emporta sur l'amour de la liberté dans le cœur des bourgeois et des serfs de Normandie; la grande association fut rompue, il n'y eut plus d'assemblées secrètes, et une triste résignation succéda pour des siècles à l'enthousiasme d'un moment[2].

Quand eut lieu cette mémorable tentative, la différence de langage, qui d'abord avait séparé les grands et le peuple de la Normandie, n'existait déjà presque plus : c'était par sa généalogie que l'homme d'origine scandinave se distinguait du Gallo-Frank. A Rouen même, et dans le palais des successeurs de Roll, on ne parlait d'autre langage,

1. Fragments du Roman de Rou, pag. 39.

2. Concionibus subitò omissis, ad aratra sunt reversi. (Willelm. Gemet. Hist. lib. V, pag. 249.)

977 au commencement du onzième siècle, que la
à
1013. langue romane ou française. La seule ville de Bayeux faisait encore exception; et son dialecte, mélangé de saxon et de norwégien, pouvait à la rigueur être compris des habitants de la Scandinavie. Aussi, quand de nouveaux émigrés venaient du nord visiter leurs parents de Normandie, et leur demander quelque portion de terre, c'était du côté de Bayeux qu'ils s'établissaient de préférence. Pareillement c'était là que les ducs de Normandie, si l'on en croit un vieux chroniqueur, envoyaient leurs enfants pour apprendre à parler danois[1]. Les Danois et les Norwégiens entretinrent avec la Normandie des relations d'alliance et d'affection, tant qu'ils trouvèrent dans la ressemblance de langage, le signe d'une ancienne fraternité nationale. Plusieurs fois, durant les querelles des premiers ducs avec les Français, de puissants secours leur vinrent de la Norwège et du Danemark, et tout chrétiens qu'ils étaient, ils furent soutenus par des rois encore païens. Mais, dès que l'usage de

1. .... Voil qu'il seit à tele escole
Que as Daneis sache parler,
Ci (à Rouen) ne savent rien fors romanz;
Mes à Baïues en a tanz
Qui ne savent si Daneis non.

(Roman de Rou.)

la langue romane devint universel en Normandie, 997
les Scandinaves cessèrent de regarder les Normands à
comme des alliés naturels; ils cessèrent même de 1013.
leur donner le nom de Normands, et les appelèrent Français, Romans ou Velskes, comme le reste des habitants de la Gaule [1].

Ces liens de parenté et d'amitié se trouvaient déjà fort relâchés dans les premières années du onzième siècle, lorsque le roi d'Angleterre Ethelred épousa la sœur de ce même Richard, quatrième duc de Normandie, dont il a été fait mention plus haut. Il est probable en effet que si la branche de population scandinave établie en Gaule n'eût été alors entièrement détachée de sa tige septentrionale, le roi saxon n'eût point conçu l'espérance d'être aidé par le petit-fils de Roll contre la puissance des rois du Nord. Le peu d'empressement du Normand Richard à secourir son beau-frère ne provint d'aucun scrupule ni d'aucune répugnance morale, mais de ce que Richard ne vit dans cette intervention rien de favorable à son intérêt propre, qu'il était habile à démêler et ardent à poursuivre, selon le caractère qui distinguait déjà les habitants de la Normandie.

Pendant qu'Ethelred dans l'exil recevait l'hospi-

1. Voyez ci-après, liv. VI; Francigenæ, Romani, Walli.

1013 à 1014. talité chez son beau-frère, les Anglais, sujets de l'étranger, regrettaient, comme au temps de la fuite d'Alfred et de la première conquête danoise, le règne de celui qu'ils avaient délaissé, parce qu'ils ne pouvaient le souffrir. Sven, à qui ils avaient laissé prendre, en l'année 1014, le titre de roi d'Angleterre, mourut dans cette même année, assez subitement pour qu'il y ait lieu d'attribuer sa mort à un élan d'indignation patriotique. Les soldats danois cantonnés dans les villes, ou en station sur leurs vaisseaux à l'embouchure des rivières, choisirent, pour succéder à leur chef, son fils Knut, alors en mission dans le pays voisin de l'Humber, pour y déposer les tributs et les ôtages des Anglais du sud. Ceux-ci, encouragés
1014. par son absence, délibérèrent d'envoyer un messager à l'exilé de Normandie, lui dire, au nom de la nation anglaise, qu'elle le reprendrait pour roi, s'il promettait de mieux gouverner[1].

Pour répondre à ce message, Ethelred fit partir son fils Edward, le chargeant de saluer en son nom tout le peuple anglais[2], et de jurer publiquement

1. Modò eos rectiùs gubernaret. (Chron. saxon. Gibson, p. 145.) Heimskringla, p. 10. — Mathæus Westmon. p. 202.

2. Gretan ealne his Leodscipe. (Chronicon. saxon., pag. 145.)

qu'à l'avenir il remplirait ses devoirs de seigneur 1014.
avec fidélité [1], amenderait ce qui ne plaisait point, et oublierait tout ce qu'on aurait pu faire ou dire contre sa personne. L'amitié jurée entre la nation et le roi fut confirmée de part et d'autre par des gages mutuellement donnés [2], et l'assemblée des sages anglo-saxons prononça contre tout Danois
qui s'intitulerait roi d'Angleterre une sentence per- 1015.
pétuelle de mise hors de la loi [3]. Ethelred reprit ses marques d'honneur; on ne peut savoir exactement sur quelle étendue de territoire il régnait; car les garnisons danoises, chassées alors de quelques villes, en conservèrent beaucoup d'autres, et même la grande cité de Londres demeura en leur pouvoir. Peut-être le grand chemin appelé Wetlinga-street servait-il, pour la seconde fois, de ligne de démarcation entre les provinces libres et les provinces soumises à la domination étrangère. Le roi Knut, fils de Sven, mécontent du partage que les Anglo-Saxons le contraignaient d'accepter, revint du Nord, et, ayant débarqué près de Sand-

1. Hold hlaford. (Chron. sax. p. 145.)

2. Factis pignoribusque. (Ibid.)

3. Utlagede of Englaland. (Ibid.) Lag signifie à la fois, pays, état, statut, loi; du verbe lagen, poser, établir. Ut-lage (*out-law*) veut dire un banni et un homme mis hors de la loi.

1015. wich, fit, dans un mouvement de colère, torturer et mutiler sur le rivage de la mer tous les ôtages que son père avait reçus [1]. Cette cruauté inutile fut le signal d'une nouvelle guerre qu'Ethelred, désormais fidèle à ses promesses, soutint courageusement avec des chances diverses de succès et de revers.
1016. A sa mort, les Anglais choisirent pour roi, non l'un de ses enfants légitimes, demeurés en Normandie, mais son fils naturel Edmund, qu'on surnommait Côte de Fer, *iren-side*, et qui avait donné de grandes preuves de courage et d'habileté. Par sa conduite énergique, Edmund releva la fortune du peuple anglais; il reprit Londres sur les Danois, et leur livra cinq grandes batailles [2].

Après une de ces batailles, donnée sur la frontière méridionale de la province de Warwich, et perdue par les Danois, un de leurs capitaines, appelé Ulf [3], écarté des siens dans la déroute et fuyant pour sauver sa vie, s'enfonça dans un bois dont il ignorait les détours. Ayant marché inutilement toute la nuit, il rencontra au point du jour

1. Præcisis eorum manibus eorumque nasis. (Chronic. saxon. Gibson, p. 246.)

2. Chon. saxon. pag. 148 à 150. — Henrici Hunting. pag. 362. — Willem. Malmesbur. p. 72. — Math. West. p. 204. — Ingulf. Croyl. p. 892.

3. Ulf, wulf, hulf, secours, secourable.

un jeune paysan menant un troupeau de bœufs. 1016.
Ulf le salua et lui demanda son nom. « Je m'appelle « Godwin[1], fils d'Ulfnoth[2], répondit le berger; et « toi, si je ne me trompe, tu es de l'armée da« noise. » Le Danois, contraint d'avouer, pria le jeune homme de lui dire à quelle distance il pouvait être encore des vaisseaux stationnés dans la Saverne ou dans les rivières voisines, et par quel chemin il lui serait possible de les rejoindre. « Bien fou est le Danois, reprit Godwin, qui attend « son salut d'un Saxon[3]. » Ulf supplia le berger de quitter son troupeau et de lui enseigner la route, joignant à ses instances les promesses les plus capables de gagner un homme simple et pauvre. « La route n'est pas longue, dit le jeune berger; « mais il serait dangereux de t'y conduire. Les « paysans encouragés par notre victoire d'hier « sont armés dans toute la campagne; ils ne fe« raient aucune grace ni à ton guide, ni à toi[4]. » Le chef tira de son doigt un anneau d'or et le pré-

1. God, bon; win, chéri, bien-aimé.

2. Noth, not, nod, nyd, utile, nécessaire.

3. Nulli Danorum meritò auxilium ab Anglis requiri. (Torfæi Historia Norweg. tom. II, p. 37.)

4. Adeo ut nec ipsi, nec cuivis alii, nedum itineris duci, spes evadendi effulgeat, si à rusticis deprehendatur. (Ibid.)

1016. senta au jeune Saxon, qui le prit, le considéra avec curiosité, et après un instant de réflexion le rendit en disant : « Je ne veux rien de toi, mais j'es« saierai de te conduire[1]. »

Ils passèrent le jour dans la cabane du père de Godwin, et quand vint la nuit, au moment de se mettre en route, le vieux paysan dit au Danois : « Sache que c'est mon fils unique qui se livre à ta « bonne foi; il n'y aura plus de sûreté pour lui « parmi ses compatriotes, du moment qu'il t'aura « servi de guide; présente-le donc à ton roi pour « qu'il le prenne à son service[2]. » Ulf promit de faire beaucoup plus, et tint parole; à son arrivée au camp danois, il fit asseoir le fils du paysan dans sa tente, sur un siège aussi élevé que le sien, le traitant comme son propre fils[3]. Il obtint pour lui du roi Knut un grade militaire, et, dans la suite, le berger saxon parvint au rang de gouverneur de provinee dans la partie de l'Angleterre occupée par les Danois. Cet homme qui, de l'état de gardeur de troupeaux, s'éleva, grace à la protection des étrangers, aux premières dignités de son pays,

1. Annulum non accepturum, operam tamen ei navaturum. (Torfæi Historia Norweg. t. II, p. 37.)

2. Neque enim ei ampliùs apud populares suos tutum... ut famulitio ejus insereretur. (Ibid.)

3. Filii loco habuit. (Ibid.)

devait, par une destinée bizarre, contribuer plus 1016.
qu'aucun autre à la ruine de la domination étrangère. Son nom va bientôt figurer parmi les grands noms de cette histoire, et peut-être alors y aura-t-il quelque plaisir à se rappeler l'origine et la singularité de sa fortune.

Les victoires des Anglo-Saxons sur les Danois amenèrent un armistice et une trève qui fut jurée solennellement, en présence des deux armées, par les rois Edmund et Knut. Ils se donnèrent mutuellement le nom de frère [1], et, d'un commun accord, fixèrent à la Tamise la limite de leurs royaumes
respectifs. A la mort d'Edmund, le roi danois 1017.
franchit cette limite, qui devait être inviolable; il avait gagné sous main quelques chefs intéressés ou ambitieux, et la terreur produite par son invasion fit réussir leurs intrigues : après une courte résistance, les Anglo-Saxons des provinces du sud et de l'ouest se soumirent, et reconnurent le fils de Sven pour roi de toute l'Angleterre. Knut jura en retour de se montrer juste et bienveillant, et toucha de sa main nue la main des principaux chefs en signe de sincérité [2].

1. Fratres adoptivi. (Henrici Hunting. pag. 363. — Encom. Emmæ, p. 171. — Willelm. Malmesb. p. 72.)

2. Accepto pignore de manu suâ nudâ. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 436.)

1017. Malgré ces promesses, et la facilité de son avènement, Knut se montra d'abord ombrageux et cruel. Tous les hommes qui s'étaient fait remarquer par leur attachement à l'ancienne liberté du pays et à la royauté anglo-saxonne, quelques-uns même de ceux qui avaient trahi cette cause pour celle du pouvoir étranger, furent bannis de l'Angleterre ou mis à mort. « Qui m'apportera la tête « d'un de mes ennemis, disait le roi danois avec la « férocité d'un pirate, me sera plus cher que s'il « était mon frère[1]. » Les parens des deux derniers rois, Ethelred et Edmund, furent proscrits en masse : les fils d'Ethelred étaient alors à la cour de Normandie; mais ceux d'Edmund, restés en Angleterre, n'échappèrent point à la persécution. N'osant les mettre à mort sous les yeux du peuple anglais, Knut les fit déporter en Scandinavie, et eut soin d'insinuer au petit roi auquel il les donna en garde, quels étaient ses desseins à leur égard; mais celui-ci feignit de ne pas comprendre, et laissa ses prisonniers libres de passer en Allemagne. De là, ils se rendirent, pour être encore plus en sûreté, à la cour du roi de Hongrie, qui commençait alors à figurer parmi les puissances chrétiennes; ils y furent accueillis avec honneur, et

1. Florent Wigorn. p. 390–391.

l'un d'eux épousa dans la suite une fille de l'empereur des Allemands[1]. 1017.

Richard, duc de Normandie, sentant l'impossibilité de rétablir ses neveux sur le trône d'Angleterre, et voulant jouir du bénéfice d'une alliance étroite avec ce pays, adopta une politique toute personnelle; il négocia avec le roi danois au détriment des fils d'Ethelred. Par un arrangement bizarre, mais assez habilement conçu, il fit proposer à Knut de prendre en mariage la mère de ces deux enfants, qui, comme on l'a vu, était sa sœur : elle avait reçu au baptême le nom d'Emme ou Emma; mais à son arrivée en Angleterre, les Saxons avaient changé ce nom étranger en celui d'Alfghive, qui signifiait *présent des génies*. Flattée de redevenir l'épouse d'un roi, Emma consentit 1018.
à cette seconde union, et laissa en doute, disent les vieux historiens, qui d'elle ou de son frère se déshonorait le plus[2]. Bientôt elle devint mère d'un nouveau fils, à qui la puissance de son père promettait une tout autre fortune que celle des enfants d'Ethelred, et, dans l'enivrement de son ambition, elle oublia et méprisa ses premiers nés.

1. Chron. saxon. Gibson, p. 151. — Henrici Hunting. p. 363. — Math. West. p. 206.

2. Ignores majori illius dedecore qui dederit, an feminæ quæ consenserit. (Will. Malmes., p. 73.)

1018. Quant à eux, retenus hors de leur pays natal, ils en désapprirent peu à peu les mœurs et jusqu'au langage; ils contractèrent dans l'exil des habitudes et des amitiés étrangères: événement peu grave en lui-même, mais qui eut de fatales conséquences.

1018 à 1030. Assuré dans son pouvoir par une possession de plusieurs années, et par un mariage qui le rendait en quelque sorte moins étranger à la nation anglaise, le roi Knut s'humanisa par degrés; on vit se développer en lui un nouveau caractère; il eut des pensées de gouvernement aussi élevées que son époque et sa situation le comportaient; il eut même la volonté d'être impartial entre les Anglais et les Danois. Sans rien relâcher des énormes tributs que la conquête imposait à l'Angleterre, il les employait en partie à acheter de ses compatriotes leur retour en Danemark, et à rendre ainsi moins sensible la division des habitants de l'Angleterre en deux races ennemies, et de condition inégale. De tous les Danois armés qui étaient venus avec lui, il ne garda qu'une troupe d'élite de quelques milliers d'hommes, qui formait sa garde, et qu'on appelait *Thinga-mauna*, c'est-à-dire gens du palais. Fils d'un apostat au christianisme, il se montrait chrétien zélé, rebâtissant les églises que son père et lui-même avaient brûlées, et dotant avec magnificence les abbayes et les mo-

nastères[1]. Dans le désir de flatter l'esprit national 1018
des Anglo-Saxons, il éleva une chapelle au lieu de à 1030.
la sépulture d'Edmund, roi d'Estanglie, qui, depuis un siècle et demi, était vénéré comme un martyr de la foi et du patriotisme; en outre, le même motif lui fit ériger à Canterbury un monument pour l'archevêque Elfeg, victime, comme le roi Edmund, de la cruauté des Danois; il voulait qu'on y transportât le corps du saint, qui était enseveli à Londres; mais les habitants de cette ville ayant refusé de s'en dessaisir, le roi danois reprit tout à coup, dans un acte de piété, les habitudes du conquérant et du pirate. Il fit enlever militairement le cercueil, qui fut transporté entre deux haies de soldats, l'épée nue, jusqu'à la Tamise, et chargé sur un vaisseau de guerre, ayant pour ornement à la proue une énorme tête de dragon[2].

Dans le temps du partage de l'Angleterre en souveraineté indépendante, plusieurs des rois anglo-saxons, surtout ceux de West-sex et de Mercie,

1. Cùm terram Angliæ progenitores mei diris deprædationibus sæpiùs oppressissent. (Diploma Chnuti regis apud Ingulf. Croyland., p.873.)

2. Regia navis aureis rostrata draconibus. (Vita Elfegi, in Angliâ sacrâ, tom. II, p. 146.—Snorre, p. 265.—Monastic. anglic. tom. I, p. 286.—Jo. Brompton, p. 709.—Ingulf. Croyl. p. 892.)

1018 à 1030. avaient établi, à différentes reprises, certaines redevances en faveur de l'Église romaine. L'objet de ces dons, purement gratuits, était de procurer un meilleur accueil et des secours dans le besoin aux pèlerins anglais qui se rendaient à Rome, de fournir aux frais d'une école pour les jeunes gens de cette nation, ou à l'entretien du luminaire des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul[1]. Le paiement de ces rentes, qu'on appelait en langue saxonne *argent de Rome* ou *cens de Rome*[2], plus ou moins régulier, selon le degré de zèle des rois et des peuples, fut entièrement suspendu au neuvième siècle par les invasions danoises. Voulant expier en quelque sorte le tort que ses compatriotes avaient fait à l'Eglise, et surpasser en munificence tous les rois anglo-saxons, Knut fit revivre cette institution, en lui donnant plus d'étendue, et soumit toute l'Angleterre à un tribut perpétuel, qu'on appela *denier de saint Pierre*. Cet impôt, payable à raison d'un denier en monnaie du temps, par chaque maison habitée, devait, au terme des ordonnances royales, être levé chaque année, *à la*

1. Ad luminaria Petri et Pauli. (Diplomata regum Angliæ.)

2. Rom-feoh, rom-skeat.

louange et gloire de Dieu-Roi, le jour de la fête du prince des apôtres[1]. 1018 à 1030.

Les hommages pécuniaires des anciens rois saxons envers l'Église romaine n'avaient aggravé en aucune sorte la dépendance religieuse de l'Angleterre. Cette dépendance, et le pouvoir de l'Eglise, étaient alors d'une nature essentiellement spirituelle; mais durant le cours du neuvième siècle, par suite des révolutions survenues en Italie, la suprématie de la cour de Rome prit un caractère tout nouveau : plusieurs villes, échappées à l'autorité des empereurs de Constantinople, ou enlevées par les Franks aux rois des Longobards, s'étaient rangées sous l'obéissance du pape, qui réunit ainsi la qualité de souverain temporel à celle de chef de l'Église. Le nom de *patrimoine de saint Pierre* cessa dès lors d'être appliqué à de simples domaines séparés par de grandes distances, disséminés en Italie, en Sicile, en Gaule; mais il servit à désigner un territoire vaste et compact, possédé ou régi à titre de seigneurie[2]. Ce

1. Rom-feh, id est Romæ census, quem beato Petro, singulis annis, reddendum, ad laudem et gloriam Dei regis, nostra larga benignitas semper instituit, in festo sancti Petri reddatur. (Leges Chnuti, apud. Jo. Brompton. pag. 919.)

2. Fleury, Histoire ecclésiastique, tom. VIII, p. 29.

1018 à 1030. nouvel État ne pouvait pas plus que les autres être dépourvu d'ambition, et sa tendance naturelle devait être d'abuser, dans des vues politiques, de l'influence morale que son chef exerçait sur les royaumes d'Occident. Après une semblable révolution, l'envoi d'un tribut annuel à la cour pontificale ne pouvait manquer d'avoir, au moins dans l'esprit de cette cour, un tout autre sens qu'auparavant. Des idées inouïes jusque-là commençaient à y germer; on parlait de la suzeraineté universelle de saint Pierre sur tous les pays lointains qui avaient reçu de Rome la foi chrétienne. L'Angleterre était de ce nombre; il y avait donc péril pour l'indépendance politique de ce royaume, dans le rétablissement d'un tribut, simple témoignage de ferveur chrétienne. Personne, il est vrai, ne soupçonna les conséquences que pourrait avoir l'engagement perpétuel du denier de saint Pierre, ni le roi qui prit cet engagement soit par zèle religieux, soit par vanité, ni le peuple qui s'y soumit sans murmure comme à un acte de dévotion. Pourtant il ne fallut pas un demi-siècle pour développer ses conséquences, et amener la cour de Rome à traiter l'Angleterre en fief du siège apostolique.

1030. Vers l'année 1030, le roi Knut résolut d'aller en personne à Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres, et recevoir les remerciements que

méritaient ses largesses; il partit avec un nombreux cortège, portant une besace sur l'épaule, et un long bâton à la main. Ayant accompli son pèlerinage, et sur le point de retourner dans le nord, il adressa à toute la nation anglaise une lettre où règne un ton de bonhomie qui contraste singulièrement avec l'éducation et les premiers actes de royauté du fils de Sven [1]. 1030.

« Knut, roi d'Angleterre et de Danemark, à « tous les évêques et primats, et à tout le peuple « anglais, salut. Je vous fais savoir que je suis allé « à Rome pour la rédemption de mes fautes et « pour le salut de mes royaumes. Je remercie très- « humblement le Dieu tout-puissant de ce qu'il m'a « octroyé une fois en ma vie la grace de visiter « en personne ses très-saints apôtres Pierre et « Paul, et tous les saints qui ont leur habitation, « soit au dedans des murs, soit au dehors de la « cité romaine. Je me suis déterminé à ce voyage, « parce que j'ai appris, de la bouche des sages, « que Pierre l'apôtre possède une grande puis- « sance de lier et de délier, et qu'il est le porte- « clefs du royaume céleste; c'est pourquoi j'ai jugé

1. Torfæi Hist. Norweg., p. 225. — Scriptores rer. danic. Ditmarus, p. 493.

1030. « utile de solliciter spécialement sa faveur et son « patronage[1].

« Il s'est tenu ici, dans la solennité pascale, une « grande assemblée d'illustres personnes, savoir : « le pape Jean, l'empereur Kunrad, et tous les « premiers des nations[2], depuis le mont Gargano « jusqu'à la mer qui nous avoisine. Tous m'ont ac- « cueilli avec distinction, et m'ont honoré de « riches présents : j'ai reçu des vases d'or et d'ar- « gent, des étoffes et des vêtements de grand prix[3]. « Je me suis entretenu avec l'Empereur, le seigneur « pape et les autres princes, sur les besoins de « tout le peuple de mes royaumes, tant anglais « que danois. J'ai tâché d'obtenir pour mes peuples « justice et sûreté dans leurs voyages à Rome, et « surtout qu'ils ne soient plus dorénavant retardés « dans leur route par les clôtures des monts, ni « vexés par d'énormes péages[4]. J'ai fait aussi mes « plaintes au seigneur pape sur l'énormité des « sommes d'argent exigées jusqu'à ce jour de mes

1. Clavigerumque esse regni cœlestis, et ideò valdè utile duxi.... (Florentii Wigorn. Hist. p. 620.)

2. Omnes principes gentium. (Ibid. p. 620.)

3. Tàm in vasis aureis atque argenteis, quàm in palliis et vestibus valdè pretiosis. (Ibid. p. 620.)

4. Ne tot clausuris per viam arceantur, nec teloniis. (Ibid. p. 620.)

« archevêques, quand ils se rendaient, suivant 1030.
« l'usage, auprès du siége apostolique afin d'obte-
« nir le *pallium*. Il a été décidé que cela n'aurait
« plus lieu à l'avenir[1].

« Je veux en outre que vous sachiez tous que
« j'ai fait vœu au Dieu tout-puissant de régler ma
« vie selon la droiture, et de gouverner mon peuple
« avec justice. Si, durant la fougue de ma jeunesse,
« j'ai fait quelque chose de contraire à l'équité,
« je veux désormais, avec l'aide de Dieu, l'amen-
« der selon mon pouvoir; c'est pourquoi je re-
« quiers et somme tous mes conseillers, et ceux à
« qui j'ai confié les affaires de mon royaume, de
« ne se prêter à aucune injustice, ni par crainte
« de moi, ni en faveur des puissants. Je leur re-
« commande, s'ils mettent du prix à mon amitié et
« à leur propre vie, de ne faire tort ni violence à
« aucun homme, riche ou pauvre; que chacun, selon
« son état, jouisse de ce qu'il possède, et ne soit trou-
« blé dans cette jouissance ni au nom du roi, ni au
« nom de personne, ni sous prétexte de lever de
« l'argent pour mon trésor; car je n'ai nul besoin
« d'argent obtenu par des moyens injustes.

« Je me propose de me rendre en Angleterre,
« dans l'été même, et aussitôt que seront achevés

1. Decretumque est ne id deinceps fiat. (Flor. Wig. pag. 620.)

1030. « les préparatifs de mon embarquement. Je vous « prie et vous ordonne, vous tous, évêques et of- « ficiers de mon royaume d'Angleterre, par la foi « que vous devez à Dieu et à moi [1], de faire en « sorte qu'avant mon retour toutes nos dettes en- « vers Dieu soient acquittées [2]; savoir : les au- « mônes par charrues, la dîme des animaux nés « dans l'année, et les deniers dus à saint Pierre « par chaque maison des villes et des villages ; de « plus, à la mi-août, la dîme des moissons, et à « la Saint-Martin, les prémices des semences. « Que si, à mon prochain débarquement, ces re- « devances ne sont point entièrement payées, la « puissance royale s'exercera contre les délin- « quants, selon la rigueur de la loi, et sans au- « cune grace [3]. »

1030 à 1035. Ce fut sous le règne de Knut, et à la faveur des longues guerres qu'il fit pour réunir au Danemark les autres royaumes scandinaves, que Godwin, ce paysan saxon dont on a vu plus haut la singulière aventure, s'éleva graduellement aux premiers hon- neurs militaires. Après une grande victoire rem- portée sur les Norwégiens, il obtint la dignité

1. Per fidem quam Deo et mihi debetis. (Flor. Wig.)
2. Omnia debita quæ Deo debemus sint soluta. (Ibid.)
3. Districtè absque veniâ. (Ibid.)

d'*Earl*, ou chef politique de l'ancien royaume de West-sex, réduit alors à l'état de province. Beaucoup d'autres Anglais servirent avec zèle le roi danois dans ses conquêtes en Norwège et sur les rives de la Baltique. Il employa la marine saxonne à détruire celle des petits rois du nord, et les ayant dépossédés un à un, il prit le titre nouveau d'empereur de tout le septentrion, par la grace du Christ roi des rois[1]. Malgré cet enivrement de gloire militaire, l'antipathie nationale contre la domination danoise ne cessa point d'exister, et à la mort du grand roi, comme l'appelaient ses contemporains, les choses reprirent leur cours. Il ne resta rien de cette apparente fusion des deux races sous les mêmes drapeaux; et cet empire, élevé pour un moment au-dessus de tous les royaumes du nord, fut dissous de la même manière que le vaste empire de Charlemagne. Les populations scandinaves expulsèrent leurs conquérants danois, et se choisirent des chefs nationaux. Plus anciennement conquis, les Anglo-Saxons ne purent s'affranchir tout d'un coup d'une manière aussi complète; mais ils attaquèrent sourdement la puissance

1030 à 1035.

1. Ego imperator Knuto, à Christo rege regum regiminis potitus. (Diplomata Knuti apud Wilkins concilia.)

des étrangers, et commencèrent par les intrigues une révolution que la force devait terminer[1].

1035. Le roi danois mourut en l'année 1035, et laissa trois fils, dont un seul, nommé Hardknut[2], c'est-à-dire Knut le fort ou le brave, était né d'Emma la Normande : les autres étaient enfants d'une première épouse. Knut avait désiré, en mourant, que le fils d'Emma devînt son successeur : une pareille désignation était rarement sans influence sur ceux à qui les coutumes germaniques donnaient le droit de choisir les rois. Mais Hardknut se trouvait alors en Danemark ; et les Danois d'Angleterre, pressés d'avoir un chef, pour être unis et forts contre les Saxons mécontents, firent roi un autre fils de Knut, appelé Harald[3]. Cette élection, vœu de la majorité, trouva quelques opposants, auxquels les Anglais s'empressèrent de se joindre

1. Præsidia Danorum in Angliâ, ne Anglici à Danorum dominio liberarentur. (Script. rer. danic. tom. I, p. 207.) — Torfæi Hist. Norweg. tom. II, p. 156.— Heimskringla, Snorre, tom. II, p. 213. — Script. rer. danic. t. I, p. 159.

2. Al. Harda-knut, Horda-Knut, Hartha-knut.

3. Dani londoniences. (Ingulf. Croyl. p. 905.) — Tha Lithsmen on Lunden. (Chron. saxon. Gibson, p. 154.) Her, éminent, chef; ald, hold, fidèle. Les Saxons écrivent Har-old.

pour nourrir et envenimer la querelle domestique 1035.
de leurs maîtres. Les provinces du sud-ouest, qui, pendant toute la durée de la conquête, furent toujours les premières à s'insurger et les dernières à se soumettre, proclamèrent roi Hardknut, pendant que les soldats et les matelots danois installaient Harald dans Londres. Ce schisme politique divisa de nouveau l'Angleterre en deux zones, séparées par la Tamise. Le nord fut pour Harald, le midi pour le fils d'Emma; mais la lutte engagée sous ces deux noms était en réalité la lutte des deux grands intérêts des vainqueurs tout-puissants au nord de la Tamise, et des vaincus moins faibles au midi.

Godwin, fils d'Ulfnoth, était alors chef de la vaste province de Westsex, et l'un des hommes les plus puissants de l'Angleterre. Soit qu'il eût déjà conçu le projet de faire servir à la délivrance de sa nation le pouvoir qu'il tenait des étrangers, soit qu'il ressentît quelque affection personnelle pour le fils puîné de Knut, il favorisa le prétendant absent, et appela dans l'ouest la veuve du dernier roi. Elle vint, accompagnée de quelques troupes danoises[1], et apportant avec elle une partie du trésor de son mari. Godwin prit l'emploi de gé-

1. Mid huscarlum. (Chron. saxon. Gibson, p. 154.)

1035. néralissime et de protecteur du royaume au nom et en l'absence du fils d'Emma[1]; il reçut, pour Hardknut, les serments de fidélité de toute la population du sud. Cette insurrection d'une nature ambiguë, et qui, sous un aspect, se présentait comme la lutte de deux prétendants, sous l'autre, comme une guerre de peuple à peuple, ne s'étendit point au nord de la Tamise. Au nord, la masse des habitants saxons jura, comme les Danois, fidélité au roi Harald; il n'y eut que des résistances individuelles, comme le refus d'Ethelnoth[2], Anglais de race et archevêque de Canterbury, de consacrer roi l'élu des étrangers et de lui remettre en cérémonie le sceptre et la couronne des rois anglo-saxons[3]. Harald, selon quelques historiens, se couronna de sa propre main, sans aucune bénédiction; et, ranimant au fond de son cœur le vieil esprit de ses aïeux, il prit en haine le christianisme. C'était à l'heure des offices et quand le peuple se rendait à l'église, qu'il avait coutume de

1. Tutorem pupillorum se professus, reginam Emmam et regias gazas custodiens. (Willelm. Malmesb. p. 76.) — Godwinus verò consul dux fuit in re militari. (Henric. Hunting.) — Se healdest man. (Chron. saxon.)

2. Ethel, noble; noth, utile.

3. Encomium Emmæ, p. 174.

demander ses chiens de chasse ou qu'il faisait 1036.
dresser sa table [1].

Une guerre acharnée entre le sud et le nord de l'Angleterre, entre la population saxonne et la population danoise, paraissait inévitable. Cette attente produisit une sorte de terreur parmi les habitants anglo-saxons de la rive gauche de la Tamise [2]; car, malgré leur fidélité apparente au roi reconnu par les Danois, eux-mêmes craignaient d'être traités en rebelles. Un grand nombre de familles quittèrent leurs maisons pour se mettre en sûreté dans les forêts. Des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, emmenant leur bétail et portant leurs meubles, gagnèrent les terrains marécageux qui se prolongeaient, dans un espace de plus de cent milles, sur les quatre provinces de Cambridge, de Huntingdon, de Northampton et de Lincoln [3]. Ce pays, qui avait l'apparence d'un vaste lac parsemé d'îles, n'était habité que par des religieux, qui devaient à la munificence des anciens

1. Dum alii ecclesiam, missam audire, intrarent. (Encomium Emmæ, p. 164.) —Rogerius de Hoved. p. 438. —Chron. sax., p. 154.

2. Solâ suspicione belli supervenientis. (Ingulf. Croyland., p. 905.)

3. Cum suis parvulis ac catallis omnibus mobilibus, ad mariscorum uligines.... (Ibid.)

1036. rois de vastes maisons construites au milieu des eaux, sur des pilotis et de la terre apportée de loin [1]. Les pauvres fugitifs se cantonnèrent dans les bois de saules qui couvraient ces terres basses et fangeuses. Comme ils manquaient de beaucoup de choses nécessaires à la vie, et que tout le long du jour ils étaient oisifs, ils assaillirent de sollicitations ou de visites de simple curiosité les religieux de Croyland, de Péterborough et des autres abbayes voisines. Ils allaient et venaient sans cesse, pour demander des secours, des conseils ou des prières [2]; ils s'attachaient aux pas des moines ou des serviteurs du couvent, pour les apitoyer sur leur sort [3]. Afin d'accorder l'observance de leur règle avec le devoir d'hospitalité, les moines se tenaient renfermés dans leurs cellules, et désertaient le cloître et l'église parce que la foule s'y rassemblait [4]. Un ermite, qui vivait entièrement seul dans les marais de Pegheland [5], fut si effrayé de se retrouver tout à coup au milieu des hommes et du bruit, qu'il

1. Willelm. Malmesb. Vitæ pontificum, p. 292.

2. Totâ die in claustrum irruentes. (Ing. Croyland. pag. 905.)

3. De suis indigentiis cum blanditiis allicere. (Ibid.)

4. Vix de dormitorio ausi sunt descendere. (Ibid.)

5. Wulfinus anachorita. (Ibid.)

abandonna sa cabane et s'enfuit pour chercher 1036.
d'autres déserts.

La guerre si désirée d'un côté de la Tamise, et si redoutée de l'autre, n'eut pas lieu, parce que l'absence de Hardknut se prolongeant, ses partisans danois fléchirent [1], et que les Anglais du sud ne crurent pas le moment venu pour eux de lever leur drapeau national, non plus comme fauteurs d'un prétendant danois, mais comme ennemis de tous les Danois. La femme normande, dont la présence servait à donner à l'insurrection une couleur moins offensive aux yeux du pouvoir étranger, fit la paix avec ce pouvoir, et livra le trésor de Knut au rival de son propre fils. Godwin et les autres chefs saxons de l'ouest, forcés, par sa désertion, de reconnaître Harald pour roi, lui jurèrent obéissance, et Hardknut fut oublié [2]. Il arriva dans 1037.
le même temps un événement tragique dont le récit ne nous est parvenu qu'enveloppé de beaucoup d'obscurités. Une lettre d'Emma, qui vivait à Londres en bonne intelligence avec le roi Harald, fut envoyée, à ce qu'il paraît, aux deux fils d'Éthelred en Normandie; leur mère les informait, par

1. Quòd in Danemarciâ moras nexuerit. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 438.)

2. Rex plenarius.... Full kyng ofer eall Englaland. (Chron. saxon. Gibson.)

1037 à 1039. cette lettre, que le peuple anglo-saxon semblait disposé à faire roi l'un d'entre eux et à secouer le joug du Danois; elle les invitait à se rendre secrètement en Angleterre, afin de s'entendre avec elle et avec leurs amis [1]. Soit que la lettre fût vraie ou supposée, les fils d'Éthelred la reçurent avec joie, et le plus jeune des deux, nommé Alfred, s'embarqua, du consentement de son frère, avec une troupe de soldats normands et boulonnais [2]: ce qui était contraire aux instructions d'Emma, si toutefois il est vrai que l'invitation fût venue d'elle [3].

Le jeune Alfred prit terre à Douvres, et s'avança au sud de la Tamise, pays où il devait rencontrer le moins de dangers et d'obstacles, parce que les Danois n'y habitaient pas en grand nombre. Godwin vint à sa rencontre, peut-être pour éprouver ce dont il était capable, et pour concerter en commun avec lui quelque plan de délivrance nationale. Il le trouva entouré d'étrangers, venus à sa suite pour partager la haute fortune qu'il espérait trouver

1. Rogo unus vestrûm ad me velociter et privatè veniat. (Encomium Emmæ, p. 174.)

2. Milites non parvi numeri. (Guill. Gemeticensis, pag. 271.)

3. Jo. Brompton, pag. 399. ed. Selden. — Encomium Emmæ, p. 175-176.

chez les Anglais, et cette vue changea subitement 1039.
en malveillance pour Alfred les bonnes dispositions du chef saxon. Un ancien historien fait tenir à Godwin, dans cette circonstance, devant les autres chefs rassemblés, un discours où il leur représente qu'Alfred est venu escorté de trop de Normands, qu'il a promis à ces Normands des possessions en Angleterre, et qu'on ne doit point laisser s'impatroniser dans le pays cette race d'étrangers, connue dans le monde par ses ruses et son audace[1]. Quoi qu'il en ait été de cette harangue, Alfred fut abandonné, sinon trahi, par Godwin et par les Saxons[2], qui, à la vérité, ne l'avaient point appelé d'outre-mer, ni attiré d'avance dans le péril où ils le laissaient. Les officiers du roi Harald, avertis de son débarquement, le surprirent, avec ses compagnons, dans la ville de Guildford, pendant qu'ils étaient désarmés et dispersés dans plusieurs maisons. Ils furent tous saisis et garottés, sans que personne essayât de les défendre[3].

1. Nimiam Normannorum copiam secum adduxisse, gentem fortissimam et subdolam inter se instirpare Anglis non securum esse. (Henrici Huntiug. Hist.)

2. Compatriotarum perfidia et maximè Godwini. (Ibid.)

3. Rogerii de Hoved. Hist. pag. 438. — Ethelredus Rievallensis, ed. Selden. pag. 366. —Guill. Pict. p. 178.

1039. Sur dix des étrangers, qui avaient suivi Alfred au nombre de plus de six cents, neuf périrent dans des tortures atroces, et le dixième seul obtint grace de la vie. Le fils d'Ethelred, transféré dans l'île d'Ely, au cœur du territoire danois, fut traduit devant des juges qui le condamnèrent à perdre les yeux, comme violateur de la paix du pays. Emma, sa mère, ne fit aucune démarche pour le sauver de ce supplice, dont il mourut. « Elle délaissa l'orphelin, » dit un vieux chroniqueur[1]; et d'autres historiens lui reprochent d'avoir été complice de sa mort[2]. On peut douter de cette dernière assertion; mais une circonstance singulière, c'est qu'Emma, exilée peu de temps après d'Angleterre, par ordre du roi Harald, ne se rendit point en Normandie, auprès de ses propres parents et du second des fils d'Ethelred, mais qu'elle alla en Flandre quêter un asile étranger[3], et que, de là, elle s'adressa au fils de Knut, en Danemark, pour l'inviter à venger son frère

1. Invidia deserti orphani. (Will. Malmesb. pag. 56.) Eluredi casum scire nolebat, et Edwardo exuli penitùs nil boni faciebat. (Monast. anglic. Dugdale, tome I, pag. 24.)

2. Quidam dicunt Emmam in necem filii sui Alfredi consensisse. (Jo. Brompton, p. 937.)

3. Henrici Hunting., p. 364.

maternel, le fils d'Ethelred le Saxon, assassiné, 1039.
disait Emma, par Harald et trahi par Godwin [1].

La trahison de Godwin fut le cri des Normands, qui, par un ressentiment aveugle, accusèrent plutôt les Saxons que les Danois du massacre de leurs compatriotes, victimes d'une entreprise trop hasardeuse. Il y a d'ailleurs une foule de versions de cette aventure [2], et aucune n'est appuyée d'un assez grand nombre de témoignages pour être regardée comme la seule vraie. L'un des historiens les plus dignes de foi commence son récit par ces paroles : « Je vais dire ce que les conteurs de nouvelles rap-« portent de la mort d'Alfred [3]; » et, à la fin de sa narration, il ajoute : « Voilà ce que le bruit pu-« blic raconte; mais je n'en puis rien affirmer [4]. » Ce qui semble devoir être mis hors de doute, c'est le supplice du fils d'Ethelred et de plusieurs centaines d'hommes venus avec lui de Normandie et de France, pour faire insurger les Saxons, l'entrevue de Godwin avec ce jeune homme, et surtout

1. Rogerius de Hoveden, p. 438. — Henrici Hunting. pag. 363.

2. Diversimode et diversis temporibus. (Jo. Brompton, p. 937.)

3. Quod rumigerulli spargunt. (Will. Malmesb. p. 77.)

4. Hæc, quia fama serit, non omisi, sed quia chronica tacet, pro solido non asserui. (Ibid.)

1039 à 1040. la trahison préméditée dont beaucoup de narrateurs l'accusent, paraissent des circonstances fabuleuses ajoutées à un fond vrai. Quelque peu de foi que méritent ces fables, elles sont loin d'être sans importance historique, à cause du crédit qu'elles obtinrent dans les pays d'outre-mer, et du ressentiment national qu'elles soulevèrent contre le peuple anglais.

A la mort de Harald, les Anglos-Saxons, encore trop peu hardis pour choisir un roi de leur propre race, concoururent avec les Danois à l'élection du fils d'Emma et de Knut [1]. Le premier acte de royauté que fit Hardknut fut d'ordonner qu'on déterrât le corps de son prédécesseur (Harald), et qu'après lui avoir coupé la tête, on le jetât dans la Tamise. Des pêcheurs danois retrouvèrent le cadavre, et l'ensevelirent de nouveau à Londres, dans le cimetière réservé à leur nation, qui, même dans sa sépulture, voulait être distinguée des Anglais [2]. Après avoir donné contre un frère mort cet exemple de vengeance et de barbarie, le nouveau roi, avec une apparence de regrets et d'affliction fraternelle, fit commencer sur le meurtre d'Alfred une vaste en-

1. Anglis et Danis in unam sententiam coeuntibus. (Matthæi Westmonasteriensis Hist. p. 76.)

2. In cæmeterio Danorum. (Ingulf. Croyl., p. 905.)

quête judiciaire. Comme lui-même était Danois, aucun homme de race danoise ne fut sommé par ses ordres de comparaître en justice, et les Saxons furent seuls chargés d'un crime qui n'avait pu être utile qu'à leurs maîtres. Godwin, dont la puissance et les intentions douteuses donnaient des craintes, fut accusé le premier de tous; il se présenta, selon la loi anglaise, accompagné d'un grand nombre de parents, d'amis et de témoins du fait, qui jurèrent avec lui qu'il n'avait pris aucune part ni directe ni indirecte à la mort du fils d'Éthelred. Cette preuve légale ne suffit pas auprès du roi de race étrangère, et, pour lui donner de la valeur, il fallut que le chef saxon l'accompagnât de riches présents, dont le détail, s'il n'est pas fabuleux, peut faire croire que beaucoup d'Anglais aidèrent leur compatriote à se racheter de cette poursuite, intentée de mauvaise foi. Godwin donna au roi Hardknut un vaisseau orné de métal doré, monté par quatre-vingts soldats, portant des casques dorés, une hache dorée sur l'épaule gauche, un javelot à la main droite, et à chaque bras des bracelets d'or du poids de six onces[1]. Un évêque saxon, nommé Leofwin, accusé d'avoir aidé le fils d'Ulf 1040.

1. Apposuit ille fidei juratæ exenium.... Navem auro rostratam. .. (Willelm. Malmesb. p. 77.)

1040. noth dans sa prétendue trahison, se justifia comme lui à force de présents[1].

En général, dans ses relations avec les vaincus, Hardknut montra moins de cruauté que d'avarice; mais son amour pour l'argent égalait et surpassait peut-être celui des pirates ses aïeux. Il accabla l'Angleterre de tributs, et plus d'une fois ses collecteurs de taxes furent victimes de la haine et du désespoir qu'ils excitaient. Les citoyens de Worcester en tuèrent deux, dans l'exercice de leurs fonctions. Dès que la nouvelle de ce meurtre parvint aux autorités danoises, deux chefs de cette nation, Léofrik et Siward, dont l'un commandait en Mercie et l'autre en Northumbrie, réunirent leurs forces et marchèrent contre la ville rebelle, avec ordre de la dévaster par le fer et la flamme. Les habitants en masse abandonnèrent leurs maisons, et se réfugièrent dans une des îles que forme la Saverne; ils y élevèrent des retranchements, et résistèrent jusqu'au point de lasser les assaillants, qui leur permirent de retourner en paix dans leurs habitations incendiées[2].

Ainsi, l'esprit d'indépendance, que les vain-

1. Willelm. Malmesb., p. 77. Al. Leof-win. Leof, lief, lieb, cher, bien-aimé.

2. Ibid.

queurs appelaient révolte, se ranimait peu à peu 1040.
chez les fils des Saxons et des Angles. D'ailleurs, pour éveiller en eux les regrets de la liberté perdue, les misères et les affronts ne manquaient pas [1]. Le Danois qui portait le titre de roi d'Angleterre, n'était pas seul à opprimer les indigènes; il avait sous lui toute une nation d'étrangers, et chacun y travaillait de son mieux. Ce peuple supérieur, dont les Anglais étaient sujets et non simples concitoyens, ne payait point d'impôts comme eux, et se partageait, au contraire, les impôts levés par son chef, recevant tantôt sept marcs d'argent, et tantôt vingt marcs par tête [2]. Quand le roi, dans ses revues militaires, ou dans ses promenades de plaisir, prenait pour son logement la maison d'un Danois, le Danois était défrayé tantôt en argent [3], tantôt en bétail, que le paysan saxon avait nourri pour la table de ses vainqueurs [4]. Mais la demeure du Saxon

1. Pro contemptibus quos Angli à Danis sæpiùs receperunt. (Jo. Brompton, p. 934.)

2. Classiariis suis per singulas naves 20 marcas. (Will. Malm. pag. 76.)—Singulis navium remigibus 7 marcas. (Chron. saxon. Gibson, p. 156.) — 22 navibus 21,000 librarum. (Ibid.)

3. Danis 2,800 lib. ad sumptum hospitii regis. (Henric. Knyghton, p. 2325.)

4. Magna summa animalium benè crassorum. (Ibid.)

1040. était l'hôtellerie du Danois : l'étranger y prenait gratuitement le feu, la table et le lit; il y occupait la place d'honneur comme maître[1]. Le chef de la famille ne pouvait boire sans la permission de son hôte, ni demeurer assis en sa présence. L'hôte insultait à son plaisir l'épouse, la fille, la servante[2]; et, si quelque brave entreprenait de les défendre ou de les venger, ce brave ne trouvait plus d'asile; il était poursuivi et traqué comme une bête fauve; sa tête était mise à prix, comme celle des loups; il devenait *tête de loup*, selon l'expression anglo-saxonne[3], et il ne lui restait plus qu'à fuir vers la demeure des loups, qu'à se faire brigand dans les forêts, contre les conquérants étrangers et les indigènes, qui s'endormaient lâchement sous le joug de l'étranger.

1041. Toutes ces souffrances, long-temps accumulées, produisirent enfin leur fruit, à la mort du roi Hardknut, qui arriva subitement, au milieu d'un

1. Custos et magister domûs super omnes alios hospitii. (Henric. Knyghton.)

2. Et sic defloraverunt uxores nostras et filias et ancillas. (Ibid.) — Jo. Brompt. p. 934.

3. Wulf-heofod. C'était le nom donné par les Saxons aux hommes mis hors la loi pour quelque grand crime. (Wilkins, Collect. legum et concilior. passim.)

festin de noces. Avant que les Danois se fussent assemblés pour l'élection d'un nouveau roi, une grande armée insurrectionnelle se forma sous la conduite d'un Saxon, appelé Hown[1]. Malheureusement les exploits patriotiques de cette armée sont aujourd'hui aussi inconnus que le nom de son chef est obscur. Godwin et son fils Harald (ou Harold, selon l'orthographe saxonne) levèrent cette fois l'étendard pour la pure indépendance de leur pays contre tout Danois, roi ou prétendant, chef ou soldat. Refoulés rapidement vers le nord, et chassés de ville en ville, les Danois partirent sur leurs vaisseaux, et abordèrent, diminués de nombre, aux rivages de leur ancienne patrie[2]. Ils firent, à leur retour, un récit de trahison, dont les circonstances romanesques se retrouvent, d'une manière également fabuleuse, dans l'histoire de plusieurs peuples; ils dirent que Harold, fils de Godwin, avait invité les principaux d'entre eux à un grand 1041.

1. Collegerunt magnum exercitum, qui Howne-here vocabatur à quodam Howne qui ductor eorum extiterat. (Henric. Knyghton, pag. 2325.) — Hown, hun, chun, kun, khun, hardi.

2. Danos occiderunt et de partibus Angliæ fugaverunt. (Henric. Knyghton, p. 2325.)

1041. banquet, où les Saxons vinrent armés, et les assaillirent à l'improviste [1].

Ce ne fut point une surprise de ce genre, mais une guerre au grand jour qui mit fin en Angleterre à la domination des Scandinaves. Le fils de Godwin et Godwin lui-même jouèrent, à la tête de la nation soulevée, le premier rôle dans cette guerre nationale. Dans le moment de la délivrance, tout le soin des affaires publiques fut confié au fils du bouvier Ulfnoth, qui venait d'accomplir, en sauvant sa patrie des mains des étrangers, la fortune extraordinaire qu'il avait commencée en sauvant un étranger des mains de ses compatriotes [2]. Godwin, s'il l'eût voulu, pouvait se faire nommer roi des Anglais; peu de suffrages lui eussent été refusés: mais il aima mieux tourner les regards du peuple sur un homme étranger aux événements récents, sans envieux, sans ennemis, inoffensif envers tous par son éloignement des affaires, intéressant aux yeux de tous par ses malheurs, sur Edward, le second fils d'Ethelred, celui-là même dont on disait qu'il avait trahi et fait mourir le

1. Fecit insimùl congregatis magnum convivium. (Script. rer. danic. tom. II, p. 208.)

2. Regni cura comiti Godwino committitur, donec qui dignus esset eligeretur in regem. (Mon. angl. t. I, p. 24.)

frère. D'après l'avis du chef de West-sex[1], un grand conseil, assemblé à Ghilling-ham, décida qu'un message national serait envoyé à Edward, en Normandie, pour lui annoncer que tout le peuple l'avait élu roi, mais sous la condition de n'amener avec lui qu'un petit nombre de Normands[2]. 1041.

Edward obéit, dit la chronique contemporaine[3], et vint en Angleterre avec peu d'hommes. Il fut proclamé roi dès son arrivée, et sacré dans la grande église de Winchester. En lui remettant le sceptre et la couronne, l'évêque lui fit un long discours sur les devoirs de la royauté, et sur le gouvernement doux et équitable de ses prédécesseurs anglo-saxons. Comme il était encore sans 1042. épouse, il choisit la fille de l'homme puissant et populaire à qui il devait la royauté. Différents bruits de malveillance coururent au sujet de ce mariage; on disait qu'Edward, effrayé de l'immense autorité de Godwin, l'avait pris pour beau-

1. Godwini consilio... Godwini rationibus. (Willelm. Malmesb. p. 80.)

2. Populus universus... Eall folc geceas Ead-weard to cyng. (Chron. sax. p. 156.) — Ita tamen ut paucissimos Normannos secum adduceret. (Henric. Hunting. p. 365.) — Henr. Knyghton. 2329.

3. Chronic. sax. Gibson.

1042. père, afin de ne pas l'avoir pour ennemi [1]. D'autres assuraient qu'avant de faire élire le nouveau roi, Godwin avait exigé de lui, par serment sur Dieu et sur son ame, la promesse d'épouser sa fille [2]. Quoi qu'il en soit, Edward reçut en mariage une jeune personne d'une grande beauté, instruite dans les lettres, pleine de modestie et de douceur; on l'appelait Edithe, diminutif familier, pour Edswithe ou Ethelswithe [3]. « Je l'ai vue bien des fois « dans mon enfance, dit un contemporain, lorsque « j'allais visiter mon père, employé au palais du roi. « Si elle me rencontrait au retour de l'école, elle « m'interrogeait sur ma grammaire, sur mes vers « ou bien sur ma logique, où elle était fort habile; « et quand elle m'avait enlacé dans les filets de « quelque argument subtil, elle ne manquait jamais « de me faire donner trois ou quatre écus par sa « suivante, et de m'envoyer rafraîchir à l'office [4]. »

1. Metuens tanti viri potentiâ lædi. (Guil. Gemeticensis, p. 271.)

2. Jura mihi, in Deum et animam tuam, te filiam meam accepturum in conjugem, et ego tibi dabo regnum Angliæ. (Monast. anglic., tom. I, p. 24.)

3. Ed, heureux; éthel, noble; swinth, swith, leste, agile.

4. Ad regium penû transmisit, et refectum dimisit. (Ingulf. Croyl., p. 905.)

Edithe était douce et bienveillante pour tout ce qui l'approchait; ceux qui n'aimaient pas, dans son père et son frère, leur caractère de fierté un peu sauvage, la louaient de ne pas leur ressembler; c'est ce qu'exprimait, d'une façon poétique, un vers latin fort à la mode dans ce temps : « Godwin a « mis au monde Édithe, comme l'épine produit la « rose[1]. » 1042.

La retraite des Danois, et l'anéantissement du régime de la conquête, en réveillant tous les souvenirs patriotiques, avaient rendu plus chères au peuple les coutumes anglo-saxonnes. On eût voulu les faire revivre dans toute leur pureté primitive, dégagées de ce que le mélange des races y avait apporté d'étranger. Dans ce désir, on se reportait au temps qui avait précédé la grande invasion danoise, au règne d'Ethelred, dont on recherch a, pour les rétablir, les institutions et les lois[2]. Cette restauration eut lieu dans la mesure où elle était possible, et le nom du roi Edward s'y attacha; ce fut un dicton populaire que ce bon roi avait rétabli les bonnes lois de son père Ethelred. Mais, à vrai dire, il ne fut point législateur, il ne promulga 1042 à 1048.

1. Sicut spina rosam, genuit Godwinus Eghitam.
(Ingulf. Croyl.)

2. Leges ab antiquis regibus latas. (Guil. Malm. p. 75.)

1042 à 1048. point un nouveau code; seulement les ordonnances des rois danois cessèrent d'être exécutées sous son règne[1]. L'impôt de la conquête, d'abord accordé temporairement sous le nom de Danegheld, comme on l'a vu plus haut, ensuite levé chaque année, durant trente ans, pour les soldats et les matelots étrangers[2], fut de cette manière aboli, non par la bienveillance gratuite du nouveau roi, mais parce qu'il n'y avait plus de Danois en Angleterre.

Il n'y avait plus de Danois vivant dans le pays comme dominateurs; ceux-là furent tous expulsés; mais le peuple anglais redevenu libre ne chassa point de leurs habitations les hommes laborieux et paisibles qui, jurant obéissance aux lois communes, se résignèrent à la simple existence de cultivateurs ou de bourgeois[3]. Le peuple saxon ne leva point sur eux de tributs par représailles, et ne rendit point leur condition plus mauvaise que n'était la sienne. Dans les provinces de l'est, et

1. Sub nomine regis Edwardi jurantur, non quod ille statuerit, sed quod observaverit. (Will. Malmesbur. pag. 75.)

2. Dœne-geld, Dæna-geold; al. heregeold, tribut de l'armée. (Chron. saxon. Gibson.)

3. Post finitum in Angliâ Danorum imperium, reliquiæ Thingamannorum cohortis remanserunt. (Script. rerum danic. tom. II, p. 455.)

surtout dans celles du nord, les enfants des Scandinaves continuèrent de surpasser en nombre les enfants des Anglo-Saxons; ces provinces se distinguèrent de celles du centre et du midi par une légère différence d'idiome et de pratiques légales[1]; mais il ne s'y éleva pas la moindre résistance contre le gouvernement du roi saxon. L'égalité sociale rapprocha et confondit en peu de temps les deux races autrefois ennemies. Cette union de tous les habitants du sol anglais, redoutable aux envahisseurs d'outre-mer, arrêta leurs projets d'ambition, et aucun roi du Nord n'osa venir revendiquer à main armée l'héritage des fils de Knut. Ces rois envoyèrent même au paisible Edward des messages de paix et d'amitié : « Nous vous laisserons, lui « disaient-ils, régner sans trouble sur votre pays, « et nous nous contenterons des terres que Dieu « nous a données à régir[2]. » 1042 à 1048.

Mais, sous cette apparence extérieure de prospérité et d'indépendance, se développaient sourdement de nouveaux germes de trouble et de ruine. Le roi Edward, fils d'une Normande, élevé depuis

1. Myrcna-laga, West-seaxna-laga, Dæna-laga. Vid. Hickesii Thesaur. linguar. septentrional.

2. Snorre's Heimskringla. tom. III, p. 52. — Ingulf. Croyl. pag. 897. — Jo. Brompt. pag. 938.

1042 à 1048. son enfance en Normandie, était revenu presque étranger dans la patrie de ses aïeux[1]; le langage d'un peuple étranger avait été celui de sa jeunesse; il avait vieilli parmi d'autres hommes et d'autres mœurs que les mœurs et les hommes de l'Angleterre; ses amis, ses compagnons de plaisir et de peine, ses plus proches parents, l'époux de sa sœur étaient de l'autre côté de la mer. Il avait juré de n'amener qu'un petit nombre de Normands: il en amena peu en effet; mais beaucoup vinrent après lui : ceux qui l'avaient aimé dans son exil, ceux qui l'avaient secouru quand il était pauvre, accoururent assiéger son palais[2]. Il ne put se défendre de les accueillir à son foyer et à sa table, et même de les y préférer aux inconnus dont il tenait son foyer, sa table et son titre. Le penchant irrésistible des anciennes affections l'égara jusqu'au point de confier les hautes dignités et les grands emplois du pays à des hommes nés sur une autre terre, et sans amour pour la patrie anglaise. Les forteresses nationales furent mises sous la garde d'hommes de guerre normands; des clercs de Normandie obtinrent des évêchés en Angleterre, et

1. Pænè in Gallicum transierat. (Ingulf Croyl. p. 895.)

2. Qui inopiam exulis pauculis beneficiis levârant. (Willelm Malmesb., p. 81.)

devinrent les chapelains, les conseillers et les con- 1042 à 1048.
fidents intimes du roi.

Nombre de gens qui se disaient parents de la mère d'Edward, passèrent le détroit, sûrs d'être bien accueillis[1]. Quiconque sollicitait en langue normande[2] n'essuyait jamais un refus; cette langue bannit même du palais la langue nationale, objet de risée pour les courtisans étrangers; et nulle flatterie ne s'adressa plus au roi que dans cet idiome favori. Tout ce qu'il y avait d'ambitieux, parmi la noblesse anglaise, parlait ou balbutiait dans leurs maisons le nouveau langage de la cour, comme le seul digne d'un homme bien né[3]; ils quittaient leurs longs manteaux saxons pour les casaques normandes; ils imitaient dans l'écriture la forme allongée des lettres normandes; au lieu de signer leur nom au bas des actes civils, ils y suspendaient des sceaux en cire, à la manière normande. En un mot, tout ce qu'il y avait d'anciens usages natio-

1. Attrahens de Normanniâ plurimos quos, variis dignitatibus promotos, in immensum exaltabat. (Ingulf. Croyl. p. 895.) — Monast. anglic., tom. I. p. 35.

2. Gallicum idioma. (Ingulf. Croy.) Voyez plus haut, page 194.

3. Tanquam magnum gentilitium. (Ingulfus Croyl., pag. 895.)

1042 naux, même dans les choses les plus indifférentes,
à
1048. était abandonné au bas peuple[1].

Mais le peuple, qui avait versé son sang pour que l'Angleterre fût libre, et qui était peu frappé de la grace et du charme des nouvelles modes, crut voir renaître sous d'autres apparences le gouvernement de l'étranger. Godwin, quoiqu'il fût, parmi ses compatriotes, le plus élevé en dignité et le premier après le roi, se souvint heureusement de son origine plébéienne, et entra dans le parti populaire contre les favoris normands. Le fils d'Ulfnoth et ses quatre fils, tous braves guerriers et jouissant de l'affection publique, résistèrent, le front levé, à l'influence normande, comme ils avaient tiré l'épée contre les conquérants danois[2]. Dans ce palais, où leur fille et leur sœur était dame et maîtresse, ils rendirent insolence pour insolence aux parasites et aux courtisans de la Gaule; ils tournèrent en dérision leurs modes exotiques, et blâmèrent la faiblesse du roi, qui leur abandonnait sa confiance et la fortune du pays[3].

1. Propriam consuetudinem in his et in aliis multis erubescere. (Ingulf. Croyl. p. 895.)

2. Godwinum et natos ejus, magnanimos viros et industrios. (Willelm. Malmesb. p. 81.)

3. In familiares ejus et de illius simplicitate solitos nugari. (Ibid.)

Les Normands recueillaient soigneusement ces propos, et les envenimaient à loisir; ils criaient aux oreilles d'Edward que Godwin et ses fils l'insultaient sans ménagement, que leur arrogance n'avait pas de bornes, qu'on démêlait en eux l'ambition de régner à sa place et le projet de le trahir [1]. Mais, pendant que ces accusations avaient cours dans le palais du roi, dans les réunions populaires [2] on jugeait tout autrement le caractère et la conduite du chef saxon et de ses fils. « Est-il étonnant, « disait-on, que l'auteur et le soutien du règne « d'Edward s'indigne de voir élever au-dessus de « lui des hommes nouveaux et de nation étrangère? « Et pourtant, jamais il ne lui arrive de proférer « un mot d'injure contre l'homme que lui-même a « fait roi [3]. » On qualifiait les favoris normands des

1042 à 1048.

1. Magnâ insolentiâ et infidelitate in regem egisse, æquas sibi partes in imperio vindicans, sæpè insignes facetias in illum jaculari. (Willelm. Malm. p. 81.)

2. Il y avait chez les Anglo-Saxons une foule d'institutions municipales. Folc-gemot, scire-gemot, assemblée de province. Burh-gemot, assemblée de ville. Wic-gemot, id. Hus-ting, maison de conseil. Hans-hus, maison commune. Gild-hall, club; gild-scipe, association. (Voyez Hickes, Thesaur. linguar. septentrion. sur les institutions sociales des Anglo-Saxons.)

3. Nunquam tamen contra regem quem semel fastiga-

1042 à 1048. noms de délateurs infames, d'artisans de discorde et de trouble [1], et l'on souhaitait longue vie au grand chef, au chef magnanime sur terre et sur mer [2]. On maudissait le fatal mariage d'Éthelred avec une femme normande, cette union contractée pour sauver le pays d'une invasion étrangère [3], et de laquelle résultait maintenant une nonvelle invasion, une nouvelle conquête, sous le masque de la paix et de l'amitié.

La trace et peut-être même l'expression originale de ces malédictions nationales se retrouvent dans un passage d'un ancien historien, où la tournure bizarre des idées et la vivacité du langage semblent trahir le style du peuple : « Il faut que le Dieu « tout-puissant se soit proposé à la fois deux « plans de destruction pour la race anglaise, « et qu'il ait voulu dresser contre elle une sorte « d'embuscade militaire [4]; car, d'un côté, il a dé« chaîné l'irruption danoise; de l'autre, il a créé et

verint verbum etiam locutos. (Willelm. Malmesbur. pag. 81.)

1. Delatores, discordiæ seminatores. (Ibid.)

2. Comes magnanimus per Angliam, terrâ marique. (Eadmeri, Hist. novorum, p. 4.)

3 Ad tuitionem regni sui. (Henrici Hunting. p. 359.)

4. Duplicem contritionem proposuit, et quasi militares insidias adhibuit. (Ibid.)

« cimenté l'alliance normande, afin que, si nous 1042
« échappions aux coups portés en face par les Da- à 1048.
« nois, l'astuce des Normands fût encore là pour
« nous surprendre[1]. »

1. Ut si à Danorum manifestâ fulminatione evaderent, Normannorum improvisam cautelam certè non evaderent. (Henric. Hunting. p. 359.)

LIVRE III.

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE LES FAVORIS NORMANDS DU ROI EDWARD, JUSQU'A LA BATAILLE DE HASTINGS.

1048 — 1066.

1048. PARMI les hommes qui vinrent de Normandie ou de France, pour visiter le roi Edward, se trouvait un certain Eustache, qui, de l'autre côté du détroit, portait le titre de comte de Boulogne. Il gouvernait héréditairement, sous la suzeraineté des rois de France, la ville de Boulogne, avec un petit territoire voisin de l'Océan; et, pour signe de sa dignité de seigneur d'une contrée maritime, il attachait à son heaume, lorsqu'il s'armait en guerre, deux longues aigrettes de fanons de baleine [1]. Eustache venait d'épouser la sœur d'Edward, déjà veuve d'un autre Français nommé Gautier de Mantes [2]. Le nouveau beau-frère du roi saxon sé-

1. Guillelm. Brito, script. rer. francic. tom. XIII, pag. 263.

2. Walterus Medentinus. (Willelm. Malmesb. p. 81.)

journa auprès de lui quelque temps, avec une suite 1048.
nombreuse. Il trouva le palais rempli d'hommes nés comme lui dans la Gaule et en parlant l'idiome, de façon que l'Angleterre lui semblait un pays conquis, où les Normands et les Français avaient le droit de tout oser. Après avoir pris du repos dans la cité de Canterbury, le comte se dirigeait vers Douvres; à un mille environ de distance, il fit faire halte à son escorte, quitta son palefroi de voyage, et monta le grand coursier qu'un de ses gens lui menait en main droite [1]; il endossa sa cotte de mailles, et tous ses compagnons firent de même. C'est dans cet attirail menaçant qu'ils entrèrent à Douvres [2].

Ils se promenaient insolemment par la ville, marquant les meilleures maisons pour y passer la nuit, et s'y établissant d'autorité; les habitants murmurèrent; l'un d'entre eux eut le courage d'arrêter sur le seuil de sa porte un des Français qui prétendait prendre son quartier chez lui. L'étranger mit l'épée à la main et blessa l'Anglais, qui, s'armant à la hâte avec les gens de sa famille, assaillit et tua l'agresseur. A cette nouvelle, Eustache

1. Dextrarius, dextrier.

2. Chron. saxon. Gibson, pag. 163. — Willelm. Malmesb. p. 81.

1048. de Boulogne et toute sa troupe quittèrent leurs logements, remontèrent à cheval, et faisant le siège de la maison de l'Anglais, ils le massacrèrent, dit la chronique saxonne, devant son propre foyer[1]. Ensuite ils parcoururent la ville, l'épée nue à la main, frappant les hommes et les femmes, et écrasant les enfants sous les pieds de leurs chevaux[2]. Ils n'allèrent pas loin sans rencontrer un corps de citoyens en armes, et, dans le combat qui s'engagea bientôt, dix-neuf des Boulonais furent tués; le comte prit la fuite avec le reste des siens; mais, n'osant gagner le port et s'embarquer, il retourna vers la ville de Glocester, où résidait alors le roi Edward avec ses favoris normands[3].

Le roi, disent les chroniques, donna sa paix à Eustache et à ses compagnons[4]. Il crut, sur la seule parole de son beau-frère, que tout le tort était du côté des habitants de Douvres, et, enflammé contre eux d'une colère violente, il manda promptement Godwin, dans le gouvernement duquel cette ville était comprise. « Pars sans délai,

1. Binnan his agenan heorte. (Chron. sax. Gibson, pag. 163.)

2. Pueros et infantes suorum pedibus equorum contriverunt. (Roger de Hoved. Annales, p. 441.)

3. Chron. saxon. fragmentum, apud Glossar. ed. Lye.

4. Et rex pacem eis dedit. (Chron. saxon. frag.)

« lui dit Edward, et va châtier, par une exécution 1048.
« militaire [1], ceux qui attaquent mes parents à « main armée et troublent la paix du pays. » Moins prompt à se décider en faveur d'un étranger contre ses compatriotes, Godwin proposa qu'au lieu d'exercer une vengeance aveugle sur la ville entière, on citât, selon les formes légales, les magistrats à comparaître devant le roi et les juges royaux, pour rendre raison de leur conduite. « Il « ne vous convient pas, dit-il au roi, de condam- « ner, sans les entendre, des hommes que votre « devoir est de protéger [2]. »

La colère d'Edward, animée par les clameurs de ses courtisans et de ses favoris, se tourna tout entière contre le chef anglais, qui, accusé lui-même de désobéissance et de rébellion, fut sommé de comparaître devant un grand conseil convoqué à Glocester. Godwin s'émut peu d'abord de cette accusation, pensant que le roi se calmerait, et que les autres chefs lui rendraient justice [3]. Mais il apprit bientôt, qu'à l'aide de l'influence royale et des intrigues des étrangers, l'assemblée avait été sé-

1. Mid unfrita. (Chron. saxon. Gibson, p. 163.)

2. Quos tutari debeas, inauditos adjudices. (Willelm. Malmesb. p. 81.)

3. Godwino parvipendente regis furorem ut momentaneum. (Ibid.)

1048. duite, et qu'elle devait rendre un arrêt de bannissement contre lui et contre ses fils. Le père et les fils résolurent d'opposer leur popularité à ces manœuvres, et de faire un appel aux Anglais contre les courtisans d'outre-mer, quoiqu'il fût loin de leur esprit, dit encore la chronique, de vouloir faire aucune violence à leur roi national [1].

Godwin leva une troupe de volontaires dans le pays situé au sud de la Tamise, pays qu'il gouvernait dans toute son étendue. Harold, l'aîné de ses fils, rassembla beaucoup d'hommes sur les côtes de l'est, entre la Tamise et le golfe de Boston; son second fils, nommé Sweyn, engagea dans cette confédération patriotique les habitants des bords de la Saverne et des frontières galloises. Les trois corps d'armée se réunirent près de Glocester, et demandèrent au roi, par des messages, que le comte Eustache et ses compagnons, ainsi que plusieurs Normands et Boulonais qui se trouvaient en Angleterre, fussent livrés au jugement de la nation. Edward ne répondit point à ces requêtes, et envoya aux deux grands chefs du nord et des provinces centrales, à Siward et à Leofrik, tous les

1. Licèt illis odiosum videretur adversùs eorum dominum genuinum (Kyne Hlaforde) quicquam moliri. (Chron. saxon. Gibson, p. 164.)

deux Danois de naissance, l'ordre de se mettre 1048.
en marche vers le sud-ouest avec toutes les forces qu'ils pourraient rassembler. Les gens de Northumbrie et de Mercie qui s'armèrent, à l'appel fait par les deux chefs, pour la défense de l'autorité royale, ne le firent point avec ardeur. Siward et Leofrik entendaient murmurer par leurs soldats qu'on se trompait, si l'on comptait sur eux pour verser le sang de leurs compatriotes, en faveur de l'intérêt étranger et du roi Edward [1].

Tous deux furent sensibles à ces remontrances; la distinction nationale entre les Anglo-Saxons et les Anglo-Danois était devenue assez faible pour que la vieille haine des deux races ne pût désormais être exploitée au profit des ennemis du pays. Les chefs et les guerriers des provinces septentrionales refusèrent positivement d'en venir aux mains avec les insurgés du sud; ils proposèrent un armistice entre le roi et Godwin, et que leur différend fût débattu devant une assemblée tenue à Londres. Edward fut contraint de céder; Godwin, qui ne souhaitait point la guerre pour elle-même, consentit volontiers; et, d'une part et de l'autre,

1. Suggerebant nonnulli quòd id valdè inconsultum erat. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.) — Ne ipsi cum suis compatriotis bellum inirent. (Rogerii de Hoved. Annales, pag. 441.)

1048. dit la chronique saxonne, on se jura la paix de Dieu et une parfaite amitié [1]. C'était la formule du siècle; mais, d'un côté du moins, ces promesses furent peu sincères. Le roi profita du temps qui lui restait jusqu'à la réunion de l'assemblée, fixée à l'équinoxe d'automne, pour augmenter la force de ses troupes, pendant que Godwin se retirait vers les provinces du sud-ouest, et que ses bandes de volontaires, n'ayant ni solde ni quartiers, retournaient dans leurs familles. Faussant, quoique indirectement, sa parole, Edward fit publier, dans l'intervalle, son ban pour la levée d'une armée, tant au sud qu'au nord de la Tamise [2].

Cette armée, disent les chroniques, était la plus nombreuse qu'on eût vue depuis le nouveau règne [3]. Le roi en donna le commandement à ses favoris d'outre-mer, parmi lesquels figurait au premier rang un jeune fils de sa sœur Goda et du Français Gaultier de Mantes. Edward cantonna ses forces au dedans de Londres et près de la ville, de façon que le conseil national s'ouvrit au milieu d'un camp,

1. Godes grith and fullne freondscipe. (Chron. saxon. Gibson, p. 164.)

2. Bannan ut here. (Chron. saxon. Gibson, p. 264.) — Chron. saxon. frag. ed. Lye.

3. Omnium qui hùcusque fuerint optimum. (Chron. saxon. Gibson, p. 164.)

sous l'influence de la terreur et des séductions royales. Godwin et ses deux fils furent sommés par ce conseil, délibérant sous la force, de renoncer au bénéfice des serments qu'avaient prêtés entre leurs mains le peu d'hommes qui leur restaient [1], et de comparaître sans escorte et sans armes. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir au premier de ces deux ordres, mais qu'avant de se rendre à l'assemblée seuls et sans défense, ils réclamaient des otages, pour garantie de leur sûreté personnelle à l'entrée et à la sortie [2]. Deux fois ils répétèrent cette demande, que l'appareil militaire déployé dans Londres justifiait pleinement de leur part [3], et deux fois on leur répondit par un refus et par la sommation de se présenter sans délai, avec douze témoins qui affirmeraient par serment leur innocence. Ils ne vinrent pas, et le grand conseil les déclara contumaces volontaires, ne leur octroyant que cinq jours de paix pour sortir d'Angleterre avec toute leur famille [4]. Godwin, sa 1048.

1. Servitium militum suorum regi contraderent. (Willel. Malmesb. p. 81.)

2. Rogabant pacem et obsides, quò securi concilium ingrederentur, eòque egrederentur. (Chron. saxon. Gibs.)

3. Non posse ad conventiculum factiosorum sine vadibus et obsidibus pergere. (Will. Malmesb. p. 81.)

4. Five nihta grith. (Chron. saxon. p. 164.)

1048. femme Ghitha, ou Edithe, et trois de ses fils, Sweyn, Tostig et Gurth, se rendirent sur la côte de l'est, d'où ils s'embarquèrent pour la Flandre. Harold et son frère Leofwin allèrent vers l'ouest à Brig-stow, maintenant Bristol, et passèrent la mer d'Irlande. Avant l'expiration du délai de cinq jours, et au mépris du décret de l'assemblée, le roi fit courir à leur poursuite une troupe de cavaliers armés; mais le commandant de cette troupe, qui était un Saxon, ne put ou ne voulut pas les atteindre[1].

1048 à 1051. Les biens de Godwin et de ses enfants furent saisis et confisqués. Sa fille, l'épouse du roi, fut dépouillée de tout ce qu'elle avait en terres, en meubles et en argent. Il ne convenait pas, disaient avec ironie les courtisans étrangers, que, dans le temps où la famille de cette femme souffrait les peines de l'exil, elle-même dormît sur la plume[2]. Le faible Edward alla jusqu'à permettre qu'on l'emprisonnât dans un cloître; les favoris prétendaient qu'elle n'était son épouse que de nom, bien qu'elle partageât son lit, et lui-même ne démentait pas ce

1. At illi non potuerunt aut noluerunt. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.) — Chron. Gibson, pag. 164. — Rog. de Hoved. p. 442.

2. Ne scilicet, omnibus suis parentibus patriam suspirantibus, sola sterteret in plumâ. (Will. Malmesb. p. 82.)

propos, sur lequel se fonda en partie sa réputation de sainteté [1]. Les jours qui suivirent furent des jours d'allégresse et de fortune pour les gens venus d'outre-mer, et la Normandie fournit plus que jamais des gouverneurs à l'Angleterre. Les Normands y obtenaient peu à peu la même suprématie que les Danois avaient conquise autrefois par l'épée. Un moine de Jumièges, appelé Robert, devint archevêque de Canterbury; un autre moine normand fut évêque de Londres; des prélats et des abbés saxons furent déposés, pour faire place à des Français et à de prétendus parents du roi Edward par sa mère [2]; les gouvernements de Godwin et de ses fils furent le partage d'hommes portant des noms étrangers. Un certain Eudes devint chef des quatre provinces de Devon, de Sommerset, de Dorset et de Cornouailles, et le fils de Gaultier de Mantes, nommé Raulfe, eut la garde de la province de Hereford et des postes de défense établis contre les Gallois [3].

1048 à 1051.

Bientôt un nouvel hôte de Normandie, le plus

1. Nuptam rex hâc arte tractabat, ut nec thoro amoveret, nec vili more cognosceret. (Will. Malmesb. p. 80.)

2. Tunc Sparhafocus abbas fuit pulsus suo episcopatu. (Chron. saxon. Gibs. p. 165.)

3. Rog. de Hoved. p. 442. — Will. Malm. p. 80 à 82. — Th. Rudborne, in Angliâ sacrâ, t. I, p. 291.

1051. considérable de tous, vint visiter le roi Edward et se promener, avec une suite nombreuse, à travers les villes et les châteaux de l'Angleterre [1] : c'était Guillaume, duc des Normands, fils bâtard du dernier duc, nommé Robert, que son caractère violent faisait surnommer Robert-le-Diable. Robert l'avait
1024 à 1031. eu d'une jeune fille de Falaise, qu'un jour, à son retour de la chasse, il rencontra, près d'un ruisseau, lavant du linge avec ses compagnes. Sa beauté frappa le duc, qui, souhaitant de l'avoir pour maîtresse, envoya, dit un chroniqueur en vers [2], l'un de ses plus discrets chevaliers faire des propositions à la famille. Le père reçut d'abord dédaigneusement de pareilles offres ; mais, par réflexion, il alla consulter un de ses frères, ermite à la forêt voisine, homme de grande réputation religieuse [3] ; celui-ci répondit qu'on devait faire en tout point la volonté du prince ; la chose fut accordée, dit le vieux poète, et la nuit et l'heure convenues [4]. La jeune Normande s'appelait Arlete, nom corrompu

1. Cum multo militum conventu ad civitates et castella circumduxit. (Ingulf. Croyl. p. 898.)

2. Beneît ou Benoît de Sainte-Maure.

3. Ne fust un suen frère, un seint hom,
Qu'il eust de grand religion...

(Nouveaux Dét. sur l'Hist. de Normandie, pag. 430 à 438.)

4. Benoît de Sainte-Maure. — Ibid.

en langue romane de l'ancien nom danois Her- 1024
leve ; le duc Robert l'aima beaucoup, et l'enfant à
qu'il eut d'elle fut élevé avec autant de soin que 1031.
s'il eût été fils d'une épouse [1].

Le jeune Guillaume n'était encore âgé que de sept ans, lorsqu'il prit fantaisie à son père d'aller
en pèlerinage à pied jusqu'à Jérusalem, pour la 1031.
rémission de ses péchés. Les barons voulurent le retenir, en lui représentant qu'il serait mal pour eux de demeurer sans chef : « Par ma foi, répondit « Robert, je ne vous laisserai point sans seigneur. « J'ai un petit bâtard qui grandira et sera prud'-« homme, s'il plaît à Dieu ; et je suis certain « qu'il est mon fils. Recevez-le donc pour seigneur; « car je le fais mon héritier, et le saisis dès à présent « de tout le duché de Normandie [2]. » Les barons normands firent ce que proposait le duc, parce que cela leur convenait, dit la chronique [3] ; ils jurèrent fidélité à l'enfant, et placèrent leurs mains entre les siennes [4]. Mais plusieurs chefs, et surtout les

1. Poëme de Benoît de Sainte-Maure. — Rog. de Hov. pag. 442.

2. Chron. de Normandie, Nouveaux Détails, p. 100. — Recueil des historiens de la France et des Gaules, tom. XI, p. 400.

3. Ibid.

4. Manibus illorum manibus ejus, vice cordis, datis. (Dudo de Sancto-Quintino, Hist. p. 157.)

1031 à 1051. parents des anciens ducs, protestèrent contre cette élection, en disant qu'un bâtard n'était pas digne de commander aux fils des Danois[1]. Les seigneurs du Bessin et du Cotentin, plus remuants que les autres et encore plus fiers de la pureté de leur descendance, se mirent à la tête des mécontents et levèrent une armée nombreuse; mais ils furent vaincus en bataille rangée au Val-des-Dunes, près de Caen, non sans le secours du roi de France, qui soutenait la cause du jeune duc par intérêt personnel et afin d'exercer de l'influence sur les affaires du pays. Guillaume, en avançant en âge, devint de plus en plus cher à ses partisans; le jour où il revêtit pour la première fois une armure, et monta, sans s'aider de l'étrier, sur son premier cheval de bataille, fut un jour de fête en Normandie. Dès sa jeunesse, il s'occupa de soins militaires et fit la guerre à ses voisins d'Anjou et de Bretagne. Il aimait passionnément les beaux chevaux et en faisait venir, disent les contemporains, de Gascogne, d'Auvergne et d'Espagne, recherchant surtout ceux qui portaient des noms propres par lesquels on distinguait leur généalogie[2]. Le jeune fils de Robert et d'Arlete était ambitieux

1. Guil. Gemeticensis, p. 268.

2. Qui nominibus propriis vulgò sunt nobilitati. (Guill. Pictaviensis, p. 181.)

et vindicatif à l'excès; il appauvrit autant qu'il put la famille de son père, pour enrichir et élever en dignité ses parents du côté maternel[1]. Il punit souvent d'une manière sanglante les railleries que lui attirait la tache de sa naissance, soit de la part de ses compatriotes, soit de la part des étrangers. Un jour qu'il attaquait la ville d'Alençon, les assiégés s'avisèrent de lui crier du haut des murs, la peau! la peau! à la peau! et de battre des cuirs, pour faire allusion au métier du bourgeois de Falaise dont Guillaume était le petit-fils. Le bâtard fit aussitôt couper les pieds et les mains à tous les prisonniers qu'il avait en son pouvoir, et lancer leurs membres, par ses frondeurs, au dedans des murs de la ville[2]. 1031 à 1051.

En parcourant l'Angleterre, le duc de Normandie put croire un moment qu'il n'avait pas quitté sa propre seigneurie; des Normands commandaient la flotte qu'il trouva en station près de Douvres; à Canterbury, des soldats normands formaient la garnison d'un fort bâti sur le penchant d'une colline[3]; d'autres Normands vinrent le sa- 1051.

1. Chron. de Normandie, Nouveaux Détails, p. 246.

2. Ibid. — Dudo de Santo-Quintino, p. 75. — Guill. Gemet. lib. VII, cap. 18, p. 44.

3. Castellum in Doroberniæ clivo. (Roger. de Hoveden, p. 441.)

1051. luer, en habit de capitaines ou de prélats. Les favoris d'Edward se rangèrent avec respect autour du chef de leur pays natal, autour de leur seigneur naturel, pour parler comme on s'exprimait alors. Guillaume parut en Angleterre plus roi qu'Edward lui-même, et son esprit ambitieux ne tarda pas à concevoir l'espérance de le devenir sans peine, à la mort de ce prince esclave de l'influence normande. De pareilles pensées ne pouvaient manquer de naître dans l'esprit du fils de Robert; cependant, si l'on en croit le témoignage d'un contemporain, il n'en laissa rien entrevoir et n'en parla point au roi Edward, croyant que les choses se disposeraient d'elles-mêmes à souhait pour son ambition [1]. Edward, de son côté, soit qu'il songeât ou non à ces projets, et à l'opportunité d'avoir un jour son ami pour successeur, ne lui en dit rien non plus; seulement il l'accueillit avec une grande tendresse, lui donna des armes, des chevaux, des chiens, et des oiseaux de chasse [2], le combla de toutes sortes de présents et d'assurances d'affection. Tout entier au souvenir du pays où il avait passé sa jeunesse, le roi des Anglais se laissait ainsi aller à l'oubli de

1. De successione autem regni, spes adhùc aut mentio nulla facta inter eos fuit. (Ingulf. Croyl. p. 898.)

2. Roman de Rou, par Robert Wace.

sa propre nation; mais cette nation ne s'oubliait 1051.
pas elle-même, et ceux qui lui conservaient leur amour trouvèrent bientôt le moment d'attirer sur eux les regards du roi [1].

Dans l'été de l'année 1052, Godwin partit de 1052.
Bruges avec plusieurs vaisseaux et aborda sur le rivage de Kent. Il envoya secrètement des messagers à la garnison saxonne du port de Hastings, dans la province de Sudsex, ou Sussex par euphonie; d'autres émissaires se répandirent au loin vers le sud et vers le nord. A leur sollicitation, beaucoup de gens en état de porter les armes se lièrent par serment à la cause du chef exilé, promettant tous, dit un vieil historien, de vivre et de mourir avec lui [2]. La nouvelle de ce mouvement parvint à la flotte royale, qui croisait dans la mer de l'est, sous la conduite des Normands Eudes et Raulfe; ils se mirent à la poursuite de Godwin, qui, se trouvant inégal en forces, recula devant eux et s'abrita dans la rade de Pevensey, pendant qu'une tempête arrêtait la marche des vaisseaux ennemis. Il cotoya ensuite le rivage du sud jusqu'à la hauteur de l'île de Wight, où ses deux fils Harold

1. Chron. saxon. Gibson, p. 165.

2. Omnes, uno ore, aut vivere aut mori se paratos esse promiserunt. (Roger de Hoved. p. 442.)

1052. et Leofwin, venant d'Irlande, le rejoignirent avec une petite armée [1].

Le père et les fils recommencèrent ensemble à pratiquer des intelligences parmi les habitants des provinces méridionales. Partout où ils abordaient on leur fournissait des vivres, on se liait à leur cause par serment, et on leur donnait des otages [2]; tous les corps de soldats royaux, tous les navires qu'ils rencontraient dans les ports désertaient à eux [3]. Ils firent voile vers Sandwich, où leur débarquement eut lieu sans obstacles, malgré la proclamation d'Edward qui ordonnait à tout habitant de fermer le passage au chef rebelle. Le roi était alors à Londres; il appela dans cette ville tous les guerriers de l'ouest et du nord. Peu obéirent à son appel, et ceux qui s'y rendirent vinrent trop tard [4]. Les vaisseaux de Godwin purent librement remonter la Tamise et arriver en vue de Londres, près du faubourg qu'on appelait alors et qu'on ap-

1. Chron. saxon. Gibson, p. 165. — Roger. de Hoved. pag. 442.

2. Dati sunt eis victus et obsides quibuscumque in locis postularent. (Chron. saxon. Gibson, p. 167.)

3. Huscarlos omnes quos obvios invenerunt, secum legentes. (Roger. de Hoved. pag. 442.)

4. At illi nimis tardantes ad tempus non venerunt. (Ibid.)

pelle encore Southwark[1]. Quand vint la marée basse, on jeta l'ancre, et des émissaires secrets se répandirent parmi les habitants de Londres, qui, à l'exemple de ceux des ports, jurèrent de vouloir tout ce que voudraient les ennemis de l'influence étrangère[2]. Les vaisseaux passèrent sans obstacle sous le pont de Londres, et débarquèrent un corps de troupes qui se rangea sur le bord du fleuve[3]. 1052.

Avant de tirer une seule flèche, les exilés[4] envoyèrent au roi Edward un message respectueux pour lui demander la révision de la sentence qui les avait frappés. Edward refusa d'abord; d'autres messagers se succédèrent, et, durant ces retards, Godwin eut peine à contenir l'irritation de ses amis[5]. De son côté, le roi trouva les hommes qui restaient sous ses drapeaux peu disposés à en venir aux mains avec des compatriotes[6]. Ses favoris

1. Les Saxons écrivaient Suth-Weorc.

2. Ut omnes ferè quæ volebat omninò vellent, effecit. (Rog. de Hoved. p. 442.)

3. Chron. saxon. Gibson, p. 167.

4. Elagati (tha utlaga.) Ibid.

5. Adeò ut ipse comes suos ægrè sedaret. (Chron. saxon. p. 167.)

6. Angli pugnare adversùs propinquos et compatriotas pænè omnes abhorrebant. (Rog. de Hoveden, pag. 442.)

1052. étrangers, qui prévoyaient que la paix entre les Saxons serait leur ruine, le pressaient de donner le signal du combat; mais la nécessité le rendant plus sage, il cessa d'écouter les Normands, et consentit à ce que voudraient résoudre les chefs anglais des deux partis. Ceux-ci se réunirent sous la présidence de Stigand, évêque de l'Estanglie. D'un commun accord, ils décidèrent que le roi devait accepter de Godwin et de ses fils le serment de paix et des otages, en leur offrant de son côté des garanties équivalentes[1].

Au premier bruit de cette réconciliation, les courtisans de Normandie et de France[2] montèrent à cheval en grande hâte, et s'enfuirent de différents côtés; les uns gagnèrent vers l'ouest un fort gardé par le Normand Osbert, surnommé Pentecoste, d'autres coururent vers un château du nord commandé aussi par un Normand. Les Normands Robert, archevêque de Canterbury, et Guillaume, évêque de Londres, sortirent par la porte orientale, suivis de quelques hommes d'armes de leur nation, qui, tout en fuyant, massacrèrent plusieurs

1. Decreverunt ut pax sex obsidibus confirmaretur ex utrâque parte. (Chron. saxon. Gibson, p. 167.)

2. And tha frencisce menn. (Ibid. pag. 167 et 168.)

Anglais[1]. Ils se rendirent sur la côte et s'y embarquèrent dans de petits bateaux de pêcheurs. Dans son trouble et son empressement, l'archevêque laissa en Angleterre ses effets les plus précieux, et, entre autres choses, le *pallium* qu'il avait reçu de l'église romaine comme insigne de sa dignité[2]. 1052.

Un grand conseil des sages fut convoqué hors de Londres, et, cette fois, s'assembla librement. Tous les chefs et les meilleurs hommes du pays, dit une chronique saxonne[3], y assistèrent. Godwin porta la parole pour sa défense et se justifia de toute accusation devant le roi et le peuple[4]; ses fils se justifièrent de même. Leur sentence d'exil fut cassée, et une autre sentence, unanimement rendue, bannit d'Angleterre tous les Normands, comme ennemis de la paix publique, fauteurs de discordes, et calomniateurs des Anglais auprès de leur roi[5]. Le plus jeune des fils de Godwin, appelé

1. Egressi sunt orientali portâ, occiderunt et aliàs confecerunt multos juvenes. (Chron. sax. Gibson, p. 167-168.)

2. Vili naviculâ properè transfretavit, et reliquit pallium suum in hâc terrâ. (Ibid. pag. 168.)

3. Tha bestan menn the wæron on thison lande. (Ibid.)

4. Et coràm universâ gente (ealle land-leodan.) (Ibid.)

5. Quòd statum regni conturbarent, animum regis in provinciales agitantes. (Willelm. Malmesb. p. 82.)

1052. Ulfnoth, comme son aïeul le bouvier du pays de l'ouest, fut remis avec l'un des fils de Sweyn entre les mains d'Edward, comme otage de la paix jurée. Entraîné encore, dans ce moment même, par son fatal penchant d'amitié pour les gens d'outre-mer, le roi les envoya tous les deux en garde à Guillaume, duc de Normandie. La fille de Godwin sortit de son cloître et revint habiter le palais; tous les membres de cette famille populaire rentrèrent dans leurs honneurs, à l'exception d'un seul, de Sweyn, qui y renonça volontairement. Il avait autrefois enlevé une religieuse et commis un meurtre par emportement; pour satisfaire à la justice et apaiser ses remords, il se condamna lui-même à faire nu-pieds le voyage de Jérusalem. Il accomplit rigoureusement ce pénible pèlerinage; mais une prompte mort en fut la suite[1].

L'évêque Stigand, qui avait présidé l'assemblée tenue pour la grande réconciliation, prit la place du Normand Robert dans l'archevêché de Canterbury; et, en attendant qu'il eût obtenu pour lui-même de l'église romaine l'ornement du *pallium*, il officia revêtu de celui que Robert avait laissé à

1. Chron. saxon. p. 168.—Willelm. Malmesb. p. 82. —Script. franc. tom. XI, p. 174.—Roger. de Hoveden, p. 442. — Eadmeri Hist. p. 4.

son départ. Les Normands Hugues et Osbert-Pentecoste rendirent les clefs des châteaux dont ils avaient la garde et obtinrent des sauf-conduits pour sortir d'Angleterre[1]; mais, à la requête du faible Edward, quelques infractions furent faites au décret de bannissement porté contre les étrangers en masse. Raulfe, fils de Gaultier de Mantes et de la sœur du roi, Robert surnommé le Dragon, et son gendre Richard fils de Scrob, Onfroy, écuyer du palais, Onfroy surnommé Pied-de-Geai, et d'autres pour lesquels le roi avait une amitié particulière ou qui s'étaient peu signalés dans les derniers troubles, obtinrent le privilège d'habiter en Angleterre et d'y conserver des emplois[2]. Guillaume, évêque de Londres, fut rappelé aussi, quelque temps après, et rétabli dans son siège épiscopal; un Flamand, nommé Herman, demeura évêque de Wilton. Godwin s'opposa de tout son pouvoir à cette tolérance contraire à la volonté publique[3]; mais sa voix ne prévalut point, parce que trop de gens voulaient faire preuve de bonne grace envers 1052.

1. Reddiderunt sua castella. (Rog. de Hoveden, p. 443.)

2. Anfridum cognomento Ceokesfoot (al Ceousfoot.)... et quosdam alios quos plus cæteris rex dilexerat, eique et omni populo fideles extiterant. (Rog. de Hov. Ibid.)

3. Godwinus comes obstiterat. (Ranulphus Higden, pag. 281.)

1052. le roi, et succéder par ce moyen au crédit des courtisans étrangers. La suite prouva qui de ces gens de cour ou de l'austère Godwin était meilleur politique[1].

Il est difficile d'apprécier exactement le degré de sincérité du roi Edward, dans son retour vers l'intérêt national et sa réconciliation avec la famille de Godwin. Entouré de ses compatriotes, peut-être se croyait-il en esclavage, peut-être regardait-il comme une gêne son obéissance aux vœux du pays qui l'avait agréé roi[2]. Ses relations ultérieures avec le duc de Normandie, ses entretiens particuliers avec les Normands restés auprès de sa personne, sont la partie secrète de cette histoire. Tout ce que disent les chroniques du temps, c'est qu'une amitié apparente existait entre le roi et son beau-père, et qu'en même temps Godwin était détesté au dernier point en Normandie. Tous les étrangers à qui son retour avait fait perdre leurs emplois et leurs honneurs, tous ceux à qui la facile et brillante carrière de courtisans du roi des Anglais était maintenant fermée, ne nommaient

1. Rog. de Hoved. p. 442, 443. — Gervasius Cantuariensis, pag. 1651. — Ranulph. Higdeni Polychronicon, pag. 281.

2. Gecas to cynge. (Chron. saxon. Gibson.)

jamais Godwin sans l'appeler traître, ennemi de son roi, meurtrier du jeune Alfred. 1052.

Cette dernière inculpation était la plus accréditée, et elle poursuivit le patriote saxon jusqu'à l'heure de sa mort. Un jour, à la table d'Edward, il tomba subitement en défaillance, et l'on bâtit sur cet accident un récit romanesque et fort douteux, quoique répété par plusieurs historiens. Ils racontent qu'un des serviteurs, versant à boire, posa un pied à faux, trébucha, mais se retint dans sa chute en appuyant l'autre jambe. « Eh bien! dit « Godwin au roi en souriant, le frère est venu au « secours du frère. — Sans doute, reprit Edward, « jetant sur le chef saxon un regard significatif, « le frère a besoin de son frère, et plût à Dieu que « le mien vécût encore! — O roi, s'écria Godwin, « d'où vient qu'au moindre souvenir de ton frère, « tu me fais toujours mauvais visage? Si j'ai con- « tribué même indirectement à son malheur, fasse « le Dieu du ciel que je ne puisse avaler ce mor- « ceau de pain[1]! » Godwin mit le pain dans sa bouche, disent les auteurs qui rapportent cette aventure, et sur-le-champ il s'étrangla. La vérité est que sa mort ne fut point aussi prompte; que tombé de son siège et emporté hors de la salle par 1053.

1. Henrici Hunting., p. 360.—Will. Malmesb. p. 81.

1053. deux de ses fils, Tostig et Gurth, il expira ciuq jours après [1]. En général, le récit de tous ces événements varie, selon que l'écrivain est Normand ou Anglais de race. « Je vois toujours devant moi deux « routes et deux versions opposées, dit un historien « postérieur de moins d'un siècle; que mes lecteurs « soient avertis du péril où je me trouve moi-« même [2]. »

1054. Peu de temps après la mort de Godwin, mourut Siward, chef du Northumberland, qui d'abord avait suivi le parti royal contre Godwin, et qui ensuite avait voté pour la paix et pour l'expulsion des favoris étrangers. Il était Danois de naissance, et la population de même origine à laquelle il commandait lui donnait le nom de Siward-Digr, c'est-à-dire Siward-le-Fort [3]; on montra longtemps un rocher de granit qu'il avait, disait-on, fendu d'un coup de hache [4]. Attaqué par la dyssenterie et sentant sa fin approcher : « Levez-moi, « dit-il à ceux qui l'entouraient; que je meure de-

1. Quintâ posthàc feriâ vita decessit. (Rog. de Hoved. Hist. p. 443.)

2. Periclitatur oratio.... lectorem præmonitum velim quòd hìc quasi ancipitem viam narrationis video, quia veritas factorum pendet in dubio. (Will. Malmesb. p. 80.)

3. Sig-ward Digr. (Script. rer. danic. t. III, p. 302.)

4. Ibid.

« bout comme un soldat et non accroupi comme 1054.
« une vache; revêtez-moi de ma cotte de mailles, « couvrez ma tête de mon heaume, mettez mon écu « à mon bras gauche et ma hache dorée dans ma « main droite, afin que j'expire sous les armes [1]. » Siward laissait un fils appelé Waltheof, trop jeune encore pour lui succéder dans son gouvernement de Northumbrie; cet emploi fut donné à Tostig, le troisième des enfants de Godwin. Harold, qui était l'aîné, remplaça son père dans le gouvernement de tout le pays situé au sud de la Tamise, et remit à Alfgar, fils de Leofrik, gouverneur de Mercie, l'administration des provinces de l'est qu'il avait gouvernées jusque-là [2].

Harold était alors en puissance et en talents militaires le premier homme de son pays; il resserra dans leurs anciennes limites les Gallois qui firent vers ce temps plusieurs irruptions en Angleterre, encouragés par le peu d'habileté du Français Raulfe, neveu d'Edward, qui commandait la garnison étrangère cantonnée à Hereford[3]. Raulfe se montrait peu 1055.
vigilant pour la garde d'un pays qui n'était pas le

1. Henrici Hunting., pag. 366. — Ranulph. Higden Polychron., p. 281.

2. Roger. de Hoved. p. 443. — Ingulf. Croyl. p. 898.

3. Voyez plus haut, p. 249.

1055. sien; ou si, en vertu de son pouvoir de chef, il appelait les Saxons aux armes, c'était pour les exercer malgré eux à la tactique du continent, et les faire combattre à cheval, contre l'usage de leur nation [1]. Les Anglais, embarrassés de leurs montures et abandonnés par leur général qui prit la fuite au premier péril, ne résistèrent point aux Gallois; les lieux voisins de Hereford furent envahis, et la ville
1055 à 1063. même fut pillée [2]. C'est alors que Harold vint du sud de l'Angleterre; il chassa les Cambriens jusque par-delà leurs frontières; il les contraignit de jurer qu'ils ne les repasseraient plus, et d'accepter comme loi que tout homme de leur nation trouvé en armes à l'est du retranchement d'Offa, aurait la main
1063. droite coupée. Il paraît que les Saxons élevèrent de leur côté un autre retranchement parallèle, et que l'intervalle du milieu devint une sorte de terrain libre pour les commerçants des deux nations. Les antiquaires croient distinguer encore les traces de cette double ligne de défense, et, sur les hauteurs, quelques restes d'anciens postes fortifiés, établis

1. Anglos contra morem in equis pugnare jussit. (Rog. de Hoved. p. 444.)

2. Sed cùm prælium essent commissuri, comes cum suis Francis et Normannis primus fugam capessit. (Rog. de Hoved. p. 444.)

par les Bretons à l'ouest et par les Anglais à 1063.
l'orient [1].

Pendant que Harold grandissait ainsi en renommée et en popularité auprès des Anglo-Saxons du sud, son frère Tostig était loin de s'attirer l'amour des Anglo-Danois du nord. Tostig, bien que Danois du côté de sa mère, par un faux orgueil national, traitait ses subordonnés en sujets plutôt qu'en citoyens volontairement réunis, et leur faisait sentir le joug d'un conquérant au lieu de l'autorité d'un chef. Il violait à plaisir leurs coutumes héréditaires, levait des tributs énormes, et faisait mettre à mort, sans jugement, les hommes qui lui portaient ombrage [2]. Après plusieurs années d'oppression, la patience des Northumbriens se lassa, et une troupe d'insurgés, conduite par deux
hommes d'un grand nom dans le pays, se présenta 1064.
subitement aux portes d'York, résidence de Tostig. Le chef s'enfuit; mais ses officiers et ses ministres, Saxons et Danois de race, furent mis à mort en grand nombre.

Les insurgés s'emparèrent des arsenaux et du

1. Wat's dike. (Pennant's tour in Wales.) — Rog. Hov. p. 444.

2. Sub pacis fœdere per insidias occidi præcepit... pro immanitate tributi quod de totâ Northumbriâ injustè acceperat. (Rog. de Hoved. p. 446.)

1064. trésor de la province; puis, assemblant un grand conseil, ils déclarèrent le fils de Godwin déchu de son pouvoir et mis hors de la loi [1]. Morkar, l'un des fils de cet Alfgar qui, après la mort de Leofrik son père, était devenu chef de toute la Mercie, fut élu pour succéder à Tostig. Le fils d'Alfgar se rendit à York, prit le commandement de l'armée northumbrienne, et chassa Tostig vers le sud. L'armée s'avança sur les terres de Mercie jusqu'à la ville de Northampton, et beaucoup d'habitants de la contrée vinrent la grossir. Edwin, frère de Morkar, qui avait un commandement sur la frontière du pays de Galles, leva, pour soutenir la cause de son frère, quelques troupes de sa province, et même un corps de Cambriens, engagés sous la condition d'une solde, et peut-être par le désir de satisfaire leur haine nationale en combattant contre des Saxons, même sous une bannière saxonne [2].

A la nouvelle de ce grand mouvement, le roi Edward fit marcher Harold, avec les guerriers du sud et de l'est, à la rencontre des insurgés. L'orgueil de famille blessé dans la personne d'un frère, joint à l'aversion naturelle aux gens puissants

1. Exlegaverunt. (Rog. de Hoved. p. 446.)

2. Multi item Britones (Bryttas) cum eo venerunt. (Chron. sax. Gibson, p. 171. —Rog. de Hoved. p. 446.)

contre tout acte énergique d'indépendance popu- 1064.
laire, semblait devoir faire de Harold un ennemi impitoyable pour la population qui avait chassé Tostig, et pour le chef qu'elle avait élu. Mais le fils de Godwin se montra supérieur à ces passions vulgaires, et, avant de tirer l'épée contre des compatriotes, il proposa aux Northumbriens une conférence pour la paix. Ceux-ci exposèrent leurs griefs et le motif de leur insurrection. Harold essaya de disculper son frère, et promit au nom de Tostig une meilleure conduite pour l'avenir, si le peuple du Northumberland lui pardonnait et l'accueillait de nouveau; mais les Northumbriens protestèrent d'une voix unanime contre toute réconciliation avec celui qui les avait tyrannisés [1]. « Nous « sommes nés libres, dirent-ils, et élevés dans la « liberté; un chef orgueilleux est pour nous une « chose insupportable, car nous avons appris de « nos ancêtres à vivre libres ou à mourir [2]. » Ils chargèrent Harold lui-même de porter leur réponse au roi. Harold, préférant la justice et le repos du

1. Omnes unanimi consensu contradixerunt. (Roger. de Hoved. p. 446.)

2. Se homines liberè natos, liberè educatos, nullius ducis ferociam pati posse, à majoribus didicisse aut libertatem aut mortem. (Will. Malm. p. 83.)

1064. pays à l'intérêt de son propre frère [1], se rendit auprès d'Edward; et ce fut encore lui qui, à son retour, jura aux Northumbriens la paix que le roi leur octroyait, en sanctionnant l'expulsion de Tostig et l'élection du fils d'Alfgar [2]. Tostig, mécontent du roi Edward, de ses compatriotes qui l'abandonnaient, et surtout de son frère qu'il croyait tenu de défendre sa cause, juste ou injuste, quitta l'Angleterre, la haine dans le cœur, et se rendit auprès du comte de Flandre, dont il avait épousé la fille.

1042 à 1058. Depuis que le royaume était délivré de la domination danoise, la loi du roi Knut pour la levée du tribut annuel qu'on nommait le denier de saint Pierre, avait subi le sort des autres lois décrétées par le pouvoir étranger [3]. La force publique ne contraignait personne à l'observer, et Rome ne recevait plus que les offrandes et les dons volontaires de la dévotion individuelle. Aussi, l'antique amitié de l'église romaine pour le peuple anglais déclinait-elle rapidement. On tenait sur lui et sur son roi des propos injurieux en style mystique,

1. Qui magis quietem patriæ quàm fratris commodum attenderet. (Will. Malm., pag. 83.)

2. Id eis narravit, et manu datâ confirmavit. (Chron. sax. p. 171.)

3. Voyez livre II, p. 206 et suiv.

dans les salles de Saint-Jean-de-Latran [1]; l'on accu- 1042
sait les évêques saxons de se rendre coupables de à 1058.
simonie [2], c'est-à-dire d'acheter leurs sièges à prix d'argent, reproche que la cour de Rome adressait souvent de mauvaise foi et qu'elle encourait elle-même, ayant coutume de tout vendre [3], disait un proverbe du temps. L'archevêque d'York, Eldred, essuya les premières marques de cette inimitié. Il vint dans la ville éternelle pour solliciter le pallium, insigne obligé de la haute prélature catholique, comme les manteaux de pourpre transmis par les Césars étaient, pour les rois vassaux de l'ancienne Rome, le signe de la royauté. Les prê- 1058.
tres romains refusèrent à Eldred le manteau archiépiscopal; mais un chef saxon qui l'accompagnait menaça de faire prohiber, par représailles, tout envoi d'argent au Siège apostolique [4], et les Romains cédèrent, en gardant, au fond du cœur, le ressentiment d'avoir été contraints et le désir de se venger.

Le Normand Robert de Jumièges, expulsé par

1. Membra mali capitis. (Epistola Hildebrandi card.)

2. Vitæ pontificum, à Will. Malm. lib. III, p. 100.

3. Omnia Romæ venalia... Ubì venalitas multùm operatur. (Ranulphi. Higden. pag. 280.)

4. Willelm. Malmesbur. Vitæ pontificum, lib. III, pag. 100.

1058. les patriotes anglais de l'épiscopat de Canterbury, prit aussitôt la route de Rome, et alla se plaindre de ce qu'on avait violé en lui un caractère sacré; il dénonça comme usurpateur et comme intrus le Saxon Stigand que le vœu populaire avait élevé à sa place. Le pontife et les cardinaux romains accueillirent favorablement ces plaintes; ils firent un crime au prélat saxon de s'être revêtu du pallium que le Normand avait abandonné dans sa fuite [1], et le plaignant retourna en Normandie avec des lettres papales qui le déclaraient légitime archevêque de Canterbury [2].

Stigand, l'élu du peuple anglais, sentant le danger de n'être point reconnu à Rome, négocia sur ces entrefaites, et adressa au pape régnant la demande du pallium; mais un hasard impossible à prévoir fit naître de cette demande même d'autres embarras fâcheux. Au moment où elle parvint à la cour pontificale, la papauté se trouvait aux mains d'un homme choisi par les principales familles romaines contre le gré du roi des Allemands, lequel, en vertu du titre de César que lui avaient transmis les empereurs franks, prétendait que nul souve-

1. Voyez plus haut, p. 260.

2. Cum apostolicis litteris rediens. (Ranulphi Higden. p. 280.) — Will. Malmesb. p. 82.

rain pontife ne devait être créé sans son aveu. Ce pape était Benoît, dixième du nom : disposé à l'indulgence, parce que son pouvoir était peu solide et qu'il avait besoin d'amis, il ne refusa point le pallium à l'archevêque Stigand. Mais une armée venue de par-delà des monts força bientôt l'élection d'un nouveau pape, qui, ayant chassé Benoît, se para, sans aucun scrupule, des ornements pontificaux abandonnés par le vaincu, le dégrada, l'excommunia, et annula tous ses actes. Stigand se trouva donc encore une fois sans pallium, chargé, aux yeux de la puissance papale, du crime d'usurpation et d'un nouveau crime beaucoup plus grave, pour avoir sollicité les bonnes graces d'un faux pape et d'un excommunié [1]. Le voyage de Canterbury à Rome était pénible dans ce siècle; Stigand ne s'empressa pas d'aller se justifier devant le rival heureux de Benoît X, et l'ancien ferment de haine contre le peuple anglais s'aigrit encore [2].

1059 à 1065.

Un autre incident fournit aux Romains l'occasion d'associer leur haine au désir de vengeance qu'avait excité, chez beaucoup de Normands, la

1. Stigandus accipit pallium à Benedicto antipapâ. (Anglia sacra, tom. I, p. 791.)

2. De Potter, Esprit de l'Église, t. V, p. 312 et 314. —Ingulf. Croyland., p. 898.

1059 à 1065. prétendue trahison de Godwin, et aux projets ambitieux du duc Guillaume. Il y avait à la cour de Normandie un religieux nommé Lanfranc, Lombard d'origine, fameux dans le monde chrétien par son habileté dans la jurisprudence et par des ouvrages consacrés à la défense de l'orthodoxie catholique; cet homme, que Guillaume chérissait comme l'un de ses plus utiles conseillers, tomba dans la disgrace, pour avoir blâmé le mariage du duc normand avec Mathilde, fille de Baudoin, comte de Flandre, sa parente à l'un des degrés prohibés par l'Église. Nicolas II, successeur de l'anti-pape Benoît, refusait obstinément de reconnaître et de sanctionner l'union des deux époux; ce fut auprès de lui que se retira le moine lombard exilé de la cour de son seigneur. Mais, loin de se plaindre du duc de Normandie, Lanfranc plaida respectueusement, devant le souverain pontife, la cause de ce mariage que, de lui-même, il n'avait pas voulu approuver [1]. A force de prières et d'adresse, il obtint une dispense en forme, et, pour ce service signalé, fut reçu par le duc, son ancien patron, en plus grande intimité qu'auparavant. Il devint l'ame de ses conseils et son plé-

1. Ut ageret pro duce Normannorum et conjuge ejus. (Mabillon, Annales benedictini.)

nipotentiaire auprès de la cour de Rome. Les pré- 1059
tentions respectives du clergé romain et du duc de à 1065.
Normandie sur l'Angleterre, la possibilité de les faire valoir et réussir ensemble, furent dès lors, à ce qu'il paraît, le sujet de sérieuses négociations. L'on ne songeait peut-être point encore à un envahissement par les armes; mais la parenté de Guillaume avec Edward semblait un grand moyen de succès, en même temps qu'un titre incontestable aux yeux des Romains, qui favorisaient par toute l'Europe les maximes de l'hérédité royale contre la pratique de l'élection [1].

Il y avait deux années qu'en Angleterre la paix 1065.
intérieure durait sans aucun trouble. L'aigreur du roi Edward contre les fils de Godwin disparaissait faute d'aliments et par l'habitude de vivre au milieu d'eux. Harold, le nouveau chef de cette famille populaire, rendait pleinement au roi cette déférence de respect et de soumission dont il était si jaloux. Quelques anciens récits disent qu'Edward l'aimait et le traitait comme son propre fils [2]; mais du moins n'éprouvait-il point à son égard l'espèce d'aversion mêlée de crainte que Godwin lui avait inspirée, et n'avait-il plus de prétexte pour retenir,

1. Mabillon, Annales benedictini, tom. IV, p 58.
2. Et eum loco filii habuit. (Snorre, tom. III, p. 143.)

1065. comme des garanties contre le fils, les deux otages qu'il avait reçus du père. On se rappelle que ces otages avaient été confiés par le soupçonneux Edward à la garde du duc de Normandie. Ils étaient, depuis plus de dix ans, loin de leur pays, dans une sorte de captivité. Vers la fin de l'année 1065, Harold, leur frère et leur oncle, croyant le moment favorable pour obtenir leur délivrance, demanda au roi la permission d'aller les réclamer en son nom, et de les ramener d'exil. Sans montrer aucune répugnance à se dessaisir des otages, Edward parut fort alarmé du projet que formait Harold d'aller lui-même en Normandie. « Je ne veux pas te contraindre, lui dit-il, mais si tu pars, ce sera sans « mon aveu; car certainement ton voyage doit attirer quelque malheur sur toi et sur notre pays. « Je connais le duc Guillaume et son esprit astucieux; il te hait, et ne t'accordera rien, à moins « d'y voir un grand profit : le seul moyen de lui « faire rendre les otages, serait d'envoyer un autre « que toi [1]. »

Le Saxon, brave et plein de confiance, ne se rendit point à cet avis; il partit pour la traversée, comme pour un voyage de plaisir, entouré de gais

1. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, pag. 223. — Wace, roman de Rou, ibid. — Eadmeri Hist. p. 4.

compagnons, avec son oiseau sur le poing et ses lévriers courant devant lui [1]. Il s'embarqua dans un des ports de la province de Sussex. Le vent contraire écarta ses deux vaisseaux de leur route et les poussa vers l'embouchure de la Somme, sur les terres de Guy, comte de Ponthieu. C'était la coutume de ce pays maritime, comme de beaucoup d'autres, au moyen âge, que tout étranger jeté sur la côte par une tempête, au lieu d'être humainement secouru, fût emprisonné et mis à rançon. Harold et ses compagnons subirent cette loi rigoureuse; après avoir été dépouillés du meilleur de leur bagage, ils furent enfermés par le seigneur du lieu dans sa forteresse de Belram, aujourd'hui Beaurain, près de Montreuil [2]. 1065.

Pour échapper à l'ennui d'une longue captivité, le Saxon se déclara porteur d'un message du roi d'Angleterre pour le duc de Normandie, et envoya demander à Guillaume de le faire sortir de prison, afin qu'il pût se rendre auprès de lui. Guillaume n'hésita point, et réclama de son voisin, le comte de Ponthieu, la liberté du captif, d'abord avec de

1. Tapisserie de Bayeux.

2. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII. — Eadmeri Histor. novorum, p. 5. — Aluredus Beverlacensis, p. 125.

1065. simples menaces, sans nullement parler de rançon. Le comte de Ponthieu fut sourd aux menaces, et ne céda qu'à l'offre d'une grande somme d'argent et d'une belle terre sur la rivière d'Eaune [1]. Harold se rendit à Rouen, et le bâtard de Normandie eut alors la joie de tenir chez lui, en sa puissance, le fils du plus grand ennemi des Normands, l'un des chefs de la ligue nationale qui avait fait bannir d'Angleterre les amis et les parents de Guillaume, les fauteurs de ses prétentions sur la royauté des Anglais [2]. Le duc Guillaume accueillit le chef saxon avec de grands honneurs et une apparence de franche cordialité : il lui dit que les deux otages étaient libres sur sa seule requête, qu'il pouvait repartir avec eux sur-le-champ; mais qu'en hôte courtois il ne devait point tant se presser, et demeurer au moins quelques jours à voir les villes et les fêtes du pays. Harold se promena de ville en ville, de château en château, et, avec ses jeunes compagnons, prit part à des joutes militaires. Le duc les fit chevaliers, c'est-à-dire membres de la haute milice normande, espèce de fraternité guer-

1. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII.

2. Fuerant enim antea inimici ad invicem. (Mathæus Parisiensis, tom. I, p. 1.) — Henrici Hunting. p. 367.

rière, où tout homme riche qui se vouait aux armes 1065.
était introduit sous les auspices d'un ancien affilié, qui lui donnait en cérémonie une épée, un baudrier plaqué d'argent et une lance ornée d'une flamme. Les guerriers saxons reçurent en présent de leur parrain en chevalerie de belles armes et des chevaux de grand prix [1]. Ensuite, Guillaume leur proposa, pour essayer leurs éperons neufs, de le suivre dans une expédition qu'il entreprenait contre ses voisins de Bretagne. Depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte, chaque nouveau duc de Normandie avait tenté de rendre effectif le prétendu droit de suzeraineté que Charles-le-Simple avait cédé à Roll; il en résultait des guerres continuelles et une inimitié nationale entre les deux États que séparait la petite rivière de Coësnon.

Harold et ses amis, follement jaloux d'acquérir un renom de courage parmi les hommes de Normandie, firent pour leur hôte, aux dépens des Bretons, des prouesses qui un jour devaient coûter cher à eux-mêmes et à leur pays. Le fils de Godwin, robuste et adroit, sauva au passage du Coësnon plusieurs soldats qui se perdaient dans les

1 Armes et draps lui fit bailler. (Wace, roman de Rou.) — Armis militaribus et equis delectissimis. (Guill. Pictav. p. 191.) — Tapisserie de Bayeux.

1065. sables mouvants. Lui et Guillaume, tant que dura la guerre, n'eurent qu'une même tente et qu'une même table[1]. Au retour, ils chevauchaient côte à côte, égayant la route par un entretien amical[2], qu'un jour le duc fit tomber sur ses liaisons de jeunesse avec le roi Edward : « Quand Edward et « moi, dit-il au Saxon, nous vivions, comme deux « frères, sous le même toit, il me promit, si jamais « il devenait roi en Angleterre, de me faire héri- « tier de son royaume; Harold, j'aimerais que tu « m'aidasses à réaliser cette promesse; et sois sûr « que si, par ton secours, j'obtiens le royaume, « quelque chose que tu me demandes, je te l'ac- « corderai aussitôt[3]. » Harold, quoique surpris à l'excès de cette confidence inattendue, ne put se défendre d'y répondre par des paroles vagues d'adhésion; et Guillaume reprit en ces termes : « Puisque « tu consens à me servir, il faut que tu t'engages « à fortifier le château de Douvres, à y creuser « un puits d'eau vive, et à le livrer à mes gens « d'armes; il faut aussi que tu me donnes ta sœur,

1. Hospitem quasi contubernalem habens. (Guill. Pict. pag. 191.)

2. Tales togeder thei told, ilk on a good palfray. (Robert Brunne's Chronicle, p. 68.)

3. Eadmeri Hist. p. 5. — Chron. de Normandie. — Guill. Pictav. p. 291.

« pour que je la marie à l'un de mes barons, et que 1065.
« toi-même tu épouses ma fille Adèle; de plus, je « veux qu'à ton départ, tu me laisses, pour garant « de ta promesse, l'un des deux otages que tu ré« clames; il restera sous ma garde, et je te le ren« drai en Angleterre, quand j'y arriverai comme « roi [1]. » Harold sentit à ces paroles tout le péril où il était, et où, sans le savoir, il avait mis ses deux jeunes parents. Pour sortir d'embarras, il acquiesça de bouche à toutes les demandes du Normand [2]; et celui qui avait deux fois pris les armes pour chasser les étrangers de son pays, promit de livrer à un étranger la principale forteresse de ce même pays. Il se réservait de manquer plus tard à cet indigne engagement, croyant acheter par un mensonge son salut et son repos. Guillaume n'insista plus; mais il ne laissa pas long-temps le Saxon en paix sur ce point.

Dans la ville d'Avranches ou dans celle de Bayeux, car les témoignages varient, le duc Guillaume convoqua un grand conseil des seigneurs et des barons de Normandie. La veille du jour fixé pour l'assemblée, Guillaume fit apporter de

1. Chron. de Normandie. — Eadmeri Hist. p. 5.

2. Sensit Haroldus periculum, nec intellexit quo evaderet. (Ibid.)

1065. tous les lieux d'alentour des ossements et des reliques de saints, assez pour en remplir une grande huche ou une cuve que l'on plaça, couverte d'un riche drap d'or, dans la salle du conseil[1]. Quand le duc se fut assis dans son siège de cérémonie, tenant à la main une épée nue, couronné d'un cercle à fleurons, et environné de la foule des chefs normands, parmi lesquels était le Saxon, on apporta deux petits reliquaires, et on les posa sur le drap d'or qui couvrait et cachait la cuve aux reliques. « Harold, dit alors Guillaume, je te re« quiers, devant cette noble assemblée, de confir« mer, par serment, les promesses que tu m'as « faites ; savoir : de m'aider à obtenir le royaume « d'Angleterre après la mort du roi Edward, « d'épouser ma fille Adèle, et de m'envoyer ta sœur « pour que je la marie à l'un des miens[2]. » L'Anglais, pris encore une fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha des deux reliquaires avec un air de trouble, étendit la main dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses

1. Tout une cuve en fit emplir,
D'uns paile pois la fit covrir,
Que Herart ne sout ne ne vit.

(Wace, Roman de Rou; Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. VIII.)

2. Roman de Rou. — Eadmer. pag. 5. — Guill. Pictav. pag. 191.

conventions avec le duc, pourvu qu'il vécût et que 1065.
Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : *Que Dieu l'aide*[1] ! Aussitôt Guillaume fit un signe ; le drap d'or fut levé, et l'on découvrit les ossements et les corps saints dont la cuve était remplie jusqu'au bord, et sur lesquels le fils de Godwin avait juré à son insu. Les historiens normands disent qu'il frissonna et changea de visage en voyant cet amas énorme[2]. Peu de temps après, Harold repartit, emmenant avec lui son neveu, mais laissant, malgré lui, son jeune frère au pouvoir du Normand. Guillaume l'accompagna jusqu'à la mer et lui fit de nouveaux présents, joyeux d'avoir, par surprise et par fraude, arraché à l'homme d'Angleterre le plus capable de nuire à ses projets, le serment public et solennel de le servir et de l'aider[3].

Lorsque Harold, de retour dans son pays, se présenta devant le roi Edward, et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le duc Guillaume, le roi devint pensif et dit : « Ne t'avais-je pas averti « que je connaissais ce Guillaume, et que ton « voyage attirerait de grands malheurs sur toi-

1. Plusours dient : Que Diex li dont ! (Wace, roman de Rou.)

2. Ibid.

3. Guill. Pictav. p. 192. — Eadm. Hist. p. 5.

1065. « même et sur notre nation? Fasse le ciel que ces « malheurs n'arrivent pas durant ma vie[1]! » Ces paroles et cette tristesse sembleraient prouver qu'en effet, dans des jours de jeunesse et d'imprudence, Edward avait fait à un étranger la folle promesse d'une royauté qui ne lui appartenait pas. On ne sait si, depuis son avènement, il avait entretenu, par quelques paroles, l'espérance ambitieuse de Guillaume; mais, à défaut de paroles expresses, son amitié constante pour le Normand avait tenu lieu à ce dernier d'assurances positives, et de motifs pour le croire toujours favorable à ses vues.

Quelles qu'eussent été jusqu'à ce moment les négociations secrètes du duc de Normandie avec l'église romaine, elles purent dès lors avoir une base fixe et suivre une direction certaine. Un serment prêté sur des reliques, quelque absurde que fût ce serment, appelait, s'il était violé, la vengeance de l'Eglise; et dans ce cas, selon l'opinion du siècle, l'Eglise frappait légitimement. Soit par un sentiment secret des périls dont cette vindicte ecclésiastique, associée à l'ambition des Normands,

1. Nonne dixi tibi me nosse Willelmum? (Eadmeri Hist. p. 5.) — Roger de Hov. p. 449. — Aluredus Beverlacensis, p. 126.

menaçait l'Angleterre, soit par une impression vague de terreur superstitieuse, un grand abattement d'esprit s'empara de la nation anglaise. Des bruits sinistres couraient de bouche en bouche; l'on craignait et l'on s'alarmait sans sujet positif d'alarmes; l'on exhumait des prédictions attribuées à des saints du vieux temps. L'un d'eux prophétisait des infortunes telles que les Saxons n'en avaient jamais éprouvé, depuis leur départ des rives de l'Elbe[1]; un autre annonçait l'invasion d'un peuple d'une langue inconnue, et la servitude du peuple anglais sous des maîtres venus d'outre-mer[2]. Toutes ces rumeurs, jusque-là sans crédit, ou forgées au moment même, étaient recueillies avidement, et entretenaient les esprits dans l'attente de quelque malheur inévitable. 1065.

La santé du roi Edward, homme d'une nature

1. Venient super Anglorum gentem mala qualia non passa est ex quo venit in Angliam usque ad tempus illud. (Joan. Fordun Historia, in collect. XXX, scriptor. Gale, tom. II, p. 681.)

2. Insperatum eis à Franciâ adventurum domitium, quod et eorum excellentiam deprimeret in perpetuum, et honorem, sine termino restitutionis, eventilaret. (Henric. Hunting. p. 359.) — Jo. Brompton, p. 909. — Dira et diuturna ab exteris gentibus. (Anglia sacra, tom. II, pag. 118.)

1065. débile, et devenu plus sensible, à ce qu'il paraît, à la destinée de son pays, déclina depuis ces événements. Il ne pouvait se cacher à lui-même que son amour pour les étrangers était la seule cause du péril qui effrayait l'Angleterre : son esprit en fut plus accablé encore que celui du peuple. Afin d'étouffer les pensées et peut-être les remords qui l'obsédaient, il se livra tout entier au détail des pratiques religieuses; il donna beaucoup aux églises et aux monastères; et sa dernière heure vint le surprendre au milieu de cette vie triste et oisive. Sur son lit de mort, il s'entretint sans cesse de ses sombres pressentiments; il eut des visions effrayantes, et, dans ses extases mélancoliques, les passages menaçants de la Bible lui revenaient à la mémoire involontairement et d'une manière confuse. « Le Seigneur a tendu son arc, s'écriait-il; le « Seigneur a préparé son glaive; il l'agite et le « brandit comme un guerrier; son courroux se ma- « nifestera par le fer et par la flamme[1]. » Ces paroles glaçaient de terreur ceux qui entouraient le lit du roi[2]; mais l'archevêque de Canterbury, Stigand, ne put s'empêcher d'en rire, et se moqua

1. Ethelredus Ricvallensis, p. 359.

2. Robert of Gloster's Chronicle, p. 350. — Willelm. Malmesb. p. 93.

des hommes que faisaient trembler les rêves d'un vieillard malade [1]. 1065.

Quelque faible que fût l'esprit du vieux Edward, il eut le courage de déclarer avant de mourir, aux chefs qui le consultaient sur le choix de son successeur, qu'à son avis, l'homme le plus digne de régner était Harold, fils de Godwin [2]. En prononçant le nom de Harold dans cette circonstance, le roi se montrait supérieur à ses préjugés d'habitude, et même à l'ambition d'avancer sa propre famille; car il y avait alors en Angleterre un petit-fils d'Edmund Côte-de-Fer, né en Hongrie, où son père s'était réfugié dans le temps des proscriptions danoises. Ce jeune homme, appelé Edgar, n'avait ni talents ni gloire acquise, et ayant passé toute son enfance dans un pays étranger, il parlait à peine la langue saxonne [3]. Un pareil candidat ne pouvait lutter de popularité avec Harold, le brave, le riche, le destructeur de la puissance étrangère [4]. Harold était l'homme le plus capable de tenir tête à tous les dangers qui semblaient menacer le pays, et quand bien même le roi mourant ne l'eût pas dé-

1. Ethelredus Rieval., p. 349. — (Will. Malm. p. 93.
2. Chron. saxon. pag. 172.
3. Historia Daniæ Isaaci Pontani, p. 184.
4. Order. Vital. p. 492.

1066. signé d'avance au choix des autres chefs, son nom devait sortir de toutes les bouches. Il fut élu le lendemain même de la pompe funèbre d'Edward, et sacré par l'archevêque Stigand, que l'église romaine, ainsi qu'on l'a vu plus haut, s'obstinait à ne pas reconnaître[1]. Le petit-fils du bouvier Ulfnoth se montra, dès son avènement, juste, sage, affable, actif pour le bien du pays, ne s'épargnant, dit un vieil historien, aucune fatigue ni sur terre ni sur mer[2].

Il lui fallut beaucoup de soins et de peines pour vaincre le découragement public qui se montrait de différentes manières. L'apparition d'une comète, visible en Angleterre pendant près d'un mois, produisit sur les esprits une impression extraordinaire d'étonnement et d'effroi. Le peuple s'attroupait dans les rues et sur les places des villes et des villages pour considérer ce phénomène qu'on regardait comme la confirmation des pressentiments nationaux. Un moine de Malmesbury, qui s'occupait d'astronomie, composa sur la nouvelle comète une sorte de déclamation poétique où se trouvaient ces paroles : « Te voilà donc enfin revenue, toi qui

1. Tapisserie de Bayeux. — Guill. Pictav. — Order. Vital.

2. Roger de Hov. p. 447. — Willelm. Malm. p. 73.

« feras pleurer tant de mères! Il y a bien des an- 1066.
« nées que je t'ai vue briller; mais tu me sembles « plus terrible aujourd'hui que tu m'annonces la « ruine de mon pays [1]. »

Les commencements du nouveau règne furent marqués par un retour complet aux usages nationaux abandonnés sous le règne précédent. Dans les chartes du roi Harold, l'ancienne signature saxonne remplaçait les sceaux pendants à la mode normande [2]. Néanmoins, il ne poussa point la réforme jusqu'à destituer de leurs emplois, ou chasser du pays les Normands qu'avait épargnés, malgré la loi, une sorte de condescendance pour les affections du roi Edward [3]. Ces étrangers continuèrent de jouir de tous les droits civils; mais peu reconnaissants de cette conduite généreuse, ils se mirent à intriguer au dedans et au dehors pour le duc de Normandie. Ce fut un message de leur part qui vint annoncer à Guillaume la mort d'Edward et l'élection du fils de Godwin. Au moment où il apprit cette grande nouvelle, il était dans son parc, près de Rouen, tenant à la main un arc et des

1. Ran. Hygd. p. 283-284.

2. Ducarrel's Norman Antiquities, tom. IV.

3. Voyez plus haut, p. 261.

1066. flèches neuves qu'il essayait [1]. Tout à coup il parut pensif, remit son arc à l'un de ses gens, et passant la Seine, se rendit à son hôtel de Rouen; il s'arrêta dans la grande salle et s'y promena de long en large, tantôt s'asseyant, tantôt se levant, changeant de siège et de posture, et ne pouvant rester en aucun lieu. Aucun de ses gens n'osait l'aborder; tous se tenaient à l'écart et se regardaient l'un l'autre en silence [2]. Un officier, admis d'une manière plus intime dans la familiarité de Guillaume, venant à entrer alors, les assistants l'entourèrent pour apprendre de lui la cause de cette grande agitation qu'ils remarquaient dans le duc. « Je n'en « sais rien de certain, répondit l'officier; mais « nous en serons bientôt instruits. » Puis s'avançant seul vers Guillaume : « Seigneur, dit-il, à quoi « bon nous cacher vos nouvelles? qu'y gagnerez- « vous? Il est de bruit commun par la ville que « le roi d'Angleterre est mort, et que Harold s'est « emparé du royaume, mentant à sa foi envers « vous. — L'on dit vrai, répondit le duc; mon « dépit vient de la mort d'Edward, et du tort que « m'a fait Harold. — Eh bien, sire, reprit le cour-

1. Chronique de Normandie, recueil. des hist. de la France, tom. XIII.

2. Ibid.

« tisan, ne vous courroucez d'une chose qui peut 1066.
« être amendée; à la mort d'Edward, il n'y a nul « remède, mais il y en a aux torts de Harold; à vous « est le bon droit, vous avez de bons chevaliers, « entreprenez donc hardiment : chose bien entre- « prise est à demi faite [1]. »

Un homme de race saxonne et le propre frère de Harold, ce Tostig que les Northumbriens avaient chassé du commandement, et que Harold, devenu roi, n'avait point voulu leur imposer de nouveau, vint de Flandre exhorter Guillaume à ne pas laisser régner en paix celui qui s'était parjuré [2]. Tostig se vantait auprès des étrangers d'avoir en Angleterre plus de crédit et de puissance que le roi son frère, et promettait d'avance la possession de ce pays à quiconque voudrait s'unir à lui pour en faire la conquête [3]. Trop prudent pour s'engager dans une grande démarche sur la simple parole d'un aventurier, Guillaume donna au Saxon, pour éprouver ses forces, quelques vaisseaux, avec lesquels, au lieu de débarquer en Angleterre,

1. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, t. XIII, p. 225.

2. Ne perjurum suum regnare sineret. (Ordericus Vitalis, p. 493.)

3. Snorre Sturleson, t. III, p. 147.

1066. Tostig se rendit vers la Baltique, afin de quêter d'autres secours et d'exciter contre sa patrie l'ambition des rois du Nord. Il eut une entrevue avec Swen, roi de Danemark, son parent du côté maternel, et lui demanda de l'aider contre son frère et sa nation. Mais le Danois ne répondit à cette demande que par un refus durement exprimé. Tostig se retira mécontent et alla chercher ailleurs un roi moins délicat sur la justice[1]. Il trouva en Norwège Harald ou Harold, fils de Sigurd, le plus vaillant des Scandinaves, le dernier qui eût mené la vie aventureuse dont le charme s'était évanoui avec la religion d'Oden. Dans ses courses vers le midi, il avait suivi alternativement la route de terre et celle de mer; on l'avait vu tour à tour pirate et guerrier errant, *viking* et *varing*, comme on s'exprimait dans la langue du Nord. Il était allé servir dans l'est sous les chefs de sa nation, qui, depuis près de deux siècles, possédaient une partie des pays slaves. Ensuite, poussé par le besoin de voir, il s'était rendu à Constantinople, où d'autres émigrés de la Scandinavie, sous ce même nom de *varings*, dont s'honoraient les conquérants des villes russes, formaient une milice mercenaire pour la garde des empereurs. Harold était frère d'un roi; mais il ne

1. Torfæi Historia Norweg. t. II, p. 347-349.

crut point déroger en s'enrôlant dans cette milice. 1066.
Il veilla, la hache sur l'épaule, aux portes du palais impérial, et fut employé, avec le corps dont il faisait partie, en Asie et en Afrique. Lorsque le butin fait dans ces expéditions l'eut rendu assez riche, il eut envie de repartir et demanda son congé; comme on voulait le retenir de force, il s'évada par mer, emmenant avec lui une jeune femme de haute naissance. Après cette évasion il croisa en pirate le long des côtes de la Sicile, et accrut ainsi le trésor qu'il emportait sur son navire [1]. Il était poète, comme la plupart des corsaires septentrionaux qui, dans les longues traversées, et quand le calme de la mer ralentissait leur marche, s'amusaient à chanter en vers leurs succès ou leurs espérances. Au retour des longs voyages où, comme il le disait lui-même dans ses chansons, il avait promené au loin son vaisseau, l'effroi des laboureurs, son vaisseau noir rempli de guerriers [2], Harold leva une armée, et fit la guerre au roi de Norwège, afin de le déposséder. Il prétendait avoir des droits héréditaires au gouvernement de ce royaume; mais reconnaissant bientôt la difficulté de le conquérir, il fit la paix avec son compétiteur,

1. Snorre's Heimskringla, t. III, p. 79.
2. Bartholinus, p. 79. — Adamus Bremensis.

1066. sous la condition d'un partage; pour compléter l'arrangement, il fut convenu que le trésor du fils de Sigurd serait divisé entre eux, de même que le territoire de Norwège. Afin de gagner à ses projets cet homme fameux dans tout le Nord par ses richesses et son courage, Tostig l'aborda avec des paroles flatteuses. « Le monde sait, lui dit-il, qu'il « n'existe pas un guerrier digne de s'égaler à toi; « tu n'as qu'à vouloir et l'Angleterre t'appar-« tiendra[1]. » Le Norwégien se laissa persuader, et promit de mettre sa flotte en mer, aussitôt que la fonte annuelle des glaces aurait rendu l'Océan libre[2].

En attendant le départ de son allié de Norwège, Tostig vint tenter la fortune sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, avec une bande d'aventuriers rassemblés en Frise, en Hollande et dans le pays des Flamands. Il pilla et dévasta quelques villages; mais les deux grands chefs des provinces voisines de l'Humber, Morkar et Edwin, se réunirent, et, poursuivant ses vaisseaux, le forcèrent de chercher une retraite sur les rivages de l'Écosse[3].

1. Non esse bellatorem tibi parem. (Snorre's Heimskringla, t. III, p. 149.)

2. Ut primùm glaciem verna tempestas dissolvit. (Ibid.)

3. Ibid. p. 150. — Roger. de Hoved. p. 448.

Pendant ce temps, Harold fils de Godwin, tran- 1066.
quille dans les contrées méridionales de l'Angleterre, vit arriver près de lui un messager de Normandie qui lui parla en ces termes : « Guillaume, « duc des Normands, te rappelle le serment que « tu lui as juré, de ta bouche et de ta main, sur de « bons et saints reliquaires [1]. — Il est vrai, répon« dit le roi saxon, que j'ai fait ce serment à Guil« laume; mais je l'ai fait me trouvant sous la force ; « j'ai promis ce qui ne m'appartenait pas, ce que « je ne pouvais nullement tenir : car ma royauté « n'est point à moi, et je ne saurais m'en démettre « sans l'aveu du pays; de même, sans l'aveu du « pays, je ne puis prendre une épouse étrangère. « Quant à ma sœur, que le duc réclame pour la ma« rier à l'un de ses chefs, elle est morte dans l'année, « veut-il que je lui envoie son corps [2] ? » L'ambassadeur normand porta cette réponse, et Guillaume répliqua par un second message et des paroles de reproche, douces et modérées [3], priant le

1. Sur bons saintuaires. (Chron. de Normandie, Hist. de la France, t. III, p. 229.) — That he swore mid his ryght honde. (Robert of Glocester, tom. II, p. 352.) — Et linguâ et manu. (Guill. Pictav. p. 192.)

2. Eadmeri Hist. p. 5. — Roger. de Hoved. p. 449. — Math. Paris, tom. I, p. 3. — Ranulph. Higden, p. 28.

3. Iterùm amicâ familiaritate mandavit. (Eadm. Hist.)

1066. roi, s'il ne consentait pas à remplir toutes les conditions jurées, d'en exécuter au moins une seule, et de prendre en mariage la jeune fille qu'il avait promis d'épouser. Harold répondit de nouveau qu'il n'en ferait rien, et pour preuve, il épousa une femme saxonne, la sœur d'Edwin et de Morkar. Alors les derniers mots de rupture furent prononcés; Guillaume jura que dans l'année il viendrait exiger toute sa dette, et poursuivre son parjure jusqu'aux lieux où il croirait avoir le pied le plus sûr et le plus ferme [1].

Aussi loin que la publicité pouvait aller dans le onzième siècle, le duc de Normandie publia ce qu'il appelait l'insigne mauvaise foi du Saxon [2]. L'influence générale des idées superstitieuses empêcha les spectateurs désintéressés dans cette dispute de comprendre la conduite patriotique du fils de Godwin, et sa déférence scrupuleuse pour la volonté du peuple qui l'avait fait roi. L'opinion du plus grand nombre, sur le continent, fut pour Guillaume contre Harold, pour l'homme qui s'était servi des choses saintes comme d'un piège, et ré-

1. Se ferro debitum vindicaturum, et illùc iturum quò Haroldus tutiores se pedes habere putaret. (Will. Malmesb. p. 97.)—Ingulf. Croyl. p. 900.—Math. Paris, t. I, p. 2. — Aluredus Beverlac. p. 128.

2. Haroldi injustitia. (Eadmer. p. 5.)

clamait une trahison, contre celui qui refusait de 1066.
la commettre. Les négociations entamées auprès de l'église romaine par Robert de Jumièges et par le moine Lanfranc se poursuivirent avec activité, du moment qu'un diacre de Lisieux eut porté au-delà des monts la nouvelle du prétendu crime de Harold et de toute la nation anglaise. Le duc de Normandie portait contre son adversaire, devant la cour pontificale, une accusation de sacrilège; il demandait que l'Angleterre fût mise au ban de l'Eglise, et déclarée propriété du premier occupant, sauf l'approbation du pape[1]. Il fondait sa demande sur trois griefs principaux : le meurtre du jeune Alfred et des Normands ses compagnons, l'expulsion de l'archevêque Robert du siège de Canterbury, et le parjure du roi Harold[2]; de plus, il prétendait avoir à la royauté des droits incontestables, en vertu de sa parenté avec le roi Edward, et des intentions que ce roi, disait-il, avait manifestées à son lit de mort. Il affectait le rôle d'un plaignant qui attend justice, et désire que son adversaire soit écouté. Mais Harold fut vainement

1. Cùm Guillelmus præproperâ querelâ papam consuleret. (Willelm. Malm.) — Ad apostolicum misit. (Ibid. page 100.)

2. Ranulphi Higden Polychronicon, p. 285.

1066. requis de se défendre devant la cour de Rome. Il refusa de s'avouer justiciable de cette cour, et n'y députa aucun ambassadeur, trop fier pour soumettre à des étrangers l'indépendance de sa couronne, et trop sensé pour croire à l'impartialité des juges qu'invoquait son ennemi[1].

Le consistoire de Saint-Jean-de-Latran était alors gouverné par un homme dont la célébrité domine toutes celles du moyen âge : c'était Hildebrand, moine de Cluny, créé par le pape Nicolas II archidiacre de l'église romaine. Après avoir régné plusieurs années sous le nom de ce pape, il fut assez puissant pour en faire élire un de son choix, qui prit le nom d'Alexandre II, et pour le maintenir contre la désapprobation de la cour impériale. Toutes les vues de ce personnage, doué d'une activité infatigable, tendaient à transformer la suprématie religieuse du saint-siège en souveraineté universelle sur les Etats chrétiens. Cette révolution commencée au neuvième siècle par la réduction de plusieurs villes de l'Italie centrale sous l'obéissance ou la suzeraineté du pape, s'était continuée dans les deux siècles suivants. Toutes les cités de la Campanie, dont le pontife de Rome

1. Judicium papæ parvipenderet. (Willelm. Malmesb. pag. 93.)

était le métropolitain immédiat, avaient passé, de 1066.
gré ou de force sous sa puissance temporelle; et, par une circonstance bizarre, on avait vu, dans la première moitié du onzième siècle, des chevaliers normands, émigrés de leur pays, conduire, sous la bannière de Saint-Pierre, les milices romaines à cette conquête[1]. A la même époque, d'autres Normands, pèlerins ou aventuriers, s'étaient mis à la solde des petits seigneurs de l'Italie méridionale; puis, comme jadis les Saxons à la solde des Bretons, ils avaient rompu leur engagement, pris les forteresses et établi leur domination sur le pays. Cette nouvelle puissance ayant mis fin, sinon aux prétentions, du moins au pouvoir de l'empire grec sur les villes de l'Apulie et de la Calabre, convenait à l'intolérance religieuse de la cour de Rome, et flattait son ambition par l'espoir d'une autorité facile à obtenir sur des guerriers simples d'esprit et pleins de vénération pour le saint-siège. En effet, plusieurs de ces nouveaux ducs ou comtes s'avouèrent successivement vassaux du prince des apôtres, et consentirent à recevoir une bannière de l'église romaine, en signe d'investiture féodale des terres qu'eux-mêmes avaient conquises. Ainsi

1. Orderici Vitalis Norman. Hist. lib. III. — Fleury, Histoire ecclésiastique, tom. XII, p. 400.

1066. l'Eglise profitait de la puissance des armes normandes pour étendre graduellement sa suzeraineté sur le sud de l'Italie, et elle s'habituait à considérer les Normands comme destinés à combattre pour son service, ou à lui faire hommage de leurs conquêtes.

Telles étaient les singulières relations que le hasard des événements venait de créer, lorsque arrivèrent à la cour de Rome les plaintes et la requête du duc de Normandie. Plein de son idée favorite, Hildebrand crut le moment propice pour tenter sur le royaume d'Angleterre ce qui avait réussi en Italie; il fit tous ses efforts pour substituer aux débats ecclésiastiques sur la tiédeur du peuple anglais, la simonie de ses évêques et le parjure de son roi, une négociation formelle pour la conquête du pays, à frais et à profits communs. Malgré la réalité de ces projets purement politiques, le procès de Guillaume contre Harold fut examiné dans l'assemblée des cardinaux, sans qu'il fût question d'autre chose que du droit héréditaire, de la sainteté du serment et de la vénération due aux reliques. Ces motifs ne parurent point à plusieurs des assistants assez graves pour justifier, de la part de l'Eglise, une agression à main armée contre un peuple chrétien; et comme l'archidiacre insistait, un murmure s'éleva, et les opposants lui

dirent qu'il était infame d'autoriser et d'encourager l'homicide[1]; mais il s'en émut peu, et son opinion prévalut. 1066.

Aux termes de la sentence, qui fut prononcée par le pape lui-même, il était permis au duc Guillaume de Normandie d'entrer en Angleterre, pour ramener ce royaume sous l'obéissance du saint-siège et y rétablir à perpétuité l'impôt du denier de saint Pierre[2]. Une bulle d'excommunication, lancée contre Harold et tous ses adhérents, fut remise au messager de Guillaume, et l'on joignit à cet envoi une bannière de l'église romaine et un anneau contenant un cheveu de saint Pierre, enchâssé sous un diamant de prix[3]. C'était le double signe de l'investiture militaire et ecclésiastique; et l'étendard bénit qui allait consacrer l'invasion de l'Angleterre par le duc de Normandie, était le même que, peu d'années auparavant, les Normands Raoul et Guillaume de Mon-

1. Quâ pro re, à quibusdam fratribus penè infamiam pertuli, submurmurantibus quòd ad tanta homicidia perpetranda, tanto favore, operam meam impendissem. (Epistola Gregor. VII, apud script. rer. franc. tom. XIV, pag. 648.)

2. Chronique de Normandie, p. 227.

3. Guill. Pictav. p. 197. — Math. Paris. p. 2.

1066. treuil avaient arboré, au nom de l'Eglise, sur les châteaux de la Campanie[1].

Avant que la bulle, la bannière ét l'anneau fussent arrivés, le duc Guillaume assembla, en conseil de cabinet, ses amis les plus intimes, pour leur demander avis et secours. Ses deux frères maternels, dont l'un était évêque de Bayeux et l'autre comte de Mortain, avec Guillaume fils d'Osbert, sénéchal de Normandie, c'est-à-dire lieutenant du duc pour l'administration civile, assistaient à cette conférence. Tous furent d'opinion qu'il fallait descendre en Angleterre, et promirent à Guillaume de le servir de corps et de biens, jusqu'à vendre ou engager leurs héritages. « Mais ce n'est pas « tout, lui dirent-ils, il vous faut demander aide « et conseil à la généralité des habitants de ce pays; « car il est de droit que qui paie la dépense soit « appelé à la consentir[2]. » Guillaume alors fit convoquer, disent les chroniques, une grande assemblée d'hommes de tous états de la Normandie, gens de guerre, d'église et de négoce, les plus considérés et les plus riches. Le duc leur exposa son projet et sollicita leur concours; puis l'assem-

1. Orderici Vitalis Norman. Hist. lib. III.—Fleury, Hist. eccles. tom. XII, p. 400.

2. Chronique de Normandie, hist. de la France, tom. XIII, p. 225.

blée se retira, afin de délibérer plus librement hors de toute influence[1]. 1066.

Dans le débat qui suivit, les opinions parurent fortement divisées; les uns voulaient qu'on aidât le duc de navires, de munitions et de deniers; les autres refusaient toute espèce d'aide, disant qu'ils avaient déjà plus de dettes qu'ils n'en pouvaient payer. Cette discussion n'était pas sans tumulte, et les membres de l'assemblée, hors de leurs sièges et partagés en groupes, parlaient et gesticulaient avec grand bruit[2]. Au milieu de ce désordre, le sénéchal de Normandie, Guillaume, fils d'Osbert, éleva la voix et dit: « Pourquoi vous « disputer de la sorte? Il est votre seigneur, il a « besoin de vous; votre devoir serait de lui faire « vos offres et non d'attendre sa requête. Si vous « lui manquez et qu'il arrive à ses fins, de par « Dieu, il s'en souviendra; montrez donc que vous « l'aimez, et agissez de bonne grace. — Nul doute, « s'écrièrent les opposants, qu'il ne soit notre « seigneur; mais n'est-ce pas assez pour nous de « lui payer ses rentes? Nous ne lui devons point « d'aide pour aller outre-mer; il nous a déjà trop « grevés par ses guerres; qu'il manque sa nouvelle

1. Chron. de Norm. Hist. de la France, t. XIII, p. 225.
2. Ibidem.

1066. « entreprise, et voilà notre pays ruiné[1]. » Après beaucoup de discours et de répliques en différents sens, l'on décida que le fils d'Osbert, qui connaissait les facultés de chacun, porterait la parole pour excuser l'assemblée de la modicité de ses offres[2].

Les Normands retournèrent tous vers le duc, et le fils d'Osbert parla ainsi : « Je ne crois pas « qu'il y ait au monde des gens plus zélés que ceux-« ci ; vous savez les aides qu'ils vous ont fournies, « les services onéreux qu'ils vous ont faits; eh « bien, sire, ils veulent faire davantage; ils se pro-« posent de vous servir au-delà de la mer comme « en-deçà. Allez donc en avant, et ne les épargnez « en rien; tel qui jusqu'à présent ne vous a fourni « que deux bons soldats à cheval, va faire la « dépense du double[3].... — Eh! non, eh! non, « s'écrièrent à la fois les assistants, nous ne vous « avons point chargé d'une telle réponse; nous « n'avons point dit cela, cela ne sera pas! Qu'il

1. Chroniq. de Normandie, pag. 225. — Guill. Pictav. pag. 98.

2. Chron. de Normandie. — Henrici Hunting. p. 367. — Henrici Knyghton, p. 2342.

3. Chron. de Normandie, recueil des hist. de France, tom. XIII, pag. 226. — Roberti de Monte appendix ad Sigebertum ; ibid. tom. XI, p. 168.

« ait affaire dans son pays, et nous le servirons 1066.
« comme il lui est dû; mais nous ne sommes point « tenus de l'aider à conquérir le pays d'autrui. « D'ailleurs, si nous lui faisions une seule fois « double service, et si nous le suivions outre-mer, « il s'en ferait un droit et une coutume pour l'ave- « nir; il en grèverait nos enfants; cela ne sera pas, « cela ne sera pas!! » Les groupes de dix, de vingt, de trente, recommencèrent à se former; le tumulte fut général, et l'assemblée se sépara[1].

Guillaume, surpris et courroucé au-delà de toute mesure, dissimula cependant sa colère, et eut recours à un artifice, qui presque jamais n'a manqué son effet quand des personnages puissants ont voulu vaincre les résistances populaires. Le duc appela séparément auprès de lui les hommes que d'abord il avait convoqués en masse; commençant par les plus riches et les plus influents, il les pria de venir à son aide de pure grace et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard, par des lettres scel-

1. Chron. de Normandie, p. 226.

Moult oïssiez court estourmir,
Noises lever, barons frémir.
(Wace, roman de Rou.)

1066. lées de son grand sceau[1]. Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut enregistré aussitôt; et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne; les clercs donnèrent leur argent, les marchands leurs étoffes et les paysans leurs denrées[2].

Bientôt arriva de Rome la bannière consacrée et la bulle qui autorisait l'agression contre l'Angleterre. A cette vue l'empressement redoubla; chacun apportait ce qu'il pouvait; les mères envoyaient leurs fils s'enrôler pour le salut de leurs ames[3]. Guillaume fit publier son ban de guerre dans les contrées voisines; il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète[4]. Il en vint une multitude,

1. Et teles lettres come ils en vouldroient deviser, il lor en feroit. (Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII.

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Proceri corpore, præstantes robore. (Will. Malm.

par toutes les routes, de loin et de près, du nord 1066
et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées; les uns étaient chevaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons et sergents d'armes, comme on s'exprimait alors; les uns demandaient une solde en argent, les autres seulement le passage et tout le butin qu'ils pourraient faire. Plusieurs voulaient de la terre chez les Anglais, un domaine, un château, une ville; d'autres enfin souhaitaient simplement quelque riche Saxonne en mariage [1]. Tous les vœux, toutes les prétentions de l'avarice humaine se présentèrent : Guillaume ne rebuta personne, dit la chronique normande, et fit plaisir à chacun, selon son pouvoir [2]. Il alla jusqu'à donner d'avance à un certain Remi de Fescamp, un évêché en

pag. 99.) — Anglicæ prædæ inhiantes. (Order. Vital. pag. 495.)

1. Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII.

2. Ibid. pag. 227.

1066. Angleterre, pour un navire et vingt hommes d'armes[1].

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce furent employés à construire et à équiper des vaisseaux; les forgerons et les armuriers fabriquaient des lances, des épées et des cottes de mailles, et des porte-faix allaient et venaient sans cesse pour transporter les armes des ateliers sur les navires[2]. Pendant que ces préparatifs se poursuivaient en grande hâte, Guillaume se rendit à Saint-Germain auprès de Philippe, roi des Français, et, le saluant d'une formule de déférence que ses aïeux avaient souvent omise envers les rois du pays franc: « Vous « êtes mon seigneur, lui dit-il; s'il vous plaît de « m'aider, et que Dieu me fasse la grace d'obtenir « mon droit sur l'Angleterre, je promets de vous « en faire hommage, comme si je la tenais de « vous[3]. » Philippe assembla son conseil de barons, sans lequel il ne pouvait décider aucune affaire, et les barons furent d'avis qu'il ne fallait en aucune façon aider Guillaume dans sa conquête. « Vous

1. Anonym. edit. à Taylor.—Orderic. Vitalis, p. 494.
2. Tapisserie de Bayeux.
3. Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII, p. 227.

« savez, dirent-ils au roi, combien peu les Nor- 1066.
« mands vous obéissent aujourd'hui; ce sera bien « autre chose quand ils possèderont l'Angleterre. « D'ailleurs, secourir le duc coûterait beaucoup à « notre pays, et s'il venait à faillir dans son entre- « prise, nous aurions la nation anglaise pour en- « nemie à tout jamais[1]. » Ainsi éconduit, le duc Guillaume se retira mécontent du roi Philippe, et adressa la même demande de secours au comte de Flandre, son beau-frère, qui refusa pareillement[2].

Malgré l'inimitié nationale des Normands et des Bretons, il existait entre les ducs de Normandie et les comtes de Bretagne, des alliances de parenté qui compliquaient les relations des deux États, sans les rendre moins hostiles. Au temps où le duc Robert, père de Guillaume, s'était mis en route pour son pèlerinage, il n'avait point de plus proche parent que le comte breton Allan ou Alain, issu de Roll par les femmes, et ce fut à lui qu'il remit en partant la garde de son duché et la tutelle de son fils. Le comte Alain n'avait pas tardé à dé-

1 Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII, p. 227.

2. Ibid.



1066. clarer douteuse la naissance de son pupile, et à favoriser le parti qui voulait le priver de la succession; mais après la défaite de ce parti au Val des Dunes, il mourut empoisonné, selon toute apparence, par les amis du jeune bâtard. Son fils, nommé Conan, lui succéda, et il régnait encore en Bretagne à l'époque du grand armement de Guillaume pour la conquête de l'Angleterre. C'était un homme audacieux, redouté de ses voisins, et dont la principale ambition était de nuire au duc de Normandie, qu'il regardait comme un usurpateur et comme le meurtrier de son père. Le voyant engagé dans une entreprise difficile, Conan crut le moment favorable pour lui déclarer la guerre, et lui fit porter, par l'un de ses chamberlains, le message suivant :

« J'apprends que tu es prêt à passer la mer, afin « de conquérir le royaume d'Angleterre. Or, le duc « Robert, dont tu feins de te croire le fils, partant « pour Jérusalem, remit tout son héritage au « comte Alain mon père qui était son cousin. Mais « toi et tes complices vous avez empoisonné mon « père; tu t'es approprié sa seigneurie et tu l'as « retenue jusqu'à ce jour, contre toute justice, at« tendu que tu es bâtard. Rends-moi donc le du« ché de Normandie qui m'appartient, ou je te

« ferai la guerre à outrance, avec tout ce que j'ai 1066.
« de forces[1]. »

Les historiens normands avouent que Guillaume fut quelque peu effrayé de ce message, car la plus faible diversion pouvait déjouer ses projets de conquête; mais il trouva moyen de se délivrer, sans beaucoup de peine, de l'ennemi qui se déclarait avec tant de hardiesse et d'impudence. Le chamberlain du comte de Bretagne, gagné sans doute à prix d'argent, frotta de poison l'intérieur du cor dont son maître se servait d'habitude, et pour surcroît de précaution il empoisonna de même ses gants, et les rênes de son cheval[2]. Conan mourut peu de jours après le retour de son messager. Le comte Eudes, qui lui succéda, se garda bien de l'imiter, et d'alarmer Guillaume le Bâtard sur la validité de ses droits : au contraire, se liant avec lui d'une amitié toute nouvelle entre les Bretons et les Normands, il lui envoya ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Allan, vinrent au rendez-vous des troupes normandes, accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays qui leur donnaient le titre de Mac-

1. Guillelmi Gemeticensis, Norman. Histor. lib. 7, cap. 33.

2. Ibid.

1066. tierns[1], pendant que les Normands les appelaient comtes. D'autres riches Brètons, qui n'étaient point de pure race celtique, et portaient des noms à tournure française, comme Robert de Vitry, Bertrand de Dinand et Raoul de Gaël, se rendirent pareillement auprès du duc de Normandie, pour lui offrir leurs services[2].

Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à Saint-Valéry : là les mauvais temps recommencèrent; il fallut jeter l'ancre et attendre plusieurs jours.

Durant ce retard, la tempête fracassa quelques vaisseaux et fit périr les hommes de l'équipage; cet accident causa une grande rumeur parmi les troupes fatiguées d'un long campement. Dans l'oisiveté de leurs journées, les soldats passaient les heures à converser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions sur les périls du voyage et les

1. Fils de chef. *Tiern*, chef; en gallois *Teyrn*. (Hist. de Bretagne, par Dom Lobineau.)

2. Ibid. tom. I, p. 97, 98. — Chron. de Normandie, pag. 126.

difficultés de l'entreprise[1]. Il n'y avait point encore 1066.
eu de combat, disait-on, et déjà beaucoup d'hommes étaient morts; l'on calculait et l'on exagérait le nombre des cadavres que la mer avait rejetés sur le sable. Ces bruits abattaient l'ardeur des aventuriers d'abord si pleins de zèle; quelques-uns même rompirent leur engagement et se retirèrent[2]. Pour arrêter cette disposition funeste à ses projets, Guillaume faisait enterrer secrètement les morts, et augmentait les rations de vivres et de liqueurs fortes[3]. Mais le défaut d'activité ramenait toujours les mêmes pensées de tristesse et de découragement. « Bien fou, disaient les soldats en murmu« rant, bien fou est l'homme qui prétend s'emparer « de la terre d'autrui; Dieu s'offense de pareils des« seins, et il le montre en nous refusant le bon vent[4].

Soit par conviction et pour tenter une dernière ressource, soit pour fournir aux esprits quelque distraction nouvelle, les chefs normands firent

1. Per tabernacula mussitabant. (Willelm. Malmesb. pag. 100.)

2. Pavida fuga multorum qui fidem spoponderant. (Guill. Pictav. p. 198.)

3. Ibid.

4. Insanire hominem qui vellet alienum solum in jus suum refundere; Deum contra tendere, qui ventum arceret. (Will. Malmes. p. 100.)

1066. promener en grande pompe, au travers du camp, les reliques de saint Valéry, patron du lieu; toute l'armée se mit en oraisons, et, la nuit suivante, les vents changèrent, et la flotte eut le temps à souhait. Quatre cents navires à grandes voiles et plus d'un millier de bateaux de transport s'éloignèrent de la rive au même signal. Le vaisseau de Guillaume marchait en tête, portant, au haut de son mât, la bannière envoyée par le pape, et une croix sur son pavillon. Ses voiles étaient de diverses couleurs, et l'on y avait peint en plusieurs endroits les trois lions, enseigne de Normandie; à la proue était sculptée une figure d'enfant portant un arc tendu, avec la flèche prête à partir[1]. Ce bâtiment, meilleur voilier que les autres, les précéda durant tout le jour, et, la nuit, il les laissa loin en arrière. Au matin, le duc fit monter un matelot au sommet du grand mât, pour voir si les autres vaisseaux venaient : « Je ne vois que le ciel « et la mer, » dit le matelot; et aussitôt on jeta l'ancre[2]. Le duc affecta une contenance gaie, et, de peur que le souci et la crainte ne se répandissent

1. Dr Strutt's norman. Antiquites, pl. XXXII. — Wace. — Thom. Rudborne, in Angliâ sacrâ, pag. 247. — Tapisserie de Bayeux.

2. Nihil aliud præter pelagus et aera. (Guill. Pictav. pag. 199.)

parmi l'équipage, il fit servir un repas copieux et des vins fortement épicés[1]. Le matelot remonta, et dit que cette fois il apercevait quatre vaisseaux; la troisième fois, il s'écria : « Je vois une forêt de « mâts et de voiles[2]. » 1066.

Pendant que ce grand armement se préparait en Normandie, Harold, roi de Norwège, fidèle à ses engagements envers le Saxon Tostig, avait rassemblé plusieurs centaines de vaisseaux de guerre et de transport. La flotte resta quelque temps à l'ancre, et l'armée norwégienne, attendant le signal du départ, campait sur le rivage, comme les Normands à l'embouchure de la Dive. Des impressions vagues de découragement et d'inquiétude s'y manifestèrent de même, mais sous des apparences plus sombres, et conformes à l'imagination rêveuse des habitants du Nord. Plusieurs soldats crurent avoir dans leur sommeil des révélations prophétiques. L'un d'eux songea qu'il voyait ses compagnons débarqués sur la côte d'Angleterre et en présence de l'armée des Anglais; que devant le front de cette armée courait, à cheval sur un loup, une femme de taille gigantesque; le loup tenait dans sa gueule un ca-

1. Nec baccho pigmentato carens. (Guill. Pict. p. 199.)

2. Arborum veliferarum nemus. (Ibid.) — Chronique de Normandie, p. 128. — Script. franc. t. XI, p. 360. — Guill. Gemet. p. 286.

1066. davre humain dégouttant de sang, et quand il avait achevé de le dévorer, la femme lui en donnait un autre[1]. Un second soldat rêva que la flotte partait, et qu'une nuée de corbeaux, de vautours, et d'autres oiseaux de proie, étaient perchés sur les mâts et sur les vergues des vaisseaux; sur un rocher voisin était une femme assise, tenant un sabre nu, regardant et comptant les navires: « Allez, « disait-elle aux oiseaux, allez sans crainte, vous « aurez à manger, vous aurez à choisir; car je vais « avec eux, j'y vais[2]. » On remarqua, non sans terreur, qu'au moment où Harold mit le pied sur sa chaloupe royale, le poids de son corps la fit enfoncer beaucoup plus que de coutume[3].

Malgré ces présages sinistres, l'expédition se mit en route vers le sud-ouest, sous la conduite du roi et de son fils Olaf. Avant d'aborder en Angleterre, ils relâchèrent aux Orcades, îles peuplées d'hommes de race scandinave; et deux chefs ainsi qu'un évêque de ces îles se joignirent à eux. Ils cotoyèrent ensuite le rivage oriental de l'Écosse, et c'est là qu'ils rencontrèrent Tostig et ses vaisseaux. Ils firent voile ensemble et attaquèrent, en

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 152.
2. Ibid.
3. Ibid. —Torfæi Historia Norweg. tom. II, p. 351.

passant, la ville maritime de Scarborough. Voyant 1066.
les habitants disposés à se défendre opiniâtrément, ils s'emparèrent d'un rocher à pic qui dominait la ville, y élevèrent un bûcher énorme de troncs d'arbres, de branches et de chaume, qu'ils firent rouler sur les maisons; puis, à la faveur de l'incendie, forcèrent les portes de la ville et la pillèrent[1]. Relevés, par ce premier succès, de leurs terreurs superstitieuses, ils doublèrent gaiement la pointe de Holderness, à l'embouchure de l'Humber, et remontèrent le courant du fleuve.

De l'Humber ils passèrent dans l'Ouse, qui s'y jette et coule près d'York. Tostig, qui dirigeait le plan de campagne des Norwégiens, voulait, avant tout, reconquérir, avec leur aide, cette capitale de son ancien gouvernement, afin de s'y installer de nouveau. Morkar, son successeur, Edwin, frère de celui-ci, et le jeune Waltheof, fils de Siward, chef de la province de Huntingdon, rassemblèrent les habitants de toute la contrée voisine, et livrèrent bataille aux étrangers, au sud d'York, sur la rive de l'Humber; d'abord vainqueurs, ensuite forcés à la retraite, ils se renfermèrent dans la ville, où les Norwégiens les assiégèrent. Tostig

1. Snorre's Heimskringla, tom. II, p. 152.—Torfæi, Hist. tom. II, p. 351.

1066. prit le titre de chef du Northumberland, et fit des proclamations datées du camp des étrangers; quelques hommes faibles le reconnurent, et un petit nombre d'aventuriers se rendirent à son appel[1].

Pendant que ces choses se passaient dans le nord, le roi des Anglo-Saxons se tenait avec toutes ses forces sur les côtes du sud pour observer les mouvements de Guillaume, dont l'invasion, à laquelle on s'attendait depuis long-temps, causait d'avance beaucoup d'alarmes. Harold avait passé tout l'été sur ses gardes, près des lieux de débarquement les plus voisins de la Normandie[2]; mais le retard de l'expédition commençait à faire croire qu'elle ne serait point prête avant l'hiver. D'ailleurs les périls étaient plus grands de la part des ennemis du Nord, déjà maîtres d'une partie du territoire anglais, que de la part de l'autre ennemi, qui n'avait point encore mis le pied en Angleterre; et le fils de Godwin, hardi et vif dans ses projets, espérait, en peu de jours, avoir chassé les Norwégiens et être de retour à son poste, pour recevoir

1. Torfæi, Hist. norweg. tom. II, p. 351. — Snorre's Heimskringla, t. III, p. 157.

2. Haroldus intereà promptus ad decernendum, sive navali, sive terrestri prælio, ad littus maritimum opperiens. (Guill. Pictav. p. 197.)

les Normands. Il partit à grandes journées, à la tête de ses meilleures troupes, et arriva de nuit sous les murs d'York, au moment où la ville venait de capituler pour se rendre aux alliés de Tostig. Les Norwégiens n'y avaient pas encore fait leur entrée; mais, sur la parole des habitants, et dans leur conviction de l'impossibilité où l'on était de rétracter cette parole, ils avaient rompu les lignes de siège et fait reposer leurs soldats. De leur côté, les habitants d'York ne songeaient qu'à recevoir le lendemain même Tostig et le roi de Norwège, qui devaient tenir dans la ville un grand conseil, y régler le gouvernement de toute la province, et distribuer aux étrangers et aux transfuges les terres des Anglais rebelles[1]. 1066.

L'arrivée imprévue du roi saxon, qui avait marché de manière à éviter les postes ennemis, changea toutes ces dispositions. Les citoyens d'York reprirent les armes, et les portes de la ville furent fermées et gardées de façon qu'aucun homme ne pût en sortir pour se rendre au camp des Norwégiens. Le jour suivant fut un de ces jours d'automne où le soleil se montre encore dans toute sa force; la portion de l'armée norwégienne qui sortit du camp

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 157. — Roger. de Hoveden, p. 448. — Henric. Knyghton, p. 2341.

1066. sur l'Humber, pour accompagner son roi vers York, ne croyant point avoir d'adversaires à combattre, vint sans cottes de mailles, à cause de la chaleur, et ne garda pour armes défensives que des casques et des boucliers. À quelque distance de la ville, les Norwégiens aperçurent tout à coup un grand nuage de poussière, et sous ce nuage, quelque chose de brillant comme l'éclat du fer au soleil. « Quels sont ces hommes qui marchent vers nous?» dit le roi à Tostig. « Ce ne peut être, répondit le « Saxon, que des Anglais qui viennent demander « grace et implorer notre amitié [1]. » La masse d'hommes qui s'avançait, grandissant à mesure, parut bientôt comme une armée nombreuse, rangée en ordre de bataille. « L'ennemi! l'ennemi? » crièrent les Norwégiens, et ils détachèrent trois cavaliers pour aller porter aux gens de guerre restés au camp et sur les navires, l'ordre de venir en diligence. Le roi déploya son étendard, qu'il appelait le ravageur du monde [2]; les soldats se rangèrent autour, sur une ligne longue, peu profonde, et courbée vers les extrémités. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, et leurs lances étaient plantées en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi; il

1. Snorre, tom. III, p. 158, 159.

2. Land-eyda. Al. Land-œde. Snorre, p. 159.

leur manquait à tous la partie la plus importante 1066.
de leur armure. Harold, fils de Sigurd, en parcourant les rangs sur son cheval noir, chanta des vers improvisés, dont un fragment nous a été transmis par les historiens du Nord : « Combattons, disait« il, marchons, quoique sans cuirasses, sous le « tranchant du fer bleuâtre ; nos casques brillent « au soleil, c'est assez pour des gens de cœur [1]. »

Avant le choc des deux armées, vingt cavaliers saxons, hommes et chevaux couverts de fer, s'approchèrent des lignes des Norwégiens ; l'un d'entre eux cria d'une voix forte : « Où est Tostig, fils de « Godwin ? — Le voici, répondit le fils de Godwin « lui-même. — Si tu es Tostig, reprit le messager, « ton frère te fait dire par ma bouche qu'il te salue, « et t'offre la paix, son amitié et tes anciens hon« neurs. — Voilà de bonnes paroles, et bien dif« férentes des affronts et des hostilités qu'on m'a « fait subir depuis un an. Mais si j'accepte ces of« fres, qu'y aura-t-il pour le noble roi Harold, fils « de Sigurd, mon fidèle allié ? — Il aura, reprit le « messager, sept pieds de terre anglaise, ou un « peu plus, car sa taille passe celle des autres « hommes [2]. — Dis donc à mon frère, répliqua

1. Snorre's Heimskringla, t. III, pag. 161. — Gesta Danorum, tom. II, p. 164, 165.

2. Quid ex Angliâ ei concessum velit ; spatium (nimi-

1066. « Tostig, qu'il se prépare à combattre : car jamais « il n'y aura qu'un menteur qui aille raconter que « le fils de Godwin a délaissé le fils de Sigurd [1]. »

Le combat commença aussitôt, et, au premier choc des deux armées, le roi norwégien reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge; Tostig prit le commandement; et alors son frère Harold envoya une seconde fois lui offrir la paix et la vie, pour lui et pour les Norwégiens [2]. Mais tous s'écrièrent qu'ils aimaient mieux mourir que de rien devoir aux Saxons. Dans ce moment les hommes des vaisseaux arrivèrent, armés de cuirasses, mais fatigués de leur course sous un soleil ardent. Quoique nombreux, ils ne soutinrent point l'attaque des Anglais, qui avaient déjà rompu la première ligne de bataille et pris le drapeau royal. Tostig fut tué avec la plupart des chefs norwégiens, et, pour la troisième fois, Harold offrit la paix aux vaincus. Ceux-ci l'acceptèrent; Olaf fils du roi mort, l'évêque et le chef des îles Orcades se retirèrent avec vingt-trois navires, après avoir juré amitié à l'An-

rùm) terræ septem pedum, aut nonnihil majus. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 160.)

1. Ibidem.

2. Pacem et vitam obtulit. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 168.)

gleterre [1]. Le pays des Anglais fut ainsi délivré d'une nouvelle conquête des hommes du Nord. Mais pendant que ces ennemis s'éloignaient pour ne plus revenir, d'autres ennemis s'approchaient, et le même souffle de vent qui agitait alors les bannières saxonnes victorieuses gonflait aussi les voiles normandes, et les poussait vers la côte de Sussex. 1066.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient long-temps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres [2]. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des cottes de mailles et des heaumes en fer poli, de forme presque conique, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 161 à 167. — Chron. saxon. frag. ed. Lye. — Hist. Danor. Isaaci Pontani, 186.

2. Victu deficiente. (Roger de Hoveden, p. 448.)

1066. déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva; des voix crièrent : « Dieu nous garde! c'est mauvais signe [1]. » Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous? quelle chose vous étonne? « J'ai saisi cette terre de mes mains, et, par la « splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à « vous [2]. » Cette vive repartie arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons [3]. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands, qui voulaient *gaaingner*,

1. Mal signe a chi. (Wace, Roman de Rou; Nouveaux Détails sur l'Hist. de Norm. p. 290.)

2. Seignour, par la resplendour Dé....
Tout est vostre quanque y a. (Ibid.)

3. Tapisserie de Bayeux.

comme s'exprime un vieux narrateur [1], tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile [2]. 1066.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire anglo-saxon [3]. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai; celles du nord tardèrent à cause de la distance; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais se verrait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc

1. Wace, roman de Rou.

2. Chronique de Normandie, Hist. de la France, t. XIII, p. 228.—Willelm. Malmesb. p. 100.—Henric. Knyghton, p. 2341.—Monast. anglic., tom. I. p. 311.

3. ..... That duc William to Hastinges was ycome,
His bannere had the yerd, and the contrey ally nome.
(Rob. of Glos'ter's Chronicle, p. 359.)

—Suppletio Historiæ regni Angliæ. Mss. musæi britannici.

1066. d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes [1]. Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp [2]. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui lui avait réussi contre les Norwégiens, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie [3].

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachemens de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui, disaient-ils, accourait en furieux [4]. Prévenu dans

1. Chronique de Normandie, p. 228. — Guill. Pictav. pag. 199.

2. Quòd propinqua castris Normannorum vastari audierat. (Guill. Pictav. p. 201.)

3. Modico stipatus agmine, quadruplo congressus exercitu. (Mss. abbatiæ Waltham, in musæo britann.)—Florent. Wigorn. p. 634. — Gervas. Tilbur. p. 945. — Rog. de Hoved. p. 448. — Ingulf. Croyl. p. 900.

4. Rex furibundus. (Guill. Pictav. p. 201.)

son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, le 1066.
Saxon fut contraint de modérer sa fougue; il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume, que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : « Ceux que vous avez « trouvés, dit-il, en si grand nombre, ne sont « point des prêtres, mais de braves gens de guerre « qui nous feront voir ce qu'ils valent [1]. » Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. « Moi, répondit Harold, que je ravage le pays « qui m'a été donné en garde! Par ma foi, ce se-

1. Wace, Roman de Rou; Mémoires de l'Académie des Inscript. tom. VIII. — Math. Paris. tom. I, p. 3.

1066. « rait trahison, et je dois tenter plutôt les chances « de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, « mon courage et ma bonne cause [1]. »

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Dom Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : « Je ne me démettrai point de mon « titre, ne m'en rapporterai point au pape, et n'ac- « cepterai point le combat [2]. » Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que,

1. Par ma foi, dit Hérault, je ne destruirai pas le pays que j'ay à garder. (Chronique de Normandie, recueil des hist. de France, tom. XIII, p. 229.)

2. Chronique de Normandie, p. 230. — Guill. Pictav. pag. 201.

« s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui 1066.
« laisserai tout le pays qui est au-delà du fleuve de
« l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth
« toute la terre que tenait Godwin; que s'il s'obs-
« tine à ne point prendre ce que je lui offre, tu
« lui diras, devant ses gens, qu'il est parjure et
« menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront
« sont excommuniés de la bouche du pape, et que
« j'en ai la bulle [1]. »

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la Chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entre-regardèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : « Nous devons « combattre, dit-il, quel qu'en soit pour nous le « danger; car il ne s'agit pas ici d'un nouveau « seigneur à recevoir, comme si notre roi était mort; « il s'agit de bien autre chose. Le duc de Norman- « die a donné nos terres à ses barons, à ses che- « valiers, à tous ses gens; et la plus grande partie « lui en ont déjà fait hommage : ils voudront tous « avoir leur don, si le duc devient notre roi; et « lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos « femmes et nos filles; car tout leur est promis

1. Chronique de Normandie, recueil des historiens de la France, tom. XIII, p. 231.

1066. « d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous « ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendants, « pour nous enlever le pays de nos ancêtres; et « que ferons-nous, où irons-nous, quand nous n'au- « rons plus de pays[1]? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands[2].

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles; c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York. La marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Peterborough, près d'Ély, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa mai-

1. Chronique de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII.

2. Ibid. pag. 231.

son et vingt hommes d'armes levés à ses frais[1]. 1066.
L'heure du combat paraissait prochaine; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient pris leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. « Harold, disait le jeune homme, « tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon « gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment « sur les corps des saints; pourquoi te hasarder au « combat avec un parjure contre toi? Nous qui « n'avons rien juré, la guerre est pour nous de « toute justice; car nous défendons notre pays. « Laisse-nous donc seuls livrer bataille; tu nous « aideras si nous plions, et si nous mourons, tu « nous vengeras[2]. » A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie[3] : trop plein de con-

1. De domo suâ 12 monachos, et 20 milites pro servitio. (Monastic. anglican. tom. I, p. 210.)

2. Fugientes restituere, vel mortuos vindicare (Math. Paris. tom. I, p. 2.) — Will. Malmesb. p. 100.

3. Ibid. — Torfæi Hist. norweg.

1066. fiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat[1].

Sur le terrain qui porta depuis et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*[2], les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin[3], se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui leur resta après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chan-

1. Nimìs præceps et virtute suâ præsumens. (Mss. abbatiæ Waltham.)

2. Bataille, batayl, ou battle, selon l'orthographe anglaise moderne; en latin, locus belli. —Monastic. anglic. tom. I, p. 311. — Guill. Pictav. pag. 201.

3. Gratiâ commodi ecclesiæ suæ, cum reliquis se exercitui immiscuerat. (Monast. anglic. tom. I, p. 311.)

taient de vieux chants nationaux, en vidant, au- 1066.
tour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin[1].

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manseaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou

1. Wace, Roman de Rou. — Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, t. XIII, p. 231, 232.

1066. les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc[1]. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à « mort ; car si nous les vainquons, nous serons tous « riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez ; si « je conquiers, vous conquerrez ; si je prends la « terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne « suis pas venu ici seulement pour prendre mon « dû, mais pour venger notre nation entière des « félonies, des parjures et des trahisons de ces An- « glais. Il ont mis à mort les Danois, hommes et « femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont dé- « cimé les compagnons d'Alfred, mon parent, et « l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, « les châtier de tous leurs méfaits[2]. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent,

1. Appendit suo collo reliquias.... (Guill. Pictav. p. 201.) — Roman de Rou. — Chronique de Normandie, p. 231, 232.

2. Wace, Roman de Rou.

et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier 1066.
et regarder le combat[1]. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide! Dieu aide[2]!

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux[3]; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles[4]. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arra-

1. Wace, Roman de Rou.
2. Diex aïe! (Ibid.) — Chronique de Normandie, p. 234. — Henric. Hunting. p. 368.
3. Quadrelli.
4. Scævissimas secures. (Guill. Pictav. p. 201.)

1066. cher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide[1]! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre[2]. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance[3]; puis se découvrant la tête: « Me

1. Chronique de Normandie. — Math. Paris. p. 2.

2. Monastic. anglic. t. I, p. 311. — Guill. Pictav. p. 201.

3. Verberans aut minans hastâ. (Ibid. pag. 202.)

« voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, 1066.
« et vaincrai, avec l'aide de Dieu[1]. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche: alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou[2]. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts, au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de

1. Vivo et vincam, opitulante Deo. (Guill. Pict., p. 202.) — Chronique de Normandie, pag. 234, 235.

2. Chronique de Normandie, ibid.

1066. Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage[1].

Après avoir, dit un vieil historien, fait pour le pays tout ce qu'ils devaient[2], les compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup moururent, sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les cavaliers normands les poursuivaient sans relâche, ne faisant quartier à personne[3]. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au point du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valéry. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus[4]. Les heureux qui survivaient eurent, pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes:

1. Chronique de Normandie, p. 234, 235. — Guill. Pictav. p. 202, 203. — Monastic. anglic. tom. I, p. 312. — Math. Westmonast. pag. 224. — Eadmer. pag. 6.

2. Will. Malmesb. p. 102.

3. Cursus super jacentes. (Guill. Pictav. pag. 203.)

4. Chronique de Normandie, p. 236, 237.

c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. 1066.
Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants[1].

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec leur roi, se réunirent pour rechercher ensemble et ensevelir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin la veuve de Godwin, appelée Githa, surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs. Elle offrait, disent les historiens normands, de donner en or le poids du corps de son fils. Mais le duc refusa durement, et dit que l'homme qui avait menti à sa foi et à sa religion n'aurait d'autre sépulture que le sable du rivage. Il s'adoucit pourtant, si l'on en croit une vieille tradition, en faveur des religieux de Waltham, abbaye que, de son vivant, Harold avait fondée et enrichie. Deux moines saxons, Osgad et Ailrik, députés par l'abbé de Waltham, demandèrent et obtinrent de transporter dans leur église les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à

1. Monast. anglican., t. I, pag 210. — Guill. Pictav. pag. 203. — Will. Malmesb. pag. 102.

1066. l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait la Belle au cou de cygne[1]. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événements sont racontés par les chroniqueurs de race anglo-saxonne avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves[2]. « Angleterre, que dirai-je de toi, s'écrie l'historien « de l'église d'Ély, que raconterai-je à nos descen-

1. Et vertentes ea hùc et illùc, donec regis corpus agnoscerent, non valentes... mulierem, quam, ante sumptum regimen, dilexerat, Editha, cognomento *Swanneshales*, quod sonat Collum Cigni, secum adducêre. (Mss. Harl. nº 3776, fº 55. b. in Musæo Britannico.)

2. Hæc congressio tàm lethalis, tàm amara, tot generosorum sanguine maculata. (Math. Westmonastic. pag. 224.)

« dants? que tu as perdu ton roi national et que 1066.
« tu es tombée au pouvoir de l'étranger; que tes « fils ont péri misérablement, que tes conseillers « et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités [1]. » Bien long-temps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol [2]. Aussitôt après sa victoire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la Sainte Trinité et de Saint-Martin, le patron des guerriers de la Gaule [3]. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de

1. De te quid dicam, quid posteris referam? Væ tibi est, Anglia!.... (Hist. Eliensis, pag. 516.)

2. Verum sanguinem quasi recentem exsudat. (Guil. Neubrigensis Hist. pag. 6.)

3. Chartæ Willelmi Conquæst. apud Monastic. anglic. tom. I, p. 310 à 312.

1066. cette abbaye, qu'on appela, en langue normande, l'*Abbaye de la Bataille*[1]. Des moines du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, vinrent y établir leur domicile, et prièrent pour les ames de tous ceux qui étaient morts dans ce premier combat[2].

On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de l'édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait; ils allèrent porter à Guillaume cette nouvelle désagréable : « Travaillez, travaillez toujours, répli-« qua celui-ci; car si Dieu me prête vie, il y aura « plus de vin chez les religieux de la Bataille, « qu'il n'y a d'eau claire dans le meilleur couvent « de la chrétienté[3]. »

1. Cum leugâ circumquàque adjacente, sicut illa quæ mihi coronam tribuit. (Charta Willelmi Conquæstoris, inter not. ad Eadmer. ed Selden. p. 165. — En latin *Abbatia de bello*.

2. Monastic. anglic. tom. I, pag. 312.

3. Eidem loco ità prospiciam, ut magìs ei vini abundet copia quàm aquarum in aliâ præstanti abbatiâ. (Monastic. anglic. ibid.)

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

N° I.

Décret des empereurs Théodose et Valentinien, relatif à la soumission des évêques des Gaules au pape de Rome. (An de J.-C. 445.)

Impp. Theodosius et Valentinianus AA. Aetio viro inl. comiti et magistro utriusque militiæ et patricio.

CERTUM est, et nobis et imperio nostro unicum esse præsidium in supernæ divinitatis favore, ad quem promerendum præcipuè christiana fides et veneranda nobis religio suffragatur. Cùm igitur sedis apostolicæ primatum sancti Petri meritum, qui princeps est episcopalis coronæ et romanæ dignitas Civitatis, sacræ etiam synodi firmârit auctoritas, ne quid præter auctoritatem sedis istius inlicitum præsumptio adtentare nitatur. Tunc enim demùm ecclesiarum pax ubìque

servabitur, si rectorem suum agnoscat universitas. Hæc cùm hactenùs inviolabiliter fuerint custodita, Hilarius Arelatensis, sicut venerabilis viri Leonis romani papæ fideli relatione comperimus, contumaci ausu inlicita quædam præsumenda tentavit; et ideò transalpinas ecclesias abominabilis tumultus invasit; quod recens maximè testatur exemplum. Hilarius enim, qui episcopus Arelatensis vocatur, ecclesiæ romanæ Urbis inconsulto pontifice, indebitas sibi ordinationes episcoporum solâ temeritate usurpans invasit. Nam alios incompetenter removit, indecenter alios, invitis et repugnantibus civibus, ordinavit. Qui quidem quoniàm non facilè ab his qui non elegerant non recipiebantur, manum sibi contrahebat armatam, et claustra murorum, in hostilem morem, vel obsidione cingebat, vel aggressione reserabat, et ad sedem quietis pacem prædicaturus per bella ducebat. His talibus, et contra imperii majestatem, et contra reverentiam apostolicæ sedis, admissis, per ordinem religiosi viri Urbis papæ cognitione discussis, certa in eum ex his, quæ malè ordinaverat, lata sententia est. Et erat quidem ipsa sententia per Gallias etiam sine imperiali sanctione valitura. Quid enim tanti pontificis auctoritati in ecclesias non liceret? Sed nostram quoque præceptionem hæc ratio provocavit, ne ulteriùs vel Hilario, quem adhùc episcopum nuncupari sola mansueti præsulis permittit humanitas, nec cuiquam alteri ecclesiasticis rebus arma miscere, aut præceptis romani antistitis liceat obviare. Ausibus etiam talibus fides et reverentia nostri violatur imperii. Nec hoc solum, quod est maximi criminis, submovemus: ve-

rùm, ne levis saltem inter ecclesias turba nascatur, vel in aliquo minui religionis disciplina videatur, hoc perenni sanctione decernimus, ne quid tàm episcopis gallicanis, quàm aliarum provinciarum, contra consuetudinem veterem liceat, sine viri venerabilis papæ Urbis æternæ auctoritate, tentare; sed illis omnibusque pro lege sit, quidquid sanxit aut sanxerit apostolicæ sedis auctoritas. Ità ut quisquis episcoporum ad judicium romani antistitis evocatus venire neglexerit, per moderatorem ejusdem provinciæ adesse cogatur, per omnia servatis quæ divi parentes nostri romanæ ecclesiæ detulerunt, Aëti P. K. A. Undè inlustris et præclara magnificentia tua, præsentis edictalis legis auctoritate, faciet quæ sunt superiùs statuta servari, decem librarum auri mulctâ protinùs exigendâ ab unoquoque judice, qui passus fuerit præcepta nostra violari. Et *manu divinâ* Divinitas te servet per multos annos, parens carissime. Datum VIII. idus junias Romæ, Valentiniano Augusto VI Consule.

N° 2.

Conférence des évêques catholiques et ariens pour la conversion du roi des Burgondes.

Plusieurs évêques du pays des Burgondes se rassemblèrent, à la sollicitation de saint Remi, pour aviser au moyen de ramener Gondebald et son peuple arien à l'unité de la religion catholique. Afin que la chose

ne parût point avoir été préparée d'avance, le seigneur Étienne écrivit aux évêques, les invitant à la fête de Saint-Juste, où la multitude des miracles attirait un concours immense de peuple. Arrivèrent donc successivement Avitus de Vienne, Aonius d'Arles, les évêques de Valence, de Marseille, et un grand nombre d'autres, professant tous la foi catholique. Ils se rendirent aussitôt, sous la conduite du seigneur Étienne, à Sardiniacum (bourg situé non loin de Lyon), pour saluer le roi qui s'y trouvait avec quelques ariens des plus considérables. Après que les évêques catholiques eurent salué le roi, le seigneur Avitus, pour qui l'on avait beaucoup de déférence, quoiqu'il ne fût le plus élevé ni en âge, ni en dignité, lui dit : « Si Votre Excellence désire sincèrement la » paix de l'Église, nous sommes prêts à lui démontrer » clairement deux choses : la première, que notre foi » est conforme à l'Évangile et aux apôtres ; la seconde, » que la vôtre n'est ni selon Dieu ni selon l'Église. » Vous avez ici des vôtres qui sont instruits dans toutes » les sciences, ordonnez-leur de conférer avec nous, » et qu'ils voient s'ils peuvent répondre à nos raisons, » comme nous sommes prêts à répondre aux leurs. » Le roi dit : « Si votre foi est la véritable, pourquoi » vos évêques n'empêchent-ils pas le roi des Franks, » qui m'a déclaré la guerre et s'est allié à mes enne» mis, de dévaster mon pays et de me nuire ? car il n'y » a point de foi là où se trouve avidité du bien d'au» trui et soif du sang des hommes. Qu'il montre sa foi » par ses œuvres. » Le seigneur Avitus, dont le visage et les discours étaient empreints d'une douceur angé-

lique, lui repartit humblement : « O roi, nous ignorons pour quelle cause le roi des Franks agit ainsi ; » mais l'Écriture nous enseigne que souvent l'abandon » de la loi de Dieu a causé la chute des royaumes, et » que ceux qui s'établissent ennemis de Dieu voient » s'élever autour d'eux une foule d'ennemis. Revenez » avec votre peuple à la loi du Seigneur, et il placera » la paix sur vos frontières ; car si vous êtes en paix » avec lui vous le serez avec les autres, et vos ennemis ne prévaudront pas contre vous. » Le roi reprit : » Est-ce que je ne professe pas la loi de Dieu ? Parce » que je ne veux pas reconnaître trois dieux, vous » dites, vous, que je ne professe pas la loi de Dieu. » J'ai lu dans l'Écriture sainte qu'il y en a un seul, » et non pas trois. » Alors Avitus lui expliqua fort au long la consubstantialité des trois personnes qui composent la Trinité; et voyant que le roi l'écoutait tranquillement, il s'écria : « O roi, si votre sagacité pouvait connaître sur quelle base inébranlable repose » notre foi, quelle source de biens en découlerait sur » vous et sur votre peuple ! la gloire céleste vous serait » réservée là-haut, la paix et l'abondance habiteraient » dans vos tours ! mais les vôtres, étant ennemies du » Christ, allument les feux de sa colère sur votre puissance et sur votre peuple; ce qui n'arriverait pas si » vous vouliez écouter nos avertissements, et ordonner » que vos prêtres discutent avec nous, en présence de » Votre Sublimité et de votre peuple, afin que vous » sachiez que le Seigneur Jésus est fils éternel du Père » éternel, et que co-éternel à l'un et à l'autre est le » Saint-Esprit. »

Ayant prononcé ces paroles, il se jeta aux pieds du roi, qu'il embrassait en pleurant amèrement, et, à son exemple, tous les évêques se prosternèrent. Le roi se penchant vers eux avec émotion, releva le seigneur Avitus, et leur dit que le lendemain il leur répondrait sur toutes leurs demandes. Le lendemain, comme il allait s'embarquer sur la Saône pour retourner à Lyon, il manda près de lui les seigneurs Étienne et Avitus, et leur dit : « Vous avez ce que vous demandez ; car » mes prêtres sont disposés à vous prouver que nul être » ne peut être éternel ni consubstantiel à Dieu. Je ne » veux pas que tout cela se passe devant la multitude, » de peur qu'il ne s'ensuive quelque tumulte, mais » seulement en présence de mes sénateurs et de quel- » ques autres personnes de mon choix : choisissez de » votre côté un petit nombre des vôtres. La confé- » rence aura lieu demain dans le lieu où nous sommes. » A ces mots, les évêques, ayant salué le roi, se retirèrent et allèrent avertir leurs collègues. C'était alors la vigile de la solennité de Saint-Juste, et bien qu'ils eussent souhaité que la conférence eût lieu le jour même de la fête, ils ne voulurent pas différer davantage ce qu'ils regardaient comme un grand bien, et résolurent unanimement de passer la nuit près du tombeau du saint, pour obtenir son intercession. Or il arriva, cette nuit-là, que le lecteur, suivant la coutume, commençant les leçons par Moïse, tomba sur ces paroles du Seigneur : « *J'endurcirai son cœur, et* » *je multiplierai les signes et les prodiges sur la terre* » *d'Égypte, et il ne vous entendra pas.* » Ensuite, comme, après le chant des psaumes, on récitait les leçons des

prophètes, ces paroles du Seigneur à Isaïe se présentèrent : « *Aveugle le cœur de ton peuple, bouche ses* » *oreilles et ferme ses yeux, de peur que ses yeux ne* » *voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne* » *comprenne, qu'il ne se convertisse, et que je ne vienne* » *le guérir.* » Et comme il ouvrait l'Évangile, le lecteur tomba sur ces paroles par lesquelles le Sauveur reproche aux Juifs leur incrédulité : « *Malheur à toi,* » *Corrazaïme; malheur à toi, Bethzaïda, parce que si* » *Tyr et Sidon avaient été témoins des prodiges opérés* » *chez vous, depuis long-temps elles auraient fait pénitence dans la cendre et sous le cilice.* » Enfin, comme on faisait une lecture de l'Apôtre, ces paroles furent prononcées : « *Par la dureté et l'impénitence de ton* « *cœur, tu amasses un trésor de colère pour le jour de* « *la vengeance.* » Tous les évêques remarquèrent que ces phrases s'étaient présentées par la volonté de Dieu, afin qu'ils connussent bien que le cœur du roi était endurci, et que Dieu l'abandonnait dans son impénitence. Tristes et émus de pitié, ils passèrent la nuit dans les larmes; mais ils ne renoncèrent point pour cela à discuter la vérité de la foi contre les ariens. L'heure de la conférence arrivée, on se rendit d'un côté et de l'autre au palais. Avitus parla pour les catholiques, et Boniface pour les ariens : celui-ci proposa des questions difficiles à résoudre, et, pressé à son tour par Avitus, il promit de détruire le lendemain toutes ses objections; du reste, il se laissa emporter à des paroles injurieuses, traitant les catholiques de magiciens, de païens qui adoraient une multitude de dieux. Le roi, pour mettre fin à cette scène

tumultueuse, se leva de son siège et ajourna la conférence.

Les évêques catholiques, s'attribuant la victoire, allèrent rendre grace à Dieu, dans la basilique de Saint-Juste; mais, comme ils se présentèrent le lendemain au palais du roi, Aridius vint au devant d'eux, et s'efforçant de les éloigner: «Les disputes, leur » dit-il, exaspèrent l'esprit de la multitude et ne peu» vent produire rien de bon.» Mais le seigneur Étienne, qui n'ignorait pas qu'Aridius, quoique catholique, favorisait les ariens dans la vue de plaire au roi, lui répondit, qu'il ne fallait pas redouter les discussions qui prenaient leur source dans l'amour de la vérité, que rien au contraire n'était plus favorable à la sainte union des ames que de connaître où est la vérité, parce que là où elle se trouve, il faut l'aimer, et respecter ceux qui la professent. Il ajouta qu'au reste ils ne venaient que d'après le désir du roi. Ces derniers mots mirent fin aux instances d'Aridius. Les évêques entrèrent donc, et le roi, sitôt qu'il les aperçut, se leva et s'avança à leur rencontre; puis s'étant placé entre le seigneur Étienne et le seigneur Avitus, il leur parla long-temps contre le roi des Franks, qui, disait-il, sollicitait son frère à se révolter contre lui. Les évêques ayant répondu que la conformité de croyance serait le meilleur moyen de rétablir la paix, et ayant proposé leurs bons offices pour concourir à une alliance si désirable, Gondebald se tut, et chacun occupa de nouveau la place qu'il tenait le jour précédent. Lorsqu'ils furent tous assis, Avitus démontra que les catholiques n'adoraient pas plusieurs dieux,

et la lucidité et la chaleur de son éloquence furent telles, que les ariens, aussi-bien que les catholiques, en restèrent stupéfaits. Quant à Boniface, il ne put que répéter ce qu'il avait dit la veille, accumulant injure sur injure, criant et s'emportant à tel point qu'il s'enroua et faillit être suffoqué; le roi se leva, regardant Boniface d'un air courroucé; mais le seigneur Avitus lui dit : « Que votre sublimité permette à ceux-ci de » nous répondre, afin qu'elle puisse juger quelle foi » il lui convient de choisir. » Mais ni Boniface ni les autres ariens ne purent trouver aucun argument, tant la science et l'éloquence du seigneur Avitus les avaient frappés de stupeur. Celui-ci, voyant leur silence, reprit : « Puisque les vôtres ne peuvent rien » répondre à nos raisons, qui s'oppose encore à ce que » nous nous réunissions dans la même croyance? » Et comme les ariens murmuraient : « Eh bien! s'écria-» t-il, si la raison est impuissante pour les convaincre, » remettons à un signe d'en-haut la décision de cette » conférence; que votre sublimité ordonne que les » ariens et nous; nous nous rendions au tombeau de » l'homme de Dieu, le bienheureux Juste; nous l'in-» terrogerons sur notre foi, Boniface le consultera sur » la sienne, et le Seigneur prononcera entre lui et » nous, par la bouche de son serviteur. » Le roi paraissait y consentir; mais les ariens s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas faire, pour manifester la vérité de leur croyance, ce qui avait attiré à Saül les malédictions de Dieu, et recourir à la magie, et qu'ils se contentaient de l'Écriture, plus respectable à leurs yeux que tous les enchantements. Il ne fut jamais possible de

tirer autre chose de leurs docteurs. Le roi, qui s'était déjà levé, prenant par la main les seigneurs Étienne et Avitus, les conduisit jusque dans sa chambre, et les embrassa en les suppliant de prier pour lui, leur faisant connaître par là la perplexité et les angoisses de son cœur; mais il ne se convertit pas encore à la foi catholique. (*Script. rer. franc. et gal.* t. IV, p. 99, 100 et 101.

N° 3.

Discours d'un des chefs du Northumberland.

(Extrait de la traduction de l'Histoire ecclésiastique de Bède par le roi Alfred.)

Thyslic me is gesewen, Cyning, this andwarde lif manna on eorthan, to withmetenysse thæse tide the us uncuth is, swa gelic, swa thu œt swæthendum sitte mid thinum ealdormannum and thegnum on winter tide and sy fyr onæled, and thin heall gewyrmed. and hit rine and sniwe and styrme ute. Cume thonne an spearwa and hrædlice the hus thurh fleo and cume thurh othre duru in; thurh ethre ut gewite·. ·hwet he on tha tid the he inne bith, ne bith hrined mid thy storme thæs wintres, ac that bith an eagan bryhtm and the læste fæc. ac he sona of wintra in winter eft cymeth·. ·Swa tonne this manna lif to medmyclum fæce ætyweth. Hwæt thær foregange. oththe hwæt thær æfterfylige we ne cunnon·:· Forthon gif theos niwe lœr owiht cuthlicre and gerisenlicre bringeheo thær wyrthe is that we thære fyligean·.·

N° 4.

Détail de la querelle de saint Colomban avec le roi des Franks.

(Extrait de la Chronique de Frédégaire, traduction de M. Guizot.)

La quatorzième année du règne de Théoderik, la réputation de saint Colomban s'était accrue dans les cités et dans toutes les provinces de la Gaule et de la Germanie; il était tellement célèbre et vénéré de tous, que le roi Théoderik se rendait souvent auprès de lui à Luxeuil, pour lui demander avec humilité la ferveur de ses prières. Comme il y allait très-souvent, l'homme de Dieu commença à le tancer, lui demandant pourquoi il se livrait à l'adultère avec des concubines, plutôt que de jouir des douceurs d'un mariage légitime, de telle sorte que la race royale sortît d'une honorable reine et non pas d'un mauvais lieu. Comme déjà le roi obéissait à la parole de l'homme de Dieu et promettait de s'abstenir de toutes choses illicites, le vieux serpent se glissa dans l'ame de son aïeule Brunehilde, qui était une seconde Jézabel, et l'excita contre le saint de Dieu, par l'aiguillon de l'orgueil: voyant Théoderik obéir à l'homme de Dieu, elle craignit que, si son fils, méprisant les concubines, mettait une reine à la tête de la cour, elle ne se vît retrancher par là une partie de sa dignité et de ses honneurs. Il arriva qu'un certain jour saint Colomban se rendit auprès de Brunehilde, qui était alors dans le

domaine de Bourcheresse; la reine l'ayant vu venir dans la cour, amena au saint de Dieu les fils que Théoderik avait eus de ses adultères; les ayant vus, le saint demanda ce qu'ils lui voulaient. Brunehilde lui dit : « Ce sont les fils du roi; donne-leur ta bénédiction. » Colomban lui dit : « Sachez qu'ils ne porteront jamais le sceptre royal; car ils sont sortis de » mauvais lieux. » Elle, furieuse, ordonna aux enfants de se retirer. L'homme de Dieu étant sorti de la cour de la reine, au moment où il passait le seuil, un bruit terrible se fit entendre, mais ne put réprimer la fureur de cette misérable femme, qui se prépara à lui tendre des embûches. Elle fit ordonner, par des messagers, aux voisins du monastère, de ne permettre à aucun des moines d'en dépasser les limites, et de ne leur accorder ni retraite, ni quelque secours que ce fût. Saint Colomban, voyant la colère royale soulevée contre lui, se rendit promptement à la cour, pour réprimer par ses avertissements cet indigne acharnement. Le roi était alors à Époisse, à sa maison de campagne. Colomban y étant arrivé, au soleil couchant, on annonça au roi que l'homme de Dieu était là, et qu'il ne voulait pas entrer dans la maison du roi; alors Théoderik dit qu'il valait mieux honorer à propos l'homme de Dieu, que de provoquer la colère du Seigneur, en offensant un de ses serviteurs : il ordonna donc de préparer toutes choses avec une pompe royale, et d'aller au devant du serviteur de Dieu. Ils vinrent donc; et, selon l'ordre du roi, offrirent leurs présents. Colomban, voyant qu'on lui présentait des mets et des coupes avec la pompe royale,

demanda ce qu'ils voulaient; on lui dit : « C'est ce » que t'envoie le roi. » Mais les repoussant avec malédiction, il répondit : « Il est écrit : le Très-haut réprouve les dons des impies; il n'est pas digne que » les lèvres des serviteurs de Dieu soient souillées de » ces mets. » A ces mots, les vases furent mis en pièces, le vin et la bière répandus sur la terre, et toutes les autres choses jetées çà et là; les serviteurs épouvantés allèrent annoncer au roi ce qui arrivait. Celui-ci, saisi de frayeur, se rendit, au point du jour, avec son aïeule, auprès de l'homme de Dieu; ils le supplièrent de leur pardonner ce qui avait été fait, promettant de se corriger par la suite. Colomban, apaisé par ces promesses, retourna au monastère; mais ils n'observèrent pas long-temps leurs promesses; leurs misérables péchés recommencèrent, et le roi se livra à ses adultères accoutumés. A cette nouvelle, saint Colomban lui envoya une lettre pleine de reproches, le menaçant de l'excommunication s'il ne voulait pas se corriger. Brunehilde, de nouveau irritée, excita l'esprit du roi contre saint Colomban, et s'efforça de le perdre de tout son pouvoir. Elle pria tous les seigneurs et tous les grands de la cour d'animer le roi contre l'homme de Dieu : elle osa solliciter aussi les évêques, afin qu'élevant des soupçons sur sa religion, ils accusassent la règle qu'il avait imposée à ses moines; les courtisans obéissant aux discours de cette misérable reine excitèrent l'esprit du roi contre le saint de Dieu, l'engageant à le faire venir pour prouver sa religion. Le roi, entraîné, alla trouver l'homme de Dieu à Luxeuil, et lui demanda pourquoi

il s'écartait des coutumes des autres évêques, et aussi pourquoi l'entrée de l'intérieur du monastère n'était pas ouverte à tous les chrétiens. Saint Colomban, d'un esprit fier et plein de courage, répondit au roi qu'il n'avait pas coutume d'ouvrir l'entrée de l'habitation des serviteurs de Dieu à des hommes séculiers et étrangers à la religion; mais qu'il avait des endroits préparés et destinés à recevoir tous les hôtes. Le roi lui dit : « Si tu désires t'acquérir les dons de notre » largesse et le secours de notre protection, tu per- » mettras à tout le monde l'entrée de tous les lieux du » monastère. » L'homme de Dieu répondit : « Si tu » veux violer ce qui a été jusqu'à présent soumis à la » rigueur de nos règles, sache que je me refuserai à tes » dons et à tous tes secours; et si tu es venu ici pour » détruire les retraites des serviteurs de Dieu et ren- » verser les règles de la discipline, sache que ton em- » pire s'écroulera de fond en comble, et que tu périras » avec toute la race royale ; » ce que l'événement prouva dans la suite. Déjà, d'un pas téméraire, le roi avait pénétré dans le réfectoire; épouvanté de ces paroles, il retourna promptement dehors. Il fut ensuite assailli des vifs reproches de l'homme de Dieu, à qui » Théoderik dit : Tu espères que je te donnerai la cou- » ronne du martyre; sache que je ne suis pas assez fou » pour faire un si grand crime; mais reviens à des » conseils plus prudents, qui te vaudront beaucoup » d'avantages; et que celui qui a renoncé aux mœurs » de tous les hommes séculiers rentre dans la voie » qu'il a quittée. » Les courtisans s'écrièrent tous d'une même voix qu'ils ne voulaient pas souffrir dans ces

lieux un homme qui ne faisait pas société avec tous. Mais Colomban dit qu'il ne sortirait pas de l'enceinte du monastère, à moins d'en être arraché par la force. Le roi s'éloigna donc, laissant un certain seigneur, nommé Baudulf, qui chassa aussitôt le saint de Dieu du monastère et le conduisit en exil à la ville de Besançon, jusqu'à ce que le roi décidât, par une sentence, ce qui lui plairait.

Le saint de Dieu s'aperçut qu'il n'était gardé ni outragé par personne; car tout le monde voyait briller en lui la vertu de Dieu; ce qui empêchait qu'on ne lui fît aucune injure, de peur de participer au crime commis contre lui. Il monta un dimanche sur une cime escarpée (car telle est la position de la ville, que les maisons sont bâties sur le penchant rapide de la montagne), franchissant des lieux d'un difficile accès et entourés de tous côtés par le fleuve du Doubs; le saint attendit là jusqu'au milieu du jour, regardant au loin si quelqu'un était posté pour l'empêcher de retourner au monastère. Comme personne ne paraissait, il traversa la ville avec les siens et rentra dans sa retraite. A la nouvelle qu'il avait quitté le lieu de son exil, Brunehilde et Théoderik, animés d'une plus violente colère, envoyèrent, pour le chercher sans retard, le comte Berther et Baudulf dont nous avons parlé plus haut, avec une troupe de guerriers. Ils trouvèrent saint Colomban dans l'église, chantant des psaumes et des oraisons avec toute la communauté des frères, et ils parlèrent ainsi à l'homme de Dieu : «Nous te prions d'obéir aux ordres du roi et aux nôtres, et de retourner à l'endroit d'où tu es revenu ici.» Mais il répondit : «Je ne crois

» point qu'il plaise au Créateur que je retourne dans » un lieu d'où je me suis éloigné pour obéir à la voix » terrible du Christ. » Voyant que l'homme de Dieu n'obéissait pas, Berther se retira, laissant quelques hommes d'un esprit plus hardi. Ceux-ci prièrent l'homme de Dieu d'avoir pitié d'eux, qui avaient été malheureusement désignés pour accomplir un si cruel dessein, et d'avoir égard à leur danger, car ils couraient risque de la mort s'ils ne l'enlevaient par force; mais il leur dit qu'il avait déjà assez souvent répété que la violence seule pourrait le faire sortir. Les soldats, au milieu d'un double péril, et en proie à plus d'une peur, saisirent le manteau dont le saint était enveloppé; d'autres, s'étant jetés à genoux, le supplièrent, en pleurant, de leur pardonner un si grand crime, car ils obéissaient non à leur volonté, mais aux ordres du roi. L'homme de Dieu, voyant qu'il pourrait y avoir du danger s'il n'écoutait que la fierté de son cœur, sortit en pleurant et se désolant, accompagné de gardes qui ne devaient pas le quitter avant de l'avoir mis hors des terres soumises au pouvoir du roi. Le chef de ces soldats était Ragamond, qui le conduisit jusqu'à Nantes. Ainsi chassé du royaume de Théoderik, le saint se disposa à retourner en Irlande; mais, comme nul prêtre ne doit prendre une route ou une autre qu'avec la permission du Seigneur, saint Colomban alla en Italie, et construisit dans un endroit nommé Bobbio un monastère consacré à une sainte vie, et, plein de jours, il monta vers le Christ.

LIVRE SECOND.

N° 1.

Noms des provinces et des principales villes d'Angleterre, telles qu'elles sont orthographiées dans la Chronique saxonne.

Cant (Kent); Cantwaraburh (Canterbury).
Suthseaxe (Sussex); Cissanceaster (Chichester).
Sudrige (Surrey).
Middelseaxe (Middlessex); Lundene (London).
Eastseax (Essex); Colneceaster (Colchester).
Heortfordscyre (Hertfordshire).
Buccinggahamscyre (Buckinghamshire).
Oxnafordscyre (Oxfordshire).
Bearwukscyre (Berkshire).
Hamtunscyre (Hantschire); Wintanceaster (Winchester).
Wiltunscyre (Wiltshire); Searbyrig (Salisbury).
Dornsetas (Dorset).
Sumurset (Somerset).
Defnascyre (Devonshire); Exanceaster (Exeter).
Cornweallas (Cornwallis).
Gleawanceasterscyre (Glocestershire).
Wigreceasterscyre (Worcestershire).
Weringwicscyre (Warwickshire).
Nordhamtunscyre (Northamptonshire).
Huntandunescyre (Huntingdonshire).
Bedanfordscyre (Bedfordshire).

Grantanbrycgscyre (Cambridgeshire).
Suthfolc (Suffolk); Gipeswic (Ipswick).
Northfolc (Norfolk); Northwic (Norwich).
Lygraceaster (Leicester).
Steffordscyre (Staffordshire).
Scrobscyre (Shropshire); Scrobbesbyrig (Shrewsbury).
Ceasterscyre (Chestershire).
Deorabyscyre (Derbyshire).
Snotingahamscyre (Nottinghamshire).
Lincolnescyre (Lincolnshire).
Eoforwicscyre (Yorkshire).
Westmoringaland (Westmoreland).
Cumbraland (Cumberland).
Northanhumbraland (Northumberland).

N° 2.

Fragment d'un chant saxon sur la bataille de Brunan-Burgh.

(Extrait de la Chronique saxonne publiée par Gibson, pages 112 et 113.)

Her Æthelstan cyning,
Eorla Drihten,
Beorna beah-gyfa,
And his brothor eac
Eadmund ætheling,
Ealdor, langne tyr

Geslohgon æt secce
Sweorda ecgum
Ymbe Brunan-burh.
Bord-weal clufan,
Heowan heatholinde:
Hamora lafan,

Afaran Eadweardes.
Swa him geæthele wæs
From cneo-mægum,
That hie æt campe oft
With lathra gehwæne
Land ealgodon
Hord and hamas hettend
crungun.
Sceotta leoda
And scip-flotan
Fæger feollan
Feld dynede,
Secgas hwate.
Syththan sunne
Up on morgen tid
Mære tuncgol,
Glad ofer grundas,
Godes condel beorht
Eces dryhtnes
Oww sio æthele gesceaft
Sah to setle.
Hær læg secg mænig
Garum ageted,
Guma northerna
Ofer scyld scoten.
Swilec Scittisc eac
Werig wiges sæd.
West-Seaxe forth
Ond longne dæg,
Eorod cystum,
On last legdun
Lathum thiodum.
Heowan here-flyman
Hindan thearle
Mecum mylen scearpan.
Myrce ne wyrndon
Heordes hond plegan
Hæle tha nanum thara
Thé, mid Anlafe,
Ofer æra geblond,
On lides bosme,
Land gesohtun
Fæge to gofeohte.
Fife legun
On tham camp-stede,
Cyninges geonge,
Sweordum aswefede.
Sweolce seofene
Eac eorlas Anlafes
Unrim heriges
Flotan and Sceotta.
Thær geflemed wearth
Northmanna bregu,
Myde gebæded
To lides stefne
Litle werede
Cread cnearon
Flot cyning
Ut gewat on fealene flod
Feorh generede, etc.

LIVRE TROISIÈME.

Description de la tapisserie de Bayeux, par M. Lancelot.

(Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. VIII, pag. 602.)

C'est une pièce de toile de lin de dix-neuf pouces de haut, sur deux cent dix pieds onze pouces de long, sur laquelle on a tracé des figures avec de la laine couchée et croisée, à peu près comme on hache une première pensée au crayon. Elle n'est point séparée par pièces, elle n'en forme qu'une, que l'on expose dans la nef de la cathédrale de Bayeux, pendant l'octave qu'on y appelle *des Reliques*. Il y a apparence qu'elle n'a jamais été achevée; l'extrémité commence à se gâter; et c'est pour éviter le dépérissement total d'un morceau aussi digne d'être conservé, que le chapitre de cette Eglise a pris, depuis peu, la résolution de la faire doubler, et a fait déposer dans ses archives une copie des inscriptions qu'elle contient. On l'appelle ordinairement dans le pays, la toilette du duc Guillaume: c'est à la tradition seule que cette dénomination est due. J'avais cru qu'on pourrait trouver dans les registres du chapitre quelque titre qui nous apprît à quel usage, quand et par qui cette tapisserie avait été faite; mais la même personne qui s'est donné beaucoup de peine pour faire ces recherches dans les archives n'a rien trouvé qui ait rapport à cette tapisserie.

La même tradition qui a donné à ce monument le nom de toilette du duc Guillaume veut aussi que ce soit

Mathilde de Flandre, reine d'Angleterre, duchesse de Normandie, femme de ce prince, qui l'ait tissue elle-même avec ses femmes, pendant que son mari était à la guerre, ou à gouverner le royaume qu'il avait conquis (1).

Cette tapisserie commence par représenter un roi assis sur son trône, la couronne sur la tête, son sceptre en la main gauche, et semblant parler à deux hommes qui sont devant lui. C'est le roi Edouard qui ordonne ou qui permet à Harold de passer en Normandie. Au-dessus de ces figures sont inscrits les mots, *Edward, rex*. A l'endroit où commence l'inscription suivante, il s'est fait à la toile un trou que l'on a anciennement recouvert d'une pièce; et cette pièce, grossièrement cousue, a non-seulement supprimé une lettre du premier mot de la seconde inscription, mais encore a dérangé, en tiraillant le fond de la toile, quatre autres lettres qui sont à présent de travers. A cette seconde inscription on lit *bi* (il y avait apparemment *ubi*). *Harold. Dux Anglorum, et sui milites equitant ad Bosham.* C'est Harold qui, après avoir eu son audience du roi, se met en marche avec sa suite; il est à cheval, l'oiseau sur le poing, des chiens courant devant lui. Bosham est à présent un petit village situé dans le

(1) L'abbé de La Rue, professeur d'histoire à l'Académie de Caen, et plusieurs antiquaires anglais attribuent cette tapisserie à l'impératrice Mathilde, fille de Henri Ier. L'opinion la plus probable est celle de M. Le Prévost, membre de la société des antiquaires de Rouen. Il pense qu'un pareil ouvrage n'a pu être entrepris que par un contemporain des premiers événements de la conquête, et que sa destination spéciale était d'orner l'église de Bayeux, dont l'évêque était frère de Guillaume-le-Conquérant.

comté de Sussex, près de Chichester; c'était autrefois un port fréquenté. La tapisserie représente ensuite une chapelle ou église; au-dessus il y a *Ecclesia*. Harold y paraît en action d'homme qui prie le Seigneur pour la prospérité de son voyage. Cette église est suivie d'un appartement où l'on voit des gens qui sont à table : les uns boivent dans des coupes, les autres dans des cornes; ce repas fini, Harold s'avance vers la mer, et s'embarque; pour inscription il y a : *Hìc Harold. mare navigavit, et, velis vento plenis, venit in terram Widonis comitis.* Le comte Guy, sur les terres duquel Harold vint échouer, et dont il devint prisonnier, était Guy, comte de Ponthieu : cet événement est expliqué par cette autre inscription : *Hìc apprehendit Wido Haroldum, et duxit eum ad Belrem, et ibì eum tenuit.* Je crois que ce *Belrem* est Beaurain sur la Canche.

Harold devenu prisonnier du comte de Ponthieu, il dut être question de sa rançon; c'est peut-être le sujet de leur entretien, qui a pour inscription : *Ubì Harold. et Wido parabolant.* Guillaume-le-Bâtard apprit bientôt la triste aventure de Harold. Il dépêcha deux ambassadeurs au comte de Ponthieu pour redemander le prisonnier : *Ubì nuntii Willelmi ducis venerunt ad Widonem.*

On voit un officier ou domestique qui tient des chevaux par la bride, et au-dessus de sa tête il y a *Turold.* Rien ne contribue à nous le faire connaître; tout ce qu'on peut dire, est que ce nom était commun en ces temps-là, et que le gouverneur de Guillaume dans son bas âge portait ce nom : *Turoldus, teneri ducis pædagogus.* Mais il avait été tué dans les premières années de l'avènement de son élève au duché de Normandie :

ainsi ce ne peut point être lui que la tapisserie représente avec les ambassadeurs envoyés au comte de Ponthieu. Sur le refus que fit le comte de rendre Harold, le duc Guillaume envoya de nouveaux députés. Le monument les représente marchant à cheval : *Ubì nuntii Guillelmi.* Sur cette seconde députation de Guillaume au comte Guy, ce dernier se détermine à rendre Harold. Un courrier en apporte la nouvelle à Guillaume. La tapisserie exprime ainsi cet événement : le duc Guillaume est assis sur son trône, tenant son épée de la main gauche, et avançant sa main droite fort près d'un homme qui semble ne lui parler qu'en tremblant; ce personnage est probablement le comte Guy. L'inscription porte : *Hìc venit nuntius ad Wilgelmum ducem.* Après cette audience donnée au député du comte Guy, on voit un château ou forteresse; au-dessus de la porte sont deux hommes, dont l'un a une lance; ils paraissent être en sentinelle : je crois qu'on a voulu représenter le château de Beauraîn, d'où le comte, après en avoir tiré Harold, part pour aller le remettre au duc de Normandie. Guy, qui est à la tête de la troupe, est à cheval; il porte sur le poing gauche l'oiseau, ayant le bec en avant avec ses grillets, et de la main droite il montre à Guillaume, en se retournant un peu, Harold, qui est aussi à cheval, et qui, remis en liberté, a repris les marques d'honneur, c'est-à-dire qu'il porte aussi son oiseau sur le poing, le bec en avant et avec les grillets. Derrière Harold sont deux rangs de cavaliers, portant la lance qu'ils présentent en avant, et leur bouclier : c'est apparemment la suite du comte Guy. D'un autre côté, Guillaume s'avance aussi, suivi des siens à

cheval, avec leurs boucliers et la lance qu'ils portent sur leurs épaules. Il n'y a que Guillaume, le comte Guy et Harold qui soient en manteau ouvert et attaché sur l'épaule droite; tous les autres ont un habillement court et léger. Pour inscription il y a : *Hic Wido adduxit Haroldum ad Wilgelmum, Normannorum ducem*. Eadmer, Roger de Hoveden et plusieurs autres historiens d'Angleterre disent que le comte Guy se contenta de renvoyer Harold au duc de Normandie, sans se donner la peine de le ramener lui-même. La tapisserie est plus exacte, et en cela conforme à Guillaume de Poitiers, auteur contemporain d'une vie du duc Guillaume, à Guillaume de Malmesbury et à Mathieu Paris, qui tous assurent que le comte de Ponthieu le remit lui-même entre les mains du duc. Guillaume de Poitiers dit même positivement le lieu où se fit cette entrevue : *Apud Aucense castrum*, à Eu, qui se trouve effectivement sur la frontière des deux Etats de Normandie et de Ponthieu. Le comte Guy fut bien récompensé par le duc de sa générosité, et en eut des présents de différentes espèces : la Chronique de Normandie rapporte qu'il y eut un beau manoir qui était en la rivière d'Eaune, et autres choses. Le duc Guillaume emmena aussitôt Harold à Rouen : *Heraldum verò sufficientissime cum honore in urbem, sui principatûs caput, Rothomagum introduxit*. C'est Guillaume de Poitiers qui nous apprend cette circonstance; la tapisserie se sert d'une expression plus générale : *Hìc dux Wilgelmus cum Haroldo venit ad palatium suum*. La marche se fait en cette manière : Guillaume à cheval, le manteau sur l'épaule, est à la tête. Harold le suit, tenant toujours son oiseau sur le poing; ses chiens

courent devant lui; il ne paraît qu'un cavalier à sa suite. En avant est un autre homme à cheval : ce doit être un des écuyers du duc, qui s'avance le premier pour faire ouvrir la porte du palais, et qui parle pour cela à une sentinelle qui est sur la porte d'un château.

On voit ensuite un appartement ou salle, dans laquelle un homme qui est seul assis, et appuyé sur son épée, en écoute un autre qui lui parle; derrière celui-ci sont plusieurs gens armés de lances et de boucliers. C'est peut être l'instant où le duc Guillaume déclare à Harold son projet de succéder à Edouard, roi d'Angleterre, et exige de lui qu'il lui soit favorable dans cette entreprise; Harold le lui promet, et s'engage à recevoir en mariage Adèle, fille de Guillaume. Ce n'est peut-être aussi qu'une simple conversation du duc Guillaume et de Harold. Il n'y a point d'inscription à ce morceau de la tapisserie, et il n'y en a jamais eu, l'élévation de la salle qui y est représentée remplissant toute la hauteur de la pièce. Il est suivi d'un autre où l'on voit un homme sans armes, un manteau pendant sur ses épaules, qui étend la main, et parle à une femme; cette femme semble être à la porte d'un appartement; au-dessus on lit : *Ubì Clericus et Aelfgyva*. C'est tout ce que représente ce morceau de la tapisserie, et tout ce que contient son inscription. Il doit être regardé comme complet, et détaché de ceux qui le précèdent et qui le suivent, puisqu'il est terminé à droite et à gauche par une portion de maison et de château, qui, dans tout le cours de cette tapisserie, servent à distinguer les événements les uns des autres. Il est difficile de dire précisément ce qui nous est désigné par ces figures et

ces mots; Aelfgyva était un nom commun dans ce temps-là en Angleterre.

Notre tapisserie passe ensuite au voyage que Guillaume fit faire à Harold en Bretagne contre le comte Conan. Ce dernier l'avait défié, et lui avait fait dire qu'il entrerait, un certain jour qu'il désignait, en Normandie. Guillaume n'était pas homme à se laisser prévenir dans ces sortes d'expéditions : il marcha vers son ennemi; et, connaissant la bravoure de Harold et de ceux qui l'avaient suivi, il leur proposa ce voyage comme une partie propre à leur faire acquérir de l'honneur. Guillaume de Poitiers est le seul historien qui ait un peu détaillé cette guerre; mais il s'en faut de beaucoup que son récit soit aussi circonstancié que ce qui se voit dans la tapisserie. On voit premièrement Guillaume et Harold marchant avec d'autres cavaliers vers le mont Saint-Michel. Ils ne sont plus avec leurs oiseaux et leurs chiens, comme s'ils allaient à une partie de plaisir ou à un voyage ordinaire : ils sont en équipage de guerre. Cet équipage est composé de différentes parties : habillement de corps, armes défensives et offensives, harnois de chevaux, etc. Comme ce sont toujours à peu près les mêmes pièces et les mêmes armures qui se trouvent dans tout le cours de cette tapisserie, je crois qu'il convient de les décrire ici.

Il paraît deux sortes d'habillements pour le corps : l'un est simple, consistant en un habit ordinaire très-étroit; ceux qui portent cet habit n'ont qu'un bonnet; on n'en voit aucun avec le casque. Les gens armés de cette manière simple et légère forment toujours les troupes qui suivent les principales personnes représen-

tées dans la tapisserie : ainsi on ne peut douter que ce ne soit la milice subalterne, ou les hommès et officiers des seigneurs. L'autre habillement est de mailles de fer; il couvre depuis les épaules jusqu'aux genoux. On en voit la figure exacte dans le morceau de la tapisserie où l'on porte les provisions de guerre et de bouche dans les vaisseaux que l'on prépare pour le passage en Angleterre. Ils n'ont point de camail ou capuchon, ni coiffes de mailles, pour couvrir la tête : ces capuchons doivent n'avoir été introduits qu'après le siècle du duc Guillaume. En place de ce capuchon, ils avaient un casque ou heaume; ces casques ne ressemblent point à ceux que l'on voit dans les miniatures de la Bible et du livre de prières de Charles-le-Chauve, qui tiennent encore de l'antique. Ils étaient étroits, et se terminaient par le haut en pointe aiguë; ils descendaient par-derrière sur le cou, et par-devant il y avait une avance qui garantissait le nez du cavalier des coups qu'il aurait pu y recevoir. Cette avance faisait corps avec le reste du casque, et en cela elle était différente du nasal, partie du casque en usage dans les temps postérieurs et servant au même usage; celui-ci se levait, quand on voulait ou se rafraîchir, ou se procurer de l'air à respirer; au lieu que cette partie du casque représenté dans la tapisserie ne pouvait point se lever : aussi cela aurait-il été inutile, puisque la respiration était libre, la plus grande partie du visage étant à découvert. On trouve un haubert et un casque à peu près semblables dans le sceau de Charles, comte de Flandre, qui fut tué en 1126. Par-dessus cette cotte de mailles ou haubert, on ne mettait point encore de cottes d'armes, que

le luxe introduisit dans la suite. Entre ces cavaliers ainsi armés de fer, il s'en trouve qui ont des chaussures, d'autres qui n'en ont point; ces chaussures sont de la même matière et du même goût que l'armure du corps. Leurs boucliers ont peu de convexité, sont à peu près ovales par le haut, et se terminent en pointe par le bas; il y en a cependant trois ou quatre, dans le cours de cette tapisserie, qui ont une forme différente; ils sont plus concaves, ronds, à pans, et ont dans le milieu une pointe aiguë, assez allongée pour servir d'arme offensive. Comme le duc Guillaume et tous ceux qui sont à sa suite n'en ont jamais de cette sorte, et qu'on n'en voit que lors de la bataille de Hastings, je crois que ce sont des Anglais que l'on a voulu désigner par cette arme, qui leur était alors particulière. Tous ces boucliers, soit ronds, soit ovales, étaient passés dans le bras gauche, par le moyen d'une courroie qui y était attachée; il y a sur quelques-uns de ces boucliers des figures de lions, de dragons, ou autres animaux féroces : voilà à peu près leurs armes défensives. Les offensives consistent principalement en épées, haches, lances ou javelots, et en flèches. Ces épées sont assez longues et assez larges, et cette largeur est égale dans toute la longueur, si on excepte l'extrémité, qui se termine tout d'un coup en pointe; les gardes sont grosses et fortes; ils les portent tous au côté gauche. Les haches ne paraissent pas avoir rien de singulier. Les lances sont assez longues, et le fer aigu dont elles sont armées fait environ la sixième partie du fût; on les lançait en l'air, quoi qu'en dise l'historien de la milice française, comme il est aisé de s'en convaincre par plu-

sieurs endroits de notre tapisserie, principalement à la levée du siège de Dol et à la bataille de Hastings, et on y voit aussi en l'air des flèches, et même des corps plus solides qui doivent être des quarreaux. Dans la bordure qui est au-dessus de l'endroit où les premiers ambassadeurs de Guillaume viennent vers le comte de Ponthieu, on voit un homme qui jette avec une fronde une pierre sur des oiseaux volants. La fronde pouvait encore servir à la chasse; mais on ne voit dans aucune occasion militaire représentée dans la tapisserie, qu'on y fasse usage de cette arme. On y trouve des bâtons qui, étant plus gros par un bout que par l'autre, sont ce qu'on appelait des pieux ou des massues; ces armes ne servaient ordinairement qu'aux serfs et aux paysans; l'épée et la lance étaient les armes des hommes libres. Presque tous les cavaliers ont des étriers; il y en a cependant quelques-uns qui n'en ont point, et cela indifféremment pour ceux qui sont armés des cottes de mailles, et pour ceux qui ne sont habillés qu'à l'ordinaire : ainsi il est à croire que cette omission n'a rien de singulier, et ne vient que des ouvrières : il en est de même des éperons; ils sont assez courts; la mode en introduisit dans la suite de très-longs. Cette diversité dans les cavaliers d'avoir ou de n'avoir pas des étriers et des éperons, se rencontre de même dans les sceaux de ce siècle. Les selles des chevaux paraissent grossières et très-simples, et ressemblent assez à des bâts, c'est-à-dire que le cavalier se trouvait emboîté entre deux pommeaux ou parties assez élevées. On ne voit dans cette tapisserie qu'une sorte d'étendard; il est à trois queues ou pointes, et est toujours au bout d'une lance; c'est ce qu'on appe-

lait gonfanon, que les princes, ou ceux qui les représentaient, pouvaient seuls avoir.

Nous avons laissé Guillaume et Harold se mettant en marche pour l'expédition de Bretagne. La troupe est composée de six ou sept cavaliers; dans le milieu on en voit trois marchant de front, dont deux sont armés de leurs cottes de mailles et de leurs casques. Je crois que celui qui est à la gauche et qui porte une lance est Harold; celui qui est à la droite porte le gonfanon, qui est appuyé sur son étrier : ce doit être Guillaume. Le cavalier du milieu n'a point de cotte de mailles ni de casque, mais il est habillé simplement, et a un bonnet. Derrière eux sont deux hommes à cheval, habillés et armés à l'ordinaire; c'est, comme je l'ai dit, ce qui désigne l'armée du duc. En avant des trois cavaliers que je viens de décrire, en est un autre qui a bien la cotte et la chaussure de mailles; mais au lieu de casque il n'a que le bonnet, et, pour toute arme, une espèce de bâton ou massue : ce ne peut être un homme du commun ou un vilain, comme le Roman de Rou appelle ceux qui se servaient de ces armes, puisqu'il est armé de mailles, et que cette armure était l'apanage de la condition noble. Cet exemple est une preuve que ces armes roturières étaient aussi portées par d'autres que des serfs et des paysans. Cet homme armé si singulièrement, qui a la cotte d'armes des nobles, sans en avoir le casque, qui n'a point de lance, ni d'épée, mais seulement un bâton, quel est-il? Serait-ce un des massiers du duc Guillaume, ou quelque autre des officiers de sa maison? Au-dessus de cette marche, il y a pour inscription : *Hic Willelm. dux et exercitus ejus venerunt ad montem*

Michaëlis. Le mont Saint-Michel est figuré par un château posé sur un rocher. On voit ensuite cette troupe passer un gué, *et hic transierunt flumen Cosnonis*; c'est la rivière de Coesnon, qui sépare encore à présent la Normandie de la Bretagne. Les flots de la mer et les sables font changer souvent le lit de cette rivière, ce qui en rend le gué difficile. La tapisserie représente le passage de cette rivière par les troupes de Guillaume, avec une exactitude très-détaillée : on voit des hommes à pied qui la traversent en portant leurs boucliers et leurs armes sur leur tête; un cavalier relève ses jambes sur sa selle, pour n'être point mouillé; d'autres sont renversés par des sables mouvants. Un homme en retire quelques-uns par la main, et en prend d'autres sur ses épaules; c'est Harold qui leur rend ce service : *Hic Haroldus trahebat eos de arenâ*. Aussi Orderic Vital nous le représente comme un homme très-grand et très-vigoureux. Il semble même que la tapisserie ait voulu faire entendre qu'il y eut des hommes qui périrent à ce passage : on voit dans la bordure inférieure un homme étendu comme s'il était mort.

L'armée de Guillaume étant entrée en Bretagne, ce prince et Harold marchèrent à Dol, ville que Conan assiégeait. Un groupe de cavaliers qui sont tous dans l'action de lancer leurs javelots, courent à grands pas vers un château; ce château est sur une éminence. Le plus avancé des cavaliers est déjà sur le pont, ou plutôt sur les degrés par lesquels on y entre. A l'autre côté opposé, on voit un homme de guerre, son casque en tête, grimpé à une corde attachée aux créneaux des murailles; on ne peut dire si c'est pour escalader la place

ou pour en sortir. A quelques pas, des cavaliers s'enfuient à toute bride, portant leurs lances à la main ou sous leurs bras, en attitude de gens qui ne songent qu'à échapper à ceux dont ils craignent la poursuite. C'est ainsi que la tapisserie représente la levée du siège de Dol, l'entrée de Guillaume dans cette ville, et la retraite de Conan; actions qu'elle a exprimées par cette inscription : *Et venerunt ad Dol, et Conan fugâ vertitur.* La tapisserie nous indique ensuite le château de Rennes, jusqu'où Conan poussa quand il eut appris que Guillaume était entré en Bretagne. Ce château paraît être, de même que celui de Dol, sur une élévation; il est crénelé et surmonté d'un donjon, avec ce nom pour inscription, *Rednes.* Je ne doute point qu'on n'ait voulu mettre *Redones :* ce nom est coupé en deux, *Red* et *nes*, et entre ces deux portions se trouve le château, c'est ce qui a fait perdre la lettre *o.* La plus ancienne et la plus commune dénomination de Rennes a été *Redones*; dans le moyen âge, on s'est aussi servi de *Redonis.*

On trouve ensuite dans la tapisserie une autre expédition faite par l'armée de Guillaume; c'est la prise de Dinan, ville de Bretagne, à six lieues de Dol : aucun historien du temps n'en a parlé. Des cavaliers armés de fer, comme ils ont été décrits ci-dessus, avec leurs lances, qu'ils jettent, sont en présence d'un château fort élevé, sur la porte et les murailles duquel sont d'autres gens aussi armés de la même manière, en action d'empêcher l'entrée, et de jeter aussi leurs javelots; de part et d'autre on voit de ces dards en l'air. Au pied du château il y a deux hommes à pied et armés, qui, ayant chacun deux flambeaux ou bran-

dons à la main, mettent le feu aux palissades ; pour inscription il y a : *Hìc milites Willelmi ducis pugnant contra Dinantes*. Cette façon de s'exprimer pourrait induire à croire que Guillaume ne se trouva point à cette expédition, et qu'il la fit faire par un détachement de ses troupes, à la tête duquel peut-être Harold était lui-même; ce qui conviendrait assez avec ce que Guillaume de Poitiers rapporte, que le duc de Normandie ne jugea pas à propos de s'engager trop avant dans le pays, parce qu'il craignait que son armée ne pût pas subsister, les habitants s'étant tous retirés dans les lieux forts, et les grains n'étant pas encore mûrs. Les efforts des assiégés ne purent empêcher la prise de la place; il fallut la rendre, et la tapisserie exprime cette circonstance en représentant Conan lui-même debout sur l'autre porte du château opposée au côté attaqué, qui, au bout de sa lance, garnie de son gonfanon, présente des clefs à un cavalier armé, qui les reçoit au bout de la sienne : ce cavalier, qui est accompagné de deux autres, serait Harold, si ma conjecture peut avoir lieu. *Et Conan claves porrexit*. Ce morceau de la tapisserie nous apprend plusieurs choses : 1° la prise de Dinan en 1065, qui, comme je viens de le dire, ne se trouve dans aucun historien que je connaisse; 2° la manière de rendre alors une ville, et d'en présenter les clefs au bout d'une lance aux assiégeants, qui les reçoivent de la même façon; enfin, que la ville de Dinan s'est aussi appelée *Dinantes*, quoique M. de Valois assure qu'il n'a jamais trouvé dans les auteurs d'autre nom pour cette ville que *Dinannum*. C'est par cette conquête que l'expédition de Bretagne est terminée dans la tapisserie.

tapisserie aucune induction qui puisse le favoriser ; elle se contente de représenter Guillaume et Harold arrivant dans leur équipage de guerre à Bayeux : *Hic Willelm. venit Bagias*. Bayeux est désigné, comme tous les autres lieux dessinés dans ce monument, par un château situé sur une élévation, et auquel il faut monter par des degrés.

Guillaume est ensuite représenté assis sur son trône, un manteau sur ses épaules ; il tient son épée haute dans la main droite, et étend la gauche vers Harold ; derrière lui sont deux de ses courtisans ou officiers. Harold, aussi en manteau, est debout entre deux reliquaires montés sur des pieds couverts de tapis, *pailles* (pallium) ; ces reliquaires sont en forme d'oratoire ou petite chapelle ; il pose une de ses mains sur un de ces reliquaires, et l'autre sur l'autre ; pour inscription : *Ubi Harold. sacramentum fecit Willelmo duci.* Au-delà du dernier reliquaire, sont deux hommes armés de leurs lances ; leur chaussure de jambes est faite de bandelettes ; ce qui n'est pas commun pour des gens armés comme le sont ceux-ci ; ce qui me ferait croire que le monument a voulu les distinguer du commun des autres assistants, tels que sont ceux qui sont derrière Guillaume, et qu'ils représentent ici les principaux seigneurs et vassaux de sa cour. Ces bandelettes, *fasciolæ*, que l'on voit aussi aux jambes de Guillaume et de Harold, faisaient la chaussure ordinaire de la seconde race, comme on peut voir aux figures qui nous sont restées de Charlemagne, de Lothaire et de Charles-le-Chauve. Par notre monument, il paraît qu'elles étaient encore en usage du temps de Guillaume, avec cette différence cependant

qu'elles n'allaient plus jusqu'à l'extrémité du pied, comme dans ces premiers temps, et qu'on avait pour le pied une autre chaussure, semblable à peu près à nos pantoufles. Il paraît encore, comme je viens de l'insinuer, qu'elle n'était la chaussure que des plus grands seigneurs; du moins on ne la trouve employée dans la tapisserie que pour le comte de Ponthieu, le duc Guillaume et Harold, et pour un très-petit nombre d'autres personnes qui désignent apparemment les principaux barons de leurs Etats.

Par ce serment Harold s'engagea, si nous en croyons Guillaume de Poitiers, qui l'avait appris d'honnêtes gens qui y avaient été présents, qu'il deviendrait le vicaire ou procureur du duc Guillaume à la cour d'Édouard, tant que celui-ci vivrait; qu'il ferait tout son possible, tant par ses conseils que par ses présents, pour que la couronne d'Angleterre fût assurée sur la tête de Guillaume, après la mort d'Édouard; que cependant il remettrait non-seulement le château de Douvres, mais encore les autres forteresses que le duc désirerait, pour être gardées par ses troupes, à qui même il fournirait tous les vivres nécessaires. Cette promesse de remettre Douvres à la disposition de Guillaume est aussi rapportée par Guillaume de Malmesbury, par Eadmer, et son copiste Roger de Hoveden. Ingulfe, Orderic Vital, Guillaume de Jumièges, Mathieu Paris, et les autres historiens anglais n'en parlent point; ils conviennent seulement, presque tous, que Harold s'obligea de prendre en mariage la fille de Guillaume. La Chronique de Normandie l'appelle Adèle ou Aèle, et Guillaume de Jumièges, Adélize. Il

n'y a qu'Orderic Vital qui la nomme Agathe; il lui donne pour sœur une Adélaïde, qu'il dit s'être consacrée à Dieu et avoir vécu saintement sous la conduite de Roger de Beaumont. On pourrait croire qu'il s'est trompé dans le nom de ces deux sœurs, et que ce fut la seconde, Adèle ou Adélaïde, qui avait été promise à Harold. Quoi qu'il en soit, malgré ce serment solennel, prêté sur tout ce qu'il y avait de plus respectable en reliques alors, *super sanctissimas reliquias*, dit Orderic Vital, *super reliquias sanctorum multas et electissimas*, dit Henri de Hundington, Harold ne tint point ses promesses. A peine eut-il satisfait de bouche à ce que Guillaume exigea de lui, qu'il repassa en Angleterre. La tapisserie représente un vaisseau avec son mât, une voile et des matelots; il semble qu'il soit près d'aborder à terre. Le château qui se trouve en suite de cette navigation, en même temps qu'il sert à séparer un événement d'avec le suivant, peut désigner aussi le port où Harold débarqua. On voit deux cavaliers tenant leurs lances à la manière de simples voyageurs, l'un desquels a un manteau; c'est le même Harold, qui, descendu en Angleterre, va rejoindre le roi Édouard : *Hic Harold. dux reversus est ad anglicam terram, et venit ad Edwardum regem.* Pour exprimer ce dernier événement, c'est-à-dire l'audience qu'Édouard donna à Harold, à son retour, Édouard est sur son trône, son manteau sur ses épaules et une couronne sur la tête. Il semble que ceux qui ont donné le dessin de cette tapisserie aient voulu le représenter vieux et affaibli par les infirmités, comme sa longue barbe et son air de tête le peuvent insinuer.

Derrière lui est un de ses officiers, debout, armé de sa hache d'armes; Harold, qui est sur le devant, aussi en manteau, et suivi d'un autre homme appuyé sur une hache semblable, parle à Édouard, et semble lui rendre compte de son voyage. Orderic Vital dit qu'il déguisa, en cette occasion, la vérité, et qu'il assura Édouard, qui était déjà malade, que Guillaume lui avait donné sa fille en mariage, et qu'en cette qualité de gendre, il lui avait abandonné les droits qu'il pouvait avoir sur son royaume. Eadmer au contraire, ou ses continuateurs, et les autres historiens anglais qui l'ont suivi, pour faire plus d'honneur à la sincérité de Harold, veulent qu'il rendit un fidèle compte de ce qui lui était arrivé en Normandie, et de la violence qui lui avait été faite par le duc Guillaume pour l'obliger par serment à l'aider de toutes ses forces dans la conquête de l'Angleterre; qu'Édouard lui répondit qu'il avait bien prévu que cela se passerait ainsi, et qu'il l'en avait averti lorsqu'il lui vint faire part du voyage qu'il avait résolu de faire en Normandie. C'est un fait que les deux partis ajustent suivant leurs intérêts. Les historiens normands prétendent que non-seulement Harold a manqué à sa foi, jurée si solennellement, mais encore que Guillaume avait été déclaré par Édouard son héritier, et que Harold n'avait été député vers lui que pour notifier cette déclaration. Les Anglais soutiennent, de leur côté, que Guillaume, qui n'avait point de droit sur la succession d'Édouard, avait extorqué de Harold des promesses que la violence lui avait fait faire.

Il y a ici un dérangement dans la tapisserie, dont

il n'est pas facile d'imaginer la raison. Immédiatement après l'audience de Harold, que je viens de décrire, on voit l'enterrement du corps d'Édouard; après quoi ce prince est représenté parlant à ses courtisans ou à ses sujets dans son lit, et enfin on voit l'instant de sa mort. J'avais cru que ce dérangement venait de la faute de ceux qui avaient assemblé les morceaux de la tapisserie où se trouvaient ces événements; mais on me mande qu'il ne faut attribuer ce renversement d'ordre à aucun défaut d'assemblage des pièces qui la composent, puisqu'il n'y a point de couture. Cela s'est-il fait dans quelque vue particulière, ou serait-ce seulement un dessin pris à rebours, et qui, ayant été commencé par méprise de cette façon, n'a pas été regardé comme une faute assez considérable pour ne pas continuer de même? Ce qui pourrait appuyer cette dernière conjecture, c'est que les figures qui représentent l'enterrement d'Édouard, peut-être même celles qui représentent sa maladie et sa mort, sont renversées, c'est-à-dire qu'elles vont de droite à gauche, contre ce qui se pratique en tapisserie, et en particulier dans celle-ci, où les sujets sont toujours traités de gauche à droite. Je proposerai ci-après une autre idée sur cet ordre singulier; et ne croyant pas, dans cette explication, qu'il me soit permis de m'écarter de l'ordre naturel, je commencerai par décrire le morceau où Édouard est représenté malade dans son lit. Il est en longue barbe, a sa couronne sur la tête; un homme le soutient entre ses bras; deux autres sont à côté de son lit, qui expriment leur douleur en étendant les mains. Vers les pieds du lit est une autre

figure qui semble être celle d'une femme qui pleure: *Hìc Eadwardus rex in lecto alloquitur suos fideles.* C'est dans cette audience, donnée par Édouard à ses principaux amis et sujets, que, sur les vives instances des partisans que Harold avait pratiqués, il consentit malgré lui qu'il fût élu roi d'Angleterre. Au-dessous de cette audience, la tapisserie représente Édouard mort et étendu sur une espèce de drap mortuaire parsemé de larmes, dans lequel deux hommes, l'un placé à la tête, l'autre aux pieds, arrangent le corps. A côté est un autre homme debout, tenant deux doigts de la main droite élevés; cette attitude et son habillement, qui me paraît ressembler à une chasuble, me font croire que c'est un prêtre qui lui donne les dernières bénédictions. Pour inscription il y a : *Et hìc defunctus est.* Cette mort arriva le 5 janvier 1066. Le lendemain sixième (jour des Rois), le corps fut porté à Saint-Pierre de Westminster: *Hìc portàtur corpus Edwardi regis ad ecclesiam S^ti Petri ap^li.* Édouard venait de rétablir cette église et le monastère de fond en comble; et la dédicace ne s'en était faite que huit jours auparavant, c'est-à-dire le jour de la fête des Innocents. Cette église paraît dans la tapisserie grande et spacieuse. Sa principale porte est accompagnée de deux grandes portes et de deux autres plus petites; à l'extrémité est une autre tour, à côté de laquelle un homme, monté sur le toit de l'église, touche d'une main au faîte ou sommité de cette tour, et de l'autre au coq qui est sur une espèce de flèche ou de perche: je crois qu'on a voulu désigner par cet homme les sonneurs de cloches. Au-dessus de l'église on voit une

main qui sort des nues. On trouve fréquemment cette main dans les médailles des derniers empereurs de Constantinople. Elle est aussi au-dessus de la tête de Charles-le-Chauve, dans la belle Bible que ce prince avait donnée à l'église de Metz, et dans son livre de prières.

On croit communément que cette main, ainsi posée sur la tête de ces empereurs, est pour désigner qu'ils tenaient leur couronne de Dieu : cette explication ne convient guère à la place qu'elle tient dans notre tapisserie. Elle est non au-dessus de la tête du prince, mais au-dessus d'une église. Peut-être a-t-on voulu exprimer plus particulièrement par là la sainteté de ce lieu. La bière est portée par huit hommes; elle est d'une figure presque quarrée, traversée de plusieurs bandes, et chargée de petites croix et autres ornements. De ces huit hommes, quatre sont en devant, et les quatre autres derrière; ils la portent sur leurs épaules par le moyen de longs bâtons excédant la bière, deux à chaque bâton : c'était alors la manière de porter les morts. Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours, et les hanouars ou porteurs de sel, qui avaient le privilège de porter les corps ou les effigies de nos rois, portèrent encore le corps ou l'effigie de Henri IV de la même manière, sur leurs épaules, en 1610. Aux deux côtés de la bière paraissent deux autres hommes qui ont une sonnette en chaque main. L'usage d'avoir des porteurs de sonnettes dans les pompes funèbres, et qui subsiste encore en la personne des jurés-crieurs lorsqu'ils vont faire leurs semonces, est très-ancien. A la suite du cercueil on

voit un groupe de personnes qui semblent toutes fondre en pleurs et en gémissements. Tous les auteurs conviennent qu'Édouard fut très-regretté de ses sujets.

Harold ne perdit pas un moment de temps pour s'emparer du trône. A peine le corps d'Édouard fut déposé à Westminster, que le jour même il se fit proclamer roi. Cet événement n'a pas été oublié dans la tapisserie. On voit Harold, son manteau sur les épaules, appuyé sur sa hache d'armes; deux hommes aussi en manteau sont devant lui; l'un lui présente d'une main une couronne, et l'autre semble lui montrer que c'est la couronne d'Édouard. L'instant de la maladie, par le dérangement que j'ai dit ci-dessus, se trouve être placé à côté de cet autre instant de la proclamation; serait-ce pour rapprocher ces deux faits, et faire entendre qu'aussitôt qu'Edouard eut rendu les derniers soupirs Harold se fit décerner la couronne par ses partisans, sans attendre même qu'il fût enterré, que Mathilde ou ses ouvrières auraient imaginé ce petit renversement d'ordre? En cela notre monument se trouverait contraire à ce que plusieurs historiens assurent, que la royauté ne fut donnée à Harold qu'après l'enterrement d'Edouard. L'autre homme qui est devant Harold, et qui semble lui parler, tient une hache d'armes. *Hìc dederunt Haroldo coronam regis.*

Le morceau qui suit immédiatement représente Harold siégeant sur le trône. Il est en manteau, une couronne à trois fleurons sur la tête; de la main droite il tient un sceptre, et de la gauche un globe

surmonté d'une croix : *Hìc residet Harold., rex Anglorum.* A côté de lui, sur la gauche, est un homme étendant les deux mains; son habillement de dessous est long, traînant jusqu'aux pieds; par-dessus en est un autre qui ressemble à une chasuble avec un *pallium*; on voit aussi les deux cordons d'une ceinture : au-dessus de sa tête il y a : *Stigand archiepiscopus.* Ingulfe et son copiste Florent de Worcester disent que ce fut Aldred, archevêque d'Yorck, qui fit la cérémonie du couronnement de Harold; Guillaume de Poitiers et Orderic Vital rapportent, au contraire, que ce fut Stigand, archevêque de Cantorbéry, quoique les autres prélats et barons du royaume n'eussent point donné leur consentement à cette élection, et que cet archevêque fut lui-même en interdit prononcé contre lui par le pape Alexandre II, à cause de plusieurs irrégularités et pour accusation de simonie. Ce témoignage de ces deux historiens, appuyé par la tapisserie, me paraît préférable à tout autre, d'autant plus que, dans la conduite que le duc Guillaume, devenu roi d'Angleterre par la victoire remportée sur Harold, tint avec Stigand, il paraît que ce prince était mécontent de ce prélat. Il ne voulut point être couronné par lui, quoique cela lui appartînt de droit, comme le remarque Ingulfe, et il déféra cet honneur à Aldred, archevêque d'Yorck. Il fit plus; il le fit déposer dans le concile de Winchester, tenu deux ans après, en 1068, et donna son archevêché à Lanfranc, premier abbé de Saint-Etienne de Caen.

Aux deux côtés du trône de Harold on voit ses nouveaux sujets, dans l'action de le reconnaître pour leur

prince; à droite deux hommes, ayant le manteau sur l'épaule, l'un desquels tient une épée haute, me paraissent représenter la haute noblesse et les barons. A gauche un groupe de gens présentant leurs mains et baissant la tête, représente parfaitement la situation où la plus grande partie des Anglais se trouva alors, si l'on s'en tient au récit d'Orderic Vital. Ce grand événement est suivi d'un autre dont tous les historiens ont fait mention : j'entends parler de la comète qui parut dans le mois d'avril de cette même année 1066, et qui donna lieu à ces deux vers léonins :

> Anno milleno sexageno quoque seno,
> Anglorum metæ flammas sensêre cometæ.

Il y a quelques variations entre eux sur le jour du commencement de son apparition et sur sa durée. La Chronique saxonne la place au 14 des calendes de mai, c'est-à-dire au 18 avril; Florent de Worcester et Bertold de Constance (qui a continué la Chronique d'Hermannus Contractus jusqu'à l'année 1100, temps auquel on croit qu'il mourut) la mettent au 8 des mêmes calendes (24 avril). Le P. Labbe corrige Bertold, qui est l'unique auteur qu'il cite, et veut que ce fût la veille, 23 du même mois. S'il en faut croire Florent de Worcester, elle dura sept jours; selon le Roman de Rou, quatorze; selon Orderic Vital et Guillaume de Jumièges, quinze; enfin Bertold, et après lui le P. Labbe, disent qu'elle parut pendant trente jours.

Les spéculatifs du temps ne manquèrent pas d'attri-

buer à ce phénomène le changement que l'expédition de Guillaume en Angleterre y causa peu de temps après. C'est ce que font entendre les deux vers léonins cités ci-dessus, et ces autres vers rapportés dans une chronique donnée au public par le P. Labbe :

Sexagenus erat sextus millesimus annus,
Cùm pereunt Angli, stellâ monstrante cometâ.

C'est aussi dans le même sens qu'en parlent Ingulfe, Orderic Vital, le Roman de Rou, Mathieu de Westminster.

Cette comète, qui partait de l'occident, avait sa direction vers le midi. Elle est représentée dans notre tapisserie par une grande étoile, du bord de laquelle sortent des rayons qui forment aussi un cercle rayonnant. On voit des gens très attentifs à la regarder ; un d'entre eux détourne la tête; aurait-on voulu désigner par-là la terreur qu'elle imprima sur les esprits du plus grand nombre? *Isti miranī stellā.* Deux lignes tirées, l'une au-dessus du *t* de *mirant*, et l'autre au-dessus de l'*a* de *stella*, déterminent à lire, *isti mirantur stellam.*

Il est difficile de dire précisément ce que le morceau suivant indique. Harold est dans son trône, appuyé sur sa lance, une couronne sur la tête; il paraît approcher son oreille d'un homme qui lui parle. Pour inscription il n'y a que *Harold*; mais comme, dans la bordure, sous ses pieds, il paraît qu'on a voulu représenter la mer couverte de petits bâtiments, et que l'on sait d'ailleurs que Tosti, frère aîné de Harold, mécontent de ce que celui-ci lui refusait la part qui lui re-

venait de la succession de Godwin leur père commun, après avoir engagé les Norwégiens dans son parti, fit une descente dans le nord de l'Angleterre, avec plus de soixante vaisseaux, il y a apparence que c'est cette invasion qu'un courrier vient apprendre à Harold, invasion qui l'obligea de se transporter vers ces quartiers-là avec précipitation, et qui l'y retenait encore lorsque Guillaume débarqua près de Hastings. La nouvelle de l'usurpation de la couronne d'Angleterre par Harold parvint bientôt jusqu'au duc de Normandie. Ce fait est désigné dans la tapisserie par un vaisseau qui aborde à terre : un matelot marchant sur la grève y vient jeter l'ancre; d'autres ploient les voiles : *Hìc navis anglica venit in terram Willelmi ducis.* Si on en croit Orderic Vital, ce fut Tosti lui-même, frère de Harold, et beau-frère du duc Guillaume, parce qu'il avait épousé la sœur de sa femme, qui détermina ce dernier à passer en Angleterre pour revendiquer une couronne qui lui avait été promise, et pour l'assurance de laquelle Harold s'était engagé avec lui par serment solennel. Le Roman de Rou et la Chronique de Normandie s'étendent assez au long sur les conseils qu'il tint à cette occasion, sur les expédients dont il se servit pour obtenir des secours considérables de ses sujets et de ses alliés. Je n'entrerai point dans ces détails, tant parce que Guillaume de Poitiers ni Orderic Vital n'en parlent point, que parce que la tapisserie passe aussi tout d'un coup aux ordres qu'il donna pour faire construire des vaisseaux et travailler aux préparatifs nécessaires pour son embarquement : *Hìc Willelm. jussit naves ædificare.* Il

est assis sur son trône, son manteau rejeté entièrement sur ses épaules, les mains sur ses côtés; à sa gauche est un autre homme, aussi en manteau, assis, qui, en étendant la main vers un ouvrier qui tient un instrument à peu près semblable à une cognée, paraît ordonner, du moins détailler les ordres de Guillaume. Je crois qu'on a voulu désigner Robert, comte de Mortain, frère utérin du duc, et frère de l'évêque de Bayeux, qui eut très-grande part à toute cette expédition, et à qui sa naissance d'ailleurs donnait beaucoup de crédit à la cour du duc. Il est assez vraisemblable que Mathilde et ses ouvrières l'aient représenté ici comme partageant avec ce prince les soins qu'il fallait se donner pour la construction de ses vaisseaux et pour leurs provisions. A la droite de Guillaume est un autre homme debout; il a un manteau : cet habillement me fait croire que c'est quelqu'un des barons ou principaux officiers du duc.

Le morceau suivant nous représente l'exécution de ces ordres : deux hommes abattent, à coups de hache, des arbres; un troisième les ébranche; un quatrième les dole, les équarrit; d'autres travaillent à construire les bâtiments mêmes. J'ai déjà dit qu'un des instruments qu'on voit ici ressemblait à une hache ou cognée; il a le manche court, et le fer à deux côtés, un peu recourbé par un bout : c'est peut-être ce qu'ils appellent besaguës. Un des constructeurs appuie les deux mains sur un outil; ce peut être une tarrière ou doloire. Tout ce morceau, représentant les travailleurs, n'a point d'inscription. Celui qui suit en a une : *Hìc trahunt naves ad mare*. On voit des hommes tirant avec des câbles des

bâtiments qui n'ont point leurs mâtures. Ces hommes paraissent dans l'eau jusqu'à mi-jambes. On n'avait point encore imaginé d'autre manière de lancer les vaisseaux à la mer. Ces bâtiments ne paraissent pas avoir beaucoup de hauteur, et par leur forme ressemblent assez à nos galères. On voit ensuite transporter dans ces bâtiments les provisions de guerre et de bouche. Des hommes portent deux à deux, sur leurs épaules, des habillements de fer, et dans leurs mains des haches, des casques, des épées, des massues, des lances; d'autres portent des sacs, des barils. Un char à quatre roues, chargé d'un tonneau et de beaucoup d'armes, est tiré par deux autres hommes. Pour inscription on lit : *Isti portant armas ad naves, et hi trahunt currum cum vino et armis.* Ce n'est pas seulement dans ce passage où l'on trouve *arma* au féminin. Quelques auteurs de la moyenne latinité l'ont employé en ce genre.

Enfin, tout étant prêt pour l'embarquement, Guillaume se rendit au port de Dive, qui est apparemment celui de Saint-Sauveur, à l'embouchure de cette rivière dans la mer : c'était le quartier d'assemblée. On voit ce prince à cheval, son manteau rejeté sur l'épaule gauche; de la main droite il porte sa lance, au bout de laquelle est attaché un gonfanon ; il a derrière lui un groupe de cavaliers armés de leurs lances et de leurs boucliers. Il faut remarquer que Guillaume et sa suite ne sont point en habillement de guerre, parce qu'il ne s'agit encore ici que d'aller sur ses terres au rendez-vous où ses troupes l'attendaient.

La navigation se fit fort heureusement; elle est représentée dans la tapisserie par des bâtiments voguant

à pleines voiles; l'exactitude de l'ouvrier a été jusqu'à en représenter de petits et de grands; les premiers ne sont chargés que d'hommes, les autres le sont d'hommes et de chevaux.

Le grand vaisseau que le duc monte se trouve dans le milieu de cette flotte; il est distingué des autres par une bannière chargée d'une croix. On a voulu apparemment désigner le gonfanon que le pape Alexandre II lui avait envoyé, comme un témoignage qu'il approuvait son entreprise.

La tapisserie représente ensuite le débarquement des chevaux. *Hic exeunt caballi de navibus.* On voit un vaisseau sans voiles et dont on abbat les mâts; il est sur la grève; un homme qui est descendu à terre, tient par la bride deux chevaux qui en sortent. De la manière dont se fait cette descente de chevaux, ces vaisseaux devaient être fort plats; il y en a d'autres à côté qui sont déjà déchargés, et qui sont sans mâts et sans autres agrès, rangés les uns à côté des autres. Au morceau qui suit, on voit quatre hommes à cheval, qui galopent à toutes jambes. Ils sont armés en guerre, l'habillement de fer, le bouclier, la lance en avant; deux d'entre eux ont au bout de leurs lances des pennons ou étendards. La tapisserie n'a point assez distingué dans tout son cours ces deux différentes espèces d'étendards, pour qu'on puisse y reconnaître le baron d'avec le simple chevalier. L'inscription nous apprend à quel dessein se fait cette course : *Et hìc milites festinaverunt Hastingas ut cibum raperent.* Guillaume de Poitiers dit que le vaisseau sur lequel le duc Guillaume était monté, ayant fait plus de diligence que les autres,

arriva le premier à Pevensey; que, dans la crainte que ce prince eut que ceux qui étaient avec lui sur ce bâtiment ne fussent frappés du danger qu'ils couraient de se trouver seuls sur une côte étrangère, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire pour leur ôter toute inquiétude, que de les amuser par un grand festin qu'il leur donna.

La fermeté et l'adresse que Guillaume témoigna en cette occasion n'a pas dû être oubliée dans la tapisserie : aussi ce festin et ces préparatifs y sont-ils très-détaillés. Après avoir représenté ces cavaliers qui galopent jusqu'à Hastings, petite ville éloignée d'environ trois lieues de Pevensey, pour y chercher des vivres, on voit des hommes à pied qui reviennent avec le butin qu'ils ont pris : l'un porte un cochon, l'autre mène un mouton, un troisième sa hache levée pour tuer un bœuf qui a la cuisse percée d'une flèche ; un quatrième semble avoir sur ses épaules un paquet de hardes ou de toile.

Ce qui suit est bien moins facile à expliquer. C'est un homme à cheval tout armé de fer, avec une espèce de chaperon ou bonnet aussi de mailles de fer sur la tête, portant son bouclier dans le bras gauche, et à sa main droite un long bâton, ayant pour chaussure aux jambes des bandelettes, comme j'ai déjà remarqué ci-dessus que Guillaume, Harold et les principaux de sa cour en portaient. Devant lui est un autre homme à pied et éperonné, tenant un cheval par la bride, et sa hache d'armes sur l'épaule. Pour inscription il n'y a que: *Hic est Wadard.* On a examiné attentivement cet endroit de la tapisserie, et il est certain qu'il n'y a jamais eu que ces trois mots. Ils ne suffisent pas pour

nous faire entendre ce qu'elle a voulu représenter. Serait-ce le sénéchal de Guillaume qui donne ses ordres pour la retraite des coureurs, ou serait-ce quelque autre baron ou principal officier qui irait à la découverte ? C'est ce qui me paraît difficile à deviner. On ne trouve rien dans les auteurs contemporains qui puisse mener à aucune conjecture raisonnable; et de cet endroit, comme encore de quelques autres, où la tapisserie a conservé des faits et des noms propres inconnus aux autres écrivains de la conquête d'Angleterre, il est aisé d'inférer que, n'ayant copié aucun historien, elle doit être regardée comme un morceau original, et fait dans le temps même de ce célèbre événement.

Immédiatement après ce Wadard, on voit des gens travailler au repas. On peut y remarquer la manière de cuire les viandes, et les instruments dont on se servait alors. Ils sont encore plus simples que ceux qui sont dépeints dans les miniatures des réglements que Jacques II, roi de Majorque, donna pour sa maison, et qui ont été imprimés à la tête du troisième volume des actes des saints du mois de juin des Bollandistes; soit que le siècle de Guillaume n'eût pas encore fait des recherches sur les commodités de la vie, qui ne sont dues qu'à des temps postérieurs, soit que la conjoncture dans laquelle ses officiers de bouche se trouvaient ne leur permît pas de travailler autrement. Quoi qu'il en soit, deux bâtons fourchus, traversés par un autre, soutiennent une espèce de chaudière qui est sur le feu; deux hommes sont occupés à la poser : *Hìc coquitur caro*. Il semble que celui qui les suit, retire, avec un instru-

ment crochu, des gâteaux ou autre pâtisserie. On en voit d'autres qui présentent le rôt à des officiers qui arrangent les mets sur une table : *Et hìc ministraverunt ministri*. Entre ces officiers, qui sont tous debout autour de cette première table, il y en a un qui boit dans une corne. Il fait apparemment l'essai des liqueurs. J'ai déjà observé, dans l'explication du premier morceau de cette tapisserie, que l'usage de boire dans des cornes de bœuf dorées était commun en Angleterre et dans les pays du nord. La table du duc vient ensuite; il y a plusieurs choses à remarquer: 1° elle est en demi-cercle. Le R. P. D. Bernard de Montfaucon en a rapporté plusieurs exemples chez les anciens, et l'usage n'en est pas encore aboli. 2° Elle est fort chargée de différentes choses; on y distingue des poissons, du pain ou gâteau, des tasses ou petites bouteilles ou burettes. 3° Le service se fait par le devant de cette table; on voit un officier à genoux, présentant une espèce d'écuelle couverte. Il y a pour inscription au-dessus de ce morceau de la tapisserie : *Hìc fecerunt prandium, et hìc episcopus cibum et potum benedixit*. Il est vraisemblable que cet évêque est Eudes, évêque de Bayeux. On distingue facilement dans ce prélat l'action de bénir : on l'a représenté élevant deux doigts sur une coupe qu'il tient; à sa droite est le duc; on le reconnaît au manteau que lui seul porte à cette table. Le repas étant fini, et toute la flotte de Guillaume arrivée, il était naturel que ce prince délibérât sur le parti qu'il avait à prendre dans cette conjoncture. Guillaume de Poitiers rapporte qu'un seigneur normand, qu'il appelle Robert, fils de Guimare, dame d'une grande naissance, qui était établi

sur ces côtes, craignant que le duc, son souverain naturel, pour qui il avait une amitié très-tendre, n'eût formé une entreprise trop hardie de descendre en Angleterre, lui envoya un exprès pour l'avertir du danger auquel il s'était exposé, et des forces et prospérités de Harold.

Guillaume tint un conseil sur ce qu'il avait à faire. Pour désigner ce conseil, la tapisserie représente un appartement dans lequel trois personnes sont assises, et parlent entre elles. Ce n'est pas que ce conseil ne dût être plus nombreux : y a-t-il apparence que, dans une pareille conjoncture, Guillaume eût négligé de prendre l'avis des plus considérables d'entre les seigneurs et les généraux qui l'avaient suivi ? Mais on s'est contenté d'y mettre les trois principaux, et leurs noms sont écrits au-dessus de leurs têtes. Celui du milieu, c'est le duc lui-même; il a son manteau retroussé à l'ordinaire sur ses épaules, et il tient son épée élevée, en marque de commandement, la pointe en haut. Pour inscription, *Willelm*. A sa droite est un autre homme aussi en manteau, sans épée : *Odo ep*s; c'est Eudes, son frère utérin, évêque de Bayeux. Celui qui est à sa gauche n'a point de manteau, il tient son épée sur ses genoux : *Rotbert*; c'est Robert, comte de Mortain, autre frère utérin. Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler d'eux. Le résultat de ce conseil fut qu'on se fortifierait dans les environs du lieu où l'on avait débarqué. Hastings, petite ville avec un port de mer, qui n'en était éloignée qu'environ de deux lieues, était ce qu'il y avait de plus convenable. Guillaume ne perdit point de temps pour l'exécution de ce dessein. On voit ce

prince avec son manteau et sa chaussure en bandelettes, debout, s'appuyant sur la lance à laquelle est attaché un gonfanon chargé d'une croix; il donne ses ordres à un homme qui porte des outils propres à remuer la terre. D'autres, chargés de pareils instruments, marchent vers Hastings; il y en a deux qui paraissent s'assommer à coups de massue; du moins ont-ils chacun la leur appuyée sur la tête de l'autre: serait-ce un jeu ou exercice de ce temps-là, ou l'auteur de la tapisserie aurait-il voulu faire entendre qu'il y eut quelque petit combat entre les soldats de Guillaume et les habitants de Hastings, ou des environs? Les historiens n'en ont point parlé; ils conviennent tous, au contraire, que Guillaume ne trouva aucune résistance de la part des peuples. La tapisserie représente ensuite les travaux qu'on fait à Hastings. Le duc y préside, il est dans la même attitude que ci-dessus, lorsqu'il donne ses premiers ordres. Entre les travailleurs, l'un creuse la terre avec un outil semblable à nos pics; d'autres l'enlèvent avec des pelles faites à peu près comme celles dont on se sert encore, un peu plus étroites à la vérité; on peut aussi y remarquer notre bêche, puisqu'on y voit un instrument large et aigu par un bout, et avec lequel un homme, qui est dans la même posture que nos bêcheurs, ouvre la terre. Au-dessus de ces travailleurs est un château palissadé. Pour inscription il y a : *Castra.* Pendant que Guillaume se fortifiait ainsi, il apprit que Harold s'avançait avec des troupes; la tapisserie n'a pas oublié ce fait : *Hic nuntiatum est Willelmo de Harold.* Ce prince, assis sur un siège à dos arrondi, et tenant son gonfanon en main, écoute un

homme qui a le geste de quelqu'un qui parle avec action; celui-ci ne doit pas être du commun, il a un manteau, une épée, et s'appuie sur sa lance. A la suite de cette audience, on voit dans la tapisserie l'incendie d'une maison; deux hommes y mettent le feu avec des flambeaux ou brandons, et une mère effrayée, tenant son enfant par la main, paraît en sortir; on peut remarquer les manches larges de l'habillement de cette femme : *Hìc domus incenditur.*

Le duc de Normandie était brave et trop habile pour attendre Harold dans ses retranchements ; à peine eut-il appris sa marche, qu'il se détermina aussitôt à en sortir : c'est cet événement que la tapisserie représente immédiatement après l'incendie dont j'ai parlé. On voit ce prince donnant ses ordres pour marcher; il n'est plus en habit ordinaire, il n'a plus de manteau, ni de chaussures à bandelettes, comme on l'a vu depuis son débarquement; il a toute son armure à mailles de fer, son casque en tête; il semble sortir de la porte d'une forteresse et s'appuie sur sa lance, à laquelle est attaché son gonfanon croisé; il parle à un homme à pied qui tient un cheval par la bride; cet homme est sans armes, ce doit être un des valets du duc qui lui amène son cheval de bataille.

On voit ensuite cette marche, qui est indiquée par ces autres mots : *Et venerunt ad prœlium contra Haroldum regem.* Toute la troupe est à cheval, et elle marche en cet ordre. Le duc a son armure de mailles de fer, son casque à nasal, et porte en sa main une massue, ou plutôt son bâton de commandement : celui qui le suit porte aussi une massue, qui ressemble assez à une

main de justice; je crois que c'est l'évêque de Bayeux: le troisième a un bouclier et sa lance; ce pourrait être Robert, comte de Mortain : le quatrième porte au bout de sa lance un cercle à rayons. Il n'est pas facile de deviner ce qu'on a voulu désigner par là; ce ne doit pas être une arme, de quel usage pourrait-elle être? Il faut plutôt que ce soit quelque pièce honorable ou ornement de dignité; serait-ce la couronne ducale de Guillaume? M. du Cange a prouvé qu'elles étaient déjà connues avant ce temps-là; mais en faisait-on parade dans les expéditions militaires? Enfin, a-t-on voulu indiquer, par cette marque de distinction, le sénéchal du duc, charge qui mettait celui qui en était revêtu à la tête des armées, de la justice et de la maison de son prince? Guillaume la conféra pour cette occasion à Guillaume, fils d'Osbert son parent; Orderic Vital en parle avec éloge. Le reste de la troupe de cavaliers qui suit Guillaume n'a rien de singulier : ils marchent de front trois à trois; leur armure, leurs casques, leurs boucliers, leurs lances qu'ils présentent en avant, sont semblables à celles que j'ai déjà décrites.

Dans le cours de cette marche, un cavalier que Guillaume avait envoyé à la découverte, revient au grand galop lui rapporter ce qu'il avait vu : *Hic Willelmus dux interrogat Vital. si vidisset exercitum Haroldi.* Le cavalier, qui a sa lance sur l'épaule droite, lui répond et semble montrer par le geste qu'il fait de la main gauche, que Harold avec son armée n'est qu'à une très-petite distance. La tapisserie seule appelle ce cavalier ou seigneur Vital; c'est une de ces circonstances qui lui sont particulières, et qui prouvent

qu'elle n'a pu être travaillée que dans le temps même de l'événement où l'on savait jusqu'aux moindres particularités. En avant de ce même Vital, on voit deux cavaliers, dont l'un porte un étendard ordinaire sans croix; il est armé, il a un casque avec le nasal; l'autre, aussi armé, au lieu de casque a un bonnet ou chaperon maillé, tel que celui que porte le Wadard que nous avons dit ci-dessus nous être inconnu; ils sont tous deux sur une éminence : sont-ils là en observation? Sont-ce des gens envoyés pour reconnaître la disposition des troupes de Harold? Je serais fort porté à le croire. *Intereà exploratum directi ducis jussu probatissimi equites, hostem adesse citò nuntiant.*

Harold, de son côté, ne devait pas être moins curieux d'apprendre en quel état était l'armée de Guillaume; plusieurs espions furent détachés pour cela. La tapisserie en représente un qui est à pied, armé de mailles de fer, de sa lance, de son épée et de son bouclier; il est monté sur une éminence, dans l'action d'un homme qui regarde avec attention; il lève la main droite comme s'il était étonné, soit de la bonne contenance et du nombre des troupes de Guillaume, soit de quelque autre chose extraordinaire; on le voit ensuite descendre de cette hauteur et courir vers son prince, à qui il rend compte de ce qu'il a observé, et annonce par un geste de sa main, que Guillaume s'avance avec son armée : *Iste nunciat Haroldum de exercitu Willelmi ducis*. Je viens au morceau qui suit immédiatement la réponse de l'espion de Harold à son maître : il représente l'instant où Guillaume harangua ses troupes avant la bataille.

Cette circonstance de la harangue de Guillaume est représentée par ce prince, armé comme nous l'avons vu ci-dessus, tenant son bâton de commandement dans sa main droite, et étendant sa gauche en action d'homme qui parle; le seul cavalier qui est immédiatement devant lui, tourne la tête pour l'écouter, tout le reste de sa troupe s'avance au galop vers l'ennemi. C'est ici que la bataille commence.

Guillaume de Poitiers, Orderic Vital, etc., disent que Guillaume rangea son armée de la manière suivante. Il forma sa première ligne des archers à pied, qui étaient armés de flèches et de dards. A la seconde, d'autres gens à pied, mais mieux armés et garnis de cuirasses. La cavalerie faisait la troisième: c'est à celle-ci qu'il se tint lui-même. La tapisserie semble avoir observé le même ordre de bataille. On voit premièrement des archers à pied qui ne sont point cuirassés; derrière eux, d'autres archers couverts d'armures à mailles de fer; ils sont suivis de la cavalerie. Les mêmes auteurs dont je viens de parler ajoutent que les Anglais, s'étant emparés d'une hauteur, abandonnèrent leurs chevaux et formèrent un corps serré. Guillaume de Malmesbury, qui enchérit volontiers sur ce que les autres ont dit avant lui, leur fait faire à peu près, avec leurs boucliers, ce que les anciens appelaient tortue; il semble que la tapisserie l'ait voulu aussi représenter. On voit un gros d'Anglais très-pressés les uns contre les autres, armés comme tous les autres que nous avons déjà décrits; ils sont couverts de leurs boucliers du côté qu'ils présentent à l'ennemi; la plupart ont des haches; un seul archer

à pied est sans armure et sans bouclier ; l'air est rempli de lances , de dards et de carreaux. On peut remarquer une des pierres ou carreaux au bout d'un fust ou bâton ; la terre est jonchée de corps; la bordure inférieure de la tapisserie en est remplie dans toute la suite de cette bataille ; entre ces corps étendus à l'endroit que j'explique à présent, en est un dont le bouclier est rond, élevé à pans, et armé d'une pointe aiguë dans le milieu. J'ai dit ci-dessus que cette forme devait être particulière aux Anglais, puisque les troupes de Guillaume n'en portent jamais que d'ovales, sans pointes et peu concaves.

Notre monument ne pouvait pas oublier la mort de Léofwin et de Gurth, frères de Harold, qui périrent en ce combat : aussi en fait-elle un des événements. Rien cependant ne les distingue, à proprement parler, que l'inscription : *Hìc ceciderunt Lowrine et Gurde*, *fratres Haroldi regis*. On voit seulement deux hommes armés qui sont renversés par terre. Au reste, il faut observer que la tapisserie, plaçant ainsi la mort de ces deux princes dès le commencement du combat, s'éloigne en cela du sentiment des autres historiens, qui ne la mettent qu'après celle de Harold.

Le morceau suivant représente le moment où les Normands, s'étant engagés dans des herbes qui couvraient un ancien retranchement, y furent repoussés vivement par les Anglais ; il en périt beaucoup en cette occasion; les Anglais y perdirent aussi des leurs, que les Normands entraînèrent avec eux; on entrevoit dans la tapisserie ces herbes, on voit des hommes et des chevaux culbutés, d'autres sont précipités de

dessus une hauteur : *Hìc ceciderunt simul Angli et Franci in prælio.*

Peu s'en fallut que cette aventure ne mît le désordre dans toute l'armée de Guillaume ; l'évêque de Bayeux lui fut d'une grande ressource en cette occasion importante; il arrêta les fuyards, les ramena par ses discours, et les exhorta de revenir au combat. On voit ce prélat, qui, élevant sa massue, parle à un cavalier qui tourne le dos à l'ennemi, et qui a sa lance sur son épaule, comme s'il fuyait : *Hìc Odo episcopus baculum tenens confortat pueros.* Car c'est ainsi que, dans le dernier examen que M. l'évêque de Bayeux a fait faire de cette tapisserie, on a découvert qu'il fallait lire les lettres qui étaient presque effacées en cet endroit.

Les exhortations de ce prélat eurent tout l'effet qu'il pouvait souhaiter : les Normands revinrent avec ardeur au combat. On les voit s'avancer au galop en contenance fière, et tous, l'épée nue à la main, rejoindre Guillaume. Ce prince savait que le bruit de sa mort s'était déjà répandu ; il avait été effectivement blessé, et avait eu déjà deux chevaux tués sous lui ; il se porte en différents endroits, ôte son casque, et, à visage découvert, se fait voir à toutes ses troupes. C'est précisément cette action que la tapisserie représente après celle de l'évêque Eudes. On voit Guillaume qui lève son casque, et qui, se montrant aux cavaliers qui le suivent, leur dit ce que l'inscription porte : *Hìc est Willelm. dux.* A côté de lui est son porte-gonfanon, qui semble leur répéter la même chose.

Les Normands, excités par la présence de leur prince, tombèrent avec tant de furie sur les Anglais, qu'ils les mirent en déroute, et percèrent jusqu'à l'endroit où Harold s'était retiré avec son étendard; il avait été blessé à l'œil, dès le commencement de la bataille. C'est le dernier événement qui soit bien distinct dans la tapisserie: *Hìc Haroldus interfectus est.* On voit ce prince tombant par terre; près de lui sont trois hommes à pied, l'un desquels semble tenir un étendard, auquel est attachée la figure d'un dragon ou autre animal extraordinaire. On peut aussi remarquer quelque différence dans leurs boucliers; un, entre autres, est à pans, et a une pointe aiguë dans le milieu. Je crois qu'on a voulu désigner les Anglais que Harold avait près de lui, pour la garde de sa personne et celle de l'étendard. Immédiatement après eux, est un cavalier qui donne un coup d'épée dans la cuisse d'un corps étendu. Cette action, ainsi représentée, peut convenir à la manière dont Guillaume de Malmesbury rapporte la mort de Harold; il dit qu'un chevalier ayant trouvé le corps de Harold parmi les morts, il lui coupa la cuisse, et que, pour ce trait, si indigne de son état, il fut chassé du nombre des chevaliers.

On ne voit plus, dans ce qui reste de la tapisserie, que des traits qui tracent des figures; peut-être n'y a-t-il jamais eu que ces traits, peut-être aussi le temps et les différents accidents qu'a essuyés cette extrémité de la tapisserie, ont rongé le tissu; on entrevoit cependant, à la faveur de ces traits, des hommes à pied armés de haches et d'épées qui combattent contre des cavaliers; d'autres s'enfuient à toutes jambes. L'in-

scription qui explique cette circonstance se peut encore lire : *Fugâ verterunt Angli.* Ces mots, peu conformes à la bonne latinité, *fugâ verterunt*, étaient du goût de celui qui a fait les inscriptions de ce monument ; il les avait déjà employés dans l'expédition faite par Guillaume en Bretagne : *Et Conam fugâ vertit* (1).

(1) Le savant abbé de La Rue, dans ses Recherches sur l'Histoire de Normandie, attribue, avec beaucoup de fondement, cette tapisserie, non à la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, mais à Mathilde, femme de Henri Ier, qui était fille du roi d'Écosse, et Anglaise par sa mère. Cette conjecture explique très-bien pourquoi on trouve, dans le monument, tant de noms propres et d'autres mots, écrits d'après la prononciation anglo-saxonne.

FIN DES NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME PREMIER.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE

DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES BRETONS JUSQU'AU IXe SIÈCLE.

LIVRE II.

DEPUIS LE PREMIER DÉBARQUEMENT DES DANOIS EN ANGLETERRE, JUSQU'A LA FIN DE LEUR DOMINATION.

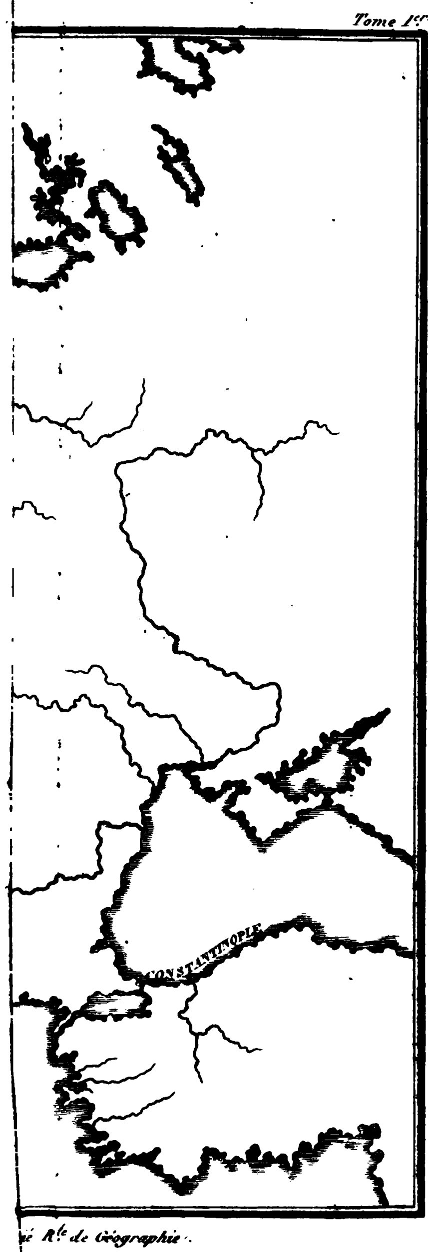
787—1048.

LIVRE III.

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE LES FAVORIS NORMANDS DU ROI EDWARD, JUSQU'A LA BATAILLE DE HASTINGS.

1048—1066.

FIN DE LA TABLE.



...é R^le de Géographie.